

**SARINA
CASSINT**

TRY WITH

Love

- [cover](#)
- [intro](#)
- [copyright](#)
- [Page1](#)
- [Dedicace](#)
- [Prologue](#)
- [Chapitre1](#)
- [Chapitre2](#)
- [Chapitre3](#)
- [Chapitre4](#)
- [Chapitre5](#)
- [Chapitre6](#)
- [Chapitre7](#)
- [Chapitre8](#)
- [Chapitre9](#)
- [Chapitre10](#)
- [Chapitre11](#)
- [Chapitre12](#)
- [Chapitre13](#)
- [Chapitre14](#)
- [Chapitre15](#)
- [Chapitre16](#)
- [Chapitre17](#)
- [Chapitre18](#)
- [Chapitre19](#)
- [Chapitre20](#)
- [Chapitre21](#)
- [Chapitre22](#)
- [Chapitre23](#)
- [Chapitre24](#)
- [Epilogue](#)
- [Remerciements](#)
- [CouvTUOB](#)
- [DedicaceTUOB](#)
- [Preface](#)
- [Playlist](#)

- [Chapitre1TUOB](#)
- [Chapitre2TUOB](#)
- [Chapitre3TUOB](#)
- [Chapitre4TUOB](#)
- [Chapitre5TUOB](#)
- [Chapitre6TUOB](#)
- [Avenir](#)

Sarina Cassint

Try With Love

**SARINA
CASSINT**

TRY WITH

Love

3utterfly
ROMANCE

ISBN : 978-2-37652-294-2

Titre de l'édition originale : Try With Love

Copyright © Butterfly Editions 2021



Couverture © Butterfly Editions - Depositphotos

Tous droit réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit sous n'importe quelle forme.

Cet ouvrage est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnes réelles ou des lieux réels cités n'ont d'autre existence que fictive. Tous les autres noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnes, des événements ou des lieux existants ou ayant existé, ne peut être que fortuite.

ISBN : 978-2-37652-294-2

Dépôt Légal : février 2021

18022021-2054-VF

Internet : www.butterfly-editions.com

contact@butterfly-editions.com

**SARINA
CASSINT**

TRY WITH

Love

3utterfly
SUNAM

*« Le passé, parfois, vous saute à la figure, toutes griffes dehors,
comme un chat. »*

Jean Dutourd ; *Carnet d'un émigré* (1973)

Prologue

Nais

Est-ce que vous croyez aux miracles ?

Vous ne vous êtes peut-être jamais posé la question. À vrai dire, moi non plus.

Jusqu'à ce soir.

Mon visage irradie de douleur et je tente de toutes mes forces de rester consciente – et cohérente. Ce qui n'est pas évident après les coups que je viens de recevoir. Du sang gêne ma vision, coulant sur mon œil gauche que je peine à garder ouvert. Mon arcade sourcilière a dû éclater sous l'impact de son poing. Quel connard !

Je me redresse sur les coudes, prenant de petites inspirations pour ne pas m'évanouir alors que la salle tangué et je regarde autour de moi. Elles semblent apeurées, se demandant si elles vont y passer aussi. Sauf la salope qui m'a entraînée ici, visiblement satisfaite de mon sort. Elle, dès que je le pourrai, je lui rendrai coup pour coup.

Elle ne mérite pas ma pitié.

— La leçon est comprise ? crache l'homme qu'en ce moment je déteste le plus.

J'arrive à m'asseoir pour le regarder dans les yeux et ce qu'il voit le rend fou de rage. Il pensait que je serais comme sa femme et sa fille ? Tremblante de peur ? Résignée ? Il me connaît mal. Ses narines s'écartent frénétiquement tandis que sa respiration siffle dans la pièce silencieuse. Je passe ma langue sur mes lèvres sèches avant de lui sourire.

— Tu sais que c'est comme ça que ton frère a fini à l'hosto ? sifflé-je, haineuse.

J'entends le hoquet effrayé de ma mère. Elle a raison. Je ne devrais pas le provoquer. Mais contrairement à elle qui a très souvent courbé l'échine, je me suis juré de ne plus jamais le faire. Je suis sincèrement navrée qu'elle assiste à ça, car il aura peut-être raison de mon corps.

Mon esprit, lui, restera libre, je me le promets.

— Répète un peu ça, Traînée ! hurle-t-il en commençant à défaire sa ceinture de pantalon.

Il cherche à m'intimider. Je ne dis pas que ça ne marche pas. J'ai mal et je voudrais que ça s'arrête, seulement, je ne plierai pas devant lui. Il me fait peur, la sangle qui se balance devant moi me fait peur, la douleur que je vais ressentir me fait affreusement peur, mais je ne baisserai pas les bras. Je ne veux pas retourner en Enfer.

— Avec plaisir, répliqué-je. Tu n'es qu'un sale porc qui se tourne les pouces toute la journée ! Attention à ton cœur, hein, l'exercice physique, quand on n'en a pas l'habitude, ça peut être fatal.

La colère déforme son visage et ses pas se rapprochent de moi. Je vais jouer ma dernière carte. Parce que, franchement, je suis à bout de forces. Avant qu'il ne soit sur moi, je déplace mes jambes, réussissant à me mettre à genoux. J'ai le cœur aux bords des lèvres et un vertige manque de me faire tourner de l'œil. Coûte que coûte, je tiens bon. Je n'ai pas beaucoup de temps.

En appui sur mes mains, je me positionne, les pieds maintenant bien ancrés au sol. Je fixe ma cible : son énorme ventre rebondi par les années d'inactivité et d'excès. Au moment où son ombre m'enveloppe, je me détends comme un ressort en serrant les dents. Je donne tout ce que j'ai.

Ma tête s'enfonce dans son abdomen et lui arrache un gémissement de douleur. Son corps bascule en arrière, je n'ai pas la force de me réceptionner, je tombe avec lui. Mes dernières forces m'abandonnent. Ma vue se voile.

Merde, je perds connaissance.

Alors, oui, je crois à un miracle en particulier.

En fait, je l'attends.

1

Quelques mois plus tôt...

Gaëtan

J'aurais bien prolongé mon petit séjour en Grèce de quelques jours. Quel pied, là-bas ! La mer, la chaleur, les amis... tout était réuni pour des vacances de rêve. Le bruit des vagues, le rire de ma meilleure amie et les âneries de sa sœur me manquent. Ici, je me retrouve seul. Un coup de blues m'envahit.

Les nouveaux mariés ont bien le droit à une lune de miel en amoureux !

Caro, que je connais maintenant depuis presque dix ans, vient d'épouser Vince Malt, il y a trois jours. Je reviens de cette escapade dans la mer Ionienne avec son visage rayonnant en souvenir. Il a fallu que je pousse un peu sa sœur dehors afin qu'ils profitent de leur nouveau statut sans une adolescente envahissante – bien qu'attachante – sur leur dos ! Mais Sandrine n'est pas à plaindre : son nouveau beau-frère l'a envoyée en vacances en Nouvelle-Zélande avec sa mère.

En gros, y'a que moi qui suis de retour à Paris en plein mois d'août.

Pour le boulot, en plus. Et je suis à la bourre ! Mes neurones ont du mal à se reconnecter en mode « Responsable de la stratégie commerciale ». Pourtant, la soirée qui se profile n'a rien de déplaisante en soit. LFA, la boîte de télécommunication pour laquelle je bosse, vient de remporter un appel d'offre assez improbable : développer une technologie performante pour la communication avec et dans l'espace. Nous allons donc travailler pour le Centre National des Études Spatiales. Chose que je n'aurais jamais envisagée avant que l'on ne me parle de ce projet !

Du coup, pour conclure en beauté cette nouvelle association, le CNES a organisé une soirée-animation dans les locaux de l'université durant laquelle seront mises en avant les dernières prouesses réalisées en termes de

recherches spatiales. Je ne sais pas trop à quoi m'attendre, mais les rares documentaires que j'ai osé regarder sur l'espace m'ont fasciné. LFA est bien évidemment invitée et je suis en route pour y rejoindre mes collègues.

Cela fait plusieurs années que j'ai quitté les bancs de la fac et je suis surpris de me rappeler aussi bien du trajet. Alors que je m'engage dans la dernière ligne droite qui mène au campus, deux phares m'éblouissent à travers le rétroviseur central. Deux ronds jaune vif se rapprochant à grande vitesse !

Bordel ! Un peu plus et la voiture me percutait !

Je me crispe. Je veux bien admettre que je ne roule pas forcément avec beaucoup d'entrain, mais, oh, quand même ! Là, au moindre freinage de ma part, le véhicule derrière me rentre dedans – littéralement !

— Va falloir calmez tes ardeurs, Cocotte !

Qui a dit que les hommes étaient les plus dangereux au volant ? Parce que le conducteur que j'aperçois me paraît bien féminin. Un coup de klaxon me fait d'ailleurs comprendre que je gêne – au cas où je n'avais pas compris pourquoi elle me collait autant. Je bous. Avoir quelqu'un qui vous met la pression en roulant aussi proche de vous est la chose la plus désagréable qui soit. À la moindre erreur, nous finissons tous les deux dans le décor !

Décidé à emmerder à mon tour l'enquiquineuse qui fait des écarts sur la gauche pour bien me montrer son empressement, je ralentis, sourire aux lèvres. Je ne suis pas du genre casse-burnes – non, je suis plutôt conciliant d'habitude – mais il ne faut pas pousser non plus.

Mon geste n'a pas l'air de lui plaire. Je me fais doubler dans un rugissement de moteur. Je secoue la tête, dépité. Tout ça pour gagner quelques secondes.

J'entre enfin dans le campus en zieutant l'heure affichée par le tableau de bord. J'ai quand même dix bonnes minutes de retard. Je ne sais pas si l'excuse « je reviens de vacances, je n'ai repris qu'aujourd'hui » serait très crédible. Heureusement, je ne suis pas le seul à représenter LFA, ce soir. Je n'ai plus qu'à me faire tout petit en arrivant.

Oh, tiens donc ! Ne serait-ce pas ma charmante conductrice de tout à l'heure ?

Je reconnais le véhicule. Une Fiat Panda noire qui commence à dater. Et qui ne doit même pas avoir la direction assistée... En tout cas, elle s'engage dans le parking où je comptais me rendre, toujours à vive allure et

avec une trajectoire bien limite. Trop heureux de cette coïncidence, je prends un malin plaisir à la suivre et à me garer juste à côté d'elle. En sortant, je fais le tour de ma voiture, m'appuie contre la carrosserie en croisant les bras et attends qu'elle se redresse.

Oui, je confirme, c'est bien une femme.

Elle est penchée à l'intérieur et semble chercher quelque chose. Je n'aperçois que son postérieur moulé dans un pantalon de sport et qui se dandine sous mes yeux. Postérieur qui n'est pas désagréable à regarder. Et vu comme le tissu lui colle à la peau, je dirais qu'elle porte un string – aucune trace visible de sous-vêtement, en tout cas.

— Je peux vous aider ? m'exclamé-je bien fort. Vous sembliez pressée tout à l'heure.

— Merde, lâche-t-elle après s'être cogné le haut du crâne en se relevant trop brusquement.

La demoiselle se retourne et me foudroie du regard. Un sourire naît sur mes lèvres. Une vraie tigresse. Je suis happé par les deux iris noirs qui lancent des éclairs de mécontentement.

Elle ne me répond pas, se contente de plisser les yeux et de se frotter la tête. Elle finit par grogner, passer un sac en bandoulière, puis claquer la portière.

— Bonne soirée, ne puis-je m'empêcher de la taquiner en la voyant me contourner sans un mot.

Petit gabarit, forte personnalité. Je suis presque étonné qu'elle ne me fasse pas un doigt d'honneur, mais elle ne se retourne pas. Sa queue-de-cheval se balance furieusement au rythme de son pas pressé. Donc, soit elle est vraiment en retard, soit elle est en colère. Ou les deux.

Bon, c'est pas tout ça, faudrait que je me bouge, moi aussi !

Parce que je ne suis pas en avance non plus. Je traverse le parking rapidement et me dirige vers le seul bâtiment encore allumé à cette heure-ci.

Est-elle invitée à la soirée ?

Oh, et puis, je m'en fous. Ce serait épique, certes, sauf que j'ai autre chose à penser qu'à vouloir encore un peu enquiquiner cette femme. Même si j'ai trouvé ça plaisant.

Arrivé devant les portes, je me rappelle cet amphi'. L'accès peut se faire par-derrière, ce qui m'éviterait d'entrer par l'estrade et de me retrouver

face à tout le monde. Je contourne donc le bâtiment et me faufile à l'intérieur.

La présentation a commencé, les lumières sont tamisées et le son est monté à fond, aussi fort qu'au cinéma. Je me glisse sans être vu au dernier rang et me retrouve seul dans la rangée. Au moins, je n'ai dérangé personne. Je retrouverai mes collègues après.

Un courant d'air froid me fait me retourner, je remarque une silhouette gracile en train de se faufile dans l'amphi'. Je suis amusé de constater que je ne suis pas le dernier. La jeune femme marche sur la pointe de pieds – sûrement pour ne pas faire claquer ses talons hauts – et se dirige droit vers moi. Je me redresse, surpris. Elle s'assoit carrément sur le siège à côté du mien ! Comme s'il n'y avait pas assez de place !

— Désolée de m'imposer, me chuchote-t-elle en croisant les jambes. Je déteste paraître asociale.

J'avoue que son comportement m'arrache un sourire. Elle n'était pas obligée de se justifier. Faut croire qu'elle aime que les choses soient claires. Sa voix, un peu rocailleuse, m'a filé un frisson tout à fait inattendu. Je profite de la semi-obscureté pour tenter de l'étudier, mais je ne distingue pas grand-chose. Des lunettes, des cheveux ondulés qui tombent sur ses épaules et une jupe fendue sur le côté. La moitié de sa cuisse est ainsi mise à nue. Je relève les yeux pour les fixer sur la projection.

Concentre-toi un peu !

Impossible, du coup, de dire si c'est la conductrice de tout à l'heure. La seule chose de certaine, c'est qu'elles n'ont pas du tout le même tempérament !

J'ai du mal à trouver une position confortable sur ces chaises étroites. L'immobilisme de ma voisine improvisée m'épate. Elle a sagement posé ses mains sur son genou relevé, sa tête est légèrement penchée sur le côté. Elle semble attentive, j'essaye donc de me contorsionner avec la plus grande discrétion.

Comment les autres mecs arrivent-ils à caser leurs jambes ici ?!

— Vous n'avez pas l'habitude des amphis, se moque-t-elle gentiment quand je bouge pour la énième fois.

— Plus, corrigé-je.

Elle n'a pas tourné son visage vers moi une seule fois. Troublant, car je pensais qu'elle ne s'occupait absolument pas de ma petite personne. Ou alors, je dois la gêner.

— Je ne voulais pas vous déranger.

— Vous ne me dérangez pas.

Le ton est chaleureux. J'imagine même un sourire venant étirer ses lèvres.

La vidéo se termine, je me rends compte que je n'ai rien suivi. Pourvu que personne ne me demande mon avis. Au moins, l'avantage, c'est que les lumières se rallument enfin : je vais pouvoir découvrir la jeune femme venue squatter à côté de moi. Elle se tourne d'ailleurs pour me faire face, tout en parlant :

— Merci d'avoir accepté que je vous utilise, rit-elle.

— Avec plaisir, réponds-je mécaniquement.

Je me fige. Bon sang, elle me paraissait tellement sympathique, pourtant, ces deux billes sombres, je ne peux pas les confondre. Voilà l'emmerdeuse qui me collait au cul avec sa bagnole !

Quelle transformation !

La tenue de sport a disparu, certes, elle a surtout complètement changé d'attitude. Elle fait très professionnelle dans ce tailleur-jupe. Ses yeux sont maquillés, mettant en valeur le sombre de ses iris. Son regard me dévisage à son tour et ses sourcils se froncent. Elle vient de me resituer.

— Comme on se retrouve, marmonne-t-elle en se mettant debout.

Je suis le mouvement, mal à l'aise. Je ne devrais pas d'ailleurs, elle roulait trop vite tout à l'heure, pas moi. Je l'ai un peu cherchée sur le parking, d'accord, c'était un juste retour des choses, quand même.

— Dommage, je commençais à apprécier votre compagnie, me sort-elle.

Elle lisse sa jupe mine de rien avant de me tourner le dos pour longer les chaises et rejoindre l'allée centrale. Je soupire tout en lui emboîtant le pas.

— Moi de même, vous savez, mais j'ai du mal avec les dangers publics au volant.

La jeune femme s'arrête brusquement, je manque de lui rentrer dedans – ce qui n'arrangerait pas la situation ! Ses épaules se tendent, je crains le pire quand elle fait volte-face. En la regardant prendre une inspiration, je regrette de l'avoir cherchée. Si elle se met à me crier dessus, ça va être gênant. Pour moi et pour LFA. J'esquisse un pas en arrière quand sa réaction me surprend.

— J'étais en retard. Désolée, dit-elle avant de s'esclaffer, complètement détendue. Je crois que l'on est partis du mauvais pied ! Naïs, enchantée.

— Euh, Gaëtan.

Là, je suis perdu. Je lui serre tout de même la main par réflexe. Je m'attendais à ce qu'elle soit énervée, voire vexée par mes paroles, mais non, elle a même reconnu être en tort et s'est excusée. Elle prend ça à la légère, en plus !

Je reste les bras ballants alors qu'elle se remet en marche. Elle descend tranquillement vers l'estrade. Je la suis des yeux, elle et son joli déhanché, jusqu'à ce que j'aperçoive un mouvement sur le côté. Josette, l'assistante de notre P-D.G, me fait de grands signes pour que je la rejoigne. Je secoue légèrement la tête, tentant d'oublier ce début de soirée déroutant, et me dirige vers le petit groupe qui s'est rassemblé autour de Daisy McKenna, Directrice de LFA.

J'essaye de suivre la conversation, mais je passe mon temps à chercher cette fameuse Naïs du regard. Je la vois évoluer de groupe en groupe, à l'aise, dans son élément. Elle tape même la bise au Directeur du CNES et au P-D.G de l'ESA, l'agence spatiale européenne.

Bordel, c'est qui, cette nana ?

J'ai l'impression que je ne vais pas tarder à le savoir. Elle s'accroche au bras d'un homme qui vient à notre rencontre. Quand il s'approche de notre groupe, je le reconnais.

C'est juste que je prête enfin attention à lui au lieu de la dévisager, elle.

Il s'agit d'Aurélien Jardon, le créateur de *SpaceStat*, le tout nouveau sous-traitant du CNES pour la fabrication des satellites. J'ai pu le rencontrer lors des réunions effectuées avant notre association officielle. Aurélien discute d'abord avec Daisy, puis effectue quelques pas pour se mettre à ma hauteur. Nous échangeons une poignée de main amicale. Sa partenaire a un sourire amusé en m'observant à la dérobée. De mon côté, je suis peut-être un peu trop content de la revoir aussi près de moi.

— Gaëtan, laissez-moi vous présenter notre prometteuse future doctorante : Athénaïs Martin.

— Appelez-moi Naïs, supplie-t-elle avec une grimace.

— Enchanté. Gaëtan Dutip.

— Qui travaille chez LFA, précise Aurélien. Nous allons bosser avec eux.

— Vous êtes donc encore étudiante ? demandé-je, curieux.

— Dernière année de doctorat. Je soutiens ma thèse dans quelques mois.

— Et elle va cartonner, c'est sûr !

Naïs le gratifie d'un sourire. Cette femme est donc une tête pensante. Je vais de surprise en surprise avec elle. Depuis notre rencontre sur le parking, je ne sais jamais ce qui va se passer.

— Tu es un parti pris, Aurélien, le rembarre-t-elle joyeusement, je suis en stage chez vous !

Cette nouvelle me fait plaisir. Nous allons sûrement nous recroiser, alors. Ses yeux noirs pétillent et se fixent dans les miens. Elle mord délicatement le coin de sa lèvre inférieure sans me lâcher des yeux. J'ai subitement chaud, mon cœur bat plus vite.

Bordel, pourquoi j'imagine mes dents sur cette bouche !?

— Mesdames et Messieurs, intervient l'animateur de la soirée, le buffet est installé dans la salle de conférence située à l'étage. Si vous voulez bien nous suivre.

Les petites portes près de la scène s'ouvrent, Aurélien s'excuse auprès de nous. Il se rapproche de Josette, se proposant pour l'accompagner en lui offrant son bras. Naïs le regarde faire avec un petit rictus amusé avant de se glisser contre moi et de placer naturellement sa main au creux de mon coude.

— Ça ne vous gêne pas ? murmure-t-elle.

Ses cheveux noirs frôlent mon épaule. Elle est vraiment petite, même avec ses talons.

— C'est un plaisir, au contraire, répliqué-je avec bonne humeur.

Nous suivons le mouvement et sortons de l'amphithéâtre.

— Je suis contente que l'on ait brisé la glace, reprend Naïs d'une voix chaleureuse. Je peux réagir... avec excès, par moments.

— Ça arrive à tout le monde.

— J'ai bien l'impression que vous vous maîtrisez parfaitement ! Vous êtes même passé au-dessus de ma mauvaise conduite.

— Vous vous êtes excusée, c'est tout ce qui compte.

Elle relève les yeux vers moi, son sourire me trouble.

— Merci, chuchote-t-elle.

Arrivés dans la pièce du haut, nos chemins se séparent. Cependant, je passe le reste de la soirée à l'épier dès que j'en ai l'occasion. J'aime ce qu'elle dégage. Cette force, cette aisance. Avec ce petit côté je-m'en-foutiste. Je croise son sombre regard plus d'une fois et mon sang bouillonne. Il y a quelque chose, une attirance qui me paraît évidente. J'ose espérer qu'elle le ressent aussi. Seulement, au bout d'une heure, je la vois taper un message sur son téléphone, sourire puis dire au revoir à deux trois personnes avant de s'éclipser bien trop vite à mon goût.

Merde, je ne suis pas du genre à courir après les femmes, mais...

En vitesse, je m'excuse auprès de mes collègues, de ma boss et expédie un peu les salutations à nos collaborateurs. Quand je sors du bâtiment, je me refrène. Je ne vais pas me mettre à courir ! Mauvaise surprise... sa voiture n'est déjà plus sur le parking. Je l'ai loupée.

Je soupire, passe une main sur ma nuque et lève les yeux vers le ciel. C'est malin, je n'ai franchement pas envie de rentrer chez moi, de me retrouver seul après avoir passé plusieurs jours, entouré de mes amis. En mettant le contact, je me dis que je pourrais profiter d'être ici pour m'arrêter dans un bar. Faire des rencontres, boire, m'imprégner de l'ambiance jeune et festive qui règne près des campus. Et qui sait, trouver quelqu'un avec qui passer la nuit. Je ne suis pas sorti depuis bien longtemps. En à peine quelques mots échangés, cette Naïs a réveillé l'envie de ne plus laisser la solitude me bouffer de l'intérieur.

Allez, go, la soirée démarre tout juste !

2

Gaëtan

Ce n'était pas l'idée du siècle, en fin de compte. Accoudé au bar, mon verre de whisky à la main, je regarde les étudiants faire la fête sans y prendre goût.

Merde, je me sentirais presque trop vieux !

Je n'ai même pas la trentaine, mais, ce soir, j'ai la désagréable impression d'être à côté de la plaque. De me sentir à l'écart. De ne pas être aussi insouciant que ceux qui se déhanchent sans complexe sur la piste. D'être seul, tout simplement. Pourtant, j'accroche plusieurs fois le regard de jolies femmes que je me contente de saluer de la tête, restant distant et peu avenant. C'était une connerie de venir. Je suis dans mon coin, et voir les autres s'amuser me file le bourdon.

J'avale cul sec le fond de mon verre, pose la monnaie sur le comptoir et m'apprête à enfiler ma veste quand la porte en face de moi s'ouvre. Alors, là... je ne m'attendais pas à la revoir. Naïf, qui a juste enlevé ses lunettes et ouvert un ou deux boutons de sa chemise, s'avance dans le bar en riant.

Ouais, fallait s'y attendre, elle n'est pas seule.

Que des mecs. Qui lui tournent autour, la déshabillent du regard, bombent le torse pour attirer son attention et envahissent son espace vital en espérant accaparer son champ de vision. Je souris, un peu désabusé. Je dois reconnaître que je les comprends. Elle a cette assurance qui hypnotise. Cette beauté un peu sauvage qui fascine. Et cette attitude limite arrogante qui vous aime aussi sûrement qu'un papillon est attiré par la lumière.

Alors que je descends de mon tabouret, son regard tombe sur moi. Elle se fige une seconde avant qu'un sourire ne vienne étirer ses belles lèvres. Elle repousse un de ses soupirants d'un froncement de sourcils, leur fait un bref signe de main, puis se dirige droit sur moi.

Putain, mais... on n'a pas inversé les rôles là ?

Décidément, rien ne se passe comme d'habitude avec elle. Naïs se déplace, sûre d'elle, n'ayant aucune hésitation quant à sa destination. C'est à seulement quelques centimètres de moi qu'elle s'arrête. Un parfum vanillé se répand à son arrivée, je la dévisage. Ses lèvres roses, que je la revoie mordiller plus tôt, son nez très légèrement retroussé qui lui donne un petit côté espiègle, sa peau mate qui invite aux caresses, ses sourcils foncés bien dessinés, et ce regard captivant qui ne se détourne pas, qui fixe, qui défie, qui interroge.

— Re-bonsoir, Gaëtan.

— Naïs.

J'adore cette voix, un brin graveleuse. On ne s'y attend pas du tout en voyant ce petit bout de femme, tout en finesse. On imagine plutôt un timbre doux, caressant, je trouve pourtant que ça lui va très bien. Ça colle mieux au personnage que je découvre.

— Je peux te tenir compagnie ? Ou tu partais ?

— Je partais, confirmé-je, mais si tu restes avec moi, je veux bien faire un effort et prolonger ma soirée.

— Quel honneur ! réplique-t-elle en grimpant sur un tabouret. Barman ! Une bière !

Je me marre tout en me réinstallant. La soirée n'est peut-être pas fichue, en fin de compte. Je commande la même chose qu'elle, nous trinquons à notre rencontre. J'aperçois les œillades assassines des trois hommes qui étaient entrés avec Naïs et qui se retrouvent en plan à peine arrivés. Cette nana n'a pas froid aux yeux, elle fait clairement ce qu'elle veut.

— Tu te sers encore de moi, n'est-ce pas ? plaisanté-je en lui désignant le trio du menton.

Naïs leur jette un rapide coup d'œil, puis hausse les épaules.

— J'aurais pu, c'est vrai, admet-elle. Sauf que j'avais vraiment envie de venir te voir.

Elle ne rougit même pas de cet aveu qui, moi, me chamboule.

Je crois que ça fait trop longtemps qu'une femme ne m'a pas dragué aussi ouvertement !

— Je suis flatté, avoué-je en mettant exagérément ma main sur le cœur. Et soulagé !

Elle me pousse avec son épaule tout en riant. Elle reprend son sérieux et plisse les yeux, son regard dirigé vers mon cou, là où mon col s'écarte un peu, puis vers mes avant-bras dénudés.

— T'étais pas en vacances récemment, par hasard ?

— Ne me dis pas que j'ai un coup de soleil sur le nez, pitié !

— Non, mais, tu me parais bien bronzé pour un châtain clair aux yeux verts.

— Je reviens de Grèce, expliqué-je avec un sourire.

— La chance ! grogne-t-elle. Je rêve de vacances !

Elle expire bruyamment et reprend une longue gorgée avant de changer brusquement de sujet.

— Tu danses ?

Naïs se redresse, me tendant la main, une expression interrogative sur le visage. Comment dire non ?

Nos doigts s'effleurent à peine qu'elle me tire déjà sur la piste. Et si je lui avouais que je me sentais un peu rouillé, ça la ferait fuir ? Même pas sûr. Je n'ai pas le temps de me poser de question ou de réfléchir tout court qu'elle se met à bouger devant moi, ses beaux yeux joueurs me défiant. Je réponds à sa petite provocation et me rapproche d'elle tout en suivant le rythme.

J'ai l'impression de retrouver mes vingt ans !

Je ne savais pas que je me comportais comme un vieux blasé ! Je me rendais bien compte que le boulot prenait beaucoup de place dans ma vie ; jusqu'à maintenant, ça ne me choquait pas. Faut dire aussi que ma meilleure amie n'est pas très fan de ces soirées-là, ce n'est pas elle qui m'aurait dit que je m'encroutais sévèrement. Elle ne supporte pas de se retrouver

entourée d'inconnus. Même si, depuis sa rencontre avec l'homme qui vient de devenir son mari, ça va mieux de ce côté-là.

Ce soir, je retrouve des sensations que j'adore, qui me manquaient. Le rythme qui pulse dans mes veines, l'euphorie de l'alcool, l'adrénaline d'une rencontre excitante. M'amuser, décompresser, me divertir. Ne penser à rien d'autre qu'à cette belle créature qui se déhanche face à moi, pour moi.

C'est elle, encore, qui prend l'initiative d'attraper mes mains pour les placer sur sa taille. Je réponds à son sourire, glissant mes paumes sur ses reins, la ramenant brutalement contre moi. Naïs rit, son visage enfoui dans mon cou. Nous dansons, aussi serrés que l'on puisse l'être, son corps épousant le mien, sa poitrine comprimée contre mon torse. Ses doigts à elle effleurent mes épaules, jouent avec le col de ma chemise, puis se fixent sur ma nuque. Je sens ses lèvres tout près de ma peau, c'est à la fois une délicieuse torture et une obsédante frustration. Elle en joue.

Cette fille va me rendre fou. En une soirée !

J'attrape ses hanches, suivant le rythme plus prononcé de la musique, et cale mon bassin contre le sien pour accompagner son balancement d'un côté, puis de l'autre. Je bande, elle le sait. Je ne m'en cacherai pas. Faudrait juste pas que ça devienne trop visible. Du coup, je reprends un peu de distance. Ce petit regard complice que nous échangeons me fait respirer plus vite. Et qu'elle se morde ce coin de lèvre me fait grogner.

— J'ai soif, finit-elle par dire en m'entraînant vers le bar.

Je me laisse aller. Enfin. Peut-être trop, d'ailleurs. Je ne compte même pas les verres qui s'enchaînent. Nous alternons, d'un claquement de doigts, danse et rafraîchissements. La soirée est juste parfaite. Simple, naturelle, exaltante. Excitante, aussi. Ma partenaire y est pour beaucoup, c'est vrai. Je ne suis pas sûr que tout se serait déroulé avec autant de spontanéité avec une autre.

— Faut que je passe aux toilettes, m'annonce subitement Naïs.

Elle me mime le geste d'une vessie pleine prête à déborder – comme si j'avais besoin de détails –, puis tourne les talons en riant. Elle m'abandonne au milieu de la piste.

Ouais, bah, faut que j'y aille aussi.

Pour pisser, certes, mais surtout pour me passer de l'eau fraîche sur le visage. Va sûrement falloir que je ralentisse un peu ma consommation d'alcool, ça commence à tanguer. Ce n'est pas désagréable, cela reste même euphorisant pour le moment. Et la morsure du liquide froid sur mes joues

me fait un bien fou. Hors de questions de me sentir mal, maintenant. Je veux profiter de cette soirée, de tout ce qu'elle pourrait m'apporter en ayant les idées claires. Je secoue un peu la tête, passe une main dans mes cheveux en bataille, et ressors des toilettes, le sourire aux lèvres.

Sourire qui disparaît bien vite face au spectacle devant moi.

— T'es avec un tocard, murmure l'un des hommes laissés de côté par Naïs, en début de soirée. Reviens avec nous, on te fera passer un excellent moment.

— Dégage de mon chemin !

Elle le repousse, mais il ne bouge pas et reste planté au milieu du couloir, l'empêchant de rejoindre la salle.

Une belle ordure.

Venir l'attendre à la sortie des toilettes, très classe. Remettre en question ses choix, très intelligent. Je lève un instant les yeux au ciel en soupirant. Un lourdaud de plus sur cette terre. Après, je peux comprendre son insistance. Naïs vaut le coup, on n'a besoin que de quelques secondes pour s'en apercevoir. Sauf que ces méthodes m'exaspèrent. Comme si ça pouvait plaire !

— Allez, quoi, insiste-t-il en attrapant son bras.

Elle pose sa main sur le poignet du type et écarte ses doigts sans ménagement. Je me rapproche. Elle peut s'en sortir sans moi, je n'en doute pas, je tiens juste à être là en soutien.

— Tu peux passer ton chemin, me nargue l'autre abruti en m'apercevant.

Je me contente de croiser les bras sur ma poitrine, tout en le dévisageant. Naïs se tourne pour me jeter un coup d'œil, puis se plante bien face à l'emmerdeur, poings sur les hanches.

— Je crois que tu n'as pas bien compris, siffle-t-elle, rageuse. Pars.

— C'est parce qu'il est là que tu te dégonfles ? la cherche-t-il, mordant.

— T'es...

— Allez, viens, répète-t-il.

Là, franchement, ça m'agace.

Cette fois-ci, j'interviens. Je ne supporte pas les hommes qui n'entendent pas ce qu'on leur dit, qui ne respectent pas le choix d'une femme. Elles ont leur libre arbitre, bordel ! Qu'ils se mettent ça en tête une bonne fois pour toutes !

J'avance vers eux, dépasse Naïs, et me plante entre les deux, bien en face de l'autre abruti. Mon regard est froid ; mes mâchoires, crispées.

— Un problème ? me provoque-t-il en gonflant la poitrine.

Pathétique.

Je me contente de le regarder fixement, ça ne lui plaît pas. Il se redresse et en vient presque à coller son front contre le mien. J'aperçois ses poings serrés, ses épaules tendues, sa respiration rapide. Il veut m'impressionner, ou impressionner Naïs, peut-être.

— Je me demandais si tu étais sourd, finis-je par dire d'une voix posée.

— Putain, tu me cherches ?

— Non. Pourtant, elle a été très claire.

De fureur, il attrape ma chemise et la froisse dans son poing. Je ne suis pas du genre bagarreur, mais j'ai appris à me battre, petit. Je n'ai rien oublié. S'il me cherche de trop, je répliquerais, c'est sûr. Alors, avec tout le calme qu'il me reste, j'agrippe son poignet et lui fais lâcher prise. Juste en le pressant fort, pour qu'il comprenne bien que je ne suis pas du tout intimidé par son attitude.

— Oh, les gars, intervient Naïs, on n'est pas dans une cour de récréation, là ! Même si je suis flattée que l'on se batte pour moi, j'ai déjà choisi. Et je ne changerai pas d'avis.

Sa phrase claque dans le couloir, ses doigts se glissent entre les miens. Elle défie l'autre trouduc' du regard.

— Tu peux partir, lui ordonne-t-elle avec calme.

Un self-control qui m'impressionne.

Le type nous toise une dernière fois avant de tourner les talons et de disparaître tout en bougonnant. Il frappe le mur avec son poing, puis franchit les portes, pour bien marquer son énervement. Quel crétin ! Encore un complètement dirigé par sa testostérone.

— Waouh, s'exclame Naïs en effectuant un pas sur le côté pour mieux me reluquer. Je ne m'attendais pas à ça !

Elle sourit, enjôleuse, et dépose ses mains sur mes épaules. Elle pousse légèrement, m'obligeant à reculer contre le mur. Ses doigts jouent avec le col de ma chemise, elle se redresse un peu afin de river son regard au mien.

— Un vrai mâle défendant sa femelle, murmure-t-elle.

Elle embrasse délicatement ma mâchoire.

— Quelle assurance.

Je souris, décompressant enfin. Je suis resté calme en apparence, mais ce type m'a fait bouillir !

— Tu n'étais pas mal dans ton genre, répliqué-je dans un souffle.

Je sens ses dents sur ma peau.

— Tu m'as inspirée, avoue-t-elle. Tu m'as donné chaud, aussi. Très chaud.

Son corps se colle au mien, une bouffée de chaleur m'envahit. Je suis satisfait qu'elle se soit sentie en sécurité avec moi. Mes doigts accrochent ses hanches et la maintiennent contre moi. Nos bouches se rejoignent enfin. Elle a un goût sucré, vivifiant, entêtant. Je pourrais facilement perdre la tête avec elle.

Ouais... c'est déjà le cas, je crois bien.

Nos langues se cherchent, se découvrent, s'apprivoisent. Naïs gémit tout en glissant sa paume chaude sur ma nuque et en montant sur la pointe des pieds pour approfondir notre baiser. Ses lèvres sont aussi douces que je les avais imaginées. J'aime leur contact, leur avidité, leur impériosité. Avec elle, tout prend rapidement en intensité. Elle est exigeante, impatiente.

Je ne me détache pas de sa bouche pour inverser les rôles et la faire reculer. Son dos cogne contre le mur, Naïs penche la tête en arrière, les yeux à moitié fermés. Je frotte mon nez contre sa mâchoire, puis embrasse chaque parcelle de peau de son cou à sa clavicule. Elle se cambre, resserre sa prise sur mes épaules, râle quand je suspends mes baisers.

— Gaëtan, murmure-t-elle, tout en remontant sa cuisse contre la mienne.

J'attrape son genou, apprécie la texture soyeuse de sa peau nue et la plaque fermement contre la paroi solide derrière elle. Sa jupe se plisse, remontant haut sur ses jambes. Je l'embrasse alors à en perdre le souffle. Elle y répond avec tout autant d'ardeur, d'envie, de fougue.

— Allons-y, me glisse-t-elle en s'écartant légèrement, la respiration hachée.

J'acquiesce d'un hochement de tête et me redresse d'un bond pour la tirer dans le couloir. Je n'aurais pas dû aller aussi vite. Le sol se met à tourner, je porte une main à mon front en sueur.

— Holà, tout doux, m'exhorte Naïs.

Elle se glisse sous mon bras et me soutient jusqu'à l'extérieur. L'air frais me donne un coup de fouet, je fais quelques pas sans son aide. Sauf

que je titube vite. Je finis par m'asseoir tout en bougonnant de l'entendre rire.

— Je t'appelle un taxi, m'explique-t-elle avant de me rejoindre.

Elle me masse le haut du dos alors que j'essaye de ne pas vomir entre mes jambes.

La honte.

J'avoue que quand une voiture s'arrête non loin de nous, je ne calcule plus rien. Je me laisse faire. La seule chose de sûre, c'est que je vais avoir des regrets, demain.

Bordel, que j'ai mal au crâne !

Je n'arrive même pas à redresser ma tête pour voir l'heure du réveil. J'ai peut-être abusé sur la quantité d'alcool, hier. La fin de soirée est un peu floue, mais je me rappelle très bien m'être fait engueuler par le chauffeur de taxi. Pourtant, je n'ai pas sali sa moquette. J'en suis sûr. Ou presque. Ah non, ça me revient. Je l'ai payé en petites monnaies et tout est tombé sur le siège passager. Je suis parti dans un fou rire incontrôlable...

Bref, mes yeux me piquent, mes tempes vont exploser. Je grogne, passe une main sur mon visage et remarque, les yeux à moitié ouverts, que ma paume est bien plus foncée que d'habitude.

Putain, quelqu'un m'a écrit dessus !

En espérant qu'il n'y ait pas d'autres inscriptions ailleurs, et que tout ça parte au lavage ! Je me mets péniblement en position assise, me frotte les paupières avant de les ouvrir. Je galère pour ne pas les refermer aussitôt, je ne suis pas du tout en pleine possession de mes moyens.

Ouais, je n'ai pas rêvé. Il y a bien un numéro de portable inscrit sur ma peau. Un prénom l'accompagne. Je penche la tête, car les lettres partent un peu dans tous les sens. N.A.I.S.

Nais !

Un sourire satisfait fleurit sur mes lèvres. Ça, c'est une sacrée bonne nouvelle. Parce que des souvenirs de nos baisers me reviennent. Faut que je l'appelle.

Je veux goûter bien plus que sa bouche et sa peau douce.

3

Nais

Impossible de me concentrer sur ce mail que je relis depuis dix minutes. Pourtant, il n'est pas long. Mon problème ? Des yeux verts francs, légèrement moqueurs, qui ne me quittent pas depuis plus de vingt-quatre heures.

Ce type dégage vraiment quelque chose de particulier.

Je soupire, me frotte le haut du crâne et enregistre la pièce jointe dans mon dossier spécialement réservé à ma thèse. Mon professeur référent vient de m'envoyer les dernières corrections, les ultimes petites retouches concernant ma conclusion. Il est aussi pointilleux que moi. Nous nous entendons donc à merveille. La mécanique spatiale me fascine, sauf que là, aucune inspiration. Je n'ai pas la tête aux équations ni aux calculs.

Je suis déçue, limite en colère.

Je suis une boule de nerfs depuis que je me suis réveillée, hier. Je lui ai filé mon numéro de téléphone ! Je ne le fais jamais, bon sang ! Parce que je ne les revois pas : une nuit, c'est tout ce que je demande. Évidemment, avec lui, je n'ai rien eu. J'ai donc perdu l'esprit. Pour un mec charmant. Attentionné, attentif, plein d'assurance, et visiblement, gentil. Oui, j'avais sacrément envie de coucher avec lui, mais non, je n'aurais pas dû lui filer mes coordonnées. Même si, maintenant, ce qui m'énerve, c'est qu'il ne m'ait pas encore appelée.

Remarque, il ne se souvient peut-être pas très bien de la soirée.

Je me marre en repensant aux dernières minutes passées ensemble. Ce type ne doit pas avoir l'habitude de boire. Ou je lui ai fait trop d'effets. Ou je l'ai tellement excité que ses neurones ont grillé. Je ne me retiens pas de rire. Je ne suis peut-être pas très gentille. Et je ne devrais pas repenser aux baisers échangés, la frustration est de nouveau présente. Son contact a été électrique, puissant, surprenant. Habituellement, je suis plutôt attirée par les *Bad boys*, parce que je sais qu'il ne se passera rien de sérieux, que c'est vraiment pour le plaisir et rien d'autre. Alors, avec Gaëtan, je suis allée de surprise en surprise. Je ne devrais pas m'intéresser à ce type. Je devrais être soulagée que notre rencontre s'arrête là, puisque je n'ai pas pu m'empêcher d'aller le retrouver. Il m'attire. Ce n'est pas bon signe.

Je jette un œil à mon réveil et me secoue. Je n'arrive jamais à l'heure, mais je me force à ne pas dépasser les dix minutes de retard. Du moins, j'essaye, et autant dire que ce n'est pas une réussite à 100 %.

Je file sous la douche, me brosse rapidement les dents, coiffe mes cheveux à la va-vite, puis enfile un jean avec un tee-shirt uni. Avant de sortir, j'attrape mon sac et ma veste. En descendant les marches, je m'arrête au palier du deuxième étage pour coller mon oreille à la porte arborant le numéro 3. Aucun bruit.

Elle dort sûrement encore.

J'aime mieux ça. Ma mère doit se reposer. Trois ans seulement qu'elle a pris sa retraite anticipée et que j'assure nos besoins à toutes les deux. Elle mérite que je m'occupe enfin un peu d'elle. Après tout, c'est elle qui nous a portées à bout de bras durant tant d'années, même quand nous vivions encore avec mon père. Ce salaud.

Respire... respire.

Je file jusqu'au rez-de-chaussée en faisant table rase du passé. Nous avons fui il y a douze ans maintenant, notre vie ici ressemble au paradis. Les fins de mois sont parfois difficiles, mais je ne m'en plains pas.

Je marche une bonne quinzaine de minutes avant d'attraper le bon bus et de m'installer sur un siège en attendant mon arrêt. J'arrive finalement avec treize petites minutes de retard. J'ai le droit à un regard excédé des femmes de l'accueil, et, si je n'espérais pas obtenir un CDI après la validation de mon doctorat, je leur retournerais bien un doigt d'honneur, accompagné d'une grimace. Elles sont tellement pète-sec. Mais, c'est plus sage de les ignorer, et je vais pointer avant de grimper les marches deux par

deux pour arriver au troisième. Je ne prends que rarement l'ascenseur, ça me maintient en forme.

Je salue quelques collègues au passage et m'engouffre dans le bureau que je partage avec toute une équipe. Celle des ingénieurs en mécanique spatiale, ceux qui calculent, analysent et vérifient les trajectoires futures des satellites envoyés en orbite. Mon rôle, ici ? Réaliser des simulations pour vérifier la bonne tenue de certaines pièces aux contraintes irrépressibles liées à l'atmosphère.

Je balance mon sac au pied du porte-manteau près de la porte, ôte ma veste, puis rejoins mon collègue. Celui qui partage son bureau avec moi et qui est devenu un bon ami. Aussi asocial que moi, grognon, *geek*, insupportable avec sa manie de tirer sur son lobe d'oreille quand il réfléchit. Comme c'est un mec intelligent, autant dire qu'il cogite souvent. Il m'a tout de suite fait une place, non sans râler, mais sans jamais rechigner à m'apprendre, à expliquer, à perdre du temps avec moi, donc.

— Salut, Yindee !

Le Thaïlandais plisse ses yeux face à son écran, lève une main dans ma direction pour me stopper, déplace ses doigts sur son clavier à une vitesse folle, puis tourne enfin la tête vers moi.

— Bien le bonjour, ma chère Naïs.

— Houlà... tu as quelque chose à me reprocher ? demandé-je tout en glissant mon fauteuil à roulettes jusqu'à lui.

— Tu as passé un bon week-end ? enchaîne-t-il sans répondre.

— Oui. Tu sais, si tu as quelque chose à me dire, sois franc. Je n'irai pas te tirer les vers du nez.

Il me dévisage un moment avant de soupirer. Il me connaît maintenant. S'il ne veut pas parler, je n'insisterai pas. Je déteste les gens qui veulent se faire mousser. J'ouvre donc l'ordinateur portable qui m'est destiné, entre mes codes, et patiente pendant le démarrage. Je sens le regard de mon collègue, mais continue à fixer mes doigts qui tapotent la surface lisse du bureau. Encore un soupir. Yindee finit par s'adosser au dossier de son siège et par croiser les bras sur sa poitrine. Je devine ses sourcils se froncer.

— Alors, il paraît que tu as abandonné Alexis et ses potes pour un autre mec ?

C'était donc ça ! J'esquisse un demi-sourire. C'est lui qui nous a mis en relation, persuadé que ce type pourrait me plaire. Ça aurait pu être le cas si je n'étais pas tombée sur Gaëtan, ce soir-là.

— Ouais, admetts-je d'un ton froid. « Ton » Alexis, c'est un vrai connard.

— Aïe. À ce point-là ? s'étonne-t-il, yeux écarquillés.

— Qu'il m'approche encore et je lui pète le bras.

Il sait que je ne plaisante pas, il acquiesce d'ailleurs avec sérieux. Il passera le message, aucun doute. J'ai laissé Gaëtan gérer le problème à sa manière, car je n'aurais pas été aussi douce et diplomate. Les mecs qui ne comprennent pas le « non », ça m'insupporte. Ça a légèrement tendance à me sortir de mes gonds.

J'ai vu ce que ça pouvait donner...

— OK, changement de sujet ! reprend Yindee d'un ton enjoué. Dans deux jours, présentation officielle de nos résultats sur les nouvelles pièces fabriquées par *SpaceSat*. Faut que l'on soit clairs, précis, et tout ça avec plein, plein d'illustrations.

— On vulgarise le jargon, c'est ce que tu veux dire ?

— Exactement. N'oublions pas que nous avons des non-initiés en face de nous.

Je lève les yeux au ciel avant de me plonger dans le travail. Nous vérifions nos calculs, sélectionnons les simulations les plus pertinentes, préparons une présentation pas trop technique et nous nous répartissons l'exposé. Je suis tellement concentrée que je n'entends même pas mon portable sonner.

— Oh, bordel, Naïs, tu vas répondre, oui ! lance Yindee en me poussant du coude, excédé.

— Désolée, grogné-je.

Je prends mon téléphone et sors de la pièce tout en décrochant. Je fais quelques pas dans le couloir pour m'éloigner des bureaux afin de ne pas gêner mes collègues.

— Martin, j'écoute.

— Waouh, quel accueil.

Je me fige deux secondes. Cette voix... ne me dites pas qu'il appelle maintenant !

— Gaëtan ?

— En personne. Je te dérange peut-être ?

— Non. Enfin, pas vraiment. Je suis surprise de ton appel.

— C'est un bon ou un mauvais signe, ça ?

— Tu as attendu deux jours, fais-je alors remarquer.

— Mauvais, donc. Désolé, je ne voulais pas paraître trop... lourd.

Je suis mitigée. Entre soulagement, parce que je ne m'étais pas trompée sur notre alchimie, et agacement : ce type pense trop. Trop à me ménager, à anticiper mes réactions, à s'imaginer me connaître. Je souffle un coup avant de me laisser envahir par toutes ces ondes négatives que je garde en moi.

— OK, réponds-je simplement.

Il y a un petit blanc sur la ligne. Il doit être désarçonné par mon manque d'entrain.

— Bien... hum... ça te dirait qu'on s'organise une soirée ensemble ?

Au moins, il est direct. Un bon point pour lui. Et sa franchise me déclenche un sourire.

— Je te promets de ne pas boire. Je veux pouvoir profiter jusqu'au bout, cette fois-ci.

Ah ! Serait-on sur la même longueur d'onde ? Je ris de sa remarque. J'aime ce côté d'auto-dérision qui allège tout de suite l'atmosphère.

— Ça me tente bien, avoué-je d'une voix enjôleuse. Ce que tu as commencé à me montrer en vaut le coup.

Je n'ai jamais dit non à une bonne partie de jambes en l'air.

— Super ! Une idée de lieu ?

— Je t'envoie une adresse par SMS, lui déclaré-je. Ce soir, ça te dit ?

— Absolument.

Nous sommes donc deux à être impatients. Parfait.

Quand je reviens dans le bureau, Yindee ne me quitte pas des yeux. Heureusement, je ne suis pas du genre à rougir, je lui rends son regard curieux en haussant un sourcil.

— Ce sourire... commence-t-il, taquin. Toi, tu as parlé à un mec qui te plaît.

— Hum, hum. Un mec que je compte bien revoir.

— Revoir ? relève-t-il immédiatement.

— Yep. On n'a pas conclu la première fois, je ne ferai pas deux fois la même erreur.

Mon collègue glousse de ma répartie.

— D'accord, pas de détails, s'il te plaît ! me supplie-t-il faussement d'un air dégoûté.

— Comme si mes histoires te rebutaient.

Et comme si j'étais du genre à lui raconter mes rapports sexuels !

Je lui lance un clin d'œil moqueur avant de me replonger dans le boulot. Travailler ici était une évidence pour moi. J'aime l'espace, y penser me donne cette impression d'infini qui me rassure, qui me permet de m'évader, de ne plus ressasser le passé et ces mauvais souvenirs.

En rentrant chez moi vers dix-huit heures, j'envoie un message à Gaëtan avec l'adresse d'un bar que je connais bien. Un endroit où j'ai mes habitudes, où les serveurs se rappellent de moi et n'hésiteront pas à intervenir si problème il y a. Avant de monter dans mon studio, je m'arrête au deuxième étage pour passer un peu de temps avec ma mère. Rituel du soir. Je m'occupe aussi de ses courses, je l'emmène au marché presque tous les dimanches matins. Sinon, je sais qu'elle ne sortira pas. Je suis toujours peinée en constatant qu'elle mène une vie de recluse, qu'elle n'a sympathisé avec personne et qu'elle est sûrement persuadée qu'elle n'a pas le droit au bonheur après ce qu'elle a déclenché. Elle ne se voit pas comme une victime, ça m'exaspère.

Je sonne, plus pour m'annoncer que pour qu'elle vienne m'ouvrir la porte, j'ai les clés. Je pénètre dans l'appartement qui est étrangement plongé dans le noir. Ça ne lui ressemble pas.

— Maman ? appelé-je avec une petite inquiétude.

J'allume le salon. Vide. Aucune trace d'activités aujourd'hui. Pas de pelote de laine laissée sur le canapé, pas d'ouvrage en cours posé sur la table basse. Pas non plus de tasse de thé soigneusement placée dans sa soucoupe. Là, j'avoue que le stress monte un peu. Mon cœur se met à accélérer alors que je me dirige vers la cuisine.

— Maman ?

Toujours aucune réponse. Mon sang se glace. Et si elle avait fait un malaise ? Je me précipite dans la petite pièce et suis soulagée de la trouver assise à la petite table.

— Tu ne m'as pas entendue t'appeler ? grondé-je un peu, me remettant lentement de ma frayeur.

Ses yeux se lèvent vers moi, je fronce les sourcils. Quelque chose ne va pas. Elle me paraît pâle, ses lèvres sont un peu bleues et ses mains tremblent alors qu'elle les serre autour de sa tasse de thé. Je tire la chaise pour m'asseoir face à elle. C'est comme si elle se trouvait loin de moi. Son esprit ne semble pas être présent.

— Maman, tout va bien ? demandé-je avec douceur.

— Ou... oui.

Sa voix n'est qu'un murmure sans aucune assurance. Elle tourne la tête sur le côté, m'évitant. Qu'est-ce qui peut bien la mettre dans cet état ?

— Qu'as-tu fait aujourd'hui ? entamé-je la conversation comme si de rien n'était.

— Rien du tout.

Ses doigts se crispent.

— Tu as vu quelqu'un ?

— Non.

— Maman. Dis-moi ce qui ne va pas. Je vois bien que quelque chose te chagrine.

C'est la seule personne avec qui j'ai de la patience. Je tends mon bras vers elle avec précaution. Je touche sa peau, englobe sa main dans la mienne pour la rassurer de par ma chaleur et une légère caresse de mon pouce. Ses yeux s'arriment aux miens, je vois le doute passer sur son visage qui se contracte.

— Il y a... ces coups de fil. Ça ne cesse pas, souffle-t-elle.

— Des coups de fil ? répété-je, surprise.

— Je n'en peux plus, sanglote-t-elle.

— Qui t'appelle ? questionné-je d'une voix tendue.

— Je ne sais pas ! Je n'entends qu'une respiration sifflante.

Mon cerveau bloque sur cette information. L'angoisse me serre brièvement la poitrine. C'est quoi, cette histoire ? Il me faut quelques secondes pour encaisser.

— Rien d'autre ? reprends-je plus calmement.

— Non, dit-elle en reniflant.

Elle paraît épuisée. Elle me cache ses yeux et ses épaules tressautent. Mon cœur se serre de la voir si troublée.

— Ça fait longtemps ?

— Deux semaines. Plusieurs fois par jour. Je sursaute dès que le téléphone sonne. Et si... et si c'était lui ? finit-elle par chuchoter, craintive.

— Non, Maman. Il ne le peut pas.

Il ne sait pas où nous sommes, il n'est pas en état de le savoir, de toute façon. Mon père ne peut pas la harceler. Son numéro n'est pas dans les pages blanches, j'y ai veillé. Non, je n'ai aucune explication à ce qui arrive. Si ça arrive *réellement*. J'ai des doutes. Après notre départ, elle a eu des crises de paranoïa. Ma mère était persuadée que l'on allait venir nous chercher, que l'on nous ramènerait à lui, que l'on nous jugerait. J'ai eu beau

tout tenter pour la rassurer, seul le temps a fait son office. Mais c'est vrai que depuis quelques jours, elle semble moins sereine. Des cernes sont apparus... Elle qui avait retrouvé un visage resplendissant... Je m'inquiète.

Et si ma mère perdait la boule ?

Je passe une demi-heure avec elle pour la rassurer. Je lui conseille finalement de débrancher le fixe. J'allume le portable qu'elle ne veut pas et ne sait pas utiliser. Je lui remontre comment trouver mon numéro, le seul d'enregistré, puis lui prépare ensuite son repas.

Quand je quitte son appartement, elle s'est installée devant la télévision. Je sais qu'elle va s'endormir devant, que je la recouvrirai d'une couverture avant d'aller me coucher.

Je culpabilise de sortir ce soir, mais je me suis fait une promesse il y a plusieurs années. Je veux profiter de la vie, de ce qu'elle m'offre avant qu'il ne soit trop tard. Alors, je passe chez le gardien pour lui glisser un mot sur l'état un peu angoissé de ma mère, lui demandant de toquer chez elle vers vingt-et-une heures pour savoir si tout va bien. Qu'il n'hésite surtout pas à m'appeler au moindre doute.

Là, moi, j'ai besoin de décompresser.

4

Nais

J'arrive en avance par rapport à l'heure convenue avec Gaëtan. J'aime m'imprégner de l'ambiance. Le serveur que j'ai déjà vu cent fois dépose un Tequila Sunrise devant moi. Je n'ai rien demandé, il connaît mes goûts, mes habitudes. Je suis fan de sa couleur vive et de son goût adouci par le sucré du sirop de grenadine. Je souris pour le remercier avant d'avalier quelques longues gorgées.

Je dois quand même y aller mollo, je veux me souvenir de tout moi aussi.

Je joue avec la paille et les glaçons tout en ressassant mes pensées sombres. Je ne devrais pas, mais je culpabilise pour ma mère. Elle paraissait tellement inquiète par ces coups de fil que je me pose plein de questions. Est-ce que quelqu'un de notre famille aurait retrouvé notre trace ? Il faudrait surtout que j'arrive à savoir si ça se passe réellement ! Et si c'est le cas, on est dans la merde.

Bordel, on a dit soirée détente !

J'avale mon fond de verre cul sec, puis me lève pour aller danser sur la piste de danse. Je vire tous les gros lourdauds qui s'approchent d'un peu trop près. Mon regard noir suffit, heureusement. Je ne voudrais pas être

désagréable. Enfin, pas ce soir. Et je fais bien, car Gaëtan ne tarde pas à apparaître dans mon champ de vision. Je m'étais bien placée en face de la porte pour ne pas le louper. C'est comme si son regard était aimanté. Il se dirige instantanément sur moi, mon cœur accélère à la vue du sourire qui étire ses lèvres. Des lèvres qui ont un goût exquis et que j'ai bien envie de croquer de nouveau.

Bah, voilà, à peine une seconde sous mes yeux que j'ai déjà le sang chaud !

Contre toute attente, il ne me rejoint pas. Ses yeux ne me quittent pas, mais Gaëtan va s'installer au bar pour passer commande. Il se tourne ensuite vers moi, s'adosse au comptoir, profitant du spectacle, un air gourmand sur le visage.

OK, je ne suis pas la seule.

Amusée, je reste un moment sur la piste et continue à me mouvoir. Pour lui. Son regard s'intensifie, chaque partie de mon corps qu'il scrute se met à brûler. Ma bouche est la plus touchée. Je décide donc de faire une pause avant de me consumer sur place et le rejoins, d'une démarche alanguie qui le fait sourire. J'aime qu'il ne cache pas le désir qu'il ressent pour moi. La soirée promet d'être intéressante. Ça démarre fort, j'adore ça.

Quand j'arrive à sa hauteur, je me hisse sur la pointe des pieds et dépose un baiser à la commissure de ses lèvres, lui arrachant un grognement. Gaëtan ne se laisse pas berner aussi facilement, il attrape ma nuque pour être sûr que nos bouches se touchent cette fois-ci. Un baiser rapide, brutal et dominateur. Chose que je n'aurais jamais soupçonnée chez lui.

Nous trinquons ensuite à cette soirée, je ris en comprenant qu'il a en main une eau gazeuse. Il respecte son engagement. Des frissons me parcourent à cette pensée. Je m'installe à ses côtés, le contact de nos deux cuisses collées l'une à l'autre m'obsède pendant plusieurs minutes. Je sens la fermeté de son muscle, des images coquines me traversent l'esprit. Enfin, traversent, non. Elles s'imposent, prennent toute la place et me donnent sacrément chaud. Je me vois planter mes ongles dans ses fesses, puis agripper ses cuisses alors qu'il vient et va en moi. Je m'empresse de demander une limonade bien fraîche au serveur qui me jette un drôle de regard.

Oui, une boisson sans alcool pour moi, c'est possible !

Une discussion s'entame sur notre point commun connu : le boulot. Je suis curieuse de savoir ce qu'ils ont prévu pour améliorer la communication, surtout que l'on devra la tester et vérifier qu'elle supporte bien les parasites qui peuvent se trouver dans l'espace.

— Je ne t'aurais jamais imaginée là-dedans. À vrai dire, ce boulot sort des sentiers battus, je trouve.

— Pour une femme, tu veux dire ?

— Pas seulement, me confesse-t-il. La mécanique spatiale demeure un domaine très particulier, peu répandu. D'où ça t'est venu ?

— J'ai toujours aimé les grands espaces, alors, travailler pour envoyer des objets là-haut, ça me paraissait évident, expliqué-je avec un haussement d'épaules. Toute cette infinité me fascine.

— Ça dépend pour qui, blague-t-il. Ça en fait flipper plus d'un justement. Que l'on soit si petit, si ridicule face à l'immensité de l'univers.

— Heureusement, je ne suis pas apéirophobe !

— Apéirophobe, répète-t-il d'un air pensif. La peur de l'infini ?

— Exactement. Moi, c'est tout le contraire. J'aurais plutôt tendance à détester les endroits trop petits ! Hum... Et si on allait danser ?

Ouais, diversion. J'assume.

Pas dupe pour un sou, Gaëtan fronce les sourcils, mais il me suit sans rien ajouter. J'apprécie. Nous ne sommes pas là pour nous faire des confidences et le sujet devenait trop sensible pour moi.

Comme la première fois, nos corps se cherchent, se trouvent, se répondent et s'apprivoisent. Ses mains sur mes hanches me donnent l'effet d'être en ébullition. Je les voudrais tellement partout, et à même ma peau, surtout. Au final, je me plaque contre lui, glisse mes lèvres sur sa mâchoire, près de son oreille, dans son cou. J'entends sa respiration anarchique.

— Si on allait chez moi, me susurre-t-il en caressant le bas de mes reins.

— J'ai cru que tu ne proposerais jamais.

Nous récupérons nos vestes en vitesse et Gaëtan me tient la porte du bar pour me laisser sortir en premier. Geste qui me fait secouer la tête avec un sourire moqueur aux lèvres.

— *Gentleman* en plus, lâché-je, une fois sur le trottoir.

— C'est dans mon éducation, s'excuse-t-il presque avec un petit rire.

Je suis curieuse d'en apprendre plus, de comprendre pourquoi il a une attitude bienveillante, aussi marquée envers les femmes – je suis persuadée

qu'il agit ainsi au quotidien, pas seulement avec moi.

Je m'engouffre dans ma Fiat avec un mélange d'excitation et d'impatience, mais je ferais mieux de me calmer pour ne pas lui coller au train. Inutile de lui rappeler notre première rencontre désastreuse et à quel point mon comportement peut être excessif. Je me suis bien comportée depuis ce jour-là, je ne lui ai pas montré mon sale caractère en entier. Je le suis donc, sans être trop près non plus.

Oui, je peux aussi conduire en respectant les limitations de vitesse.

Une fois arrivée, je découvre une petite résidence composée de trois immeubles assez bas, comportant peu d'étages, et entourés d'arbres de bonne taille. C'est à son image : accueillant, paisible, rassurant. En sortant de mon véhicule, je m'empresse de le rejoindre pour lui demander le nom de sa rue. Chose qui le surprend un peu.

— Je l'envoie à un ami, expliqué-je. Comme ça, il sait où je suis.

— Ah, d'accord. Content de voir que tu es prudente, lance-t-il en acquiesçant d'un hochement de tête. Oh, et juste au cas où, tu ne crains rien avec moi.

— Je ne serais pas là si j'avais un doute, le taquiné-je en retour.

J'en profite aussi pour envoyer un texto à ma mère. Je la connais, elle doit déjà dormir sur le canapé, je ne vais donc pas l'appeler et risquer de la réveiller – parce que, là, à coup sûr, elle ne se rendormira pas. Non, un message écrit, c'est bien. Je le fais, car elle monte parfois à mon appartement tôt le matin. Si je ne suis pas là, elle risque de s'inquiéter. Mais je précise seulement que la soirée se prolonge et que je la préviendrai au moment de mon retour.

Dans le hall, je suis étonnée que nous ne prenions pas l'ascenseur. Gaëtan se dirige vers une porte sur la droite, il habite donc au rez-de-chaussée.

— Tu sais que tu perds tout le bénéfice d'un ascenseur, là ? ne puis-je m'empêcher de plaisanter. Et LE fameux fantasme, alors ?

Il ne répond pas, attend que je sois entrée pour fermer la porte et me plaque contre celle-ci. Son bassin s'appuie contre le mien pendant que ses mains se placent de chaque côté de ma tête, m'emprisonnant entre ses bras.

— Tu crois vraiment que j'en ai besoin ? chuchote-t-il tout près de ma bouche.

Son regard est tellement intense qu'il me donne directement chaud. Son nez frôle le mien, ses lèvres ne sont qu'à deux doigts des miennes,

pourtant, il ne bouge pas, faisant seulement jouer ses hanches sur mon ventre. Tout s'allume dans mon entrejambe, je me cambre légèrement.

— Tu attends quelque chose ? provoqué-je à voix basse.

— Ton autorisation.

Je ne sais pas s'il est sérieux ou non, mais quand il attrape délicatement ma lèvre avec ses dents, je n'ai plus aucune patience.

— Tu l'as, grogné-je avant de me jeter sur sa bouche.

Le baiser qu'il me rend me fait décoller, littéralement. Gaëtan m'enlace et me soulève du sol. Nos langues impatientes se tournent langoureusement autour. Je ne pense plus à rien, je suis seulement tournée vers les sensations qu'il déclenche. Je l'étreins à mon tour, passant mes bras sur ses épaules. Sa main se glisse dans mon dos, descend avec lenteur jusqu'à mes fesses qu'elle agrippe fermement pour me rapprocher encore de lui. Son érection est déjà bien réveillée et frotte contre mon sexe excité. Nos souffles s'emmêlent, nos jambes aussi. Gaëtan recule sans jamais me lâcher. Une porte s'ouvre, la lumière s'allume, je ne prête aucune attention à la pièce.

Là, tout de suite, j'ai autre chose en tête.

Mais alors que j'imaginai qu'il me conduisait à son lit, je me retrouve une nouvelle fois plaquée contre un mur. J'adore. Cette brutalité contrôlée me plaît. Sans cesser de m'embrasser, il remonte ma jambe contre sa hanche, puis ondule contre mon clitoris qui s'échauffe rapidement et ne demande que ses doigts pour être satisfait. Ses mains viennent déboutonner ma chemise, l'écartent, abaissent mon soutien-gorge et malaxent mes seins. Elles épousent parfaitement mes deux petites pommes rondes. Mes gémissements de plaisir commencent à emplir la pièce lorsque ses pouces agacent mes tétons durcis. Sa bouche me quitte, je sens ses dents sur ma mâchoire, dans mon cou.

Gaëtan me débarrasse alors de mes affaires, je me retrouve poitrine nue sous ses yeux. Je soutiens son examen et souris en voyant l'étincelle d'un pur désir assombrir son beau regard vert. Un regard encore plus hypnotique qu'habituellement. Je l'attire à moi pour faire passer son tee-shirt par-dessus sa tête. Je découvre un torse musclé tout en finesse, recouvert d'une légère toison blonde. J'y passe les doigts, tire sur ses poils pour le faire grogner et vais embrasser sa peau à la base de la clavicule.

— Naïs, souffle-t-il.

Je sors ma langue pour le goûter. Sa respiration accélère. Gaëtan attrape délicatement mes cheveux pour me relever la tête. Il m'embrasse à

pleine bouche. Ses doigts caressent mon ventre, ouvrent mon jean, se faufilent sous ma culotte. Qu'il effleure mes poils pubiens envoie des décharges électriques jusque dans ma poitrine. Je suffoque presque. J'ai tellement envie de plus que je pousse mon bassin pour faire glisser son index sur mon bouton rose. Quand il l'atteint enfin, l'air s'échappe de mes poumons. Je pose la tête sur le mur derrière moi pour profiter de ses caresses sensuelles. Sa bouche vient happer un mamelon, sa langue titille mon téton, me faisant perdre la tête. Le plaisir enfle. Pour ne pas le laisser en reste, je faufile à mon tour ma paume sur la bosse qui déforme son jean. Je la libère sans plus attendre et l'empoigne, appréciant sa largeur entre mes doigts.

Ça va être sacrément bon avec lui.

Je le repousse, à bout de souffle, puis tire sur mon jean pour le faire descendre. Gaëtan sourit et finit de se déshabiller à son tour.

— Impatiente, murmure-t-il avec malice.

J'assume. J'ai envie de lui.

Il se dirige vers la table de chevet, je peux admirer son fessier musclé. Un fessier qui donne envie que l'on s'y accroche pendant l'amour. Quand il se tourne vers moi avec un préservatif, je m'approche, pose mes mains sur ses épaules, et le force à s'asseoir sur son lit. Je le fais reculer un peu, grimpe à mon tour et lui pique l'étui carré pour le déchirer moi-même. À quatre pattes devant lui, je l'embrasse avant de dérouler le latex sur son sexe tendu. Il tressaille, j'en profite pour mordiller son lobe d'oreille. Son râle de plaisir – peut-être d'impatience aussi – résonne dans ma poitrine. Je l'enjambe alors, plante mon regard dans le sien avant d'écartier les cuisses au-dessus de son entrejambe. Ses mains viennent se poser sur mes hanches, se crispent un peu quand je joue avec nos deux sexes en contact, mais ne me forcent à rien. N'y tenant plus non plus, je l'enfonce en moi, me cambrant pour mieux le sentir.

— Tu vas me tuer, siffle-t-il d'un ton rauque.

Je me relève pour mieux redescendre, nos peaux claquant l'une contre l'autre. Gaëtan se mord la lèvre, puis se cale sur mon rythme pour basculer son bassin au bon moment, m'envoyant des décharges dans tout le corps. Le plaisir ne cesse de croître, ses mains se font un peu plus pressantes sur mes hanches. Son désir se lit sur son visage concentré. Je lui attrape le poignet pour l'amener à pétrir ma poitrine. Les deux combinés me donnent le vertige, je jouis en criant. Son gémissement à lui est plus discret, il

déclenche tout de même un frisson alors que je retombe sur lui, mon front posé sur son épaule. Gaëtan, la respiration encore rapide, s'allonge en arrière, m'entraîne avec lui, me déplace pour me loger contre son flanc, puis retire le préservatif. Je bâille et soupire quand il rabat la couverture sur nous.

— Ravi de voir que je t'ai vidé de tes forces.

— Prétentieux, marmonné-je.

Je vais juste me reposer avant de repartir.

Fermer les yeux quelques secondes ne me fera pas de mal. Je suis bien contre lui.

Je me suis endormie.

C'est l'alarme de mon téléphone, un peu lointaine, qui me réveille en sursaut. J'ai dormi d'une traite. Dans son lit. Dans ses bras. Je grimace en me tortillant pour me lever sans le réveiller. Gaëtan grogne et se retourne, absolument pas perturbé par le son, bien que discret, de mon portable.

Il lui faut quoi pour se réveiller le matin ?

Mes yeux s'attardent sur son visage, son nez droit, ses oreilles un peu grandes. Elles lui donnent du charme, rendant ce petit air d'ange plus mystérieux, plus rebelle, plus sexy. Elles sont légèrement plus épaisses que la normale. Boxe ou rugby, je n'arrive pas à me décider. Faudrait que je lui pose la question. Un jour.

Ah, parce que tu comptes le revoir ?

Je soupire, vais éteindre mon téléphone après avoir cherché mon sac et l'avoir retrouvé au pied de la porte d'entrée. Évidemment. Pas de message ni d'appel en absence. Je suis rassurée. Maintenant, je n'ai plus qu'à trouver une solution. Je vais être sacrément en retard au boulot, mais je ne peux pas me pointer là-bas avec mes habits de soirée. Bon, première étape, trouver la salle de bain.

Après m'être douchée en express, je retrouve Gaëtan dans la cuisine. Il est torse nu, un pantalon de pyjama descend sur ses hanches, et ses cheveux en bataille m'invitent à retourner au lit avec lui pour les décoiffer un peu plus. Ses yeux balaient ma tenue et s'assombrissent. J'ai juste enroulé une serviette autour de mon corps. La tension est palpable.

— Café ? demande-t-il en se détournant.

— Oui, merci.

Je file dans sa chambre récupérer mes affaires et les enfile en vitesse, mal à l'aise. Je n'aime pas gérer l'après-baise. Les lendemains sont toujours gênants.

C'est bien pour ça que je les évite un maximum, en temps normal...

J'avale ma tasse en silence, surprise qu'il ne dise rien non plus. Il n'est pas distant ni froid, juste pas aussi proche que je ne l'aurais imaginé. Il est poli, aimable, sans plus. Ça me chagrine un peu.

— Je vais au boulot, précisé-je un peu inutilement en attrapant mon sac à main.

— Va falloir que j'y aille aussi, répond-il avec un sourire.

— OK.

J'attends quelque chose qui ne vient pas, puis sors finalement de son appartement, déroutée. D'habitude, je suis la première à couper les ponts, j'y vais franchement avec moins de pincettes. En rejoignant ma voiture sur le parking, je suis embêtée par ce petit déjeuner expéditif et tendu, de mon côté en tout cas.

Il n'a même pas parlé de nous revoir ! Ça m'aurait soulagée normalement, je déteste leur faire comprendre qu'ils se font de fausses idées, mais avec lui, rien ne se passe comme prévu, de toute façon. Et ça m'énerve d'en attendre plus.

Je suis vexée, en fait.

5

Gaëtan

Je me frotte le front tout en regardant pensivement ma porte d'entrée. Elle est partie. Je ne sais pas si j'ai bien fait de ne pas me montrer trop enthousiaste. Quelque chose dans son attitude, son regard perdu, m'a fait hésiter. Pas sur le fait de la revoir – non ça, j'en meurs d'envie –, mais sur la manière de m'y prendre pour qu'elle accepte un autre rendez-vous.

Naïs m'a semblé fragile, ce matin, et c'est bien la première fois que j'utilise cet adjectif la concernant. Comme quoi. Elle n'était pas à l'aise, semblant vouloir fuir le plus loin possible alors qu'elle a toujours été franche jusqu'à maintenant. Je n'ai pas voulu lui faire peur, ni aller trop vite. Je me suis retrouvé comme un con sans savoir quoi faire ni quoi dire.

Je soupire tout en me resserrant une tasse de café. J'ignore comment je vais manœuvrer avec elle, comment l'amener à accepter un deuxième rendez-vous. J'ai vaguement l'impression qu'elle est plutôt une habituée des relations passagères. Mais à quel point ? Pour ma part, quelques rendez-vous supplémentaires me tenteraient bien. Son physique me plaît, sa personnalité me plaît et, au lit, tout m'a plu avec elle ! Ce serait dommage de nous arrêter là.

Va falloir que je cogite un peu.

Parce que ce n'est pas aussi simple qu'avec les autres. Depuis le début, tout se déroule naturellement, mais là, ça bloque. Au moindre faux pas de ma part, je sais qu'elle va fuir et que j'aurai perdu ma chance. Si quelque chose la gêne, elle le dégage, je l'ai déjà vu à l'œuvre. Elle ne s'embarrasse pas.

Je m'active finalement, je dois effectivement aller bosser et il faut que je me sorte Naïs de la tête pour le moment. Je file sous la douche, espérant que cela m'éclaircira les idées. Évidemment, non. Je revois cette lueur déboussolée dans ses iris noirs, sa gêne quand elle m'a retrouvé dans la cuisine. J'enrage de me sentir si démuni face à elle.

Elle va être un beau défi.

Une bonne demi-heure plus tard, je suis au boulot et je me plonge dans la paperasse. Le projet avec *SpaceSat* va nous demander beaucoup d'efforts, il va falloir booster nos équipes. Il faudra surtout que nous gérions la communication pour ne pas rajouter de pression à nos ingénieurs.

À midi, je sors pour prendre l'air. Je m'installe sur la terrasse d'un petit bar non loin des locaux de *LFA*. Je profite de cette pause pour appeler Caroline, ma meilleure amie. Entendre sa voix va me faire du bien.

— Salut ! décroche-t-elle joyeusement.

— Bonjour, Madame Malt. Comment allez-vous ?

— Madame Malt... répète-t-elle d'un ton rêveur, ça me fait tellement bizarre. Mais j'adore !

— Heureusement, blagué-je. Tu vas t'y habituer.

— J'imagine. Comment se passe le retour à la vraie vie ?

— Tu veux me déprimer ?

— À ce point-là ?

— Je ne suis pas sur une île privée à profiter de la mer, du sable chaud, et du soleil, toute la journée !

— Tu aurais pu partir avec Sandrine, me taquine-t-elle.

— Je crois que ta sœur avait bien besoin de se retrouver avec sa mère.

— Tu as raison, approuve Caro. Et puis, Laurine les a rejointes, il y a deux jours.

— J'ai bien fait, donc ! Aucune envie de *babysitter* ces deux-là, plaisanté-je.

— Je suis contente pour elle, j'ai l'impression qu'elle s'est trouvée une bonne amie. À partir de maintenant, je veux qu'elle ait une vie normale !

Je souris de sa détermination. Elle a toujours tout tenté pour protéger sa sœur, jusqu'à se mettre en danger elle-même. Je suis bien content que toute cette histoire soit terminée, que les actes et la perversité du père de Caro soient derrière elles.

— Si tu entends par normal d'être devenue amie avec la fille du potentiel futur Président de la République, c'est bien parti, alors.

Son rire m'avait manqué. L'entendre me détend.

— Tu n'as pas tort, je crois que ça promet quelques rebondissements ! On verra bien ce que ça donne.

Laurine Vanel arrivera peut-être à canaliser le comportement parfois trop impulsif de Sandrine. Mais je grimace déjà en imaginant la jeune femme dans le cercle intime du candidat aux présidentielles. Disons qu'elle ne fait pas vraiment partie de ce monde et qu'elle n'aura aucune envie de se conformer à leurs codes.

Ouais, ça risque d'être sacrément épique...

— Caro ? reprends-je soudain avec sérieux.

— Oui ?

— J'ai besoin d'un conseil.

— Et c'est à moi que tu demandes ? panique-t-elle un peu.

— C'est à propos d'une... fille.

— Oh.

Le blanc sur la ligne me fait fermer les yeux. Ça va être ma fête.

— T'es sérieux ? C'est la première fois que tu me parles de tes conquêtes !

Je n'apprécie pas du tout qu'elle qualifie Naïs de conquête, mais je ne démentirai pas, ce serait suicidaire de ma part.

Pour l'instant, de toute façon, elle n'est rien d'autre.

— Que se passe-t-il donc ? enchaîne ma meilleure amie.

— Je ne sais pas si c'était une bonne idée, au final, grommelé-je.

— Eh ! Tu peux me faire confiance, quand même ! Je veux essayer de t'aider, ce serait un juste retour des choses.

J'ai une moue dubitative qu'elle ne peut pas voir, forcément. Je ne pense pas l'avoir beaucoup aidée. Je me suis efforcé d'être là, en soutien. C'est elle qui a pris toutes les décisions concernant sa relation avec Vince, même si certaines me paraissaient insensées !

— OK, soufflé-je. Elle s'appelle Naïs et...

— J'adore.

— Caro ! grondé-je.
— Pardon, je t'écoute. Je dis juste que son prénom est sympa.
— Je crois que j'ai merdé après... notre première nuit ensemble.
— Qu'est-ce que tu as fait ? s'exaspère-t-elle.
— Rien du tout ! J'ai gardé mes distances parce que j'ai bien senti qu'elle ne voulait pas la moindre attache !
— Alors que, toi, tu aimerais plus ?
— J'aimerais bien tenter, en tout cas.
— Elle est réservée ?
— Absolument pas.
— Ah. Bah, parle-lui franchement, alors.
— Du genre : « Tu ne veux que des coups d'un soir, mais avec moi, ça peut être différent ? » Ouais, c'est sûr, elle va me tomber dans les bras.
— Pas la peine d'être sarcastique avec moi, je n'y suis pour rien si elle te résiste.

Pas tort.

Je souffle et me passe une main sur la nuque, embêté.

— Votre première nuit ensemble, répète Caro, pensive. Et tu te prends déjà la tête ? T'es sûre qu'elle t'intéresse, cette nana ?

— Tout avait été si simple jusqu'à ce matin. Elle est franche, directe, amusante, pétillante...

— OK, OK, j'ai compris ! Va alors falloir que tu la surprennes pour titiller sa curiosité. Attirer son attention.

— Ouais... pourquoi pas.

— Oh, dis, je fais ce que je peux, hein. C'est la première fois que je donne des conseils en relation amoureuse, moi !

— Je vais suivre ton idée, lui avoué-je.

— C'est vrai ?

— Oui. Je te tiendrai au courant ! Salue Vince pour moi. À plus.

— Bon courage !

Je reste un moment perdu dans mes pensées après avoir raccroché. La surprendre ? Je suis pour. Mais comment ? Je crois que je vais avoir besoin d'un peu de temps pour trouver et me jeter à l'eau.

Ça fait deux jours et je n'ai toujours rien trouvé. Comme je m'en doutais, ce n'est pas elle qui me relancerait. Silence radio de son côté. Si je ne me bouge pas le cul rapidement, ça va être mort de chez mort.

Ce qui est clairement hors de question.

Sauf que je ne peux pas non plus forcer les choses. Je crois qu'en dernier recours, je l'inviterai simplement à manger, juste pour lui faire comprendre que je veux la revoir, que je ne l'ai pas oubliée. Marre de tourner en rond et de ressasser.

[T'es dispo dimanche prochain ?]

Je fronce les sourcils en lisant le message de Sandrine, la sœur de Caro. Je me méfie un peu de ses idées loufoques.

[Ça dépend pour quoi... et pour qui ;).]

[Sympa, sympa, je retiens ! Quel super grand frère, tu fais :p !]

[OK, OK. Sérieusement, que se passe-t-il ?]

[Élections présidentielles... Laurine sèche. J'aurais besoin de toi.]

Je soupire avant de lui confirmer ma présence. Je suis étonné que Laurine ne soit pas présente aux côtés de son père même si elle ne nous a pas caché qu'elle n'était pas ravie par la situation. Les tensions avec sa mère étaient palpables au mariage de Caroline. J'imagine d'ailleurs que Madame Vanel doit regretter que son mari ait sympathisé avec Vince et qu'ils aient été invités à leur cérémonie. C'est là-bas que Sandrine et Laurine se sont rencontrées. Depuis, les deux filles s'entendent à la perfection. J'espère juste que la sœur de Caro n'aura pas une trop mauvaise influence.

En rentrant chez moi le soir, une affiche attire mon attention. Collée sur l'arrêt de bus à quelques mètres de ma résidence, je m'arrête pour la lire. Un sourire naît sur mes lèvres. Niveau originalité, je ne peux pas faire mieux.

Par contre... pas sûr que ça lui plaise.

Je prends la publicité en photo pour l'envoyer à Naïs. Il s'agit d'une soirée « danse country » dans un bar du coin ayant lieu demain soir. Pour en avoir fait plusieurs avec mes cousines, qui en raffolent clairement dans leur campagne, je sais que l'ambiance est plaisante, enjouée, parfois survoltée, mais toujours chaleureuse. Ce qui peut parfaitement lui convenir. Ça me permettra aussi de tester son ouverture d'esprit. Est-ce qu'elle peut apprécier autre chose que les soirées étudiantes ? Est-ce qu'elle est prête à tenter une nouvelle expérience ?

Je la lui transmets et attends quelques secondes pour être sûr qu'elle l'ait bien reçue, puis je l'appelle. Premier point positif : elle décroche.

— Salut.

Un poil glacial, quand même. Mais ce n'est pas le moment de se démonter. La tâche sera ardue, je m'en doutais bien.

— Alors ? Une soirée *country*, ça te tente ? lancé-je sans tenir compte de son ton froid.

— T'es sérieux ?

— Complètement.

Elle se met alors à rire. J'avoue que je ne m'y attendais pas, j'ignore comment le prendre. Je m'étais plutôt préparé à des reproches.

— Naïs, tu m'accompagnes ? finis-je par demander quand elle se calme enfin.

— J'en sais trop rien, avoue-t-elle.

Mais la chaleur est revenue dans sa voix.

— Je t'assure que tu vas bien t'amuser. Et tu seras avec moi.

— Le deuxième point est évidemment le plus important, raille-t-elle.

— Tu m'en veux pour quelque chose ?

Allez, avoue que tu voulais que je t'appelle plus tôt !

— Non, répond-elle après quelques secondes de silence. Je ne te promets pas d'aimer ta soirée.

— Alors, tu viens pour moi, conclus-je. Ça me va tout à fait.

— Ton ego est insupportable.

— À demain ?

— Oui, à demain, Gaëtan.

Je raccroche, soulagé. En fait, il ne faudrait pas que l'on perde le contact, car tout redevient naturel et simple dès que l'on se parle. À retenir donc : avec Naïs, toujours communiquer.

Une fois dans mon appartement, je tiens Caro au courant de mon avancée. Je reçois un texto rempli d'émojis qui lèvent le pouce, suivi d'un commentaire : « Tu as des goûts bizarres, quand même... » Oui, peut-être, mais j'ai baigné dans cette ambiance chez mon oncle et ma tante. Tatiana est une vraie fan et fait même partie d'une association de danse country. J'ai vu plusieurs de ses spectacles, petit. Je trouve la musique très entraînante. Ils font aussi des animations dans des fêtes ou des mariages, les gens s'amuse vraiment. J'ai hâte d'y être. De la voir dans un nouvel élément, de la mettre un peu en difficulté, aussi.

Quand je la vois arriver, le lendemain soir, j'ai le cœur qui bat bien plus vite que d'habitude. Elle porte un jean moulant avec des bottines noires et une chemise bleu clair. Ses cheveux, relâchés, ondulent jusqu'à ses épaules. Son regard me happe. Un regard curieux, un peu moqueur.

— Alors, ce n'était pas une blague, murmure-t-elle en s'arrêtant à côté de moi et en jetant un coup d'œil au bar.

— Non, non. Je te promets que tu vas adorer.

— Et si tu te trompes ?

— Tu auras le droit d'effacer mon numéro.

Naïs plisse les yeux, puis me tend sa main.

— Et si j'ai raison ? en profité-je avant de conclure ce petit pari.

— Je te réserverai une surprise à mon tour.

— Ça me va.

Notre poignée de main est énergique. J'enroule ensuite mes doigts autour des siens pour la tirer derrière moi. Je pousse la porte du bar, prie pour ne pas m'être complètement planté et l'embarque dans une soirée folklorique.

Caroline m'a dit de la surprendre ; là, je crois que je marque des points. Du moins, si j'arrive à lui faire apprécier l'ambiance. Je suis aussi légèrement tendu, car je lui livre un peu de moi en l'emmenant ici, de mon enfance, de mes repères familiaux.

J'espère ne pas m'être trompé sur elle.

Elle en vaut le coup, j'en suis persuadé.

6

Nais

Dans quoi me suis-je fourrée ?

Je ne devais pas être tout à fait consciente quand j'ai accepté cette soirée. À vrai dire, il m'a prise au dépourvu. Et j'aime ça. Mais sérieux, de la *country* ! J'ai des préjugés, j'avoue, et je suis clairement réticente.

Alors, pourquoi j'ai accepté ?

Bonne question. Pour ne pas lui montrer que son silence m'avait vexée ? Pour désacraliser l'image que j'avais de lui ? Ou simplement parce que je voulais le revoir ? Un peu de tout en même temps, je crois.

Je n'ai pas pu m'empêcher de vérifier quelques infos sur lui avant de me pointer, ce soir. Au cas où. Je ne sors jamais deux fois avec le même type. Généralement, une nuit me suffit et je n'en redemande pas, même si certains se sont avérés très doués au lit. Avec Gaëtan, il y a autre chose. J'ai donc fureté sur Internet pour grappiller des renseignements sur son passé. Sur le site bien connu des « copains d'avant », je l'ai retrouvé sur une photo de classe. Dans une école primaire à des centaines de kilomètres de ma région natale.

Il est donc sans danger.

Manquerait plus qu'il soit lié, de près ou de loin, à mon père ! Ça, je ne le supporterais pas. Je n'ai donc pas annulé notre sortie, mais, quand je rentre à sa suite dans le bar, je suis presque en train de le regretter. J'ai bien peur que la soirée soit un fiasco. Je retiens une grimace en entendant la musique folklorique et me laisse entraîner vers le bar.

Ouais, bonne idée. L'alcool me fera du bien !

L'endroit est bondé, et la population, bien diverse. Du cinquantenaire au crâne dégarni à la jeune bimbo aux lèvres trop rouges. Complètement hétéroclite et surprenant. Parce que toutes les têtes bougent en rythme, les doigts tapotent les verres servis, les sourires se ressemblent d'un visage à l'autre. La lumière tamisée a un effet intimiste pas du tout désagréable.

Je commande une simple bière, puis trinque avec Gaëtan qui me scrute des yeux, attentif à la moindre de mes expressions. Je trempe mes lèvres, m'installe plus confortablement sur mon tabouret et m'amuse à regarder tous ces gens diamétralement opposés.

— Ça ne te plaît pas ? grimace-t-il au bout de cinq minutes.

— Sans plus, réponds-je honnêtement avec un haussement d'épaules.

— Laisse-moi encore dix minutes.

Je hoche la tête avec un sourire. Il n'a pas l'air de douter. Alors que je n'attends plus grand-chose de cette soirée, les personnes près de la scène vide se lèvent et se mettent à plusieurs pour dégager les tables sur le côté.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est maintenant que tout se joue, m'avoue-t-il dans un murmure.

Je frissonne de sa bouche si près de mon oreille. Il attrape mes doigts, me tire pour que je me lève et s'approche de l'espace dégagé. La scène s'illumine, un groupe de cinq personnes s'approchent dans la lumière. Micro en main, une brunette aux formes bien rondes se met à scruter le bar.

— Bonsoir ! Y a-t-il des novices dans la salle ?

Gaëtan lève nos mains jointes sans prévenir. Des hochements de tête accueillent son geste. Je le maudis d'avoir attiré l'attention sur nous.

— Ne fais pas cette tête. Aie confiance.

J'ai bien envie de lui tirer la langue, là, tout de suite, et de partir sans me retourner, seulement, son sourire me retient. Ce type dégage quelque chose qui a bien trop d'effet sur moi.

— On va y aller en douceur, reprend la petite brune en agitant le bras vers le barman.

Ce dernier relance la musique *country*. Les cinq personnes sur scène se mettent à danser. Le rythme est entraînant, je dois avouer, les regarder évoluer, tourner, se déplacer est plaisant. Je me mets à taper du pied sans vraiment m'en rendre compte. Les gens autour de nous se lancent petit à petit, envahissent l'espace libéré, tentent de reproduire les mouvements avec la même cadence. Les musiques s'enchaînent dans la bonne ambiance. Des rires fusent, des encouragements, quelques moqueries aussi, mais tout est pris avec légèreté. C'est agréable.

— OK, démonstration terminée ! Ça vous a plu ?

La salle répond chaleureusement, l'enthousiasme est contagieux.

— Parfait ! On va donc reprendre quelques pas de bases. On va essayer de faire danser le plus de monde. Allez, montez !

J'écarquille les yeux quand Gaëtan m'attrape par le coude pour me guider jusqu'à la scène. Avec un petit rire, je me retrouve au milieu des danseurs. Je me mets à les imiter dans leurs mouvements. Rien de bien compliqué, en vrai, et leur bienveillance à mon égard me donne rapidement confiance.

Je suis prise d'un fou rire quand on nous met par deux et que Gaëtan peine à suivre. Il est à contre-temps ou se trompe de mouvement, mais finit souvent par grogner en se remettant à la bonne place. Je me moque ouvertement, étant donné que c'est lui qui m'a traînée ici !

— Tu te débrouilles bien, remarque-t-il, lèvres pincées.

— Oh, mieux que toi, c'est sûr. Tu n'es pas un habitué, alors ?

Il attrape ma main et, au lieu de me faire tourner, il me ramène contre lui. Je loupe plusieurs pas successifs.

— Tu me déconcentres, marmonne-t-il.

— menteur !

Je le repousse avec un sourire et relève le menton, pleine de défi. Nous passons la demi-heure suivante à participer aux danses. Les pas se ressemblent, mais ne s'enchaînent pas de la même façon. Nous finissons par faire comme une grande ronde où nous nous suivons deux par deux. Nous échangeons de partenaire, tournons sous les bras des uns, glissons sur le côté des autres, tout ça ponctué de rires et d'encouragements.

Quand Gaëtan réclame une pause, je suis bien contente d'aller m'asseoir au bar. J'ai mal aux pieds, je transpire. Honnêtement ? Je n'ai jamais autant ri en une seule soirée. Et avec autant d'inconnus !

— Pari réussi ?

— Pari réussi, confirmé-je en levant mon verre dans sa direction.

Ses yeux brillent, j'avale quelques gorgées pour ne pas lui montrer mon trouble, car cette intensité dans ses iris verts est dangereuse pour ma culotte. Je viens aussi de m'engager à le revoir et à lui préparer une surprise.

— Arrête avec ce petit air satisfait, grogné-je.

— J'ai une bonne raison, non ? me rembarre-t-il avec bonne humeur.

— Tu n'y es pas pour grand-chose. Ce sont les gens, ici, qui m'ont fait apprécier la soirée.

— Et qui t'a emmenée jusqu'à eux ? Cherche pas, tu m'as juste dans la peau.

Je râle dans mon verre, puis, pour qu'il arrête de se pavaner avec son sourire coquin et arrogant, je me lève précipitamment, agrippe sa chemise, et le ramène à moi pour l'embrasser. Nos lèvres entrent brutalement en contact, mais il ne se laisse pas démonter. Il glisse sa main sur mes reins, me plaque contre lui, répondant à mon baiser avec la même fougue.

Je finis par m'écartier légèrement, le souffle court, et croise son regard assombri par le désir. Je crois bien que nous sommes foutus, tous les deux.

— Chez moi ? chuchoté-je contre sa bouche.

Gaëtan semble un peu surpris par mon initiative, mais hoche la tête avec cette expression ardente qui me fait déglutir. J'ai hâte de ressentir à nouveau ses doigts sur ma peau, d'entendre son souffle accélérer, devenir saccadé. De goûter à ses lèvres, de caresser sa langue et de me perdre dans la jouissance avec lui.

Avant de gémir, à force d'y penser, je l'entraîne en dehors du bar. Nous ne traînons pas à récupérer nos voitures et je passe devant, cette fois-ci. Malgré ma hâte, je fais attention à ne pas conduire trop vite, hors de question de le semer ! Je vérifie même plusieurs fois que ses phares sont bien derrière moi.

Tu deviens complètement accro...

Mais, ce soir, je m'en fous, il n'y a que le sexe qui compte. Je m'oblige à ne pas penser que j'ai accepté de le revoir et de me dévoiler aussi un peu. Je ne cogiterai pas non plus sur le fait que tout va vite, que tout est spontané, facile. Je ne me pose pas de questions quand je suis avec lui, et c'est très bien ainsi. Je ne vais pas chercher plus loin.

Arrivée devant mon immeuble, je ne peux m'empêcher de scruter les fenêtres de l'appartement de ma mère. Je constate avec soulagement que

tout est éteint. Elle ne m'a pas reparlé de ces coups de fil, j'en viens sérieusement à me demander s'ils ont vraiment eu lieu...

Gaëtan me rejoint devant l'entrée et pose ses doigts dans mon dos pendant que je déverrouille la porte avec mon pass. Je lui attrape la main pour le tirer derrière moi. Je le vois plisser les paupières, tout en détaillant les alentours. Il ne dit rien jusqu'à ce que je pousse les battants menant à l'escalier. À ce moment-là, il me plaque contre le mur avant de se pencher vers moi, très, très près.

— Pas d'ascenseur non plus, remarque-t-il à voix basse.

Joueuse, je me cambre, permettant à nos deux bassins de se rejoindre. Son regard se fait plus sombre, je passe alors un doigt le long de sa mâchoire, puis le long de son cou.

— J'en ai besoin, tu crois ? murmuré-je avant de mordiller sa lèvre inférieure et de m'échapper.

Son rire me donne un frisson. J'accélère en entendant ses pas derrière moi. Je file, le cœur battant, jusqu'au troisième étage. Le souffle un peu court, et je ne peux pas dire honnêtement si cela vient de ma course ou de l'effet qu'il a sur moi, je m'arrête pour l'attendre. Il n'est pas long à me rejoindre. Sa démarche devient plus féline quand il m'aperçoit, je recule vers la double-porte, le gardant en ligne de mire.

— Tu ne perds rien pour attendre, m'annonce-t-il, le plus sérieusement du monde.

Je pince mes lèvres pour retenir un sourire, sursaute quand mon dos bute contre la surface lisse de la porte et je l'ouvre à l'aveugle. Gaëtan continue d'avancer, à pas lents, avec cette intensité qui me fait défaillir. Je marche à reculons, prenant seulement conscience de la chance d'avoir un couloir droit, sans détour. Ma porte étant sur la gauche, je m'y dirige sans le perdre des yeux.

— Il va bien falloir que tu te détournes pour ouvrir.

Dos à la porte, je le fixe tout en glissant une main dans mon sac pour chercher mes clés. Gaëtan a un temps d'arrêt, puis s'avance de nouveau vers moi. Ma respiration s'affole, je lâche bêtement mes clés et baisse un instant les yeux pour les regarder. Quand je les relève, il se tient devant moi. Sa bouche se rapproche de la mienne, je retiens mon souffle, mais il ne fait qu'effleurer mes lèvres, mon cou, ma poitrine, mon ventre. Au final, je l'entends ramasser mon trousseau.

Bordel, que j'ai chaud !

Avec un sourire désarmant, il se redresse, passe ses doigts sur les miens, et se penche jusqu'à ce que sa joue frôle la mienne.

— Ouvre cette porte, Naïs.

Je déglutis, me tourne, et déverrouille. Gaëtan m'entoure de ses bras, me pousse presque à l'intérieur, avant de refermer d'un coup de pied. Mes clés tombent.

— Enfin.

Son soupir me donne un frisson. Une main sur mon ventre, l'autre glisse dans mes cheveux, les relève légèrement pour les passer d'un même côté. Ses baisers le long de ma peau me font frémir, je respire un peu plus fort. Je laisse courir mes doigts sur son avant-bras et les entrelace aux siens, tout en gémissant quand sa bouche frôle mon oreille.

— Tu es si douce.

Je tourne la tête pour pouvoir embrasser ses lèvres. C'est comme si elles se redécouvraient, s'apprivoisaient de nouveau, tout en douceur. Je finis par lui faire face et par saisir le col de son tee-shirt pour le tirer à ma suite. Je recule, jusqu'à toucher mon lit, à quelques mètres de l'entrée. Mon studio n'est pas bien grand, mais j'ai quand même réussi à aménager un petit coin chambre.

J'aime que tout soit ouvert.

Après s'être débarrassé de ses chaussures, Gaëtan grimpe avec moi sur le lit, s'allongeant sur moi. Son érection est évidente. J'empoigne ses fesses, comme j'en ai rêvé à notre première rencontre, et frotte mon clitoris échauffé contre son sexe érigé et dur.

Finalement, je suis bien contente qu'il ait gagné son pari.

Je me réveille sans vraiment savoir pourquoi. Je me tourne, remue un peu, et ma main vient toucher une peau chaude à quelques centimètres de mon corps. J'ouvre subitement les yeux pour me rendre compte que je ne suis pas seule dans mon lit.

Gaëtan.

Quelle andouille ! Je soupire, m'étire, puis cherche une nouvelle position pour me rendormir. Je me rends vite compte que mon réveil n'était pas anodin. J'ai envie de pisser. Je grogne tout en sortant de sous la couette.

J'ai horreur de me lever au milieu de la nuit, surtout pour aller dans cet endroit exigü.

Je marche en mode automatique jusqu'aux w.c., m'arrête un moment devant la cuvette et hésite. J'ai enlevé la porte. Parce que je ne supporte plus les endroits trop étroits. Mais... je déteste aussi y aller dans le noir. Sauf que ça risque de réveiller l'homme nu qui pionce dans mon lit. Alors, je fais la brave, je laisse la lumière éteinte, et je m'assois pour me soulager. Mes mains commencent à trembler, ma poitrine se comprime, comme si elle se ratatinait sur elle-même. Je souffle doucement, tente de me ressaisir, de me traiter d'idiote de ne pas pouvoir pisser comme tout le monde, je finis pourtant par appuyer fébrilement sur l'interrupteur, le front en sueur.

Des images sont revenues. Des images de ces trois nuits, enfermée, attachée, qui me hantent encore des années plus tard. Ma respiration est courte, je me mets à frissonner. Parce que j'ai peur, que je suis projetée dans le passé, et que son ombre à lui me suivra partout. Je me remets debout en vacillant, prends une inspiration avant d'éteindre, puis fais quelques pas dans mon appartement. Je ne dois plus penser à ça, à lui. C'est fini.

Grâce à ma mère, nous sommes sorties de ce cauchemar.

J'avale une grande bouffée d'air, sentant mes poumons retrouver leur liberté de mouvement. Je n'ai plus ces murs à quelques centimètres de mon visage. Je suis moins oppressée. Ça va aller. Les sensations désagréables sont en train de disparaître.

Par contre, je me les pèle ! Toute nue au milieu de mon appart', je me mets à trembloter de froid. À pas feutrés, je rejoins mon lit. Gaëtan ne bouge pas, je ne l'ai peut-être pas réveillé, au final.

Je me recouche donc. Je ne peux m'empêcher de me rapprocher au plus près de lui. J'ai envie de sentir ses bras autour de ma taille, je veux profiter de sa chaleur, et respirer son odeur. J'ai refoulé mes démons, mais ils me laissent un goût d'insécurité que je ne supporte pas ce soir.

— Tu as froid ? me demande la voix ensommeillée de Gaëtan.

— Désolée de t'avoir réveillé.

— Avec toute cette lumière, difficile de dormir, se moque-t-il.

— Une habitude.

— Viens là.

Je me décale jusqu'à lui et soupire lorsqu'il me serre contre son torse. J'enfouis mon nez contre sa peau, fermant les yeux, très fort, pour oublier.

Sa respiration calme apaise les derniers battements affolés de mon cœur.
Lui, il est bien réel.

Le reste, c'est du passé. Je dois vivre l'instant présent comme je me le suis promis... c'est tout ce qui compte.

7

Gaëtan

J'ouvre les yeux en souriant. Pas besoin de regarder aux alentours pour savoir où je suis. Et avec qui. Je la sens tout contre moi. Son bras repose sur mon torse, ses cheveux me chatouillent le cou, et son souffle régulier n'est pas loin de mon oreille. Ça pourrait être désagréable, mais non, au contraire, j'apprécie tous ces petits trucs qui me rappellent sa présence.

Je passe mon bras sous ma tête afin de la rehausser, je bouge le plus discrètement possible, je ne veux pas la déranger. Je profite d'être réveillé avant elle pour détailler son appart', chose que je n'ai franchement pas pris le temps de faire, hier.

Nous étions un peu attentifs à autre chose, à vrai dire.

Je n'ai rien de prévu ce samedi matin, je peux donc fignoler au lit. Je découvre un studio de taille modeste, bien aéré, complètement ouvert. Pile en face de la partie chambre, délimitée par un paravent qu'elle doit tirer pour cacher la partie nuit à ses invités, je remarque une table en bois pouvant accueillir quatre personnes. Derrière elle se trouve la cuisine ouverte, entièrement carrelée. Sur la droite, derrière l'angle formé par les toilettes et la salle de bain, j'aperçois le dos d'un canapé.

Je fronce les sourcils en me remémorant le réveil de cette nuit. J'ai été surpris par cette lumière au beau milieu de mon sommeil. Je peux constater

qu'il n'y a, en fait, aucune porte devant les w.c.. Chose curieuse et peu commune, tout de même. Ça ne doit pas être pratique quand elle n'est pas seule.

Naïs soupire et frotte son nez contre ma peau, ce qui me fait sourire. Elle a l'air paisible, ses traits sont détendus, sa respiration toujours profonde. J'aimerais caresser sa peau que je sais si douce, mais je ne veux pas la réveiller. Pas encore. J'ignore quel accueil elle va me réserver, alors autant retarder ce moment le plus longtemps possible.

Mes yeux dérivent, de ses cheveux emmêlés à son épaule dénudée, de son omoplate découverte à ses doigts repliés sur mon torse. Il y a quelque chose de particulier au niveau de son poignet droit, quelque chose qui attire mon regard, qui m'intrigue.

Une cicatrice.

La peau est légèrement boursoufflée et plus claire. Je ne pense pas qu'on le sente vraiment en passant son doigt dessus, sauf en y faisant attention. Elle est longue, parcourant toute la largeur de son poignet. Ce qui m'interpelle surtout, c'est son irrégularité. Elle n'est pas droite, comme pourrait l'être une marque laissée par une lame de rasoir, par exemple. Non, elle est composée de plusieurs segments de tailles différentes, qui partent légèrement vers le haut ou vers le bas. Je n'arrive pas à imaginer ce qui a pu provoquer une telle marque sur sa peau, surtout à cet endroit-là. Je me demande si la cicatrice continue aussi de l'autre côté.

En fait-elle le tour ?

Concentré sur mon examen, je sursaute presque quand Naïs grogne et s'écarte de moi. Elle s'étire, faisant glisser le drap le long de sa poitrine, puis ouvre les yeux. Elle se tourne pour mieux me voir. Son sourire est rassurant.

— Bonjour, sort-elle d'une voix ensommeillée, tout en se relevant sur un coude.

— Salut. Je n'osais pas te réveiller.

— Hum, quelle bonne nuit !

Mes yeux ont du mal à rester focalisés sur son visage. Eux, ils n'ont qu'une envie, c'est de plonger sur ces deux petites pommes rondes qui s'agitent sous leur nez. Naïs s'assoit, je peux contempler son dos nu quand elle lève les bras au plafond, tout en bâillant.

— J'ai faim ! s'écrie-t-elle en sautant hors du lit.

Sa bonne humeur me rassure. Nous sommes loin de la gêne de la dernière fois, je préfère largement ! Elle se trimballe à poil sans aucun complexe, ramasse un peignoir au sol, et l'enfile avant de se tourner vers moi.

— Café, si je me souviens bien ?

Je hoche simplement la tête avant de sortir du lit à mon tour. J'enfile mon boxer et mon tee-shirt. Elle me tend la vaisselle que j'installe sur la table, comme si nous avions l'habitude de faire ça ; comme un rituel entre nous, le matin. Ça me perturbe parce que je trouve ça naturel alors que ça ne le devrait pas.

Quand nous sommes finalement assis l'un à côté de l'autre avec, chacun une tasse de café à la main, je prends sur moi pour lancer la conversation sur un sujet délicat. Qui est : notre « relation ».

— Naïs...

— Il faut qu'on parle, me coupe-t-elle en exagérant le ton grave de sa voix.

— Exactement, la rembarré-je tandis qu'elle se marre. On a besoin de mettre les choses au clair, car : soit, tu es bipolaire, et j'arriverai sûrement à m'en accommoder ; soit, tu as changé d'avis sur nous.

Elle redevient sérieuse. Elle boit une longue gorgée du liquide chaud avant de reposer sa tasse et de me regarder droit dans les yeux.

— D'accord, soupire-t-elle, tu as raison, il faut qu'on parle. Je te rassure, tu n'auras pas d'efforts monstrueux à faire, je ne suis pas bipolaire. Quoique... ça dépend à qui tu demandes. Enfin, bref. Je ne veux pas d'une relation.

Au moins, là, c'est clair. Mes poings se crispent. J'ai un drôle de pincement au niveau de la poitrine. Oui, je suis déçu. Je pensais qu'elle aurait peut-être changé d'avis.

— Mais... reprend-elle en regardant ses doigts, je... je n'ai pas envie de laisser tomber ce que l'on a tous les deux.

— Tu aurais pu commencer par-là ! grondé-je.

— Je t'ai fait peur ? taquine-t-elle avec une moue moqueuse. Désolée. C'est juste que... c'est la première fois que j'envisage de revoir l'un de mes plans cul.

Putain, qu'elle est directe.

— Donc, je serai plus qu'un plan cul ?

— Disons... un plan cul régulier ?

— Mais exclusif, alors ?

— Ouais, OK. Ça te conviendrait ?

— Oui, répliqué-je d'un ton satisfait.

Bon, pas satisfait à cent pour cent, mais c'est un sacré début. Et ça nous donne la possibilité d'apprendre à mieux nous connaître. Je ne vais pas cracher sur ça.

— Oh, bah, c'est cool, intervient Naïs avant de mordre dans une tranche de brioche. J'avais imaginé plus de réticences ou de conditions... Pourquoi tu souris comme ça ?

— Parce que tu viens d'avouer avoir réfléchi à nous deux.

— Je ne vais pas te le cacher, j'ai pesé le pour et le contre. Comme je me sens bien, je n'ai aucune raison d'arrêter de te voir.

— Bonne nouvelle.

Je fais tinter ma tasse contre la sienne, ce qui la fait rire.

— Une douche ? me propose Naïs lorsque nous posons la vaisselle sale dans l'évier.

— Volontiers.

La jeune femme me lance un regard coquin, se trémousse lentement en se dirigeant vers la salle de bain, puis laisse tomber son peignoir au sol. Je me régale du spectacle de ses belles fesses musclées qui disparaissent bien trop vite derrière la porte. En passant devant les toilettes pour la rejoindre, je me demande quand même pourquoi cette pièce-là n'a pas de porte.

— Tu es claustrophobe ? demandé-je en entrant dans la salle de bain.

L'eau coule déjà et Naïs s'apprêtait à poser son pied sur le receveur de la douche. Je vois son corps se tendre, je regrette presque ma question directe.

— Non, finit-elle par répondre. Pourquoi ?

J'ai mis les deux pieds dans le plat on dirait bien, bravo...

— La « non-porte » des toilettes, expliqué-je, mal à l'aise.

Naïs se glisse sous l'eau sans rien ajouter, levant son visage vers le pommeau de douche. Un peu embêté par l'ambiance qui s'est refroidie d'un seul coup, j'enlève mes affaires avec un brin d'hésitation. Quand je la rejoins, elle ouvre les yeux et je les trouve différents, comme hantés par quelque chose de douloureux.

— Je ne suis pas claustrophobe, reprend-elle. C'est juste que... je déteste cette pièce-là. Je ne supporte pas d'y être enfermée.

Elle relève le menton, comme si elle me défiait de dire quoi que ce soit d'autre. Je ne sais pas si elle a peur que je me moque ou que je tente d'approfondir le sujet.

— OK.

Naïs déglutit et me tourne le dos. Je me rapproche, passe mes bras autour d'elle pour la serrer contre moi. Elle se laisse faire, allant même jusqu'à appuyer son dos contre ma poitrine. Son soupir provoque quelque chose en moi, un instinct de protection qui me surprend par sa virulence. Pourquoi est-ce que je ressens le besoin de la protéger ?

Parce que, pour la deuxième fois seulement, elle me paraît vulnérable.

Je pose ma joue contre sa tête, nous restons ainsi enlacés quelques minutes, sans rien dire, profitant de cet instant de tendresse. Elle s'écarte ensuite pour se laver et me tend son gel douche au parfum fleuri.

Je vais sentir la fille.

Ce constat me fait sourire, je me frotte avec en me félicitant de ne voir aucune femme de ma famille, ce week-end. Elles l'auraient forcément perçu. Et poser pleins de questions, sur un changement de bord éventuel, sur une rencontre secrète. Comme les vraies commères qu'elles sont !

Alors que je me rince en fermant les yeux, je sens les mains de Naïs se poser sur mes pectoraux, les tâter, puis se balader sur mon ventre. Je garde les paupières closes pour savourer ces sensations décuplées. Je tressaille quand sa bouche se pose sur mon nombril, je déglutis lorsque ses lèvres descendent. Mon sexe se met immédiatement au garde-à-vous. Je l'entends se mettre à genoux, ses doigts agrippent mes fesses. Sa langue vient lécher mon gland. Ma respiration se coupe.

— Naïs ? Naïs !

Nous sursautons tous les deux en entendant cette voix féminine et apeurée de l'autre côté de l'appartement.

— Bordel, jure la jeune femme nue en se relevant d'un coup.

Elle éteint précipitamment la douche et sort, s'enroulant dans une serviette avec des gestes rapides. Je la suis, un peu dérouté par la situation, le sexe à moitié dressé. Je me rhabille le plus rapidement possible alors que Naïs se précipite dans la chambre. Mais bon sang, qui est-ce ?

Les cheveux encore mouillés, gouttant sur mon tee-shirt, je me rends à mon tour dans la pièce principale. Je me fige en découvrant une femme d'une soixantaine d'années, en pleurs. La porte d'entrée derrière elle est grande ouverte, Naïs se précipite d'ailleurs pour la fermer. Elle se tourne

ensuite, rajuste sa serviette, et croise mon regard. Ses yeux se ferment deux secondes, puis elle souffle avant de se diriger vers son invitée surprise. Enfin, pas si surprise que ça vu la réaction de Naïs.

— Maman, qu'est-ce que tu fais là ?

Oh, bah, merde.

J'écarquille les yeux et cherche immédiatement mon jean du regard. Il est là où je l'ai envoyé hier, soit en boule aux pieds du lit. Je me retiens de courir, mais je vais le chercher sans attendre. Je l'enfile sans regarder dans leur direction. Un peu plus et j'en rougirais presque. C'est en entendant la nouvelle arrivée parler que je réalise que quelque chose ne va pas.

— Regarde, Naïs, c'est un signe !

Les sanglots dans sa voix sont poignants. L'espace d'un instant, je croise le regard chamboulé de la jeune femme avant qu'elle ne se concentre sur sa mère. Sa mère qui tient dans ses mains un paquet de feuilles. Elle les froisse un peu et je remarque alors que tout son corps est pris de tremblements.

— Ce n'est pas possible, hoquète-t-elle. Je... il faut qu'on... il est sûrement...

— Maman, viens t'asseoir.

Je m'avance vers elles et aide Naïs à diriger sa mère vers le canapé. Les larmes dévalent les joues de la vieille femme, je ne peux m'empêcher de ne lui trouver aucune ressemblance avec sa fille. Elle est frêle, les cheveux clairs, et les yeux gris. Des yeux qui expriment d'ailleurs une peur panique.

— Naïs, soufflé-je à la jeune femme encore en serviette, va t'habiller.

Elle paraît un peu dépassée. Elle met quelques secondes à acquiescer, puis part s'enfermer dans la salle de bain.

— Voulez-vous du thé, Madame ?

J'ai le droit à un faible hochement de tête, son regard ne s'est toujours pas levé vers moi. Je ne sais même pas si elle se rend compte de la situation.

Dans la cuisine, je trouve facilement la bouilloire et des tasses. En fouillant un peu, je finis par dénicher une boîte de tisane que je pose sur la table basse de la partie salon. Je reviens m'asseoir près de la mère de Naïs, mais ne sais pas quoi lui dire pour la rassurer. Je jette un œil aux documents qu'elle empoigne toujours fermement, n'apercevant que le titre. C'est un rapport d'hôpital.

— Vous êtes malade ? demandé-je le plus doucement possible.

— Ce n'est pas à moi, me répond-elle en tournant enfin son visage vers moi.

Ses yeux clairs me détaillent, je ne perçois aucune méfiance, pas même de la curiosité. Elle prend juste l'information, c'est... déstabilisant.

— Je m'appelle Virginie.

— Enchanté. Gaëtan.

— Vous êtes un ami d'Athénaïs ?

Athénaïs... j'avais oublié.

— Oui, depuis peu.

En parlant d'elle, Naïs surgit dans le salon, habillée d'un jean et d'un tee-shirt large. Son regard passe de sa mère à moi, elle semble gênée par la situation. Ce que je comprends tout à fait. En entendant le clic de la bouilloire, elle s'empresse d'aller la chercher et de la ramener.

— Je suis sûre que c'est lui, reprend Virginie en tendant les feuilles à Naïs.

La jeune femme suspend l'eau chaude au-dessus de la tasse de sa mère, souffle un coup, puis pose le récipient avant d'attraper le rapport. Son visage se ferme au fur et à mesure de sa lecture. Ses épaules se contractent, ses doigts se crispent.

— Il... il nous a retrouvés.

— Non ! s'écrie virulemment Naïs.

Virginie sursaute, serre ses mains sur ses genoux tout en pinçant les lèvres. Des larmes se mettent à déborder sans retenue. Je me sens de trop.

— Je vais vous laisser, murmuré-je en me levant.

Naïs hoche la tête, dépose les feuilles, à l'envers, et me suit vers la porte d'entrée. Je récupère mes dernières affaires. Jetant un coup d'œil vers le salon, je me tourne vers la jeune femme qui fuit mon regard.

Je ne sais même pas quoi lui dire !

— Tu...

— Stop, me coupe-t-elle assez froidement. Je t'appelle.

— OK... bon courage.

Je sors dans le couloir et grimace en entendant la porte se refermer. Un soupir m'échappe, je reste planté là un moment, à réfléchir. La relation mère-fille a l'air compliquée. La mère a l'air compliquée, en fait. Débarquer comme ça sans prévenir, sans s'excuser non plus de nous déranger. Elle n'était visiblement pas attendue, mais n'a pas été perturbée

de voir sa fille en ma compagnie. Elle m'a paru un peu déconnectée du présent.

J'espère juste que cette interruption ne remettra pas en cause ce que nous avons décidé, une heure plus tôt. Naïs était gênée, je ne peux pourtant pas lui en tenir rigueur. C'est elle qui m'intéresse, pas sa famille.

Et je vais peut-être devoir le lui dire clairement pour éviter un blocage de sa part.

Le week-end ne débute finalement pas si bien que ça...

8

Naïs

Je prends le temps d'inspirer plusieurs fois avant de rejoindre ma mère. On ne pouvait pas faire plus catastrophique comme rencontre. Il a fallu qu'elle débarque ce matin ! Je dois me calmer avant d'aller lui parler, elle a l'air bien assez perturbée sans que j'en rajoute. C'est ce qui m'inquiète un peu, elle n'agit pas comme d'habitude.

Je mets de côté Gaëtan, son regard perplexe et sa gentillesse avec ma mère, pour me concentrer. Virginie vient de recevoir tous les rapports médicaux de mon père. Et je ne comprends pas pourquoi. Nous n'avons jamais communiqué notre nouvelle adresse au centre hospitalier qui a suivi cet enfoiré après notre fuite.

Il ne peut pas nous avoir retrouvées, bordel !

C'est impossible. Je serre les poings tout en retournant m'asseoir. Ma mère renifle et garde ses mains l'une contre l'autre, sûrement pour les empêcher de trembler. Elle est pâle, sa lèvre inférieure tressaute, ses yeux sont rouges.

— Maman ?

Je la fais sursauter avec cette simple interpellation, mon cœur se pince à ce constat. Elle n'est pas loin de la crise de panique. Je pose alors mes

doigts sur son poignet d'un geste apaisant. Elle vient placer sa tête sur mon épaule avec un soupir.

— Ce n'est pas lui, Maman. Je ne sais pas qui c'est, pas encore, et je te promets de le découvrir, mais Fabrice ne peut plus rien faire. Il est alité à vie.

Cette phrase, je la lui ai répétée des centaines de fois, il faut croire qu'elle ne l'a toujours pas intégrée. Non, je soupçonne plutôt mon oncle, le frère de mon père. Il est tout aussi machiste et méprisant envers la gent féminine. La seule chose que j'ignore, c'est comment il a réussi à nous retrouver.

Que va-t-il faire ensuite ?

— Quand les as-tu reçus ? Tu as gardé l'enveloppe ?

— Ce matin... dans une enveloppe complètement blanche. Pas d'adresse, pas de timbre. Rien.

Putain. Il est venu jusqu'ici ! Je ferme les yeux pour endiguer la montée de haine qui menace d'exploser. Je ne veux pas que ce salaud s'approche de ma mère. Elle a déjà assez souffert à cause de cette famille !

Des larmes gouttent sur mon tee-shirt, je m'en veux de ne pas pouvoir la rassurer plus. Je n'ai pas pris ces appels téléphoniques au sérieux, j'aurais dû ! Je passe mon bras autour de ses épaules pour la serrer contre moi.

— On va aller chercher quelques affaires, Maman. Tu vas rester plusieurs jours ici, d'accord ?

— O-oui.

Le plus important, c'est de l'apaiser et qu'elle se sente de nouveau en sécurité. Ensuite, il va falloir que je réfléchisse. Est-ce que je peux aller voir la police ? Il s'agit de harcèlement, mais... quelles preuves apporter ? Est-ce que je suis prête à raconter mon histoire ? Toute mon histoire ?

Je me lève et attrape au passage les dizaines de rapports médicaux que je compte mettre de côté, et surtout, hors de portée de vue de ma mère. Au moment où je m'éloigne du canapé, Virginie se met debout à son tour.

— Oh, lâche-t-elle avant de porter la main à son front.

— Maman ? Maman !

Ma mère s'écroule en arrière, tombant au sol dans un bruit sourd. Je me précipite vers elle et me penche au-dessus de son visage. Elle est inconsciente, je la trouve encore plus pâle que tout à l'heure. J'attrape fébrilement sa main.

— Maman ? Est-ce que tu m’entends ? Maman ? Serre mes doigts si tu m’entends.

Aucune réaction. Je souffle un coup, puis vérifie sa respiration. OK. Lente, mais régulière. Je tente une nouvelle fois de la stimuler avec ma voix ou avec la pression de ma main sur la sienne, rien n’y fait. Je défais alors la fermeture Éclair de sa jupe ainsi que les premiers boutons de sa chemise avant de la mettre en position latérale de sécurité. Je me rue ensuite sur le téléphone pour appeler les pompiers, le cœur battant à tout rompre.

C’est la première fois qu’elle tombe dans les pommes.

Je ronge mon frein en écoutant les sonneries, repoussant aussi loin que possible mon stress et ma peur.

— Ma mère vient de s’évanouir, débité-je rapidement lorsque l’on me répond enfin.

Je fournis tous les renseignements que l’on me demande et décris aussi précisément que possible la situation, avant et après sa chute. Un camion est en route. Le médecin urgentiste me conseille de continuer à l’appeler, que ça pourrait la réveiller, dans tous les cas, elle sera amenée à l’hôpital pour un *check-up*.

Virginie ne s’est pas réveillée, les pompiers l’ont embarquée. J’ai juste eu le temps d’attraper mon sac, puis je suis montée avec eux à l’arrière de leur camionnette. Elle a une tension artérielle très basse qui pourrait expliquer son malaise. Des examens supplémentaires seront réalisés une fois sur place pour savoir ce qui a déclenché cette hypotension. En attendant, mes yeux ne peuvent se détacher de ce corps allongé qui me paraît si frêle, si fragile. Des larmes montent, je les essuie dans un reniflement très peu discret. Nous n’avions jamais été très proches avant cette nuit-là. La nuit où elle est venue me libérer. Elle a pris beaucoup de risques, elle a encaissé énormément de coups, je n’oublierai jamais son courage et sa détermination. C’est elle qui m’a sauvée. Qui nous a sauvées.

À mon tour de prendre soin d’elle.

On m’a fait attendre pendant plusieurs heures qui m’ont paru durer une éternité. Je n’ai pas arrêté de culpabiliser, de repenser à toute cette histoire : les appels anonymes et, maintenant, les rapports de mon père. Quelqu’un cherche clairement à nuire à ma mère.

— Mademoiselle Martin ?

Je me lève d'un bond à l'appel de mon nom et croise le regard compatissant d'un médecin âgé.

— Votre mère est réveillée, vous pouvez aller la voir. L'ensemble de ses résultats sont bons, j'irai donc plus vers une cause émotionnelle pour expliquer son asthénie. Connaissez-vous une raison qui pourrait expliquer ses troubles du sommeil ?

— Elle a reçu d'étranges coups de fil pendant plusieurs jours, et ce matin, quelqu'un a déposé dans sa boîte aux lettres des rapports médicaux sur son ex-mari. Disons qu'elle n'est pas en très bons termes avec lui.

— D'accord... je vais demander à notre psychiatre de garde de passer la voir. Je prescrirai sûrement des calmants, et si besoin, des somnifères.

— Merci, Docteur.

Je me frotte le front une fois devant sa chambre. J'ai un coup de blues. Toute cette pression qui ressurgit dès que l'on mentionne mon père me pèse. Cela fait presque dix ans que nous sommes parties.

Alors, pourquoi maintenant ?

Qu'est-ce qui a changé ? D'après les rapports de mon père, que j'ai survolés tout à l'heure, l'état de Fabrice ne s'est ni amélioré ni détérioré. Il est suivi à domicile avec une infirmière à ses côtés, jour et nuit. Il faut que je trouve. Mais d'abord, je dois protéger ma mère de toute cette histoire.

— Coucou, dis-je avec un sourire en pénétrant dans sa chambre.

Malgré une légère odeur de désinfectant et une monotonie de couleur, l'ambiance est sereine. Tout à fait ce qu'il lui faut. Son visage, aussi fatigué que blême, me fait serrer les mâchoires, mais je me force à paraître détendue. Je ne veux plus qu'elle s'angoisse.

Ils ne doivent plus l'atteindre !

— Athénaïs, murmure Virginie, ses yeux brillants de larmes.

Je m'installe à côté d'elle sur le lit et attrape sa main que je caresse doucement.

— Repose-toi, Maman, je m'occupe de tout.

— Je suis désolée pour ton ami, tout à l'heure. Je ne voulais pas gâcher quoi que ce soit.

— Ne pense pas à ça. Je commence à cerner le personnage, je suis quasiment certaine que tu n'as rien gâché du tout. Si jamais c'est le cas, c'est qu'il n'en valait pas la peine !

— Je veux que tu sois heureuse, souffle-t-elle d'une voix émue.

Son regard s'embue davantage. J'attrape la main qu'elle me tend, la serrant entre mes doigts.

— Je le suis, Maman.

Elle soupire et ferme les yeux, visiblement rassurée. Je reste encore une bonne dizaine de minutes pour être sûre qu'elle se soit bien endormie, puis je sors pour trouver le médecin qui la suit. Elle va rester quelques jours en observation, le temps que le psychiatre trouve un créneau pour venir la voir. Je ne sais pas si elle osera se confier, mais ça pourrait lui faire du bien de parler de ses angoisses, de vider son sac, d'évacuer un peu la pression.

En attendant, je rentre au studio manger un morceau, car je n'ai rien pu avaler, ce midi. Je récupère ensuite mon sac de sport et file au gymnase. Une bonne séance d'entraînement de Trial ne me fera pas de mal !

J'ai découvert cette passion, adolescente, lors d'une sortie organisée par le collègue. J'avais la trouille, au départ, mais j'ai bien vite apprécié les sensations folles déclenchées par une descente un peu raide en VTT. Évidemment, il n'était pas question que je pratique un sport en dehors du collège, je n'ai donc jamais pu m'y mettre avant que nous débarquions ici et que nous recommencions nos vies comme nous l'entendions. Je ne me suis pas privée. À mon premier salaire, j'ai acheté mon propre matos, en priorité. C'est seulement après que je me suis rendu compte de la charge que j'étais pour ma mère et que je me suis consacrée à elle. Ma ferraille commence à dater, mais je la maîtrise à la perfection, je ne la changerais pour rien au monde.

Au club, nous sommes une petite quinzaine, seuls six sont inscrits en championnat. D'après le coach, j'aurais le niveau, sauf que la compétition, très peu pour moi. C'est encore s'enfermer dans des règles, des procédures que je n'ai pas envie de supporter. J'aime ma liberté et j'ai décidé de minimiser les contraintes dans ma vie.

— Oh, regardez qui nous fait l'honneur de sa présence !

Lui, je l'aurais bien évité, aujourd'hui.

Taylor. Un macho bien comme je les déteste. Mûsieur ne supporte pas de voir des femmes égaler le niveau des hommes. Il prend mon refus de la compétition pour de l'arrogance, comme si je me pensais au-dessus d'eux tous. Bref. Un vrai pote, quoi.

Je me contente de lui faire un doigt d'honneur en passant, ignorant les rires de ses deux acolytes ; je suis ici pour me vider l'esprit, pas pour lui

casser la gueule. C'est pas l'envie qui manque, mais je sais me retenir. Parfois.

Dans les vestiaires, je me change rapidement, passant une brassière assez longue et un pantacourt élastique. J'enfile mes gants coupés au niveau de la première phalange des doigts et attache mes cheveux en queue-de-cheval. Je rejoins Olivie, une autre Vététiste avec qui j'ai sympathisé. Elle, par contre, elle est à fond dans la compèt' et rêve de pouvoir rabattre le caquet de Taylor. Ce que je lui souhaite de tout cœur ! Nous ne sommes que trois filles dans le club, mais Maryvonne est vraiment là en dilettante, et nous ne comptons pas souvent sur elle.

Je sors mon matos, puis me dirige vers la piste où des blocs artificiels ont été aménagés. Ils ont changé le parcours il y a quelques jours, je ne le connais pas encore. Je m'échauffe tranquillement à côté, tout en détaillant l'agencement. Le but de la discipline ? Escalader des obstacles avec, dans mon cas, un VTT. On peut le faire avec une moto, mais je préfère la légèreté de mon vélo.

Casque sur la tête, protections placées au niveau des coudes et des genoux, je m'élançe. Je me vide l'esprit tout en soulevant mon guidon, freinant, maintenant l'équilibre, faisant tourner ma roue arrière pour grimper au fur et à mesure. Pour la concentration, cet entraînement est au top. Après, pour l'adrénaline, je pratique aussi de la descente.

Je passe une bonne heure au gymnase, je fais même une petite course contre la montre afin d'aider Olivie à se préparer pour sa prochaine compétition.

Après une douche chaude au vestiaire, je quitte le club, non sans avoir accepté les papiers que me tendait l'un des coachs. Je les mets dans mon sac, je les regarderai plus tard.

De retour chez moi, je suis complètement vidée. Je m'endors en quelques minutes après avoir enfoui mon nez dans l'oreiller que Gaëtan a utilisé. Son odeur est légère, mais je la perçois tout de même, ça me reconforte.

C'est mon fixe qui me réveille, je me lève d'un bond. Je l'ai donné à l'hôpital, en cas d'urgence.

— Mademoiselle Martin ? Ici le médecin de garde. J'appelle à propos de votre mère.

— Comment va-t-elle ?

— La nuit s'est mal passée, avoue-t-il d'une voix fatiguée. Des cauchemars l'ont réveillée quatre fois. Une crise de paranoïa vers six heures, ce matin, a forcé les infirmières à lui administrer un sédatif. Le psychiatre va passer d'ici une heure, nous vous ferons un bilan juste après.

— Très bien. Merci. J'arrive.

J'ai besoin d'une bonne dose de café pour tenir le coup. J'étais persuadée que sa nuit à l'hôpital l'aiderait à dormir, mais non, le mal est plus profond. Je ne traîne pas dans mon studio, je me sens coupable de ne pas avoir vu la détresse de ma mère, de ne pas avoir prêté plus d'attention à ses angoisses.

Je mets mes remords de côté en montant dans ma Fiat, ils ne me feront pas trouver une solution. Et une solution viable. Car l'héberger chez moi ne me semble pas approprié. Je connais ma patience. Je tiendrai bon quelques jours – allez, quelques semaines si je me force bien –, mais je vais finir par craquer. Elle n'a absolument pas besoin de ça, d'être enfermée chez moi, et de sentir que cette situation m'étouffe.

Il faut qu'elle puisse se reposer sereinement.

Ce qui m'inquiète aussi, c'est cette histoire de délire. J'en viens à me dire qu'elle ne peut plus rester seule. Son malaise, et maintenant, des cauchemars avec des crises ? Je ne crois pas que je pourrais gérer ça.

Des larmes me viennent aux yeux, mais je les chasse immédiatement. Je ne peux pas me permettre d'être faible, de me laisser submerger par la peur, la fatigue ou la tristesse. D'abord trouver une solution, ensuite seulement je pourrai évacuer la tension.

Arrivée au Centre Hospitalier, le médecin et le psychiatre me reçoivent presque tout de suite. Les infirmières m'ont informée que ma mère dormait, car elle avait bien besoin de se reposer. Je ne l'ai donc pas encore vue, je me retrouve dans un bureau sans fenêtre face à ces deux hommes d'une cinquantaine d'années.

— Votre mère présente la quasi-totalité des symptômes de ce que l'on appelle la mélancolie anxieuse, attaque directement le psy, sans détour.

— Mélancolie anxieuse ? C'est une forme de dépression ?

— Une dépression mêlée à une agitation anxieuse. Elle est nerveuse, presque en panique, et se croit persécutée. Mon confrère m'a fait part du courrier reçu par votre mère et cela a sûrement été le déclencheur. Mais

comprenez-moi bien, cette asthénie psychique était sous-jacente depuis un moment déjà. La dépression de votre mère est plus ancienne.

Mes poings se serrent autour du tissu de mon pantalon. Je savais Virginia fragilisée par la fuite et la peur des conséquences, seulement, je ne réalisais pas que c'était à ce point-là. Je me sens complètement dépassée par les événements, je mords ma lèvre pour éviter qu'elle ne tremble.

— Qu'est-ce que je peux faire ? réussis-je à demander après quelques minutes nécessaires pour digérer ces informations.

— Il y a des traitements médicamenteux efficaces afin de lutter contre cette forme de dépression, me renseigne le psychiatre. Il lui faudra un bon suivi et du soutien. Vit-elle seule ?

— Oui. On est dans le même immeuble, mais... je ne suis pas souvent chez moi.

— Si cette situation vous angoisse aussi, intervient le médecin, vous pouvez vous renseigner pour une maison de repos psychiatrique.

Je hoche la tête et accepte les *flyers* qu'il me tend.

— Vous n'avez pas à culpabiliser si vous choisissez cette option, me rassure le psychiatre. Cela ne correspond pas à une « maison de fous ». Mais, comme son nom l'indique, il s'agit d'une maison de repos avec un suivi et une thérapie qui traitent notamment des cas de dépression. Ceci pourrait être temporaire.

Je vais avoir besoin d'un peu de temps pour y réfléchir, je les remercie pour cette entrevue. Quand je retrouve enfin ma mère, elle est en train de faire les cent pas devant la fenêtre, et de se triturer les mains, tout en se mordillant la lèvre. Mon cœur se serre.

— Il va le savoir si je reste trop longtemps ici, marmonne-t-elle alors que je m'approche. Je ne peux pas... je n'ai pas le droit... je ne suis pas vraiment malade, moi.

— Maman ?

— Il faut que je sorte, Athénaïs, m'affirme-t-elle brusquement.

— Tu dois rester ici encore quelques heures. Après, promis, on rentre à la maison, oui. Il faut qu'on discute de quelque chose, Maman. Tu veux bien t'asseoir ?

Ma poitrine est affreusement douloureuse, j'ai bien du mal à ne pas craquer en la voyant vérifier plusieurs fois que personne ne se trouve derrière la porte.

Comment cela peut-il s'aggraver autant ? Et aussi vite ?

Je déglutis tout en m'installant à côté de Virginie sur le lit. Je sors les *flyers* du médecin. Je ne vois pas d'autre solution. Ça me tord le ventre, mais je ne suis pas compétente pour gérer cette situation. Elle a besoin d'aide.

Et j'ai besoin que l'on m'aide à l'aider...

9

Gaëtan

Une semaine vient de passer. Une semaine que je la laisse souffler, prendre sa décision, me contacter, me faire signe. Bref, tout sauf me laisser en plan quoi !

Cette nana va me rendre fou.

Depuis que je suis parti ce fameux samedi matin, aucune nouvelle de Naïs. Je revois encore son visage embarrassé, et c'est vrai que la situation était gênante, mais j'espère qu'elle ne se cache pas derrière cette excuse. Bon, non, elle m'a paru plus franche que ça, quand même. J'avoue que si je passe outre le petit côté vexant de ne pas avoir été appelé, je m'inquiète un peu. Sa mère n'avait pas l'air bien du tout. J'espère que ce n'était pas trop grave.

Je lui laisse encore la journée de ce dimanche, et si je n'ai pas de message, j'en enverrai un. Je m'en tiens à ce que j'ai dit : avec Naïs, toujours communiquer. Ne pas rompre le contact. Si je l'ai fait ces sept derniers jours, c'est parce que je ne veux pas non plus paraître oppressant alors qu'elle m'a assuré qu'elle appellerait. Nous sommes d'accord pour le plan cul régulier, pas pour une relation « normale » de couple. À moi d'être patient.

Mais là, je suis à mon maximum.

Je m'occupe donc comme je peux pour faire passer cette journée plus vite. Vivement la semaine prochaine que Caro rentre de son voyage de noces ! Je suis resté vague quand elle m'a demandé si ma surprise avait plu à Naïs.

[Oui ;)]. Pas de détails, tu es trop jeune pour ça. Mais on doit se revoir !]

[Tu as seulement un an de plus, Gaëtan... Et comme si je ne faisais pas la même chose avec Vince...]

[Je ne veux RIEN savoir !!!]

[:P]

Je préfère attendre qu'elle soit en face de moi pour en discuter avec elle, ce sera plus facile. Nous n'avons jamais vraiment échangé sur nos relations, avant. Caro n'en a quasiment pas eu, moi non plus – jamais très sérieuses, en tout cas – et quand Vince est entré dans sa vie, elle me l'a caché, au départ. Disons qu'ils n'ont pas très bien commencé, ces deux-là. Il lui en a fait baver. Mais malgré ça, il a débloqué quelque chose chez elle qui lui a permis d'affronter son passé et de se libérer de l'étau qui l'écrasait dans l'ombre. Elle n'avait plus le choix, il fallait qu'elle se batte.

Je me secoue pour ne pas passer la journée à tourner en rond. Je fais donc mes courses au marché non loin de chez moi et en profite pour réaliser mon devoir de citoyen. Deuxième tour des élections présidentielles oblige. Lucas Vanel a eu un bon score, la semaine dernière, avec un des taux d'abstention le plus bas depuis plusieurs décennies. J'en connais une qui doit stresser pour ce soir. Laurine ne doit pas souhaiter une défaite à son père, mais elle n'est pas du tout prête à assumer ce nouveau rôle. Je comprends qu'elle se soit réfugiée chez sa nouvelle amie, car elle aura besoin de pouvoir s'exprimer sans retenue, ce qu'elle n'aurait pas pu faire au quartier général des supporters de Lucas Vanel. Avec Sandrine, pas de souci, elle dit toujours ce qui lui passe par la tête à l'instant T. Même si ce n'est pas le bon moment ou le bon endroit.

Du coup, en pensant à ce soir, j'achète un bon saucisson et une bouteille d'une boisson à base de pêche, pétillante, mais sans alcool... le but n'étant pas qu'elles se bourrent la tronche, toutes les deux.

Caro ne me pardonnera pas si sa sœur vit sa première cuite en ma présence !

Même si elle préfèrerait sûrement que cela se produise avec moi que dans notre dos. Après, vu le passé de sa mère, je ne l'imagine pas prendre la chose à la légère.

En rentrant, je fais un brin de ménage. Oui, j'aime que ce soit propre et rangé. Un minimum, quoi. Et ça m'occupe bien l'esprit aussi. Je file ensuite sous la douche, puis me prépare pour ma soirée avec la sœur de Caro.

Quand j'arrive chez les Rampon, l'ambiance est annoncée direct'. Laurine est sur le canapé, regardant fixement la télévision, un coussin serré entre ses bras. Sandrine m'ouvre la porte en grand et me tapote l'épaule.

— Ça va être dur, ce soir, avoue-t-elle avec un signe de tête en direction de son amie.

Je lui tends mes provisions pour la soirée et me débarrasse de ma veste.

— Bonsoir, tout le monde, m'écrié-je.

— Salut, Gaëtan, me répond Véronique en préparant un plateau-repas.

— Passez-moi un *shot* de vodka, murmure Laurine en mimant l'agonie.

— Mot interdit ! rugit Sandrine en la foudroyant du regard.

— Désolée, se rembrunit la blonde avant de poser son front sur ses genoux. Achevez-moi, alors.

L'alcool est proscrit, ici. Véronique est sortie de cette spirale infernale et destructrice, il y a quelques mois à peine. Je pense que sa fille la surprotège, même si elle a toutes les raisons du monde pour le faire.

Je vais m'asseoir à côté de Laurine en retenant mon sourire. Je ne voudrais pas être à sa place. Malheureusement pour elle, toutes les chances sont du côté de son père. J'en suis d'ailleurs bien content. Je l'aime bien, ce type.

— On peut changer de chaîne si tu veux ? proposé-je.

— Il va bien falloir que j'affronte la réalité en face, un de ces jours. Le plus tôt sera le mieux, non ?

— C'est comme enlever un pansement, intervient Sandrine en posant le plateau devant nous. Si tu tires doucement, tu douilles, mais si tu l'arraches d'un bon coup sec, ça passe plus vite.

— Quelle philosophie, se marre doucement Véronique.

La mère de Sandrine s'installe sur le fauteuil, à droite du canapé. Nous commençons ensuite l'apéritif en trinquant à un avenir meilleur pour notre

pays. Plus l'heure passe, plus Laurine tombe dans le silence, visage fermé, crispé. Je n'ai aucun doute pour les résultats de ce soir, je crois qu'elle non plus. Et c'est bien ça qui la chagrine.

— Voici les premières estimations ! annonce le présentateur, enjoué.

Sandrine s'empresse de monter le son, ignorant le grognement de son amie.

— En tête avec plus de 60 % des voix, le candidat Lucas Vanel !

— Putain !

Laurine enfonce le coussin contre son visage et des sons étouffés nous parviennent. Je parie pour une flopée de jurons bien sentis.

— Voilà, voilà, résume Sandrine en lui tapotant l'épaule. Y'a plus qu'à s'habituer aux paparazzis, aux lèche-bottes, aux profiteurs, aux soirées bondées de personnes intéressées, aux...

— Mais tu veux m'achever ? s'insurge Laurine.

— Bah, faut bien que tu t'y fasses, c'est ce qui va te tomber dessus.

La blonde relève la tête et lui tire la langue avant de replonger dans son coussin. Véronique chuchote à côté de moi qu'elle a voté pour Lucas.

— Pareil pour moi, confié-je à voix basse.

C'était le meilleur candidat, n'en déplaise à sa fille. Mon regard fixe l'écran de la télévision, mais j'avoue que je ne suis plus vraiment présent ni attentif. La journée s'est écoulée et, comme je me le suis promis en ce qui concerne Naïs, je vais reprendre contact en premier. N'ai-je pas déjà entendu Sandrine dire que les femmes devaient se faire désirer ? J'ai quand même du mal à l'imaginer avec ce genre de psychologie, mais peut-être qu'elle cache bien son jeu.

Et moi, je tombe dedans sans regret !

— Merde, fulmine Laurine en consultant son portable. Là, je n'ai plus le choix. Je dois les rejoindre. C'est un ordre.

— Ça donnerait une meilleure image, tenté-je pour l'apaiser.

— Tu vas passer à la télé devant des millions de...

Je pousse Sandrine du coude pour qu'elle s'arrête.

— Roh, allez, arrête de te plaindre ! Accommode-toi plutôt des avantages !

— Facile à dire, râle la fille du nouveau Président de la République. On échange ?

— Oh, ce serait avec plaisir.

— Ma mère t'étriperait au bout de dix minutes, se marre enfin Laurine.

Sandrine lui tire la langue avant d'assurer qu'elle serait quand même capable de se tenir. Au moins une soirée. Son amie vient l'embrasser sur la joue, puis nous fait un signe de main et sort de l'appartement avec une tête déprimée. On ne devinerait jamais que son père vient d'être élu à la tête de notre pays. Ce n'est pas la joie de vivre qui se dégage d'elle, loin de là. Pourvu qu'elle arrive à donner le change devant les journalistes.

Je m'éclipse aussi quelques minutes plus tard. Une fois affalé sur mon canapé, je prends mon portable et rédige un texto pour celle qui hante mes pensées.

[Partante pour un dîner chez moi dans la semaine ? Je me mets aux fourneaux ;)]

Alors que je viens à peine d'appuyer sur « envoyer », mon téléphone vibre, m'annonçant l'arrivée d'un message. Je suis surpris de voir que c'est elle l'expéditrice. Elle n'a pas pu déjà répondre, impossible. Non, elle m'a écrit exactement au même moment que moi. Mon cœur bat plus vite d'un coup.

[Comme promis, je vais me dévoiler un peu. Rendez-vous à l'adresse suivante dans trois jours.]

Voilà du Naïs tout craché. Direct, sans fioritures, mais avec un brin de mystère, tout de même. Sa soirée tombe un mercredi, il va falloir attendre encore un peu. Je souris tout en commençant à taper ma réponse quand un texto de sa part m'interrompt.

[Je veux te voir cuisiner !!! :p Jeudi soir, ça te va ?]

[Yep. C'est cool. Tu me laisses la possibilité de décommander si tu m'as fait flipper avec ta soirée !]

[Tu vas flipper :) et kiffer. ET me cuisiner quelque chose ! On ne revient pas sur une proposition !]

[OK, OK. À mercredi, alors.]

J'ai beau avoir fait quelques recherches sur l'adresse donnée par Naïs avant de partir, je ne pouvais pas m'attendre à ça. À cette ambiance survoltée. À cette foule présente. D'après la grande banderole fixée au-dessus de la porte du gymnase, c'est la fête annuelle d'un club de VTT. Des groupes discutent ici et là, d'autres impressionnent leurs amis avec quelques figures en vélo. Derrière le bâtiment, j'aperçois une colline aménagée : des chemins zigzaguant sont bien visibles, ainsi qu'une plateforme, au sommet.

[N'hésite pas à entrer, je t'attends à l'intérieur.]

Je relis deux fois le message de Naïs avant de me décider. Je dépasse des familles, des couples, des étudiants, et me retrouve dans le hall. Les gens ont plutôt l'air de se diriger vers l'extérieur, mais je ne calcule plus rien en apercevant la raison de ma venue. Son sourire est éblouissant.

Oh, merde. Comment je réagis ?

Je l'embrasse ? Lui fais la bise ? Nous ne sommes pas vraiment en couple. Nous ne sommes pas du tout en couple, en réalité. Un plan cul, ça n'a rien d'officiel. Sympas, toutes ces interrogations en quelques secondes. Elle, elle ne s'en pose aucune. Elle s'avance droit sur moi, passe sa main sur ma nuque, et écrase ses lèvres sur les miennes. Pas d'hésitation. Je râle de plaisir avant d'attraper ses hanches et de la plaquer contre moi. Quand nous nous écartons, notre souffle est légèrement saccadé.

— Oh, tu participes ?

Je prends seulement maintenant le temps de la détailler, remarquant sa brassière ainsi que son pantacourt moulant. Très seyant. Naïs me sourit tout en reculant de quelques pas et s'attache les cheveux en queue-de-cheval.

— Je participe, confirme-t-elle avec un clin d'œil.

Waouh !

— Quelle...

— Oh, mais tu n'es pas lesbienne, finalement ?

Je me tourne, un peu interloqué, vers le type qui vient de nous interrompre. Le visage de Naïs s'est instantanément fermé. L'homme en face de nous ricane avant de me détailler de la tête aux pieds. Lui, il

ressemble bien au connard de première : arrogant, sûr de lui, misogyne sur les bords et, évidemment, délicat dans ses propos.

— C'est sûrement à cause de gars comme toi que plein de nanas sont passées de l'autre bord. Mais bon, heureusement, certains relèvent le niveau, crache Naïs avant de se tourner vers moi, souriante.

Bien envoyé.

Je ne peux pas m'empêcher de rire à sa remarque, ça ne plaît pas à l'autre macho qui s'avance d'un pas. Mon regard se durcit, mon poing se crispe. Réaction un peu trop vive dont je n'ai pas l'habitude, mais je déteste son attitude désagréable et menaçante envers Naïs. Qu'il ne nous cherche pas trop non plus.

— Taylor ! crie-t-on de l'autre bout du bâtiment. T'es pas encore prêt ? Bordel, active !

Le fameux Taylor hésite, puis soupire avant de faire demi-tour. Bon débarras.

— Ça ne va pas tarder, murmure Naïs. Il y a des gradins dehors pour les spectateurs.

— OK.

— Profite bien !

Elle m'embrasse sur la joue avant de disparaître dans un couloir. Je suis ses indications et me retrouve avec une foule assez hétéroclite, complètement excitée. Au-dehors, les bancs sont placés face à la colline que j'avais aperçue plus tôt. Alors que les gens s'installent petit à petit, de la musique se met en route, je repère les haut-parleurs placés de chaque côté de l'estrade. Des projecteurs s'allument les uns après les autres, éclairant les chemins qui serpentent en face de nous. J'en ai des frissons. Des sifflements et des applaudissements me transmettent l'impatience et l'effervescence de l'événement.

— Merci à tous d'être venus aussi nombreux ! s'exclame l'animateur que j'aperçois en haut de la butte. Comme chaque année, nos meilleurs vététistes vont vous faire une démonstration du tonnerre ! Restez bien accrochés, ça va déménager !

L'ambiance est survoltée. Je me rends compte que des tremplins sont placés en plein milieu des chemins. Des encouragements soudains m'incitent à lever la tête, j'aperçois des vététistes tout en haut de la pente. Je sais que Naïs est parmi eux, je la cherche du regard. Je distingue deux

silhouettes féminines, puis repère aisément sa tenue sexy. L'autre est plus ronde, de toute façon. Aucun doute possible. Je ne la quitte pas des yeux.

Mon cœur accélère alors que les premiers s'élancent. Ils partent à plusieurs, sur des tracés différents, et se croisent à des vitesses folles. Des exclamations impressionnées s'élèvent par moments, j'en prends plein les yeux. Leur rapidité, leur agilité ainsi que les sauts effectués en font une prestation des plus sensationnelle. Je n'ai jamais vu un tel spectacle.

Quand c'est au tour de Naïs, je me crispe un peu. Elle est debout sur ses pédales, ne ralentissant pas une seconde pour prendre les tremplins. Elle descend à toute allure. Au moment où les personnes à côté de moi retiennent leur souffle et murmurent entre eux, je comprends que quelque chose ne va pas. L'un des participants est bien trop près de Naïs. Ils doivent normalement se croiser sans souci, j'imagine que tout a été minuté pour éviter les accidents. Sauf que là, ils avancent quasiment en même temps. Je me lève, comme la plupart des spectateurs.

— Ils vont se percuter, s'affole une dame à ma droite.

Je déglutis péniblement. La panique m'envahit petit à petit quand l'évidence s'impose. Ils vont bien trop vite pour que l'impact soit anodin. Des cris s'élèvent un peu affolés, je vois Naïs relever la tête. L'autre vététiste semble bien trop absorbé, il ne réagit absolument pas.

Putain, c'est trop tard !

Plus un bruit ne s'élève parmi la foule. Mes mâchoires se serrent à en être douloureuses. Je ne peux rien faire, en plus. Je retiens le réflexe de fermer les yeux, ça n'empêchera pas l'accident.

Mon cœur rate un battement au moment fatidique.

10

Nais

Putain, le con ! Je savais qu'il allait faire un truc tordu.

Quand Taylor a décidé d'échanger sa place avec mon partenaire habituel, j'aurais dû me douter qu'il avait quelque chose en tête. Il est complètement fou !

Heureusement que j'ai senti le changement d'ambiance. Je crois bien avoir perçu un cri, ce qui m'a fait relever la tête et m'apercevoir qu'il ne respectait pas le *timing*. Il va me rentrer dedans ! Je n'ai jamais autant freiné de toute ma vie. J'en ai mal aux doigts et je ne suis même pas sûre que ça suffise.

Bordel de merde !

Mes dents s'entrechoquent lorsque je ralentis brutalement. Je n'arrive pas à m'arrêter, je vais bien trop vite. Avec la vitesse, mon corps se soulève, mon buste passe presque par-dessus le guidon. Je parviens à garder l'équilibre sans trop savoir comment. Le vélo de Taylor frôle ma roue avant et me fait changer de trajectoire. Je sors du sentier prévu, roulant quelques mètres dans l'herbe, puis réussis à me réinsérer dans le chemin. Le choc a été évité !

Mon soulagement est de courte durée. J'aperçois le prochain tremplin à franchir. Il faut que j'aille plus vite. Hors de question de passer à côté.

J'adore m'envoler dans les airs, les sensations sont incroyables. Et ce n'est pas ce connard qui me gâchera mon plaisir. J'accélère aussi vite que je le peux, je n'ai aucune envie de tomber dans le trou entre les deux rampes. Une pour le départ, une pour l'arrivée.

Ça va passer... ça doit passer !

Allez, quoi ! Je pousse encore plus fort sur mes pédales jusqu'au dernier moment. Mon vélo décolle. Je retiens ma respiration, profite de ces quelques secondes où l'on se sent aussi léger qu'une plume, puis réalise que l'atterrissage va être juste.

La roue avant se pose sans problème, mais celle de derrière bute contre le bord. J'encaisse le choc avec une grimace, mes poignets m'envoient une décharge électrique assez désagréable. Je zigzague un moment, déséquilibrée, perds l'appui d'un pied avant de redresser finalement mon bolide pour terminer la descente.

Je n'ai jamais été aussi contente de franchir la ligne d'arrivée. Je me fends d'un dérapage contrôlé qui soulève quelques cailloux au passage et enlève mon casque avec un soupir. J'entends alors des applaudissements entrecoupés de sifflements et de cris enjoués. Une véritable ovation. Je souris. Ils ont dû avoir peur, eux aussi. J'ai une brève pensée pour Gaëtan, mais j'avoue que là, tout de suite, j'ai des comptes à régler.

S'il pense s'en sortir comme ça, il me connaît mal.

Je range mon vélo en équilibre contre le mur du gymnase et entre à l'intérieur comme une furie. Je jette mon casque ainsi que mes protections au sol avant de rattraper Taylor qui s'est empressé de disparaître de la piste.

— T'es un grand malade, m'écrié-je avant de poser mes deux mains sur son torse pour le pousser.

Il manque de tomber, je suis presque déçue qu'il ne s'étale pas à mes pieds.

— Qu'est-ce qui t'as pris ? m'énervé-je.

— Prends pas tes grands airs avec moi, me rembarre-t-il, visiblement furieux, lui aussi. Faut juste que t'apprennes à rester à ta place.

— Rester à ma place ? Je rêve ! Tout ça parce que tu passais après moi ?

Ça devient explosif. Mes poings se serrent. Je crois que la tension des derniers jours ressort à ce moment-là. Taylor se redresse, comme s'il pouvait m'impressionner avec sa carrure, mais j'ai l'habitude. Vu que je

suis petite en taille, ils sont quasiment tous plus grands que moi. Ce n'est pas pour autant que je me laisse déstabiliser.

— Bordel, t'es vraiment un abruti de première. C'était une sacrée faute, ça !

— T'as pas intérêt à la ramener là-dessus, me menace-t-il.

— Je ne vais pas la fermer, le préviens-je en pointant un index sur ses pectoraux. Tu as été inconscient, ton comportement était dangereux et...

— C'est bon, oublie ! Tu t'en es bien sortie, non ? Pourquoi t'en fais tout un plat, hein ? Tu veux me discréditer dans le club ?

— Tu n'auras pas besoin de moi, raillé-je avec un sourire narquois. Tu crois que cet incident ne va pas venir aux oreilles du coach ? Je n'aurai même pas à en parler.

Le voir pâlir me fait plaisir. Je ne sais pas son intention quand il pose ses mains sur mes épaules, il est juste hors de question qu'il me touche. Je me dégage violemment pour qu'il enlève ses doigts de ma peau et arme mon poing. J'ignore si je l'aurais frappé – ce n'est pas l'envie qui manquait, en tout cas –, mais une porte qui claque non loin arrête mon geste de toute façon. Taylor se fige aussi et serre les mâchoires. Discussion avortée. Enfin, discussion... disons plutôt règlement de compte.

— Naïs ? Tout va bien ?

Gaëtan se précipite vers nous, mes épaules se relâchent. Il pose sa main près de mon coude avant de jeter un regard mauvais à Taylor. Cette attitude protectrice me fait fondre.

— Ça va, réponds-je. On avait fini.

L'autre abruti ne rétorque rien et fait demi-tour, non sans grogner dans sa barbe. Va vraiment falloir que je mette les points sur les « i » avec lui, une bonne fois pour toutes. Qu'il me lâche la grappe.

Je me tourne vers Gaëtan, mais je n'ai pas le temps de dire quoi que ce soit que je me retrouve enlacée, serrée contre son torse. J'apprécie son étreinte, douce et forte en même temps. Je passe d'ailleurs mes bras autour de sa taille pour me blottir au plus près. Ma tête se pose tout contre son cœur, je sens la tension me quitter petit à petit.

— J'ai vraiment eu peur, chuchote-t-il.

— Moi aussi, avoué-je avec un petit rire.

J'enfouis mon nez dans son cou, soupirant de bien-être.

— Tu as aimé quand même ? Le reste, je veux dire.

— C'est très impressionnant. Un peu cardiaque quand même. Tu pratiques ce sport depuis longtemps ?

— Quelques années. Pas loin de dix, je crois bien. Les sensations sont vraiment démentielles, j'ai besoin de me vider la tête de temps en temps.

Il doit sentir que mon corps se raidit, car il s'écarte un peu, sans vraiment me lâcher non plus, et fronce les sourcils.

— Je ne voudrais pas te fâcher ou te gêner en posant la question, mais...

— Vas-y, soupiré-je face à son hésitation.

— Comment va ta mère ?

Mes yeux s'humidifient sans que je ne puisse l'empêcher, je détourne la tête.

— Elle va mieux, dis-je au bout de quelques secondes.

— Tu n'es pas obligée d'en parler si tu ne le veux pas.

Je suis tellement touchée par la douceur de son ton à ce moment-là qu'une goutte déborde de mon œil. Je la chasse et me force à lui sourire.

— Elle passe par un mauvais moment, expliqué-je.

Les mots se bloquent dans ma gorge. Je ne veux pas y repenser.

— Elle est prise en charge, ça devrait aller maintenant.

— OK.

Ça aurait pu jeter un froid, mais il n'en est rien. Gaëtan m'embrasse sur le front, puis enlace ses doigts aux miens. Encore un petit geste attendrissant de sa part. Je vais finir par m'y habituer... Je secoue la tête pour ne pas être parasitée par cette drôle de pensée, pas maintenant.

— Eh, Naïs, m'interpelle Olivie, quelle descente ! J'espère que tu as remis les pendules à l'heure de cet abruti !?

— Oh, on a eu une petite discussion, oui, fais-je avec un haussement d'épaules.

Olivie écarquille les yeux en voyant ma main dans celle de Gaëtan et rosit légèrement.

— Je suis désolée, je ne voulais pas interrompre quoi que ce soit.

— Non, non, s'empresse de la rassurer Gaëtan. J'allais partir, de toute façon.

Je suis surprise par la déception que je ressens en entendant cette phrase.

— On se voit toujours demain ? demandé-je.

Je grimace en réalisant que je parais presque désespérée avec ces mots.

— Oui, bien sûr, me répondit-il avec un sourire.

Il s'empare alors de ma taille et m'embrasse à pleine bouche. Quand il s'éloigne, j'ai vraiment un goût de trop peu sur les lèvres. Je le regarde partir en soupirant.

— C'est qui ce mec ? me fait sursauter Olivie.

— Un ami.

— Un peu plus, j'ai l'impression, rit-elle. Ou alors je n'ai pas du tout la même façon que vous de dire au revoir à mes amis !

— Oui, tu as raison. C'est un peu plus.

Elle se marre, puis me tend mon casque et mes protections.

— Ah, merci.

— J'espère que le coach mettra une sanction à Taylor. Yanis, mon fils, a filmé la descente, il a vraiment été inconscient !

— Je ne te le fais pas dire, marmonné-je en me dirigeant vers les vestiaires.

Après une bonne douche, je rentre chez moi. Je suis crevée. Cette semaine a vraiment été difficile. En grim pant l'escalier de mon immeuble, et en passant devant le palier du deuxième étage, mes pas ralentissent. Ma poitrine se serre, je me mords la lèvre avant de reprendre mon ascension.

Tout ça est injuste.

Au départ, j'ai cru que tout allait bien se passer. Ma mère a dit que c'était comme prendre des vacances, qu'elle était d'accord pour aller dans cette maison de repos quelques semaines. À vrai dire, ça m'a fait hésiter, mais j'ai quand même pris rendez-vous. Et c'est la veille que tout a dérapé. J'ai eu le droit à des pleurs, à des cris, à des phrases assassines ou désespérées.

« Tu te débarrasses de moi, c'est ça ? »

« Ne m'abandonne pas, Athénaïs. »

J'en ai encore les larmes aux yeux. Elle a fini par s'endormir dans mon lit, bercée par mes bras. Je n'ai jamais eu aussi mal. Je n'ai pas fermé l'œil cette nuit-là, angoissée et attristée par les événements. C'est affreux de se sentir déchirée par une décision. Entre sa raison et son cœur.

Lors de la visite de la maison de repos, ma mère s'est murée dans le silence. Un silence pesant, lourd de reproches. Ses yeux sont restés humides tout du long, et ses lèvres, pincées. J'ai dû faire un effort pour paraître enjouée, pour m'extasier sur sa chambre, sur le petit balcon attenant et sur le jardin superbement entretenu où elle pourra faire de nombreuses balades.

Mais j'avais la gorge nouée du début à la fin. Le Directeur a eu beau me rassurer, me dire qu'elle allait s'y habituer, je suis repartie avec des remords plein la tête.

Je m'écroule sur mon canapé, remonte mes jambes contre ma poitrine et m'emmitoufle dans un plaid moelleux. Il ne fait pas froid, j'ai juste besoin de me retrouver dans un cocon. J'allume la télé, zappe une bonne demi-heure et finis par m'endormir devant. Au moins, ça m'a évité de penser.

Au boulot, je trouve que la journée passe lentement. À vrai dire, j'ai hâte d'être à ce soir, de revoir Gaëtan, de prendre du bon temps et d'oublier, pour quelques heures, mes soucis actuels.

— La Terre appelle Nais... je répète, la Terre appelle Nais.

Je jette un regard noir à Yindee qui rit sous cape avant de pointer du doigt mon téléphone posé sur le bureau. La petite lumière bleue indique que j'ai eu un message.

— Tu sembles bien ailleurs, me fait remarquer mon collègue.

— Ouais. Mauvaises nuits, marmonné-je tout en déverrouillant mon portable.

— Et, qui est ce « G » qui te fait sourire ?

— T'occupe, grogné-je avant de lui tirer la langue.

Je réponds à Gaëtan, que j'ai simplement nommé G dans mon répertoire, et qui voulait savoir si j'avais des allergies alimentaires. Visiblement, je ne suis pas la seule à penser à la soirée qui se profile.

— Tu sais que c'est malpoli de regarder dans les affaires des autres ? déclaré-je calmement après avoir rangé mon portable dans mon sac, cette fois-ci.

— Tu n'avais qu'à pas le poser à côté de moi !

Pas faux.

— Un nouveau rencard ? insiste Yindee.

— Oui.

Autant couper court à ses fantasmes.

— Ne me dis pas que c'est à cause de lui que tu passes de « mauvaises nuits » ! Elles sont courtes, c'est ce que tu as voulu dire ?

— T'es lourd.

— Tu ne dis pas non, me taquine-t-il.

— J'aurais préféré que ce soit à cause de ça, maugréé-je dans ma barbe.

Je le laisse s'imaginer ce qu'il veut, après tout, ma vie ne le regarde pas. Je l'aime bien, mais je n'irai pas non plus jusqu'à lui confier mes états d'âme. Il faut juste qu'il ne se rende pas compte que je vois toujours le même homme depuis quelques semaines. Ça, il n'en reviendrait pas et j'en entendrais parler toute la journée ! Il me ferait tout de suite des plans sur la comète qui me gonfleraient bien. Et que je n'ai sincèrement pas envie d'entendre. Du coup, j'évite de regarder mon portable toutes les dix minutes. En plus, je n'ai aucune bonne raison de le faire.

Avant de rentrer chez moi pour me préparer, j'effectue un détour par la maison de repos qui est un peu excentrée par rapport au centre-ville. Je ne reste pas longtemps, ma mère dort, et j'en profite pour la contempler. J'essaye de graver dans ma mémoire ce visage qui semble paisible pour m'en rappeler dans les moments durs. En repartant, je croise une vieille dame, assise sur un banc. Je me penche pour ramasser le chapeau qui traînait à ses pieds. Ses yeux clairs, presque translucides, me sourient. Elle esquisse un petit signe de la main pour me remercier. Ça vaudrait peut-être le coup que je les présente, elle semble toute douce. Si elles sympathisaient, Virginie accepterait sûrement mieux ses nouvelles conditions de vie.

À peine arrivée dans mon appart', je file sous la douche. J'enfile ensuite une robe, chose que je n'ai pas portée depuis longtemps. Une robe à fleurs, joyeuse, légère, qui donne l'illusion que tout va bien dans ma vie. Ce soir, c'est ce que j'ai envie de croire.

Je regarde une dernière fois ma montre avant de pousser la porte d'entrée de l'immeuble de Gaëtan. 19h30. Heure parfaite pour commencer un rendez-vous. Taquine, je prends mon portable pour lui envoyer un message.

[À quelle heure puis-je débarquer ?]

[Quand tu veux ;)]

Je souris, range mon téléphone dans mon sac et sonne à sa porte. J'aurais dû prendre sa tête en photo quand il me découvre sur son seuil.

— Quelle blagueuse, se moque-t-il tout en me laissant passer.

— Tu ne t’y attendais pas, hein.

— J’avoue !

— J’aime surprendre.

Gaëtan attrape mes hanches, me fait tourner vers lui, et pose tendrement ses lèvres sur les miennes. Je n’avais jamais embrassé un plan cul aussi régulièrement avant lui.

Tu changes un peu trop tes habitudes, ces derniers temps...

Surtout avec lui. Mais ce n’est pas maintenant que je veux y penser.

11

Gaëtan

Je peine à me détacher de Naïs et de ses lèvres douces et accueillantes. Je suis heureux de sentir qu'elle s'est agrippée à mes épaules pour me rendre mon baiser. Elle ne veut peut-être pas l'admettre, mais quelque chose est réellement en train de s'installer entre nous.

Et je ne lui dirai rien pour ne pas l'effrayer.

Par contre, elle veut m'achever avec cette tenue ! J'ai déjà craqué pour la Naïs en jean, celle en pantacourt moulant, et maintenant, pour la jeune femme branchée et sexy en robe. On est loin de la vététiste un peu hargneuse de la veille. C'est fou toutes les facettes qu'elle peut cacher. J'avoue que, pour le moment, je les ai toutes appréciées.

Je m'écarte à regret et la guide dans mon appartement. Ses yeux curieux détaillent tout. De la table déjà dressée à la bibliothèque garnie. Du canapé gris aux tableaux colorés qui rehaussent le blanc des murs.

— Je n'avais pas vraiment regardé, la première fois, m'avoue-t-elle. C'est très classe. Bien à ton image.

— Merci. Mes cousines disent que ça manque un peu de bazar. Elles comparent mon salon à une exposition d'Ikea.

Naïs se marre avant de s'asseoir à table et d'accepter le verre de muscat que je lui sers.

— Tu en as beaucoup, des cousines ?

— Quatre, grimacé-je en m’asseyant à mon tour.

— Oh. Et tu es proche d’elles, alors ?

— Oui. J’ai grandi avec elles. On était même ensemble en classe avec Blanche !

— Blanche ? relève-t-elle. Ce n’est pas courant.

— Attends d’entendre les autres. Il y a une petite particularité. La première se prénomme Amandine. La deuxième Blanche donc, ensuite vient Cara, et la dernière, Diane.

— Amandine, Blanche, Cara et Diane. Dans cet ordre ?

— Oui, souris-je.

— A, B, C et D.

— Exactement. Ils ont suivi l’alphabet.

— Original, confirme-t-elle.

Nous trinquons à cette soirée et je m’éclipse quelques minutes pour finir de préparer le dîner.

— Qu’as-tu cuisiné ? fait-elle sa curieuse en me rejoignant.

— Des crêpes.

Elle hausse les sourcils, surprise.

— Désolé, c’est la seule chose que je suis certain de ne pas louper !

— Ça ne me dérange pas du tout, me rassure-t-elle avec un rire léger. J’étais juste en train de me demander à quand remontait ma dernière crêpe !

Du coup, elle squatte la cuisine avec moi et j’apprécie sa présence. Elle en profite pour me taquiner un peu, me frôlant, me pinçant les côtes sans prévenir, juste pour le plaisir de me voir sursauter.

— T’as pas bientôt fini ? râlé-je pour la forme.

— Non.

— Tu sais quoi, je vais t’occuper, moi.

Je lui file la salade à laver et à assaisonner. Ce qu’elle accepte de faire avec un sourire.

— Tu triches, finit-elle par me dire en déposant le saladier sur la table. C’est toi qui devais cuisiner, pas moi !

— Préparer une salade, ce n’est pas non plus ce que j’appelle cuisiner !

— Oh, c’est facile, ça ! Pour la peine, tu auras un gage.

— Quoi ? Je conteste ! Je ne suis absolument pas d’accord... enfin... ça dépend du gage.

— Petit joueur, réplique-t-elle, les yeux plissés.

— OK. J’accepte d’avoir un gage, même si tu n’as aucune raison valable de m’en donner un, mais, en échange, je veux que tu fasses quelque chose pour moi, ce soir.

— Quoi donc ?

— Surprise. Alors ? Qui sera la petite joueuse finalement ?

Naïs tord sa bouche sur le côté et fait mine de réfléchir à ma proposition, puis me tend sa main avec un petit rictus amusé.

— Ça me va.

— Parfait ! Commençons par manger. Tu m’en diras des nouvelles, déclaré-je en lui servant une crêpe complète. Pour la pâte, c’est une recette de ma tante.

Elle enfourne une grosse bouchée, mâche avec un air très sérieux, et lève même les yeux sur le côté, comme si elle était concentrée sur ce qu’elle avait entre ses dents. Je souris, amusé par son manège, et attends patiemment qu’elle daigne me donner son avis.

Et non, aucune pression...

— Délicieux ! finit-elle par dire.

Je relâche mon souffle.

— Oh, je t’ai stressé ?

— Du tout, non.

— Quel menteur !

Je retiens difficilement une grimace, chose que j’ai l’habitude de faire avec mes insupportables cousines envahissantes.

— La pâte est ultra-légère ! reprend Naïs. Ça fond presque dans la bouche !

Je ris. Cette nana est juste fantastique, je ne me lasse pas de la découvrir un peu plus à chaque fois. Tout coule de source avec elle, il n’y a aucune prise de tête. Sa spontanéité fait vraiment plaisir à voir.

— Ravi que ça te plaise.

— Tu vas me dire ta surprise maintenant ? minaude-t-elle.

— Non. Et ne me raconte pas que tu m’as flatté pour obtenir cette info !

— Du tout ! s’offusque-t-elle faussement. Promis, je suis sincère. J’apprécie ce repas.

Ses derniers mots sont prononcés avec tellement de sérieux que j’en ai des frissons le long des bras. Ajoutez à ça sa voix rocailleuse, son regard de braise, et je me sentirais presque inconfortable au niveau de l’entrejambe.

Je toussote, redirigeant mon attention sur mon assiette. Pas qu'avoir envie d'elle me gêne, c'est juste que j'apprécie aussi que nous partagions autre chose que du sexe. Peut-être pour lui prouver que notre entente dépasse le contexte purement sexuel. Et que je ne suis pas obsédé au point de lui sauter dessus au milieu du repas !

Même si c'est très tentant...

Notre discussion dévie ensuite sur plusieurs sujets qui n'ont pas forcément de rapports entre eux. Elle me parle de l'espace, de son immensité, et de toutes les contraintes physiques qui s'y exercent et que je ne connais absolument pas. J'aborde ma relation particulière avec Caroline et Sandrine, que je considère comme mes sœurs, au même titre que mes cousines.

— Elle est amie avec la fille du nouveau Président ? s'étonne Naïs avec des yeux ronds. Waouh ! C'est fou, ça ! Et dire que je n'ai même pas voté, à aucun des deux tours.

Je ne la taquinerai pas là-dessus, car le premier vote s'est déroulé le fameux dimanche où j'ai rencontré sa mère d'une bien étrange façon. Même si je n'aborde pas le sujet, elle doit y penser, car ses yeux se perdent par la fenêtre du salon et je la vois toucher son poignet droit. Je n'ai pas l'impression qu'elle y fasse attention. Ses doigts passent et repassent sur sa cicatrice que je ne peux plus ignorer maintenant. Je me mords la lèvre pour ne pas lui poser de questions trop indiscretes. Sauf, qu'au bout d'un moment, elle surprend mon regard.

— Ce n'est pas ce que tu crois, soupire-t-elle.

— Est-ce que je peux ? demandé-je en approchant ma main.

Elle acquiesce, puis ferme les yeux quand j'attrape délicatement son bras pour le retourner. La cicatrice fait donc le tour et comme de l'autre côté, elle n'est pas nette. De nombreux petits traits la composent, partant dans tous les sens.

— Je n'ai jamais attenté à mes jours, m'affirme-t-elle d'une voix douloureuse.

— Ça n'y ressemble pas, la rassuré-je.

Et je ne la jugerais pas, de toute façon.

Je sais qu'il existe des situations extrêmes qui peuvent pousser quelqu'un à vouloir s'ôter la vie.

— Je... j'ai été menottée une fois, contre mon gré, avoue-t-elle dans un murmure.

Elle n'a toujours pas rouvert les yeux.

— Naïs, dis-je doucement en posant ma main sur sa joue, tu n'es pas obligée.

Son regard se fixe finalement dans le mien, je déglutis face aux tourments qu'il exprime. Mes mâchoires se crispent. Une bouffée de haine et de colère me submerge face à sa détresse temporaire.

— J'ai tenté de m'échapper, continue-t-elle. J'ai tiré tellement fort dans tous les sens que je me suis entaillé la peau. C'était serré, beaucoup trop, et même avec mon sang, je n'ai pas réussi à faire coulisser ma main hors de cette entrave.

Bordel !

Tout mon corps se raidit. C'est quoi, cette histoire ? Qui a osé lui faire ça, putain ? Avant que je n'aie pu ouvrir la bouche, Naïs se lève de table, et me tourne le dos. Ses phrases tournent en boucle dans ma tête, mon souffle est plus rapide. Je ne supporte pas l'idée que quelqu'un ait voulu lui faire du mal, que quelqu'un l'ait retenue contre son gré, l'ait terrorisée et ait marqué sa peau à jamais.

— C'est du passé, souffle-t-elle en effectuant quelques pas.

Je la rejoins et passe mes bras autour de son corps pour l'attirer contre moi. Son dos s'appuie sur mon torse, son soupir me serre le cœur. Je savais qu'elle était forte, ce n'est pas qu'une apparence, mais je n'ose imaginer les épreuves qu'elle a subies pour le devenir.

Naïs tourne légèrement la tête vers moi, j'aperçois quelques larmes contenues dans ses yeux sombres.

— J'ai besoin d'oublier, me murmure-t-elle avant de poser sa bouche contre la mienne.

Je réponds à son baiser. J'ai envie d'être là pour elle.

— OK. Prête pour un petit défi, alors ?

Son hochement de tête me fait sourire. Elle s'essuie les yeux avant d'inspirer profondément pour reprendre contenance.

— Je ne sais pas si tu vas y arriver, réfléchis-je à voix haute.

— À quoi donc ?

— À te laisser complètement guider.

— Je peux être docile, me rembarre-t-elle avec une moue vexée.

— Prouve-le-moi, chuchoté-je près de son oreille.

Naïs expire lentement et ses épaules s'affaissent, son corps se détend.

— Je suis prête.

— Ne bouge pas.

Je me précipite pour débarrasser la table, puis je reviens attraper sa main pour la conduire juste devant. Ses yeux sont encore un peu humides, mais je sais que je vais y arriver. Je vais lui faire oublier tous ses tracas. Au moins pour ce soir.

Doucement, je la tourne vers moi et lui écarte les jambes. Elle paraît surprise, se mordant la lèvre, sûrement pour se retenir de dire quoi que ce soit. Je savais qu'elle prendrait à cœur de relever mon défi. Je commence à la connaître. Je l'embrasse en effleurant sa bouche, je vois sa poitrine se soulever un peu. Elle gémit et avance pour que nos peaux entrent en contact. Je me recule après avoir un peu profité de son baiser.

— Tss, tss, tiens-toi tranquille. C'est moi qui décide, lui rappelé-je.

— Roh... D'accord.

Elle fait rouler sa tête d'une épaule à l'autre, puis laisse ses bras pendre mollement le long de son corps. Je souris de son manège. C'est contre nature pour elle, je suis content qu'elle le fasse pour moi.

Je repars à l'assaut de ses lèvres que je taquine avant de descendre dans son cou. Son frisson ne m'échappe pas. Cette fois-ci, elle ne râle pas de ma lenteur. Alors que je parsème sa peau de baisers aériens, mes mains remontent sa robe sur ses cuisses. Ses muscles se tendent à mon passage, mais elle reste encore une fois silencieuse, stoïque. Mes doigts attrapent les bords de sa culotte et la descendent jusqu'à ses pieds.

— Assieds-toi, ordonné-je à voix basse.

Son regard se met à briller lorsqu'elle s'installe sur le bord de la table. Je retrousse le tissu sur ses hanches et l'aide à s'allonger. Son sexe ainsi offert, elle joue le jeu jusqu'au bout, ne refermant pas les jambes. J'adore cette image. Qu'elle soit à moitié dénudée est grisant, très érotique.

Je m'agenouille, mes yeux plongés dans les siens. Je remonte ses pieds pour qu'ils reposent, eux aussi, sur la table. Je me penche en avant, puis passe lentement ma langue le long de sa fente. Elle gémit et se crispe quand j'exerce une pression plus forte sur son sexe. J'entends son souffle devenir anarchique, son bassin se meut sous ma bouche. Je souris. J'aspire son clitoris, le pressant entre mes lèvres. Un râle lui échappe. Ses doigts viennent agripper mes cheveux, mais je les repousse.

— Reste tranquille, bougonné-je.

Naïis grogne avant de passer ses bras sous sa tête tout en se concentrant sur le plafond. Je reprends ma torture. Son corps tressaille à chaque coup de

langue, et quand je la sens prête, j'insinue un doigt en elle. Un cri de plaisir retentit.

Oh purée, j'aime l'entendre.

Je me redresse pour aller l'embrasser, elle répond fiévreusement à mon baiser. Je glisse un deuxième doigt en elle. Elle s'écarte pour reprendre sa respiration, ses yeux sont voilés par le désir. Ma main libre attrape un sein pendant que mon pouce titille la pointe déjà durcie. Mon sexe bande, je le frotte contre sa cuisse, fou de désir.

— Viens, Gaëtan !

Je ne lui reproche pas cet ordre-là. L'impatience est aussi grande de mon côté, ma queue étant durement tendue.

Je récupère le préservatif dans la poche arrière de mon jean, puis me désape en deux secondes, faisant juste glisser mon pantalon et mon boxer à mes pieds. Une fois protégé, je la pénètre d'un mouvement brusque. Ses mains s'accrochent aux rebords de la table, ses gémissements accompagnent mes coups de reins. J'y vais fort. J'accélère lorsqu'elle se cambre. Mes doigts agrippent ses hanches pour la ramener plus vite vers moi, j'approfondis ainsi mon mouvement. Elle n'est pas loin de venir. Profitant de cette position, je passe mon pouce sur son clitoris. Son cri de jouissance me délivre aussi. Tous ses muscles se resserrent brusquement autour de mon sexe, je perds pied à mon tour.

Je l'aide à se redresser et nous nous installons sur le canapé, blottis l'un contre l'autre. Sa respiration est encore un peu rapide, je dépose un baiser sur son front.

— Défi relevé.

— Tu en doutais ? me taquine-t-elle.

— J'ai dû te rappeler à l'ordre plusieurs fois, répliqué-je.

Son rire doux me fait vibrer.

— Je peux savoir ce que tu me réserves maintenant ?

— Non, non, pas encore. Surprise. Tiens-toi prêt dans la semaine !

— Je dois me préparer à quoi ?

Naïf affiche un petit air sadique qui m'inspire peu confiance.

— Pas la peine de paniquer, je compte bien te garder en état de marche encore un moment.

— C'est rassurant.

— Tu as de sacrés arguments, aussi, murmure-t-elle en frôlant mon entrejambe.

Elle m'embrasse en rigolant, puis se lève. Alors qu'elle se rhabille pour aller chercher des affaires de rechange dans sa voiture, je reste un moment pensif, assis dans le salon. Maintenant que j'ai réussi à détourner ses pensées, à enlever ce masque de tristesse de son visage, je ne peux m'empêcher de songer à ses révélations sur sa cicatrice. Je ne connais pas les circonstances de sa mésaventure, je n'ai pas les détails, je suis pourtant déjà touché par ce qu'elle a vécu. Je me demande d'ailleurs si sa mère a un lien quelconque avec ça, si la fragilité qui se dégage d'elle n'est pas le résultat du drame subi par sa fille. Ce qui pourrait aussi expliquer la connexion que je ressens entre les deux.

La sonnerie de mon portable me sort de mes interrogations. J'aimerais vraiment pouvoir aborder ce sujet douloureux avec Naïs, qu'elle se sente assez en confiance pour se confier à moi. Mais je dois être patient. Je suis sûr que cela viendra avec le temps. En tout cas, elle n'a pas l'air pressée de mettre fin à notre relation.

Je récupère mon téléphone sur le buffet de l'entrée et découvre le message de ma meilleure amie.

[On est bien rentrés ! On se voit demain au boulot ? J'ai pas envie...]

[Comment ça ? Tu n'as pas envie de me revoir ? Tu vas me vexer.]

[Heureusement que tu seras là ! Disons que le travail ne m'a pas manqué !]

[J'imagine bien. Toi, par contre, tu nous as manqué. À demain.]

[À demain ! Tu as presque réussi à me donner hâte, lol !]

Je suis content qu'elle rentre. J'ai plein de choses à lui dire. Et des conseils à lui demander. Quoi qu'elle en pense, son dernier n'a pas été si mauvais que ça.

12

Gaëtan

Caro est resplendissante. Peau bronzée, sourire radieux, elle transpire le bonheur à des kilomètres à la ronde.

Les joies du mariage.

Je la serre dans mes bras quand nous nous croisons dans les couloirs de LFA. Son rire discret m'avait manqué. Quand elle s'écarte, elle replace quelques mèches de cheveux en arrière et me dévisage.

— Je comprends mieux ce que disaient les filles, murmure-t-elle.

— Tu peux être plus claire ?

— Elles sont toutes tombées sous ton charme pendant mon absence, se marre-t-elle en m'accompagnant jusque dans mon bureau.

— Pardon ?

— Ne sois pas si surpris. Tu es un homme attirant de base, sauf que là... waouh ! Ce petit air coquin, ses yeux qui brillent, tu es bourré de testostérone qui met à mal les petites culottes de nos collègues ! Cette Naïs te fait du bien, tout le monde s'en est aperçu.

Je sens que je rougis, mais je souris aussi comme un idiot. Caro me tape affectueusement sur l'épaule.

— Je suis contente pour toi.

— Hum... tu ne vas pas être contente longtemps, lui avoué-je avec un petit air coupable.

— Qu’as-tu fait ? s’inquiète-t-elle.

— Je nous ai inscrits à une heure de sport, trois midis par semaine.

— Quoi ? Enfin... pourquoi ? Dis, j’ai tant grossi que ça en quelques semaines ?

Caro s’observe en fronçant les sourcils, je ris sous cape.

— Tu es parfaite. Ça n’a rien à voir. C’est pour moi, en fait. J’ai besoin de me remettre en forme. Naïs est sportive et... euh... ben, j’ai peur d’être dépassé si je ne m’entraîne pas un peu !

Là, elle s’esclaffe carrément et sans retenue. Je vais me vexer. Je croise d’ailleurs les bras sur ma poitrine en affichant une moue offensée.

— Tu es adorable, parvient-elle à dire en reprenant son souffle. Tu es prêt à faire des efforts pour elle, je trouve ça craquant. Et puis, tu as bien raison, les filles raffolent toutes des abdos en béton.

Je grimace face à sa taquinerie. Depuis que j’ai rencontré Naïs, je vis à cent à l’heure. Je veux juste être sûr de pouvoir tenir la distance. Parce que j’irai loin avec elle, c’est une certitude.

Caro rigole moins quand je viens la chercher à midi pour notre première séance. J’ai prévenu Scott, l’homme à tout faire de Vince, qui lui a ramené des vêtements de sport. Elle a menacé le grand blond de se venger, mais cet avertissement l’a plutôt fait rire. Ils s’entraînent ensemble depuis un moment maintenant, depuis que son mari a flippé pour sa sécurité et a tenu à ce qu’elle sache se défendre seule.

Il a eu raison de le faire, c’est elle qui leur a sauvé la vie à tous les deux.

Le responsable de la salle nous a préparé une petite remise en forme qui nous fatigue bien comme il faut. Caro me lance des regards noirs, même si elle a quand même l’air de moins souffrir que moi. J’enchaîne vélo elliptique, rameur et des développés-couchés qui m’achèvent. Je serre les dents, déterminé à reprendre du niveau. Au bout d’un moment, je n’ai plus de souffle, tous mes muscles crient au scandale. J’avais oublié toutes ces sensations. Ado, j’ai été dans un club de rugby et notre équipe avait un bon niveau, on s’entraînait vraiment dur. Je ne m’étais pas dépensé autant depuis longtemps. J’ai mérité une bonne douche.

— Ça va au moins me donner une bonne raison d’abandonner les cours avec Scott, bougonne Caro en s’épongeant le visage.

— Pas sûr que Vince soit d'accord, lui fais-je remarquer.

— Il n'y a plus de raison pour que je m'entraîne autant, en tout cas. Une fois par semaine devrait suffire à ne pas oublier. Et puis, normalement, nous ne sommes plus menacés.

— Tu pourrais peut-être lui proposer de partager cette séance avec toi.

— Oh ! Bonne idée !

Ses yeux pétillent, je la vois réfléchir sérieusement à la question.

— Ouh, ça me plaît, se réjouit-elle en se frottant les mains. Je sens que Scott va adorer l'idée, aussi.

— Arrête avec ce sourire sadique ou il ne va jamais accepter !

Caro se marre et file dans les vestiaires. De mon côté, je me glisse sous une bonne douche chaude pour détendre un peu mon corps. Je vais avoir des courbatures, c'est sûr. En me rhabillant, je vois que j'ai un message sur mon portable. Persuadé que c'est Naïs, je suis déçu quand je constate qu'il s'agit, en fait, de ma cousine.

[Compte-on sur ta présence le week-end prochain ? Ça fait un bail qu'on ne t'a pas vu. Repas de famille. Dis-nous. Blanche.]

[Je ne sais pas encore si je suis dispo. Je vous tiens au courant.]

C'est vrai que ça fait longtemps que je ne suis pas allé me perdre dans leur campagne vallonnée. Ce n'est pas très loin, mais... elles vont forcément sentir le changement, elles aussi. Avoir grandi avec une tripotée de filles n'a pas que des avantages et disons que mes cousines sont ultra curieuses ! Ma tante n'est pas en reste, mais elle fera les choses en douceur, pas comme Diane qui n'a pas la langue dans sa poche. Peut-être parce qu'elle est la petite dernière et qu'elle a dû s'affirmer pour se faire remarquer.

Hum, j'hésite.

J'ai encore quelques jours pour me décider et lui répondre. En attendant, retour au boulot. Notre équipe d'ingénieurs est en train de tester de nouvelles fonctionnalités sur les recommandations de *SpaceSat*, j'ai hâte de connaître les résultats. Maintenant que Caro est rentrée, c'est elle qui va booster ses gars pour que l'on réussisse haut la main ce nouveau défi. Améliorer les systèmes de communications des prochains satellites du

CNES n'est pas rien et j'espère que sa lune de miel l'a bien reposée parce qu'on va avoir du taff pour les prochaines semaines.

C'est vers dix-huit heures que je reçois mon gage. Et je grimace.

[Je t'attends demain, 19h30 pour un entraînement physique spécial trial. Dis adieu à tes cuisses... :P]

Elle va m'achever ! Purée ! Je suis curieux de découvrir un peu plus son monde, sa passion, mais elle va avoir ma peau sur le plan physique. Je n'aurais peut-être pas dû forcer autant aujourd'hui. En tout cas, elle se dévoile de plus en plus, je ne suis pas certain qu'elle s'en rende compte. Pour moi, on n'est plus dans une relation plan cul, on ne se voit pas que pour le sexe. Il y a autre chose. À moi de trouver le moyen de le lui faire comprendre en douceur pour ne pas la faire fuir.

Bien évidemment, j'accepte son rendez-vous. De mon côté, y'a pas de mystère, je suis accro. Je décide donc de me coucher tôt pour profiter d'une bonne nuit de sommeil que j'espère réparatrice. Pas vraiment envie de me taper la honte non plus. Mes performances sportives datent d'une petite dizaine d'années, je ne les ai pas entretenues, ça devrait revenir vite. Ce serait bien...

Je déjeune chez Vince et Caro ce samedi midi, j'y retrouve Sandrine. Une Sandrine particulièrement en forme qui passe une bonne demi-heure à nous parler de sa nouvelle meilleure amie alias Laurine alias la fille du Président.

— C'est fou le nombre de contraintes qu'elle subit, explique-t-elle en enfournant en même temps un petit four.

— Ne parle pas la bouche pleine, la réprimande Caro en lui faisant les gros yeux.

— Oh, bah tu vois, Vince, elle est prête pour son rôle de maman, taquine l'adolescente.

Voir le rouge monter aux joues de mon amie me fait sourire. C'est un sujet sensible qui a été abordé lors de leur mariage et j'ai bien l'impression qu'ils n'ont pas résolu le problème. Je suis d'ailleurs surpris que ce soit elle qui freine un peu. Il faudrait que l'on en parle tous les deux.

— Tu reprends quand les cours ? demande Vince en changeant volontairement de sujet.

Il passe d'ailleurs un bras autour des épaules de sa femme et ils échangent un petit regard complice.

— Oh, non, s'exclame Sandrine. Tu comptes me flicker toi aussi ? Je vais me retrouver avec deux grands frères sur les bras maintenant ?

— C'est bien possible, avoue-t-il en lissant sa barbe.

Son petit rire sadique fait soupirer l'adolescente qui croise les bras. Ils commencent à bien se connaître. Ça me fait plaisir de les voir former une famille. Une drôle de famille c'est vrai, mais soudée et protectrice. Ils en avaient bien besoin.

L'après-midi file sans que je ne m'en rende compte. Une fois dans la voiture, je zieute le sac de sport sur le siège passager et prends une inspiration. Quand faut y aller, faut y aller...

Je me retrouve devant le même gymnase que la dernière fois, tout est plus calme aujourd'hui. Pas de spectateurs ni de démonstration à la sauvette, juste des voitures rangées et bien alignées sur le parking. La pression monte un peu quand je pousse les portes. Une ambiance sportive m'accueille : des cris, des encouragements, des bruits de courses ou de chaussures qui frappent le sol. Naïs m'attend dans le hall, bras croisés, et me gratifie d'un hochement de tête encourageant. Elle est déjà en tenue, on dirait bien qu'elle est impatiente de me mettre au supplice.

— Contente de te voir au rendez-vous.

— Je ne me défile jamais !

— C'est noté, dit-elle perfidement.

Elle m'indique où sont les vestiaires et je me dépêche de me changer, je ne voudrais pas qu'elle croie que je gagne du temps. J'enfile un short long et un tee-shirt avant de la rejoindre dans la salle principale. Toute la partie droite est occupée par un amas de blocs, de tuyaux, et autres objets divers qui forment un étonnant parcours.

Quatre personnes discutent avec Naïs, elle me les présente rapidement. La jeune femme que j'ai déjà croisée la dernière fois s'appelle Olivie et je serre la main des trois hommes : Kylian, Jules et Mathieu. D'après ce que je comprends, ils font tous de la compétition et charrient un peu Naïs de ne pas vouloir se mesurer à eux lors d'un événement officiel. L'ambiance est vraiment sympa. Cela me rappelle l'esprit bon enfant que je partageais avec mes coéquipiers d'antan. Je suis d'ailleurs soulagé de ne pas revoir l'autre

abrutit, le fameux Taylor à qui j'aurais bien mis un pain au souvenir de son comportement.

— Je n'ai pas peur de vous, les gars, plaisante Naïs avec un sourire. C'est juste que je n'ai pas besoin de ça pour vous montrer ma supériorité.

— Ta supériorité ? s'insurge Jules.

— Va falloir nous prouver ça, renchérit Mathieu.

— Désolé, Vieux, compatit Kylian en me donnant une tape sur l'épaule. Ce sont de vrais gamins. Tu vas souffrir ce soir.

— J'en ai bien l'impression, marmonné-je.

Et je suis quasiment sûr que Naïs les a provoqués volontairement pour corser l'entraînement. Je ne sais pas encore comment, mais je vais lui faire payer ça.

— OK, intervient Olivie, on part sur des défis ?

Tout le monde acquiesce, je jette un regard noir à l'instigatrice de tout ceci. Elle m'offre un magnifique sourire, puis s'en va en trotinant, me faisant signe de la suivre. Après une dizaine de tours en course lente pour se mettre en condition, les épreuves débutent. Pompes, abdos, chaise, gainage, squats et corde à sauter. C'est à celui qui en fait le plus ! Évidemment, je suis dans les premiers à m'arrêter, je constate que Naïs se débrouille vraiment bien. Elle tient tête aux trois garçons, d'ailleurs ce n'est pas souvent qu'elle craque avant eux.

J'ai eu raison de reprendre le sport !

En une demi-heure, je descends la moitié d'une bouteille d'eau et me retrouve avec un tee-shirt intégralement trempé. Olivie semble bien essoufflée à côté de moi.

— Ils sont fous, constate-t-elle.

— Je suis d'accord !

— Ils ont gardé le pire pour la fin, me prévient-elle avec une grimace.

— Ouais, intervient Jules, le plus fanfaron. On appelle ça un suicide. On part tous d'ici, on court, et on touche cette première ligne avant de revenir à notre point de départ. On repart pour atteindre cette deuxième ligne, et rebelotte, point de départ, et enfin, sprint final jusqu'à l'arrivée. À faire quatre fois.

Rien que le premier tour m'achève. Je manque de souffle, je déclare forfait au début du troisième, j'en ai presque la tête qui tourne. Je vais m'asseoir et en profite pour encourager Naïs.

— Yes ! crie-t-elle en terminant première. Cinq victoires sur sept ! Vous êtes faibles !

— La honte, marmonne Mathieu en secouant la tête. Elle ne va plus nous lâcher avec ça ! Merde, les gars, qu'est-ce qui vous a pris ?

— Eh, ce n'est pas nous qui n'avons remporté aucune épreuve, lance Jules taquin.

— Moi, je déclare forfait, avoue Kylian en se dirigeant vers les vestiaires.

— Moi de même ! s'écrie Olivie avant de saluer tout le monde.

Les deux autres ne tardent pas à nous laisser seuls.

— Est-ce que tu pratiques ça aussi ? demandé-je en montrant le parcours sur notre droite.

— Yep.

— Une démonstration pour finir ?

— Aucun problème !

Elle semble même ravie que je m'intéresse à sa pratique. C'est vrai que je suis curieux, ce n'est pas anodin. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui faisait ça ! Lorsqu'elle revient avec son vélo et ses protections, je frissonne. C'est pire quand elle s'élançe et qu'elle saute sur le premier obstacle. Fasciné, je la contemple guider son VTT jusqu'en haut, étape par étape, avec agilité et précision. Elle arrive à rester en équilibre dans des positions improbables.

Une fois redescendue de son amas d'obstacles, Naïs s'arrête face à moi, toujours assise sur la selle. Son sourire resplendit.

— Tu veux essayer ?

— Je passe !

— Sûr ?

— Je suis crevé, admets-je.

— Une douche alors ?

— Oh que oui !

J'aurais dû me douter que ce regard coquin signifiait bien quelque chose. Elle me suit dans les vestiaires hommes, se déshabille, et se tourne vers moi avant de reculer pour atteindre la partie entièrement carrelée. Comment résister ?

La question ne se pose même pas. J'enlève mes vêtements en un temps record et file la rejoindre. L'eau chaude ainsi que le jet puissant font du bien

à mes muscles fatigués. Les caresses de Naïs aussi. Elle se marre en sentant mon sexe dur contre son ventre.

— Je croyais que tu étais au bout du rouleau ? se moque-t-elle.

— Je le suis ! Je n’y peux rien s’il réagit à ton contact. Lui, il n’est visiblement jamais fatigué pour toi.

Ma réponse la fait rire. Je retiens ma respiration quand ses doigts se referment dessus, une décharge électrique me traverse. Sa main entame un doux va-et-vient qui me met au supplice.

— Naïs, commencé-je à râler, mais sa bouche vient capturer la mienne.

J’agrippe ses hanches et vais titiller sa langue. Ses tétons pointent, glissent contre mon torse.

— Il y a quelque chose que je n’ai pas pu finir, la dernière fois, murmure-t-elle avant de se mettre à genoux.

La voir ainsi, mon sexe entre ses lèvres, accentue mon coup de chaud. Elle sait parfaitement comment le manier. Elle l’enfonce profondément, joue de sa langue sur mon gland, et l’aspire par moments. Mes cuisses tremblent, mon ventre se contracte, je ne tiendrai pas longtemps. Je dois même m’appuyer contre le mur pour ne pas tomber. Ma vue se brouille au moment où le plaisir arrive à son maximum. Je pose une main sur son épaule pour la prévenir, mais elle ne s’arrête pas, j’écoule dans sa gorge en grognant son prénom.

Alors qu’elle avale mon sperme, je m’écroule devant elle, à bout de souffle. Elle passe un doigt le long de ma mâchoire et sourit quand je soupire de bien-être. Trois coups secs retentissent brusquement contre la porte du vestiaire.

— Les jeunes, je ferme dans dix minutes max !

Je sursaute en entendant cette voix d’homme. Le gardien sûrement.

— Ça marche, Greg. Merci ! crie Naïs en se marrant devant mon air effaré.

Elle n’est absolument pas gênée par la situation. Nous ne traînons pas pour nous rhabiller et nous nous retrouvons rapidement sur le parking, les cheveux encore mouillés.

— Est-ce que tu m’accompagnerais chez ma tante pour un repas de famille le week-end prochain ? l’interrogé-je à brûle-pourpoint.

Elle paraît surprise, une seconde, puis hoche la tête pour me répondre positivement.

Alors, là... je ne m’y attendais pas !

13

Nais

Qu'est-ce que j'ai fait ?

Bordel, pourquoi ai-je accepté sans l'ombre d'une hésitation ?

Son sourire, quand il a compris ma réponse, était juste éblouissant. Rien que pour ça, ça en valait la peine. Mais la panique m'a vite rattrapée. J'ai fait une connerie en disant oui. Alors, lorsqu'il m'a embrassée, j'ai rapidement mis fin à notre baiser et je lui ai souhaité bonne nuit avant de m'enfuir. Oui, m'enfuir, carrément.

Rencontrer sa famille !

L'angoisse me ronge depuis que je suis rentrée chez moi. Ma décision a été spontanée, mais là, maintenant, au calme et loin de lui, je doute. Je n'ai jamais fait ça. Je n'ai jamais eu envie de le faire. Ça va tellement vite avec lui.

Six semaines. Six semaines que nous nous connaissons, que nous partageons tous ces moments intimes. Six semaines que je n'ai pas eu envie d'un autre homme, que je n'en ai même pas regardé un autre, que Gaëtan me suffit, me manque, m'attire, me comble, et que je n'ai pas trouvé ça bizarre. Et là, nous passons d'un coup à l'étape suivante : les présentations.

Je ne suis pas prête pour ça.

Sauf que je ne serai jamais prête à ça...

Je déteste voir la vie de famille des autres. Je déteste me rendre compte que la normalité est loin de ce que j'ai pu vivre. Je déteste ressentir tout l'amour qu'ils se portent et qui semble tellement naturel pour eux. En fait, je me déteste d'être jalouse à ce point, mais c'est plus fort que moi.

À ça se rajoute la signification de ce passage pour un couple. On est loin du simple plan cul, là. Nous officialisons, tout devient sérieux, flippant. Nous nous enfermons dans une relation en la déclarant à tous ceux qui comptent.

OK, respire... cela n'engage à rien, en vrai. Il ne t'a pas demandé en mariage non plus !

Faut que je me calme. Il me reste sept jours pour annuler si je ne le sens vraiment pas. Mais le fait que tout se passe bien avec lui m'encourage à tenter le coup, pour voir. Je ne vais pas nier le fait qu'il me plaît et que, pour la première fois, je partage quelque chose avec un homme. Autre que le sexe, je veux dire. Il est le premier que j'invite à découvrir ma passion pour le VTT, le premier aussi à qui je me confie sur ma cicatrice, même si je ne lui ai pas donné tous les détails.

Pour ne pas y penser plus que de raison, je me suis forcée à corriger la conclusion de ma thèse. J'ai encore un peu de temps certes, mais ça m'occupe bien. Je vais devoir tout relire avant de mettre le point final, ce qui va me prendre un moment pour tout perfectionner. Il me reste d'ailleurs un article scientifique à terminer de rédiger pour sa publication, ce sera le dernier avant le grand saut final.

La semaine n'a pas été très productive, que ce soit pour mes corrections ou mes recherches pour *SpaceSat*. Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai attrapé mon portable en me disant que j'allais annuler. J'ai effacé mon message à chaque fois avec un soupir. Je peux y aller, je ne sais juste pas si c'est une bonne idée de s'engager dans cette voie-là, de lui faire croire que je suis prête à faire évoluer les choses.

J'aime bien ce que nous avons pour l'instant.

Et c'est déjà bien plus que tout ce que j'ai pu vivre avec quelqu'un jusqu'à maintenant. Je n'ai pas tout arrêté avec lui, car il me fait du bien. C'est la première fois que je ressens ça. Que je comprends enfin ce que l'amour peut réellement apporter à une personne. Que je conçois plus facilement que l'on veuille s'attacher, se mettre en couple, former un tout à deux. Que je découvre ce besoin de voir l'autre, d'être rassurée par sa présence, de se sentir complet, en sécurité, épaulé. Alors, oui, j'ignore où

l'on va tous les deux, mais il est hors de question que je mette fin à cette belle promenade qui débute parce que j'ai un peu la trouille.

Je n'ai donc pas annulé. Je vais l'accompagner, rencontrer ses proches, entrer dans sa sphère familiale et prendre finalement une place auprès de lui bien plus importante que ce que j'étais prête à avoir au tout départ. Et quand c'est lui qui m'appelle la veille, j'ai presque peur qu'il ait changé d'avis. Maintenant que je me suis préparée à l'idée, je serais franchement déçue d'avoir tenu le coup pour rien.

— Ma tante propose que nous passions la nuit chez eux, samedi soir, me sort Gaëtan dès que je décroche.

Sa tirade me coupe le souffle. Merde, alors, ils vont vite en besogne ! Première rencontre et déjà invitée à dormir chez eux. Je ferme les yeux un instant sans pour autant réussir à réfléchir.

— Naïis ? On peut refuser, hein.

— Non, non. C'est juste que ça va vite, avoué-je.

— Oui, je m'en rends compte aussi. On fait comme tu veux, vraiment.

— Ça ira, Gaëtan. J'ai hâte de connaître tous les petits dossiers qu'ils doivent avoir sur toi !

— C'est peut-être moi qui vais annuler, en fin de compte, grogne-t-il.

Je raccroche lorsque nous avons convenu qu'il viendrait me chercher dans l'après-midi. Il va demander à décaler le repas du midi au soir, pour que ça ne fasse pas trop d'un coup. Déjà que c'est beaucoup...

Je regarde pensivement ma mère finir de se préparer. Cela n'a pas été une mince affaire que de la convaincre de quitter son peignoir pour sortir se promener. Je ne la reconnais plus. Elle ne parle quasiment pas, ne sourit pas plus, et semble sans cesse surveiller ses arrières. J'ai l'impression que ça s'aggrave au lieu de s'arranger, je suis un peu désemparée face à cette situation.

C'était censé l'aider !

Du coup, je culpabilise de l'avoir forcée à venir s'installer ici contre son gré et de voir qu'il n'y a aucun effet positif. Elle ne paraît pas plus reposée ni plus sereine. Ses cernes ont un peu diminué, mais c'est grâce aux calmants qu'elle prend, ce n'est pas parce qu'elle a retrouvé un sommeil paisible.

Je ne sais plus quoi faire.

On me dit d'être patiente, qu'il y a des améliorations, comme l'arrêt de ses crises de panique, par exemple. Pour moi, c'est juste qu'elle se renferme sur elle-même. Je ne crois pas que ce soit mieux. Ce sera plus dur de l'aider si elle cache tout.

— Je suis prête, me tire-t-elle de mes pensées d'une voix monocorde et sans entrain.

Je me retiens de soupirer et étire mes lèvres pour forcer un sourire. Je lui prends délicatement le bras pour la conduire au dehors de la résidence. Le temps est agréable, ce matin, et le visage de ma mère s'illumine petit à petit. Nous ne parlons pas durant cette courte promenade, je la sens se détendre et ça me rassure.

En revenant d'un pas tranquille vers la maison de repos, j'aperçois la vieille dame de la dernière fois, assise exactement sur le même banc. Celle avec le regard presque translucide. C'est l'occasion ou jamais de tenter un rapprochement entre les deux femmes.

— Bonjour, Madame, dis-je tout en m'arrêtant près du banc. Pouvons-nous vous tenir compagnie quelques minutes ?

— Avec plaisir.

Virginie s'est raidie sous mon bras, mais ne proteste pas lorsque nous nous installons.

— Je m'appelle Agathe, se présente la vieille femme avec un sourire encourageant.

— Na...

— Athénaïs, corrige aussitôt ma mère.

— Et voici Virginie, bougonné-je un peu. Elle affectionne particulièrement mon prénom et ne supporte pas que j'utilise mon surnom.

— Athénaïs est très joli, nous complimente Agathe. C'est peu commun.

— Oui, réplique ma mère, à la limite de l'agressivité. Je l'ai choisi pour ça.

Je lève les yeux au ciel, dépitée. Ce n'est pas comme ça qu'elle va se faire une amie !

— Ma fille a un rendez-vous galant cet après-midi.

Je reste scotchée par les révélations de ma mère. Elle m'a donc écoutée ! Et je suis surprise qu'elle balance ça à une inconnue, mais je ne vais pas la freiner maintenant.

— Oh ! Félicitations, jeune fille. Trouver le grand amour, le vrai, n'est pas évident de nos jours.

Je n'ai jamais dit que c'était Gaëtan, mon grand amour !

— Et même quand on pense l'avoir trouvé, on peut lourdement se tromper, intervient Virginie avec une grimace.

Elle resserre ses mains sur ses genoux et relève le menton, pleine de défi. Je ne comprends pas vraiment son attitude. Agathe ne semble pas y prendre garde. Au bout de quelques minutes de silence, je perçois des larmes dans les yeux de ma mère, je préfère la raccompagner dans sa chambre. Je passe encore une demi-heure avec elle, sauf qu'elle ne m'adresse plus la parole. Repenser à mon père a dû raviver des souvenirs douloureux. Lorsque les infirmières toquent pour le repas, j'en profite pour m'éclipser.

Je rentre chez moi le cœur lourd et vais mécaniquement préparer une petite valise pour ce soir. Je n'ai pas d'entrain, mais sortir, voir du monde, être avec Gaëtan me permettra sûrement de me changer les idées. Je dois avouer que j'ai hâte de le revoir. Une semaine, c'est long.

Je l'attends sur le trottoir devant mon immeuble et sens l'excitation monter quand sa voiture se gare non loin de moi. Lorsqu'il descend de voiture, qu'il s'approche d'un pas tranquille, je me mords la lèvre pour ne pas lui sauter au cou. Par contre, je ne résiste pas à l'attirer à moi au moment où il s'arrête à quelques centimètres de mon corps. J'agrippe sa chemise et l'embrasse avec ardeur. Ardeur qu'il me rend bien. Ses mains s'arriment à mes hanches, me ramenant contre lui.

— Bonjour, murmure-t-il avec un sourire.

— On ne devrait pas rester si longtemps sans se voir, ça devient dangereux.

Je vois ses yeux briller, je sais que ma phrase lui a fait énormément plaisir. Je n'ai pas pu m'en empêcher.

Je récupère mon sac à mes pieds et glisse ma main dans la sienne tout en me dirigeant vers son véhicule. Une fois installée et ceinture bouclée, je respire profondément avant de lui jeter un coup d'œil, me rendant compte qu'il n'a pas allumé le contact.

— Tu es prête ?

— Ta famille est si terrible que ça ? blagué-je.

— Envahissante, avoue-t-il avec une grimace.

— Tu seras là, c'est tout ce qui compte.

— Ou je serai parti me terrer dans un trou, mort de honte par tout ce qu'ils vont te raconter.

— Ah bah, j'ai hâte maintenant. En route !

Je crois qu'il stresse lui aussi. Nous ressemblons à des adolescents qui se mettent la pression, c'est fou. Nous devrions nous en foutre royalement. Nous sommes adultes, nous faisons ce que nous voulons. Mais c'est sûrement parce que ça compte un peu, pour lui comme pour moi.

Le trajet se déroule dans le silence, je joue avec la radio, passant d'une chaîne à l'autre sans même le faire râler. Gaëtan a l'air perdu dans ses pensées, je pose ma main sur son genou dans un geste de soutien. C'est quand il se gare dans la cour de ce qui devait être une ferme quelques décennies en arrière que mon cœur s'emballe. Nous y sommes.

Nous sortons à peine de la voiture qu'un groupe de femmes débarque avec enthousiasme. J'ai l'impression que nous étions très attendus. Gaëtan reçoit une accolade de la part de chacune, des messes-basses sont échangées, et toutes se tournent finalement vers moi. Cinq femmes allant de la soixantaine à la vingtaine, mais avec un point commun : un regard curieux, scrutateur.

— Les filles, je vous présente Naïs, intervient Gaëtan avec un petit air gêné qui me fait sourire.

J'ai alors le droit à des présentations rapides avant d'être à mon tour serrée dans leurs bras. L'accueil est chaleureux. Ses quatre cousines se ressemblent, physiquement du moins, car elles sont assez différentes dans leur attitude. Amandine, l'aînée, se tient en retrait aux côtés de sa mère avec qui elle semble très complice. Blanche me paraît un peu renfrognée et croise les bras sur sa poitrine. Cara ne tient pas en place, sautillant presque en nous accompagnant jusqu'à la maison. Diane, la plus jeune, a immédiatement passé un bras sous le mien et se retient visiblement de m'assaillir de questions.

Une fois à l'intérieur, je suis présentée à son oncle, Ilian, qui s'essuie les mains sur le tablier passé autour de sa taille.

— J'espère qu'elles se sont bien comportées, déclare-t-il en dévisageant chacune de ses filles.

— Roh, Papa, gronde Diane en levant les yeux au ciel. On leur a juste dit bonjour.

— Oh, je vous connais, se marre-t-il. Si on passait sur la terrasse ? On aura plus de place.

Tout le monde s'apprête à le suivre lorsque la sonnette retentit.

— Je crois que j'ai fait une connerie, marmonne Blanche en allant ouvrir.

Gaëtan se crispe à mes côtés, je me tourne donc vers la porte, curieuse. C'est une belle jeune femme blonde qui entre et qui est accueillie avec sympathie, même si je perçois un soupçon de malaise. On sent qu'elle a ses habitudes ici, en tout cas.

— Qui est-ce ? chuchoté-je à Gaëtan.

— Claire. Mon ex.

OK. Je tique sur le « mon » et c'est ridicule. Des questions pleuvent dans mon esprit, mais je me force à sourire à l'inconnue qui débarque et qui se fige en me voyant. Son visage se décompose, une lueur d'incompréhension anime ses yeux bleus. Des yeux qu'elle pose ensuite sur Gaëtan. Je crois bien percevoir des larmes contenues.

Merde.

L'ex qui n'a pas digéré la rupture ou qui avait l'espoir que ce ne soit pas tout à fait terminé. D'où sa présence ici, j'imagine. Blanche lui murmure quelque chose à l'oreille et la tire par le coude pour la mener vers le jardin. Nous suivons le mouvement sans un mot. Je surprends les œillades des deux plus jeunes cousines et elles secouent la tête, la mine dépitée.

Nous nous retrouvons tous dehors, sur la terrasse.

Le barbecue est lancé, la table est mise, nous n'avons plus qu'à nous installer et à profiter de l'apéritif. Un couvert est ajouté discrètement pour Claire. Je remarque que Tatiana, la tante de Gaëtan, embarque Blanche pour discuter un peu à l'écart. Sa présence n'était apparemment pas prévue. Bienveillants comme ils semblent l'être, ça ne m'étonne pas qu'ils l'acceptent malgré tout. Je remarque alors que toutes les places sont prises, tous les invités sont là, et je suis un peu déçue. A priori, je ne rencontrerai pas les parents de Gaëtan, ce soir. Quand j'y pense, il ne m'a jamais parlé d'eux, c'est étrange. Il m'invite à une réunion de famille, mais ses propres parents ne sont pas présents. Leur absence me pose question, je ne veux pas paraître indiscrete en l'interrogeant maintenant. Je verrai plus tard, en privé.

La discussion s'anime petit à petit, j'apprends plein de choses. Qu'il était bagarreur à l'école primaire parce qu'il voulait défendre ses cousines. Qu'il a fait du rugby – ce qui explique ses oreilles un peu abîmées – pour

canaliser sa fougue et clouer le bec à des petits enquiquineurs qui remettaient sa virilité en cause. Que ses cousines et sa tante font partie d'un club de danse country et qu'elles la pratiquent aussi régulièrement que possible, d'où son idée un peu farfelue pour notre troisième rendez-vous. Évidemment, je comprends que Claire est déjà au courant de tout ça, étant la meilleure amie de Blanche. Elle a été au collège et au lycée avec eux. Ce qui m'agace légèrement.

— Alors, Gaëtan vous a initiée à la *country* ? me demande Tatiana en faisant passer le plat de brochettes. C'est une bonne chose !

— Je me suis plutôt débrouillée toute seule, taquiné-je.

— J'avoue, je n'ai pas servi à grand-chose.

— Tu es pourtant un bon professeur, minaude Claire avec un sourire.

J'ai la brusque envie de voir disparaître cet air mielleux de son visage. Je préfère ne pas relever et me détourne plutôt que de lui planter ma fourchette dans la main. Je ne supporte pas ses regards et ses sous-entendus pour me faire comprendre qu'ils ont partagé quelque chose avant moi. Je ne me reconnais pas. Mes réactions sont excessives.

Putain... Je suis jalouse ?!

J'ai toujours trouvé cette émotion ridicule, méprisante, enfermant le couple dans un cercle vicieux et presque malsain. En fait, je ne l'avais tout simplement jamais ressentie. Ce n'est franchement pas agréable.

— Tu fais quoi ? s'écrie Diane avec agitation.

Ah, j'ai loupé un passage.

— Du trial et de la descente, répète Gaëtan devant mon air perdu.

— Je ne sais même pas ce que c'est, remarque Amandine en riant.

— En VTT ? m'interroge la plus jeune avec des yeux écarquillés.

— Oui, je préfère. Certains le font avec une moto, mais je trouve que la sensation de contrôle est plus importante en vélo.

— C'est impressionnant, souffle Diane. Qu'est-ce que j'aimerais tenter !

Elle veut alors tout savoir et, au fur et à mesure que je raconte mes expériences, les paires d'yeux qui me regardent passent de dubitatives à admiratives. Plus personne ne parle, ils m'écoutent tous, intéressés, surpris, curieux.

— Ce n'est pas un peu dangereux ? me fait remarquer Claire.

Je ne dois pas me sentir agressée...

— Ça peut l'être, oui, admette-je.

— Comme tous les sports, ou presque, rembarre Diane. Regarde ce que le rugby a donné sur Gaëtan. Des oreilles difformes et des neurones en moins à force de prendre des coups sur la tête pendant les mêlées !

Je ne peux m'empêcher de pouffer.

— Merci, grogne Gaëtan en faisant mine d'être vexé.

— Tu aurais été trop parfait sinon, chuchoté-je, penchée vers lui.

— Tu admets donc que je le suis un peu quand même.

— Presque.

La soirée se poursuit à l'intérieur. Les cousines décident de pousser les meubles du salon et convainquent leur mère de mettre de la musique *country*. Elles me tannent même pour voir mes compétences, j'accepte volontiers de me soumettre à leur test. J'ai le droit à des applaudissements pour avoir réussi à suivre leur chorégraphie sans trop de mal. Au bout de quelques minutes, tout le monde nous rejoint. Ilian entraîne sa femme, leur rire complice est beau à entendre. Si Gaëtan a vécu proche d'eux, je ne m'étonne plus de sa gentillesse et de sa tendresse. Seules Blanche et Claire restent à l'écart, ce qui n'est pas plus mal.

— Je n'ai pas trop baissé dans ton estime ? s'enquiert Gaëtan en m'attrapant par la taille.

— Oh, tu es inquiet ? Parce que franchement, je suis déçue. Il n'y a pas eu beaucoup de révélations pour entacher ton image.

Son sourire limite arrogant est craquant, je l'embrasse du bout des lèvres.

— C'est tout ? se moque-t-il.

— Oui.

— Oui ? Non, mais, je rêve !

Il passe sa main dans ma nuque et pose sa bouche sur la mienne avec empressement. J'en oublierais presque que nous ne sommes pas seuls.

— Ça te dit que je te montre notre chambre ?

— Volontiers.

C'est main dans la main que nous souhaitons bonne nuit à sa famille et que nous nous éclipsons vers l'escalier. Je n'ai pas résisté à jeter un coup d'œil à Claire. Ses lèvres pincées m'indiquent bien qu'elle est jalouse. Je ne sais pas qu'elle était le plan de Blanche, mais j'espère que les choses sont claires.

Gaëtan n'est plus libre.

14

Gaëtan

J'ai le souffle court quand je m'allonge aux côtés de Naïs. Son corps nu et légèrement moite vient se blottir contre moi, mon bras s'enroule autour de sa taille. Sa main se perd sur mon torse. Je souris lorsqu'elle niche sa tête au creux de mon épaule.

— Dis donc, fais-je remarquer en caressant doucement son avant-bras, tu n'aurais pas crié plus fort que d'habitude par hasard ?

— Si, complètement.

Je ris, surpris encore une fois par son honnêteté.

— Dans un but précis peut-être ?

— Tu le sais très bien, me rembarre-t-elle.

— Oui, mais j'aimerais te l'entendre dire.

— Oh, d'accord ! Pour qu'une certaine personne sache que tu n'es plus disponible.

Je dépose un baiser sur son front, flatté, et aussi amusé par sa réaction.

— Ce n'était pas nécessaire, me moqué-je gentiment.

— Au moins, comme ça, je suis sûre.

Et elle embrasse la ligne de ma mâchoire avant de se caler plus confortablement. On dirait bien qu'elle est possessive. Je m'attendais à des questions de sa part, interrogations que je trouvais légitimes, mais rien ne vient.

Alors que j’entends sa respiration ralentir et devenir régulière, je cogite sans réussir à m’endormir. Ce n’est pas notre relation en soi qui me fait réfléchir, non, car elle se déroule parfaitement bien à mes yeux, c’est sur la façon d’amener Naïs à reconnaître que nous sommes un vrai couple. Je ne suis pas pressé, et je ne veux surtout pas la brusquer avec ça, j’aimerais juste qu’elle prenne conscience que notre histoire vaut le coup d’être vécue à fond. J’ai peur qu’un jour, elle freine subitement en se rendant compte que nous avons largement dépassé le cadre du plan cul. Pourtant, elle n’a pas l’air de se plaindre de ce qui se passe entre nous, j’ai donc espoir qu’elle accepte cette évolution, même si cela sort du cadre qu’elle avait énoncé au tout début.

On peut tous changer d’avis, non ?

Sans m’en rendre compte, je glisse dans les bras de Morphée et suis réveillé le lendemain par du mouvement à mes côtés. Quand j’ouvre un œil, je découvre Naïs en train d’arpenter la pièce en tenue d’Ève. J’aime ce naturel chez elle.

— Salut, murmuré-je en me redressant.

— Bonjour ! Je ne voulais pas te réveiller, désolée. Je cherche mes habits, tu n’aurais pas caché ma culotte ?

— Dans la poche de mon pantalon.

Naïs s’arrête et me regarde avec des yeux ronds, mais je tiens bon.

— Pardon ?

Mon rire lui fait lever les yeux au ciel, je reçois une de mes chaussettes en pleine tête.

— Très drôle, grogne-t-elle en se penchant pour regarder sous le lit. Les fétichistes, ça n’a jamais été mon truc.

J’ai une vue imprenable sur son postérieur, d’ailleurs je ne me prive pas pour l’admirer.

— Ah, te voilà, Coquine !

Naïs la jette sur le tas d’habit qu’elle a préparé, enfle une chemise de nuit très sage, et se tourne vers moi, une serviette à la main.

— Chacun son tour dans la salle de bain ? me demande-t-elle.

— Tu deviens pudique ? taquiné-je en me levant.

— Je ne veux pas te gêner dans ta famille.

— Aucun risque. Et puis, tu ne t’es pas vraiment retenue, hier, lui rappelé-je. Donc douche à deux, non négociable.

Nous restons tout de même sages pour ne pas réveiller tout le monde ni accaparer la pièce trop longtemps. Nous nous contentons donc de nous laver mutuellement sans gros dérapage coquin. Une fois habillés, nous descendons dans la cuisine avec un sourire un peu niais sur les lèvres. Oui, autant elle que moi.

— Bonjour vous deux, lance ma tante en s'affairant près du plan de travail.

— Besoin d'aide ?

— Il y a le plateau à amener dans la salle à manger, mon grand, merci. Bien dormi ?

— À merveille, répond Naïs. Qu'est-ce que c'est calme ici, ça change de la grande ville !

— Tu t'ennuierais vite, chuchoté-je.

— Pas si tu es avec moi, on aura plein d'idées pour s'occuper.

Je la pousse d'un coup de hanche avant d'aller poser mon fardeau sur la table. Mon oncle est en train de découper de belles tranches de pain, Naïs m'aide à installer bols, tasses, verres et couverts. Mes cousines arrivent au compte-gouttes, je suis soulagé de constater que Claire n'a pas dormi ici. Je profite d'ailleurs que Diane accapare mon invitée pour me rapprocher de Blanche.

— Je sais, soupire-t-elle avant même que je n'ouvre la bouche. Maman nous a caché que tu venais accompagné et j'ai voulu te surprendre.

— Je ne ressens rien pour elle, grimacé-je. Ce serait mieux que tu l'aides à passer à autre chose.

Blanche acquiesce, puis jette un coup d'œil à Naïs.

— Elle a l'air vraiment sympa.

— Oui, dis-je avec un sourire rêveur.

— Toi, tu es bien accro, en tout cas. Tu joues au cachottier depuis longtemps ?

— Quelques semaines. Ce n'était pas fait pour durer, au départ.

— J'espère que ça marchera comme tu voudras.

— C'est bien parti pour.

La preuve ? La voir discuter et rire avec ceux de ma famille. Elle est à l'aise, s'intégrant facilement. Elle papote sans problème avec les uns ou les autres. Lorsque j'arrive enfin à la sortir des griffes de ma plus jeune cousine, elle semble amusée.

— Dis-moi que ta tante ne m'en voudra pas si Diane s'est mis en tête de tester le VTT de descente ?!

— Je ne peux rien te garantir, blagué-je avec un petit rire.

— Purée, grogne-t-elle. Elle a même réussi à me soutirer mon numéro de portable ! Elle veut négocier avec ses parents de venir à Paris pendant quelques jours pour que je lui fasse découvrir mon sport.

— Tu lui as tapé dans l'œil.

— Faut croire !

L'ambiance est détendue, conviviale, familiale. Je me sens moins oppressé sans la présence de Claire. Ça fait pourtant un an que nous ne sommes plus ensemble et ça n'avait pas duré bien longtemps. Elle paraissait parfaite au départ, mais je me suis réellement ennuyé avec elle. J'ai du mal à comprendre pourquoi elle a accepté de venir, notre rupture était pourtant sans équivoque.

Je décline l'invitation de rester à déjeuner, j'aimerais profiter de Naïs en tête à tête. Oui, c'est égoïste, j'assume. Du bout des lèvres cette dernière accepte de revenir pour une soirée *country* dans quelques semaines. Mes zygomatiques tirent à force d'être sollicités, ce repas de famille aura été une vraie réussite.

— Il va falloir que tu progresses, la taquiné-je alors que nous rassemblons nos affaires.

— Mince alors, je vais devoir me dégoter un bon professeur !

— Très drôle, bougonné-je.

— Je pourrais demander à Diane, fait-elle mine de réfléchir.

Je lui balance un oreiller à la figure et son rire retentit dans la chambre.

— On se trouve un resto sur la route ? propose-t-elle une fois sa valise bouclée.

— Bonne idée !

A priori, elle non plus n'a pas envie que notre week-end se termine déjà. Je comptais lui proposer quelque chose de similaire, je suis ravi que ce soit elle qui ait pris l'initiative, ça veut dire beaucoup. Malgré ce qu'elle pense, nous sommes sur la même longueur d'onde. Il faudra juste que je lui ouvre les yeux tout en douceur.

Les embrassades ne durent pas longtemps, et quand je ferme la porte de ma maison d'enfance, je me sens léger, serein, confiant. Il suffit d'ailleurs que je me tourne vers Naïs pour comprendre qu'elle n'est pas

étrangère à cette sensation de plénitude. Main dans la main, nous approchons de ma voiture lorsque j'aperçois une silhouette qui semble attendre au portail. Une personne qui hésite visiblement à entrer, mais qui, en nous remarquant, se dirige vers nous d'un pas alerte.

— Bonjour, lancé-je poliment. Vous cherchez quelqu'un ?

— Oui, me répond l'homme en s'arrêtant pile en face de moi. C'est toi que je suis venu voir, Gaëtan.

Je perçois Naïs se rapprocher de moi. J'ai une boule dans la gorge qui grossit sans que je n'en comprenne vraiment la raison. Ce type me met mal à l'aise. Il n'a pas l'air méchant ni agressif. Non. Il y a juste quelque chose dans son physique qui me chiffonne. D'où connaît-il mon prénom ?

— Vous êtes ? demandé-je un peu plus froidement.

— Je m'appelle Alain. Je ne sais pas comment te le dire, ...

Je déglutis. Il paraît gêné, passant une main dans sa nuque. Son regard se plante alors dans le mien, je constate qu'ils sont d'un beau vert. Troublant.

— Gaëtan, je suis... je suis ton père. Désolé, ça fait cliché, mais... je voulais te rencontrer, enfin.

Ce sont les doigts de Naïs s'enfonçant dans ma main qui me font réagir. Je grogne et effectue un demi-tour en entraînant la jeune femme derrière moi. L'autre ne proteste pas.

— Tu le connais ? Gaëtan ! Ce type, c'est ton père ? m'interpelle Naïs d'une voix où perce l'incompréhension.

— C'est compliqué, répliqué-je en la tirant vers la voiture.

Je ne me retourne pas. Je ne veux pas le voir. Évidemment, je savais que j'avais un père. Tous les enfants en ont un, sauf qu'il n'a jamais existé pour moi. Pourquoi vient-il maintenant, et ici, après presque trente ans d'absence ? Je suis en colère et claque la portière trop vivement. Naïs s'est installée à mes côtés et tourne son visage vers moi. Je ferme les yeux quelques secondes avant de mettre le contact.

— Je suis désolé, murmuré-je à son intention alors que nous franchissons le portail.

Alain... mon soi-disant « père », s'est dirigé vers la maison, et mes doigts serrent violemment le volant. Non, je ne veux pas savoir ce qu'il a à me dire. C'est trop tard. Beaucoup trop tard.

— On peut reporter notre déjeuner, si tu veux, me propose-t-elle doucement.

Merde. Il va tout gâcher, en plus.

— Je n'ai plus très faim, constaté-je amèrement.

— Ce n'est pas grave. Tu n'as qu'à me déposer chez moi.

— OK.

Je ne serai pas de bonne compagnie. Je m'en veux, mais je ne peux même pas desserrer mes dents. Je ne pourrais rien avaler non plus. Pas après l'avoir vu, lui.

Le silence devient un peu pesant, je n'arrive pas à me le sortir de la tête. C'est une vraie bombe qu'il vient de me lâcher, je n'avais pas du tout envie de pouvoir mettre un visage sur celui qui n'a pas été présent pour moi, à aucun moment de ma vie. J'ai grandi sans lui, je me suis construit en sachant qu'il était parti, que je ne le verrai jamais. J'ai l'estomac qui se tord et une goutte de sueur glisse sur ma tempe. Je ne dois pas être beau à voir.

Le trajet se déroule sans que nous n'échangions un mot de plus. Je suis tourné vers le passé, vers cette haine qui remonte petit à petit. Rien n'y fait, je ne pense qu'à lui.

Arrivé à destination une bonne heure plus tard, je me tourne vers Naïs qui hésite à sortir.

— Je suis là si tu as besoin d'en parler.

— Non, dis-je un peu trop abruptement. C'est gentil, mais... pas maintenant.

— D'accord.

Elle a un petit sourire triste qui me pince le cœur. Ses doigts viennent caresser mon avant-bras, puis la portière s'ouvre.

— Je ne voulais pas gâcher notre week-end, lâché-je avant qu'elle ne referme.

Naïs se contente de hocher la tête pour acquiescer. Son regard me sonde une dernière fois, elle soupire, et rejoint son immeuble sans rien ajouter. Je ne sais pas si elle m'en veut de ne pas me dévoiler alors qu'elle s'est ouverte à moi. Là, j'avoue, je n'arrive pas à gérer.

J'envoie un texto à Caro pour savoir si je peux passer. Quand elle accepte, je roule jusque chez elle en ruminant mes idées noires.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? me demande-t-elle en ouvrant la porte de leur demeure. Bon sang, tu as une sale tête ! Entre !

Je ne réponds pas tout de suite à sa question, préférant aller me servir un verre dans le salon. Oui, j'ai mes habitudes ici. Je m'affale sur un fauteuil et avale mon martini rouge, cul sec.

— Tu veux bien m’expliquer ?

Caro s’assoit en face de moi, sur le canapé, puis me scrute d’un regard inquiet. Je soupire, enfonce ma tête dans le dossier, et ferme les yeux.

— Mon... père a débarqué chez mon oncle.

— Oh.

Ouais, c’est exactement ça. Comment peut-il surgir après tout ce temps et me dire qu’il veut me connaître !?

— Tu lui as parlé ?

— Non. J’ai fait demi-tour. Putain ! Qu’est-ce qu’il espérait donc, hein ? Que je sois euphorique face à son apparition ? Que j’oublie toutes ces années d’absence ?

Caroline reste muette, mais je l’entends se déplacer. Je la regarde s’agenouiller à côté de moi et poser sa main sur mon avant-bras.

— Tu as toutes les raisons de lui en vouloir, me rassure-t-elle. C’est normal, je trouve. Il te faut du temps pour digérer et faire le point sur ce que tu veux, toi.

Je me ressers un verre que je descends tout aussi vite. Petit, j’étais le seul à la maison à appeler Ilian, Tonton, et non Papa. J’ai fini par me poser des questions et ils m’ont offert un album rempli de photos de ma mère, la sœur de mon oncle. Le visage de Priscillia a donc hanté mes rêves de gosse. J’ai appris à l’aimer, à accepter qu’elle était morte en me donnant la vie. Quand j’ai demandé où était mon papa, Ilian m’a répondu qu’il ne faisait plus partie de nos vies bien avant la naissance. Il n’existait pas pour moi, voilà tout.

Pour m’ôter un doute, j’appelle mon oncle, refusant d’écouter les conseils de Caro et de repousser au lendemain. J’ai besoin de savoir.

— Un dénommé Alain est venu me trouver devant chez vous... S’agissait-il de mon père ? attaqué-je un peu brusquement.

— Je ne pensais pas qu’il reviendrait, murmure mon oncle, pas après tout ce temps.

— Réponds à ma question !

— Oui, c’est bien lui. Alain Questreaux.

— Bordel.

— Je suis désolé que tu l’apprennes de cette façon-là. Il...

— Non, stop. Je ne veux rien savoir de plus.

Je raccroche de mauvaise humeur. Je ne voulais même pas connaître son nom en entier. Je passe une demi-heure à ruminer sous la vigilance de

Caro. Elle a tenté plusieurs fois de lancer la conversation, sur d'autres sujets, mais je n'ai fait que grogner et boire. Comme si je pouvais oublier cette perturbation en me saoulant.

Lorsque je décide qu'il est temps que je rentre, que j'ai assez importuné ma meilleure amie, je vois que mon état l'inquiète. Elle me suit jusque dans l'entrée après avoir dit deux mots à Luna.

— Tu ne veux pas rester ? propose-t-elle au moment où je pose ma main sur la poignée.

— Non. J'suis pas d'bonne compagnie, ce soir. Même Naïs a pas voulu m'voir.

— D'accord, mais... tu as un peu bu, Gaëtan. Ce serait plus prudent.

— Laisse tomber, marmonné-je en ouvrant la porte.

— Gaëtan ! m'interpelle Vince en débarquant.

Il a un petit signe de tête à l'intention de Caro qui me fait grimacer. Elle a dû l'appeler en renfort.

— Je vais bien...

— Non, tu as bu. Reste. Luna t'a préparé une chambre.

Vince m'attrape par les épaules et me fait faire demi-tour. Je me laisse conduire sans résistance. La tête me tourne un peu.

— Tu auras les idées plus claires demain, me chuchote-t-il.

Je n'ai pas vraiment conscience de ce qui se passe ensuite. Je sens juste mon corps se détendre sur une surface moelleuse, mes yeux se ferment tout seuls.

Tandis que le réveil annonce dix-neuf heures, Luna, la gouvernante de Vince, entre dans la pièce avec un plateau. Un encas, une bouteille d'eau et deux aspirines y trônent. J'avale le tout en mode automatique, puis me rendors aussitôt, souhaitant oublier ce qui se passe pour quelques heures encore.

Autant dire qu'avec tout cet alcool avalé à jeun hier, ma gueule de bois n'est pas de tout repos. La langue pâteuse et les yeux douloureux, je me refais le film de la soirée et sors péniblement de mon lit pour aller remercier ma meilleure amie. Et m'excuser au passage du mauvais spectacle donné la veille.

— Ce n'est rien, me répond-elle en portant sa tasse de café à ses lèvres.

Je m'installe face à elle sur la grande table de la salle à manger et accepte volontiers le breuvage noir, bien corsé, que me propose Luna.

— Comment tu te sens ? s'inquiète Caro face à mon silence. Pas physiquement, ça je m'en doute. Comment tu gères la nouvelle ?

— Mieux qu'hier. Ça ne va rien changer pour moi. Je ne le veux pas dans ma vie.

— OK.

— Tu n'es pas d'accord, c'est ça ?

— Je n'ai pas mon mot à dire, Gaëtan. C'est ta vie. Ta famille. Mais... s'il est revenu, c'est qu'il a peut-être des explications à te donner. Des excuses, aussi. À ta place, je crois que je voudrais savoir. Juste savoir. Pas le laisser entrer dans ma vie, juste l'écouter.

Je médite ses paroles alors que Vince nous rejoint et l'embrasse tendrement avant de prendre place. Je comprends le point de vue de Caroline, mais je vais avoir besoin de temps pour y penser calmement. Là, je réagis à chaud.

Après le petit déjeuner, je rentre à mon appartement pour me changer avant d'aller au boulot, bien frais et dispo... super. J'envoie un message à Naïs en priant pour qu'elle le lise rapidement.

[Je tenais à m'excuser pour hier, je n'ai pas su gérer ce qui me tombait dessus. Dis-moi quand je peux t'appeler pour t'expliquer.]

[Ce soir, vers 21h, je serai dispo.]

Je ne m'attendais pas à recevoir une réponse rapidement, cela me soulage que ce soit le cas. C'est toutefois un peu froid, je comprends bien pourquoi. Je n'ai pas été très agréable, hier. La journée me semble donc interminable, je culpabilise et je croise les doigts pour qu'elle comprenne. Il faut que je lui explique mon comportement.

— Salut, décroche-t-elle. Tu vas mieux ?

— Oui. Encore une fois, je suis désolé pour hier.

— Je peux savoir ce qu'il s'est passé ? Tu es en froid avec ton père ?

— Je... je ne le connais pas, en fait.

— Quoi ? s'étonne-t-elle d'une voix incrédule.

— C'était la première fois que je le voyais.

Un blanc sur la ligne me répond, elle doit être surprise.

— Eh ben... ça a dû être un choc, effectivement.

— Complètement, soupiré-je. J'ai des comptes à régler avec mon oncle et ma tante.

— J'imagine bien. Bon, excuses acceptées alors.

Ça peut paraître exagéré, mais sa réaction m'apaise. Je ne voulais vraiment pas la vexer.

— Tu me dois un resto', en profite-t-elle pour me glisser.

— Ça marche, accepté-je de bon cœur. Demain soir ?

— Validé ! À demain, Gaëtan. Et n'hésite pas si tu as besoin de m'en parler.

— Merci.

Cette nana ne se rend même pas compte de la place que notre relation est en train de prendre dans nos vies. En tout cas, je suis bien content de l'avoir trouvée et je ferai tout pour la garder.

À moi maintenant d'arriver à gérer le débarquement inopiné de mon « père ».

15

Nais

En sortant du boulot, j'ai encore du temps devant moi avant de retrouver Gaëtan pour notre dîner au restaurant. Ça fait rendez-vous très officiel, mais après la rencontre de sa famille, je crois que tout me paraît presque normal. Ce qui devrait m'inquiéter, non ? Pourtant, aucune angoisse cette fois-ci, juste de la hâte alors que je l'ai vu ce week-end quand même. J'avoue être curieuse d'en apprendre plus sur son enfance qui n'a pas l'air aussi rose et calme que ce que j'avais pu imaginer. Je comprends mieux sa réaction quand ce type est venu lui parler. Il ne le perçoit peut-être pas comme ça, mais il a sûrement eu de la chance de ne pas avoir vécu avec lui. Un papa absent n'est pas forcément la pire chose qui soit. Parce que je ne souhaite à personne de devoir vivre avec un homme indigne d'être père.

Croyez-en ma propre expérience...

Je vois d'ailleurs les effets néfastes de notre vie avec lui sur les traits de ma mère. Elle dort quand je passe, mais son visage aminci ne m'échappe pas. J'ai l'impression qu'elle dépérit et ce constat me broie le cœur. C'est à cause de moi qu'elle est ici, dans cette maison de repos qui ne lui convient visiblement pas. Il va falloir que je réfléchisse à la sortir d'ici, à la garder chez moi. Je ne sais pas si je serai capable de supporter cette charge, cette angoisse, et de gérer correctement ses besoins. Je ne veux pas non plus imposer cette situation à Gaëtan, tout ça me mine.

Je sors de la résidence avec la poitrine comprimée. Un vague espoir renaît lorsque j'aperçois Agathe, la vieille femme au regard si particulier. Elle est assise sur ce banc, toujours le même, comme si c'était un peu son repère et je décide de m'arrêter pour discuter avec elle.

— Bonsoir, Agathe. Puis-je m'asseoir ?

— Bien sûr, Athénaïs. Comment va votre mère ?

— Je crois que c'est de pire en pire, murmuré-je, surprise de me confier aussi facilement.

— Oh, se contente-t-elle de dire en posant une main sur mon avant-bras.

— Je... elle doit se sentir bien seule, ici... C'est ma faute... je n'arrivais plus à l'aider.

— Là, là, m'apaise-t-elle alors que ma voix s'enrouait. Je comprends.

Je cligne plusieurs fois des paupières pour chasser mes larmes. Je ne suis pas si émotive en temps normal, il faut que je me ressaisisse. Je dois être plus forte. Pour ma mère.

— Vous... je ne veux pas abuser, commencé-je, gênée. Mais... est-ce que vous pourriez lui rendre visite ? Ou juste lui parler un peu ?

— Ça ne me dérange pas, j'ai bien besoin de compagnie, moi aussi.

Je me sens redevable. Et coupable. Coupable de demander à une tierce personne, à une inconnue, de s'occuper de ma mère. De pallier mon manque de disponibilité.

— Arrêtez de culpabiliser, me gronde Agathe comme si elle lisait dans mes pensées. Vous faites votre possible et c'est tout à votre honneur. Ceux qui doivent se sentir coupables, ce sont ceux qui abandonnent, qui oublient, et qui ne font pas leurs devoirs envers leurs proches.

Je ne dis rien, étonnée par la véhémence de ses derniers propos. Je grimace en réalisant qu'elle est peut-être seule, laissée de côté par les membres de sa famille, d'où son amertume. Elle gagne d'autant plus ma sympathie.

— C'est vraiment gentil de votre part, remercié-je, émue.

Sur le chemin du retour, j'envoie un message à Gaëtan. J'ai besoin de me vider la tête avant notre rendez-vous.

**[Est-ce que ça te gênerait de venir me chercher au gymnase ?
20h30 ? Promis, j'aurai pris une douche après le sport ;)]**

[Aucun problème. À tout à l'heure, Naïs.]

Pourquoi je frissonne en lisant sa réponse ? J'en sais rien et je secoue la tête avant d'appeler Olivie pour faire du covoiturage.

— Je ne suis pas sûre de tenir tout l'entraînement en entier, me prévient-elle quand je monte à côté d'elle.

— Pas de souci. Pars quand tu veux, Gaëtan vient me récupérer.

— Oh, le type de la dernière fois ?

— Oui.

Le regard qu'elle me coule me met mal à l'aise. Et son sourire un peu niais me fait lever les yeux.

— Dis donc, ça devient sérieux, non ?

— Peut-être, grogné-je du bout des lèvres.

— Oh, bah, quand même ! Il vient te voir lors de la fête annuelle, tu l'amènes se frotter aux gars, et maintenant, il passe carrément te chercher ? C'est cool. Je suis contente que tu te cases.

Ma bouche se pince. Mon cœur bat plus vite et je préfère ne pas répondre. Oui, dit comme ça, ça paraît évident. Je pourrais même rajouter qu'il m'a déjà présentée à sa famille.

Bordel.

Je suis en train d'entrer dans une vraie relation de couple. Une vraie de vraie ! Avec tout ce que ça veut dire : l'engagement, les responsabilités, les comptes à rendre... Je ferme les yeux pour taire cette angoisse qui me prend aux tripes. Ce n'est pas négatif. Non, pas avec lui. C'est un type bien, honnête, droit dans ses bottes. Il est gentil, attentionné. Il ne me fera pas de mal. Il ne changera pas au bout de quelques mois pour asseoir son emprise sur moi.

Je déglutis et suis soulagée d'arriver au gymnase. J'ai vraiment besoin de me dépenser là. Je souffle en apercevant Taylor, mais je me rassure, il n'aime pas se mélanger à nous, de toute façon. Il suit un entraînement physique à part, pour les champions, bien sûr. Ce que nous ne sommes pas à ses yeux. Je range mon sac dans l'un des casiers du hall, ne perdant pas de temps à passer au vestiaire puisque je suis déjà en jogging. J'ai glissé une jupe en jean et une chemise légère pour ce soir ainsi que des bottines noires, tenue que les adhérents d'ici ne m'ont jamais vue porter.

Ça casserait mon image de dure à cuire.

Je souris toute seule à cette pensée. Non, en réalité, ça entraînerait juste des taquineries insupportables. Je les connais. Les gars seraient capables de me demander de venir tout le temps en robe pour rouler avec sur mon vélo ! J'évite de trop leur tendre des perches, voilà tout.

Au bout de quarante-cinq minutes, je suis en nage. Ma tête s'est vidée au fur et à mesure des exercices, ça fait un bien fou ! Je suis plus sereine. Je m'accorde encore un petit quart d'heure pour pratiquer un peu de trial et je m'arrête là, un peu plus tôt que d'habitude, mais j'ai une douche à prendre.

— Allez, va te faire belle, crie Olivia en me voyant ranger mon matériel.

— Ouh ! Un rencard ? s'écrie Jules avec un sourire narquois.

C'est si étonnant que ça ?

Je me contente d'un salut général avant de quitter la salle. Merci Olivia d'avoir lancé une bombe comme ça devant eux. Je vais en entendre parler pour un moment ! Déjà que la venue de Gaëtan la dernière fois avait bien fait jaser... Faut croire que je cherche.

C'est tout de même avec un petit sourire que je me dirige vers le hall pour récupérer mon sac. Après, direction les vestiaires pour me changer. Taylor me barre le passage. Une bouffée de haine m'envahit aussitôt, je peine à la contrôler. Je le contourne en l'ignorant, aucune envie de m'arrêter pour écouter s'il a quelque chose à me dire. Il ne mérite pas que je m'intéresse à sa personne. Je ne réagirai pas devant ses enfantillages.

J'enlève le cadenas, ouvre la porte métallique et me penche légèrement pour attraper mon sac. C'est à ce moment-là que je sens une forte poussée dans mon dos. Je me retrouve dans le casier. Ma tête cogne le mur d'en face. Des mains me poussent les pieds pour que j'entre intégralement dans cet espace plus que réduit. Le claquement sec qui résonne à mes oreilles m'indique que l'on vient de m'enfermer.

Putain !

Une boule me serre la gorge, je me redresse comme je peux, tenant à peine debout. Je tente de garder mon calme, mais ma respiration accélère sans que je n'arrive à la contrôler. Mes doigts palpent, griffent, puis tapent carrément sur les parois.

— Laissez-moi sortir ! Bordel ! Ouvrez-moi !

Des larmes envahissent mes yeux alors que ma poitrine semble se ratatiner sur elle-même. J'étouffe. Je ne supporte pas d'être enfermée, surtout dans un endroit si étroit. Des souvenirs remontent. Je me mets à

crier de plus belle, espérant que quelqu'un, dans la salle, m'entende et vienne me libérer.

Je ne veux pas revivre ce cauchemar.

Et pourtant. Quels que soient mes efforts pour maintenir mon passé loin de ma mémoire, être prisonnière à nouveau fait tout exploser dans mon crâne. Je plonge dans ce calvaire tout en continuant à hurler pour que l'on me sorte de là.

Dix ans. Ça fait presque dix ans qu'il m'a menottée aux barreaux de mon lit...

J'ai désobéi... je suis sortie. Sans son autorisation, et j'en paie le prix fort, maintenant.

J'ai beau tirer de toutes mes forces, mon lit ne bouge plus. Mes doigts sont un peu engourdis et du sang a coulé sur mon avant-bras et sur le sol. Je ne peux pas m'échapper. Je suis piégée, menottée, enchaînée dans ma propre chambre.

Depuis trois nuits et deux jours.

Je le hais.

Je n'avais pas le droit de voir mes amies du lycée en dehors des heures de cours. Je devais directement rentrer à la maison pour m'occuper du ménage et préparer le repas. Ma mère bossant tard à l'usine, je la soulageais au maximum pour les tâches ménagères. Je savais sinon que mon père allait lui faire des reproches à elle alors qu'elle revenait exténuée par sa longue journée de travail. Ce qu'il ne pouvait pas comprendre, lui. Il restait tout le temps à la maison, buvant bière sur bière, regardant la télévision ou jouant aux cartes avec ses amis tout aussi machos et méprisables que lui.

Pas de sortie, pas de vie sociale.

Et pourtant, ce soir-là, j'ai enfreint ses règles.

Je suis restée cloîtrée dans ma chambre jusqu'à vingt-et-une heures avant de m'échapper par la fenêtre. Cela a été ma meilleure soirée de toute mon adolescence ! Une fête chez Marie, ma seule amie, qui venait d'avoir dix-huit ans. Je ne pouvais la louper. Je ne voulais pas passer à côté de cette unique occasion. Je prenais un risque, oui, mais pas pour rien, pas pour n'importe qui.

Inconsciemment, je devais savoir que cela allait mal finir, car j'en ai profité à fond. J'ai perdu ma virginité, ce soir-là. J'ai bu à en avoir le tournis pour la première fois. J'ai dansé, j'ai ri, je me suis rapprochée de certains camarades. Je me suis tout simplement amusée. J'avais l'impression d'être vivante et j'ai réalisé à quel point mon père avait gâché mon enfance en me séquestrant à la maison.

La chute a été rude, brutale, et dans tous les sens du terme.

Il m'attendait dans ma chambre.

Je suis repassée par la fenêtre pour rentrer sans me faire attraper. J'aurais dû m'enfuir quand je l'ai aperçu. Mon père s'est rué sur moi, je ressens encore le picotement de ma peau échauffée après sa gifle.

Maintenant, pour me punir, il m'a menottée aux barreaux de mon lit en fer forgé. Il a serré tellement fort en me hurlant dessus que j'ai le poignet en feu. Je pensais que ça ne durerait pas, que ma « leçon » s'arrêterait au lever du soleil, mais non. Je suis toujours attachée et personne n'est venu me voir.

Impossible de me détacher. J'ai mal à l'épaule à force de tirer et mon lit n'a bougé que de quelques centimètres. Il touche le mur des deux côtés. Ma chambre ressemble à un rectangle de cinq mètres de longueur seulement. Mon bureau fait obstacle. Jamais je n'atteindrai la porte, ni même la fenêtre.

Et pour espérer quoi, de toute façon ?

Je ne pourrai pas sortir. Il faut que j'arrive à me libérer. J'ignore combien de temps il va me laisser comme ça, combien de temps je vais subir cet enfermement forcé. J'ai crié toute la journée aujourd'hui, et encore plus quand j'ai entendu ma mère rentrer, sauf qu'il n'y a eu aucun mouvement. Elle risquerait gros à venir, je le sais bien. Je ne veux pas qu'elle subisse sa colère à cause de moi.

Je dois m'en sortir toute seule.

En me contorsionnant, j'arrive à me mettre sur le lit pour prendre quelques heures de repos, seulement je me réveille dès que je bouge. La pression sur mon poignet est trop forte. Je finis par prendre mon oreiller et par dormir par terre, la main un peu surélevée, du coup. Je serre les dents pour ne pas craquer. Il me rabaisse, mais je tiendrai bon. Il réussira peut-être à m'affaiblir, physiquement. Une seule chose de sûre, je garderai l'esprit combatif quoi qu'il m'en coûte.

J'ai dû pisser par terre, sous mon bureau.

J'ai essayé de me mettre le plus loin possible pour ne pas avoir l'odeur, mais je ne tenais plus. Je pleure de rage et de dégoût. Je le hais pour ce qu'il me réduit à faire. Je ne suis pas un chien, bordel !

Je passe la journée à somnoler, entre épuisement et moment de lucidité. Je perds un peu la notion du temps. Marie doit s'inquiéter. Le lycée a dû appeler pour mes absences. Alors, pourquoi je suis encore enfermée ici ?

Je suis réveillée par des voix. Je tends l'oreille, il y a du monde en bas. Je les entends. Ce sont deux voix masculines. Leurs propos ne sont pas distincts, je reconnais le rire de mon père. Ça doit encore être son pote, ce Maxime qui rit à toutes ses blagues et que j'ai vu une fois mettre une claque sur les fesses de ma mère, déclenchant les gloussements de mon enfoiré de paternel. Je ne sais pas ce qu'il est venu fabriquer ici, mais j'ai bien l'impression que le ton monte. Ils pourraient ne pas être d'accord pour une

fois. En tout cas, j'essaye d'en profiter, d'attirer son attention. Je fais du bruit, tape du pied, tente de crier malgré mon extinction de voix. J'ai trop hurlé ces derniers jours, j'ai la gorge qui pique, et les cordes vocales complètement HS.

Personne ne réagit et la porte claque.

Putain, je vais rester combien de temps comme ça ?!

J'ai soif.

J'ai faim à en avoir mal au ventre. Les crampes sont bruyantes et douloureuses.

J'ai comme des hallucinations maintenant. J'ai l'impression que les murs se rapprochent de moi.

Je m'assois au sol, dos contre mon lit, et ramène mes genoux contre ma poitrine. Je me fais la plus petite possible, mais j'ai peur d'être écrasée. Des larmes coulent, la sueur me trempe le front, et je ne peux détacher mon regard de ces putains de murs qui se déforment, qui s'allongent ou qui se rétrécissent. Dans tous les cas, ils rampent vers moi, glissent lentement sur le plancher, se penchent pour venir me toucher, me faisant me sentir mal, sans importance, insignifiante. Coincée.

Je vais mourir broyée.

Je fixe cette porte qui ne s'ouvre pas, qui m'est inaccessible. Cette porte qui est ma seule issue de secours...

J'ai du mal à émerger de mon sommeil et à comprendre ce qui me tire ainsi des bras de Morphée. Je me suis assoupie d'un seul coup, complètement épuisée. Je crois d'ailleurs rêver, je me frotte les yeux plusieurs fois. Oui, la porte est bien en train de s'ouvrir. J'ignore si c'est

une bonne ou une mauvaise chose, alors, en attendant de savoir, je me rallonge et je ne bouge plus, gardant les paupières à moitié ouvertes.

C'est ma mère.

Je me redresse tellement vite que j'en ai le tournis. Je pose ma main libre au sol pour ne pas m'écrouler, je respire lentement alors que je la sens à côté de moi. J'ai du mal à distinguer son visage, mais quelque chose me chiffonne. Elle a les cheveux en bataille et des taches foncées près de ses lèvres.

Ne me dites pas...

Il l'a frappée ? J'ai bien entendu du grabuge, tout à l'heure, juste avant que je ne sombre dans l'inconscience.

Putain, elle a pris des coups. J'enrage. Il ne s'arrêtera donc jamais ?

— Je vais te détacher, me murmure-t-elle en approchant de mon poignet.

Qu'est-ce qui s'est passé pour qu'elle réussisse à avoir la clé ?

Je ne dis rien, je ne veux pas ruiner tous ces efforts en faisant du bruit. Je suis d'ailleurs obligée de mordre l'intérieur de mes joues pour ne pas hurler quand elle ouvre la menotte. Ma chair blessée a dû commencer à cicatriser autour du métal. Je ne peux empêcher un gémissement de douleur en récupérant mon poignet. Je me rassure en me disant que mes doigts bougent toujours.

— On va te soigner.

— Allons-nous-en, me forcé-je à dire d'une voix rauque.

Ma mère m'aide à me relever, je n'ai plus de forces dans les jambes et je vacille sur les premiers pas. Descendre l'escalier va me demander beaucoup d'efforts, mais je le ferai, je veux partir d'ici.

Le rez-de-chaussée est éclairé. Lorsque nous arrivons en bas, je jette un œil à ma main. Elle n'est pas belle à voir. L'entaille est profonde et irrégulière, boursoufflée, presque noire. Je détourne le regard avant de vomir. Et je remarque que mon père est allongé sur le sol, inconscient.

— Ça fait une demi-heure, chuchote Virginie en se tordant les mains. Il n'a toujours pas repris connaissance.

— Laisse-le pourrir là où il est, dis-je, hargneuse comme jamais.

— Je... non... je ne peux pas.

Elle se précipite sur le téléphone. Bon sang, c'est elle qui a le visage tuméfié pourtant ! Je ne comprends pas pourquoi elle appelle les secours. Je n'insiste pas là-dessus. Il est juste hors de question que nous les attendions, que nous replongions dans ce calvaire une fois qu'il sera réveillé. Non, nous avons une occasion en or de nous échapper, de fuir loin de ce monstre et je vais la prendre. J'attrape donc ma mère par le bras, chope au passage son sac à main et quelques affaires avant de sortir et de claquer la porte de cette maison.

Jamais plus nous n'y remettrons un pied. C'est fini.

Nous sommes enfin libres.

16

Gaëtan

Je siffle tout en me rapprochant de ma destination. J'ai beau vivre un chamboulement important dans ma vie, je crois bien que je n'ai jamais été aussi heureux. Et c'est grâce à elle. Je sais que je n'ai pas été très agréable dimanche. J'ai refusé de parler de mon père avec elle, je me suis même réfugié chez Caro pour boire. Réaction très mature... Au lieu d'être vexée et de m'en vouloir, Naïs s'est mise à ma place pour comprendre et pardonner. J'ai envie de me racheter, je me sens minable de l'avoir un peu rejetée ce jour-là, elle qui avait fait énormément d'efforts pour me suivre dans ma famille.

J'aurais pu la perdre.

Mais elle est vraiment extraordinaire, cette nana.

Je me gare devant le gymnase en me disant que je ne dois pas laisser passer ma chance avec elle. Je veux me faire pardonner, cette soirée au resto' n'est que le commencement. J'aimerais aussi lui ouvrir les yeux sur ce qui se passe réellement entre nous. Nous ne pouvons pas continuer à avancer sans mettre des mots sur notre relation, ce serait aller droit dans le mur, se mentir sur nos sentiments. Je veux être tout à fait honnête avec elle. Le simple plan cul régulier et exclusif ne me suffit plus. Disons que la manière dont elle agit avec moi me fait dire qu'elle a, elle aussi, dépassé ce stade. La question est de savoir si elle l'acceptera ou pas. Est-ce qu'elle

arrêtera tout en se rendant compte que nous avons largement franchi la ligne qu'elle avait fixée ?

Du coup, j'hésite à lui en parler. Je suis peut-être un peu lâche là-dessus, mais ce que l'on a est tellement bien que je n'ai pas envie de tout gâcher en la mettant devant la vérité. Même si, pour moi, il va falloir que nous nous disions clairement les choses à un moment ou un autre.

En sortant de la voiture, je me demande si je dois aller l'attendre à l'intérieur. D'un côté, je ne veux pas empiéter sur son espace vital, ni m'imposer devant ses amis, mais de l'autre, j'ai hâte de la revoir et de lui montrer cette impatience, qu'elle sache qu'elle compte pour moi. Finalement, je me décide et me dirige vers le gymnase en priant pour que ma venue ne la gêne pas.

En passant la porte d'entrée, je ne m'attendais pas à ce spectacle. J'avoue qu'il me faut quelques secondes pour comprendre la situation.

— Ouvrez ! Ouvrez-moi ! Bordel ! Laissez-moi sortir !

Ces cris déchirants me percutent de plein fouet.

Naïs ?!

Je reste figé devant ses appels au secours. On dirait même qu'elle pleure. Bordel. Je percute enfin en apercevant Taylor près d'un casier. Il essaye de refermer un cadenas tout en maintenant la porte avec son pied et sa main. Mon sang ne fait qu'un tour. Elle est à l'intérieur, putain !

Je me précipite, la poitrine comprimée en entendant la détresse de Naïs. Quel enfoiré ! Arrivé à sa hauteur, je me rue sur lui, le poussant de toutes mes forces. Taylor s'écrase au sol avec un grognement mécontent. J'aurais bien envie de lui foutre mon poing dans la gueule, mais le plus important est de délivrer la jeune femme qui continue de tambouriner à la porte. Mes doigts tremblent dans la précipitation, je peste quand je dois m'y reprendre à deux fois avant d'enlever le cadenas et de pouvoir enfin la libérer.

Je n'ai pas le temps de me pousser, Naïs sort en trombe, me bousculant au passage, tellement fort que j'en tombe à la renverse. Elle a l'air déboussolée, le regard emplis de douleur et d'incertitudes. Sa poitrine se soulève à un rythme effréné, ses cheveux sont tout en désordre, des larmes coulent encore sur ses joues. Elle les essuie d'ailleurs rageusement et renifle. Du bruit sur le côté attire notre attention : Taylor est en train de se relever.

Oh, merde !

Un râle de colère échappe à Naïs qui se dirige furieusement vers lui. Ce connard affiche un air réjoui. Ouais, il doit être fier de lui, en plus.

— T'as peur du noir ? la provoque-t-il alors qu'elle ne ralentit pas une seconde.

Ça va mal finir.

Naïs ne répond pas à sa provocation. Enfin... pas avec des mots. Elle préfère lui mettre son poing directement en pleine face. Le craquement qui résonne me fait froid dans le dos. Elle a dû lui péter le nez, il n'a même pas eu le réflexe d'esquiver.

Son cri de douleur se répercute entre les murs, j'aperçois alors une porte au fond s'ouvrir. Olivie, les trois types de la dernière fois et d'autres personnes accourent. Vu l'expression de leur visage, ils ne comprennent rien à la situation.

— Enfoiré ! crache Naïs en s'avançant encore vers Taylor qui a le bon goût de reculer cette fois-ci.

Il se tient le nez, du sang coule le long de son avant-bras. Il ne s'attendait visiblement pas à ce qu'elle réagisse de la sorte. Je ne sais pas exactement pourquoi elle est dans cet état, mais je me demande si cela n'a pas un lien avec sa cicatrice, avec le fait d'avoir été menottée, retenue contre sa volonté. Ça doit laisser des marques à l'intérieur. En tout cas, elle a l'air déterminée à lui montrer qu'il a largement dépassé les limites.

Je me relève et me dirige vers eux sans précipitation. Pas pour lui laisser le temps de le frapper à nouveau, même si l'idée est tentante, mais parce que je redoute sa réaction si je suis trop brusque. Un coup part d'ailleurs avant que je n'arrive près d'elle. Taylor, avertit maintenant, l'esquive en se baissant. Elle en profite pour le pousser avec son pied et le domine quand il s'écroule en arrière.

— Naïs, crie Olivie en la voyant prête à le frapper à nouveau.

La jeune femme a une hésitation, son poing se desserre, je profite du moment pour passer mes bras autour d'elle.

— C'est moi, chuchoté-je en l'enfermant doucement contre moi.

Son corps se raidit, ses muscles se contractent. J'ai peur, pendant quelques secondes, qu'elle me repousse. Puis, j'entends ses sanglots. Ses jambes lâchent. Je l'accompagne au sol pendant que deux gars se précipitent pour redresser Taylor et le faire sortir.

— Ne me serre pas les bras ! crie Naïs en se débattant.

Je change mes mains de position, les déplaçant sur sa hanche et dans son dos. Elle finit par poser sa tête dans le creux de mon cou, à bout de souffle. Ses tremblements diminuent, mais il lui faut plusieurs minutes pour arrêter de sangloter. Olivie, restée dans le hall, sûrement pour s'assurer que je maîtrisais la situation et que Naïs acceptait bien ma présence, me fait un signe de tête avant de s'éclipser et de nous laisser seuls.

— Je veux rentrer, murmure-t-elle contre ma peau.

— Je te ramène, confirmé-je en l'aidant à se mettre debout.

Je garde une main dans son dos, le temps de récupérer son sac que je passe en bandoulière, puis, voyant qu'elle vacille un peu, je la porte dans mes bras avec douceur.

— Ça fait un peu trop prince charmant, râle-t-elle en posant son front sur mon épaule.

— Je prends juste soin de toi, soufflé-je à mi-voix.

Ses doigts se resserrent sur ma chemise, ses yeux se ferment. Je pousse la porte du gymnase pour me retrouver sur le parking. L'air frais me fait du bien, calmant l'adrénaline due à la situation. La pression redescend. La serrer dans mes bras me rassure. Elle semble se détendre, je la pose juste devant la portière que je lui ouvre. Son petit sourire en coin n'arrive pas à éclipser la peur qui transpire dans son regard. Sa main tremble d'ailleurs quand elle attrape la ceinture. Je serre les dents.

Si Taylor l'approche encore, je crois que je l'explose direct.

Même si j'imagine bien Naïs s'en charger avant moi, de toute façon. Vu le coup qu'elle lui a mis, j'ose espérer qu'il aura compris son erreur et se tiendra loin d'elle à partir de maintenant. Manquerait plus qu'il veuille se venger, ce trouduc' !

Je respire un bon coup pour écarter mes envies meurtrières. Le plus urgent : gérer la jeune femme à mes côtés qui a posé son front contre la vitre et qui a fermé les yeux, bouche pincée. Ses doigts sont crispés sur ses genoux, j'appuie sur l'accélérateur pour arriver plus vite chez elle.

Je ferai tout mon possible pour redonner à ses yeux noirs cette petite étincelle combative qui les anime depuis notre rencontre.

Une fois garés devant son immeuble, elle refuse que je la porte à nouveau et monte en silence jusqu'à son appartement. Tête baissée, cette attitude ne lui ressemble pas. À quoi a-t-elle pensé quand il l'a enfermée dans ce casier ? Qu'a-t-elle ressenti pour se retrouver dans un état d'abattement que je ne lui connaissais pas ? Je voudrais la comprendre,

pouvoir poser toutes ces questions, mais je ne veux pas non plus la bousculer. Pas encore plus que ce connard ne l'a fait. Car il a visiblement ravivé quelque chose, et quelque chose de pas vraiment beau.

Naïs met plusieurs minutes à déverrouiller sa porte d'entrée. Je me retiens d'intervenir, je risquerais de mettre le feu aux poudres. Je l'entends jurer lorsqu'elle parvient enfin à ouvrir et elle entre dans son appartement d'un pas rageur. Elle va être à prendre avec des pincettes, ce soir.

— Je n'ai plus faim. Tu peux te servir dans le frigo si tu veux. J'ai besoin d'une douche, marmonne-t-elle sans lever les yeux.

Elle disparaît ensuite dans sa salle de bain. Je soupire tout en passant une main sur ma nuque. On dirait qu'elle met volontairement de la distance entre nous, sûrement parce qu'elle n'a pas aimé craquer ainsi devant témoins. Sauf que sa faiblesse, tout autant que sa force, me touche. C'est une battante, mais une battante solitaire et cette image d'elle me fait tiquer. Je ne veux plus qu'elle soit seule à affronter ses démons.

J'attrape mon téléphone afin d'annuler la réservation au restaurant. L'eau coule depuis dix minutes déjà, je me décide enfin à me préparer un encas. Des pâtes avec du jambon, ça sera vite fait. Quand je termine mon repas, je me rends compte qu'il n'y a plus de bruit dans le studio. Naïs n'est toujours pas ressortie. Je lui laisse encore cinq minutes, le temps de ranger la vaisselle, puis je vais toquer à la porte.

Pas de réponse.

— Naïs ? Je peux entrer ?

J'ai beau prêter l'oreille, aucun son ne me parvient. Je sens l'inquiétude me gagner petit à petit, je finis par entrer. Elle est au milieu de la pièce, les cheveux mouillés gouttant sur ses épaules, une serviette enroulée autour de son corps. Elle se tient le poignet droit et ses doigts sont tellement serrés sur sa peau que ses ongles doivent laisser une marque.

Je m'approche doucement et attrape ses épaules pour l'attirer contre moi. Son front se pose sur mon torse, ses bras se relâchent. Je l'emprisonne dans une étreinte réconfortante, protectrice, rassurante.

— J'ai désobéi une fois à mon père, chuchote-t-elle.

Je retiens ma respiration. Elle frotte son nez dans mon cou et respire profondément, comme pour se donner du courage.

— Il m'a menottée à mon lit comme punition. Ça a duré trois nuits...

Je tente de ne pas me crispier et de rester calme, attentif à ses confidences. À l'intérieur, je bous.

— J'ai fini par avoir des hallucinations. J'avais l'impression que les murs allaient me tomber dessus, que la pièce rétrécissait. Je ne pouvais que fixer la porte de ma chambre, cette porte fermée qui représentait la liberté.

Naïs fait une nouvelle pause, je ne change rien à mon attitude. Mes mains caressent tendrement son dos. Sa voix semble s'apaiser au fil de son récit, comme si parler la libérait d'un poids.

— Maintenant, je déteste les endroits trop étroits dans lesquels on peut s'enfermer. Ou être enfermé.

D'où le fait que ses toilettes n'ont plus de porte.

— Comment as-tu fait pour te libérer ? ne puis-je m'empêcher de savoir.

Elle décale légèrement sa tête pour appuyer sa joue contre mon cœur. Il bat un peu vite, mais je me concentre sur elle pour ne pas laisser la colère m'envahir.

— C'est ma mère. Il l'a empêchée de venir et elle a courbé l'échine, au départ. Comme elle le faisait tout le temps. Il contrôlait tout à la maison, elle l'a longtemps laissé faire. Jusqu'à ce que son instinct maternel prenne le dessus. Elle a dû batailler pour récupérer la clé des menottes. Il... il s'est mis à la frapper parce qu'elle lui désobéissait.

Je déglutis en fermant les yeux. Je n'ai jamais ressenti autant de haine pour quelqu'un que je ne connais même pas.

— Et il a eu une attaque, lui qui ne faisait jamais d'exercice. La colère et les coups ont eu raison de son cœur. Il est paralysé maintenant.

Sans y prendre garde, je resserre mes bras autour d'elle. Naïs soupire et j'ai l'impression qu'elle n'expulse pas seulement de l'air.

— Il ne peut plus nous atteindre, c'est fini, souffle-t-elle. Mais... tout m'est revenu d'un coup en étant enfermée tout à l'heure.

Elle frissonne et passe ses bras autour de ma taille pour se serrer un peu plus contre moi.

— Désolée d'avoir gâché la soirée.

— Ne dis pas de bêtises, tu n'y es pour rien. On remettra ça une autre fois, ce n'est pas un problème.

Nous restons ainsi enlacés dans sa salle de bain, quelques minutes de plus. Naïs me paraît complètement détendue maintenant et un bâillement lui échappe même.

— Si tu ne veux pas que je te porte encore une fois, la taquiné-je, file au lit !

— Tu restes avec moi ?

— Oui, bien sûr.

Elle se hisse sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur ma joue, puis m'entraîne vers le coin chambre. Lorsqu'elle se blottit entre mes bras, j'espère avoir réussi à soulager un peu ses tourments. Les émotions ont dû être sacrément intenses, car Naïs s'endort en moins de cinq minutes. Si je continue à ressasser ce qu'elle m'a appris ce soir, je ne vais jamais m'endormir. Toutes ces révélations, sur son père, sur son enfance, risquent de tourner en boucle. Je cale ma respiration sur son souffle régulier et paisible, vidant mon esprit. Je finis par fermer les yeux.

Je croise le sourire moqueur de Caro en débarquant dans la salle de conférence. Les invités discutent encore par petits groupes, je n'ai donc pas loupé le début de l'exposé. Je n'avais aucune obligation de venir, ma meilleure amie est là pour représenter officiellement LFA. J'aurais pu m'abstenir. Sauf que je ne vais pas louper une occasion de revoir Naïs et de la découvrir dans son milieu professionnel, une des facettes que je connais le moins, finalement.

— Je me doutais bien que tu viendrais, me glisse Caro lorsque je la rejoins.

— C'est une trop belle occasion.

— Oh oui, et puis, tu ne l'as pas vue depuis deux jours, ça commence à faire long, n'est-ce pas ?

Je retiens une grimace pour ne pas me faire charrier plus. Surtout qu'elle a raison. Quand nous nous sommes réveillés mercredi matin, nous étions pressés tous les deux pour aller au boulot. Et disons que notre soirée romantique au restaurant est bien tombée à l'eau aussi. Du coup, j'ai hâte de la revoir, de m'assurer qu'elle va bien et qu'elle a digéré la remontée de ses souvenirs. Je veux être quelqu'un sur qui elle puisse compter, s'appuyer, se reposer. Je veux faire partie de sa vie et l'aider à porter le fardeau qu'elle traîne encore avec elle.

— Ça va commencer, intervient Vince en nous désignant la scène. Allons nous asseoir.

Je leur emboîte le pas et me retrouve à quelques rangées seulement de l'estrade où les intervenants vont se tenir. Le silence s'installe dans la salle

lorsque les lumières s'atténuent, ne laissant qu'un halo lumineux dirigé vers le pupitre. Plusieurs personnes entrent, je souris en la découvrant aussi sérieuse. Cheveux sagement attachés en une queue-de-cheval basse, chemise et pantalon de tailleur, elle s'avance d'une démarche déterminée, assurée. L'animateur se place devant le micro pour faire son *speech* d'entrée, les autres s'asseyent sur des chaises placées près des rideaux en fond de scène.

Je n'écoute pas vraiment, mon regard focalisé sur elle. Au bout de quelques minutes, elle doit sentir que je l'observe, car ses yeux se plissent. Elle parcourt les premières rangées jusqu'à ce qu'elle tombe sur moi. Mon cœur rate un battement lorsque ses lèvres s'étirent. C'est spontané et magnifique. Aucun de nous deux ne rompt le contact, je dois arborer le même air joyeux qu'elle.

— Vous êtes beaux à voir, chuchote Caro à mes côtés et notre bulle éclate.

Naïs tourne son regard vers ma meilleure amie, son visage redevient sérieux. Pas froid, juste beaucoup moins chaleureux.

— Je crois que des présentations vont être nécessaires, répliqué-je avec un petit rire.

J'attends donc la fin de cette conférence avec une impatience grandissante. Naïs est une très bonne oratrice. Sa voix rauque retient l'attention et le silence est devenu bien plus profond lors de son passage. Elle n'est pas intervenue seule, j'ai eu du mal à me concentrer sur leurs paroles. Ce ton professionnel, cette attitude concentrée m'ont donné des idées très peu chrétiennes à son sujet. Là, tout de suite, je meurs d'envie de la faire frémir pour changer son expression et de l'entendre soupirer sous mes caresses. Je la trouve extrêmement désirable. Je me mets à l'imaginer contre moi, chemise ouverte, pantalon déboutonné pour laisser passer ma main...

Je me redresse soudain quand les applaudissements envahissent la pièce. Je partais loin, là, bon sang ! Je croise le regard interrogateur de Caro, mais je me détourne, je serais capable de rougir. Je prends plusieurs inspirations censées me calmer et me lève pour aller attendre Naïs au bas des marches permettant de descendre de l'estrade. Elle m'a repéré aussi et se dirige vers moi sans hésitation. J'aime la voir aussi déterminée, retrouvant le caractère volontaire qui la caractérise si bien. À peine a-t-elle

posé sa paume contre la mienne avec un sourire qu'une voix retentit derrière nous et la fait blêmir.

— Oh, mais c'est not' p'tite Athénaïs !

La prononciation est lente et le gloussement qui accompagne ces quelques mots ne laisse pas beaucoup de doute sur l'état d'ébriété de l'inconnu. Un homme assez corpulent, cheveux noirs et peau mate, qui s'avance en fendant la foule, une bouteille de whisky à la main.

Les doigts de Naïs se resserrent violemment autour des miens. Je la dévisage, étonné de voir ses traits se déformer. C'est de la rage maintenant qui anime son regard. Une rage sourde, froide, bien plus effrayante que celle qui l'a poussée à frapper Taylor.

— L'enfoiré, rugit-elle à voix basse avant de se précipiter vers le nouveau venu.

Mais qu'est-ce qui se passe encore, bordel !?

17

Naïs

Je n'y crois pas ! Il est là, il a osé venir jusqu'ici !

Il nous a retrouvées...

Une sueur froide coule le long de mon dos, je reste figée quelques secondes avant de me décider. Il ne va pas bousiller ma soirée, non. Hors de question qu'il ait de l'emprise sur moi.

Mon oncle arbore un sourire méprisant en me détaillant, je retiens à grande peine un grognement de haine. Ce type ne vaut pas mieux que mon père. Ils partagent exactement les mêmes idéaux, les mêmes soi-disant valeurs familiales et ça me dégoûte. Leur vision de la position de la femme au sein du couple est dégradante, humiliante. Cela ne devrait plus exister à notre époque.

Je me demande si c'est ma tante qui a fini par cracher le morceau. Je l'ai appelé deux mois après notre fuite, il fallait que je sache s'il s'en était sorti indemne, si nous devions craindre qu'il parte à notre recherche. Quand elle m'a appris que mon père était paralysé, qu'il ne pouvait plus se servir de son côté droit, ce qui signifiait qu'il avait du mal à parler, à bouger et avait besoin d'une infirmière à domicile, j'ai été soulagée. Je n'ai pu m'empêcher de jubiler. J'aurais peut-être dû avoir honte de ce sentiment, mais j'assume pleinement le fait d'avoir éprouvé du plaisir à entendre qu'il ne pourrait plus jamais faire de mal à personne.

Je n'ai pas vraiment dit à ma tante où nous nous trouvions exactement, je suis restée méfiante, je lui ai tout de même proposé de nous rejoindre avec ma cousine, de quitter son mari qui, lui aussi, lui faisait vivre un enfer. Elle a décliné d'une voix tremblante et je crois sincèrement que sa décision était dictée par la peur. Peur des représailles.

Et c'est ce qui m'inquiète maintenant.

Parce que Bertrand n'est pas venu pour rien. Et sûrement pas pour me féliciter. Non. Son regard empli de reproches ne laisse aucun doute. Il m'accuse de l'état de son frère, d'être partie, de l'avoir abandonné, de ne pas avoir assumé mon rôle et mes devoirs envers le chef de famille. Foutaises, bordel !

— Sors d'ici, aboyé-je en me plantant bien en face de lui.

— Tu m'présentes pas, se marre-t-il bien fort en écartant les bras et en tournant sur lui-même pour désigner l'assemblée.

Des curieux nous regardent, tendent l'oreille. Des murmures désapprobateurs me parviennent. C'est exactement ce qu'il voulait, j'en suis sûre. Me pourrir la vie, me faire honte, gâcher ma soirée et lancer des rumeurs.

— Vous devriez partir, intervient calmement Gaëtan à mes côtés.

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Il est là. Près de moi, pour me soutenir, m'épauler. Je ne vois aucun jugement dans ses yeux, juste un peu d'inquiétude. Je lui suis tellement reconnaissante pour son attitude protectrice, rassurante, mais discrète. Il agit toujours sans m'étouffer, je ne pensais pas ça possible. Qu'un homme soit capable de prendre autant de place, d'avoir autant d'importance et de me connaître si bien qu'il s'adapte à mes réactions.

— Oh, oh, j'suis là pour m'amuser, moi, mon gars. Alors, viens pas foutre la merde !

Je serre les poings quand le ton de Bertrand monte, attirant un peu plus l'attention. Il le fait exprès, ce petit sourire en coin qu'il me décoche va me faire hurler !

— On vous a demandé de partir, reprend alors un grand blond complètement inconnu au bataillon.

Mon oncle hésite à poursuivre, mais la carrure imposante et l'air menaçant de l'homme qui vient de lui attraper le bras le font visiblement réfléchir. Après un dernier regard noir, il se libère en grognant, puis se dirige vers la sortie, non sans se mettre à chanter à tue-tête.

— Je te présente Scott, annonce Gaëtan en désignant le géant blond. L'homme à tout faire de Vince.

En parlant du loup, ce dernier nous rejoint rapidement, une main placée au bas du dos d'une belle brune. Le petit cercle se resserre autour de moi, je me sens minuscule.

Purée, c'est moi ou ils sont tous gigantesques ?

Sans déconner, ils font tous entre un mètre soixante-dix et un mètre quatre-vingt-dix. Moi qui ne dépasse pas le mètre soixante... Même la femme de Vince, que je suppose être la meilleure amie de Gaëtan, me paraît immense.

— Naïs, je te présente Caro et son mari, confirme-t-il d'ailleurs.

— Ravie de te rencontrer, me salue la brune avec une bienveillance dans le regard qui me fait drôlement penser à quelqu'un.

Ils doivent passer beaucoup de temps ensemble et s'entendre à merveille pour adopter le même comportement.

— J'aurais dû mettre des échasses, laissé-je échapper d'un ton dépité.

C'est Scott, le blond, qui se marre en premier.

— Tu n'as pas besoin d'être grande pour attirer l'attention, me confie Gaëtan en se penchant vers moi.

Je souris de sa taquinerie, mais ce qu'il vient de se passer, la présence de mon oncle il y a à peine quelques minutes et mes doutes sur ses intentions, me rattrape vite. Je jette un coup d'œil vers la porte d'entrée, jouant nerveusement avec la couture de ma chemise. Ce sont les doigts de Gaëtan qui m'arrêtent. Je lâche un soupir et lève les yeux vers lui. Il est inquiet, attentif à mes moindres faits et gestes.

— Tu veux en parler ? me chuchote-t-il.

— Allons prendre l'air, alors.

Je pourrais vérifier par la même occasion que Bertrand n'est plus dans les parages.

Je m'excuse auprès de ses amis et ils ont tous une attitude compatissante qui me va droit au cœur. Ils ne me connaissent pas, mais ils n'ont pas l'air de mal juger la situation, qui est plutôt embarrassante.

Une fois dehors, je suis rassurée de ne pas le voir. Mes épaules s'affaissent et je me retrouve immédiatement dans les bras de Gaëtan, bien au chaud contre lui, humant son odeur que je commence à rechercher dès que j'ai un coup de *blues*. Je ferme les yeux et savoure son étreinte. Je me

rends compte qu'il ne me brusquera pas, même si l'envie de savoir doit être bien présente. Il sait se contrôler. Je suis sacrément admirative.

— C'était mon oncle, expliqué-je. La réplique exacte de mon père.

Son souffle se coupe, je sens ses muscles se tendre sous ma joue.

— Merde, souffle-t-il.

— Ouais, clairement. Il a dû entrer en se faisant passer pour mon paternel.

Puis, quelque chose me frappe d'un coup. Je m'écarte brusquement de Gaëtan qui écarquille les yeux de surprise.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ma mère ! m'exclamé-je en me traitant de tous les noms. Et s'il était allé voir ma mère ?!

J'étais tellement abasourdie par sa venue que je n'ai pensé qu'à moi alors que celle qu'il voudra faire payer en premier, c'est bien Virginie.

— Je t'accompagne, décide-t-il en m'attrapant le bras.

J'envoie un texto à Yindee, le prévenant de mon départ. Nous sommes venus tous les deux, ensemble, et il n'aura pas besoin de me redéposer au bureau pour que je récupère ma voiture, je m'arrangerai avec Gaëtan. Je vois d'ailleurs qu'il envoie aussi un message, j'imagine qu'il avertit Caro.

Faudrait que je prenne le temps de discuter avec elle, dans d'autres circonstances.

Car ils me paraissent très proches. Non pas que je sois jalouse, pas comme avec Claire en tout cas. C'est juste que j'aimerais comprendre leur histoire, leur relation d'amis et pouvoir m'y accoutumer. Hors de question que je m'immisce entre eux, je ne briserai pas une amitié qui semble aussi soudée, solide et saine. Je crois que c'est simplement dû au fait que je n'ai pas encore l'habitude de gérer mes émotions quand je le vois évoluer avec les autres spécimens de sexe féminin.

Dans sa voiture, je commence à stresser. J'ai tenté d'appeler la maison de repos, mais le téléphone sonne sans que personne ne décroche. J'essaye de me raisonner, ils m'auraient contactée s'il y avait eu un problème, s'il y avait eu un visiteur inconnu. Mais je ne peux m'empêcher d'imaginer le pire. Qu'elle soit sortie avec Agathe, par exemple, et qu'elle ait croisé son chemin.

Ce serait dévastateur.

Gaëtan doit sentir mon angoisse, car lui qui est plutôt posé en voiture, normalement, a roulé vraiment vite, et nous n'avons pas mis longtemps

avant de débarquer à la résidence. Je fonce dans les couloirs. C'est l'heure de la ronde des infirmières, voilà pourquoi il n'y avait personne à l'accueil pour répondre. Elles me regardent passer en fronçant les sourcils et je toque presque frénétiquement.

— Oui...

J'entre sans attendre, mais je note quand même au passage que l'entrain n'est toujours pas au rendez-vous. Ma mère ne manifeste aucune surprise à mon arrivée, elle se contente de me regarder venir à elle sans exprimer la moindre émotion. C'est quand Gaëtan arrive qu'elle se redresse subitement et passe de lui à moi avec intérêt. Ses pupilles s'éveillent, un sourire en coin est même en train d'apparaître.

Bon sang, enfin une réaction ! J'aurais dû le ramener plus tôt !

Je retiens un rire, toute inquiétude envolée. Si elle avait croisé mon oncle, ne serait-ce que de loin, elle ne serait pas dans cet état.

— Tu aurais pu me prévenir, me gronde-t-elle tout bas en resserrant les pans de son peignoir.

— Je...

— Attendez-moi, s'écrie-t-elle, j'ai besoin de me rafraîchir.

Virginie disparaît dans la salle d'eau et je hausse les sourcils, amusée par son manège. Elle veut être présentable, je n'y crois pas ! Ça fait plusieurs jours qu'elle ne quitte pas son pyjama, pourtant.

Lorsqu'elle ressort, ses cheveux sont coiffés, bien lissés, et attachés en arrière. Ses joues sont un peu rosées alors qu'elle s'installe dignement sur le bord de son lit. Gaëtan s'est rapproché et je lui attrape la main pour le tirer un peu plus près.

Autant faire les présentations officielles.

— Maman, voici...

— Gaëtan, complète-t-elle avec un sourire. J'avais hâte de vous rencontrer. À nouveau. Enfin... disons, d'une manière plus traditionnelle.

Je suis sûre que j'affiche un air ahuri, avec la bouche grande ouverte et les yeux écarquillés.

— Enchanté, Madame.

— Oh, mais non, appelez-moi Virginie, le reprend-elle.

Un petit rire de gorge accompagne ses paroles.

Mais où est passée ma mère ?! J'ai du mal à m'en remettre. Je regarde Gaëtan tout en lui pressant la main, émue de la voir réagir si positivement. De la voir réagir tout court, en fait. Ça me redonne de l'espoir.

Bien entendu, je passe sous silence la venue de Bertrand à quelques kilomètres d'ici...

Il ne peut pas savoir où elle se trouve. S'il a pu me retrouver, moi, c'est parce que mon nom apparaît à chaque fois que je publie un article scientifique pour mon doctorat. C'est d'ailleurs étonnant qu'il ne vienne que maintenant. J'avoue que je redoute la suite, car il y aura forcément une suite... Va-t-il tenter de voir ma mère ? Pour lui dire quoi, en plus ? Je savais que j'aurais dû la pousser un peu plus à divorcer, mais elle ne voulait pas profiter de la situation de faiblesse de mon père.

Sauf qu'elle gâche sa vie... encore... et toujours à cause de lui !

Virginie se met à poser de nombreuses questions à Gaëtan, sur son travail, ses passions, notre rencontre. Il y répond avec plaisir, me faisant par moments un clin d'œil, et surtout, déclenchant le rire de ma mère. Un son que je n'avais pas entendu depuis longtemps. Des larmes me viennent aux yeux, je me détourne légèrement pour le leur cacher. Je suis si heureuse de voir qu'elle s'ouvre à nouveau, que tout n'est effectivement pas perdu. Et c'est grâce à lui que j'ai cet espoir qui renaît au fond de mon cœur.

Le temps défile, nous sommes finalement jetés dehors par les infirmières de garde. Sur l'insistance de ma mère, Gaëtan promet de repasser dans la semaine, son sourire amical me fait dire qu'il ne se force même pas. C'est vrai, je commence à le connaître, il reviendra volontiers.

Quand nous nous retrouvons devant sa voiture, je l'arrête avant qu'il ne monte et l'enlace tendrement, émue par ce qu'il vient de se passer. Il caresse doucement mes cheveux, me rendant mon étreinte avec un petit rire.

— Merci, murmuré-je contre son torse.

— De rien, dit-il tout bas avant de réaliser une petite pause. Est-ce que... est-ce que ton oncle est venu ici, tu crois ?

— Non, elle n'aurait pas été aussi joyeuse. Je l'ai déjà mis sur liste noire en inscrivant ma mère, mais je vais insister en leur signifiant qu'il est dans le coin. Je ne veux pas qu'il puisse l'approcher.

— Je comprends, affirme-t-il avant de poser un baiser sur mon front. Je te raccompagne ?

J'acquiesce avant de grimper dans son véhicule. Je suis soulagée que Bertrand ne soit pas allé importuner Virginie, j'ai tout de même peur qu'il finisse par la retrouver. Il n'était pas ici par hasard, je refuse de le croire. S'il est venu, c'est qu'il a quelque chose en tête et ça ne me plaît pas.

Nous n'avions rien convenu ce matin lorsque nous nous sommes quittés sur le parking de *SpaceSat*, mais Gaëtan a pris soin de moi plusieurs fois sans rien demander en échange. Je sais bien qu'il agit naturellement, il a été éduqué comme ça, dans le respect d'autrui, la bienveillance, l'empathie. Je veux lui rendre la pareille. Je veux m'occuper de lui aussi. Alors, pour lui faire une petite surprise, je me pointe au bas de l'immeuble qui accueille les locaux de LFA.

Je n'ai pas longtemps à attendre. C'est d'abord sa meilleure amie qui m'aperçoit. Son sourire m'indique qu'elle valide ma présence, en tout cas. Elle tapote l'épaule de Gaëtan et se contente de me pointer du doigt. J'ai presque envie de rire quand je vois son air ébahi. Au moins, j'ai réussi mon coup, il ne se doutait de rien. Caroline me fait un petit signe de main avant de faire la bise à son ami.

— Salut, dis-je le plus simplement possible quand il s'approche.

Il ne répond rien, je frissonne face à son regard. Il ne s'arrête pas non plus. Arrivé tout contre moi, il attrape mon visage entre ses mains et m'embrasse avec une passion qui me fait serrer les cuisses. Mon bas ventre s'enflamme instantanément, je m'accroche à sa taille tout en répondant à sa fougue. Nos langues s'entremêlent, nos lèvres se meuvent l'une contre l'autre. J'oublie tout ce qui m'entoure, il n'y a plus que lui, que son baiser, ses doigts chauds contre ma peau et mon cœur qui bat bien plus vite depuis qu'il m'a aperçue.

Lorsqu'il s'écarte doucement, le souffle un peu court, je souris, complètement aux anges. Quel accueil ! Gaëtan ne résiste pas à mon sourire, me le rend, puis pose son front contre le mien.

— Tu m'as vue ce matin, non ? taquiné-je avec un petit rire.

— Faut croire que c'était déjà trop loin.

Je déglutis, la poitrine comprimée. Ses phrases me font trop d'effet. Entre joie, excitation et un brin de peur. Tout va très vite entre nous. Je redresse la tête pour le regarder, nos yeux s'accrochent.

— Je crois...

— Gaëtan ? me coupe-t-on.

Nous nous tournons tous les deux sur le côté. Je le sens se tendre sous mes doigts. C'est son père qui nous fait face, ce qui ne lui plaît pas du tout.

— Je... je suis désolé de vous interrompre, commence Alain, mal à l'aise. Je voudrais te parler.

— Non.

Et c'est catégorique. Je ne l'ai jamais vu aussi froid. Aucune bienveillance dans son attitude. Je peux largement le comprendre, mais ça me surprend quand même venant de lui. Je passe tendrement ma main sur son avant-bras pour le détendre.

— Pas maintenant, reprend-il, moins distant.

— D'accord, j'attendrai. Merci.

Une fois que son père s'est éloigné, Gaëtan soupire et repose son front contre le mien. Il a l'air perdu.

— Tu veux en parler ? demandé-je doucement.

— Je crois que je dois en discuter avec mon oncle. Ils m'ont caché plein de choses.

Je suis bouleversée d'entendre de l'amertume dans sa voix, lui qui s'entend si bien avec sa famille.

— Tu m'accompagnerais ?

— Oh... oui, bien sûr.

Je ne vais pas le laisser tomber !

Alors que nous nous détournons pour rejoindre nos voitures respectives, je me fige. Cette silhouette...

Je cligne des yeux et tente de me raisonner. C'est impossible. Et pourtant. Même corpulence, même teinte de cheveux. On dirait mon oncle.

Les battements de mon cœur accélèrent. L'homme que je suis du regard s'éloigne et disparaît à l'angle d'un immeuble.

Se pourrait-il qu'il me suive ?

Mais si c'est le cas, il va rapidement savoir où se trouve ma mère...

18

Gaëtan

Je suis un peu perdu. Entre colère et dépit. Envers mon oncle et ma tante, envers mon « père » qui débarque après tant d'années, envers moi-même aussi. Parce que je ne sais pas ce que j'attends de ce rebondissement. J'étais persuadé de ne pas le vouloir dans ma vie, j'ai vécu sans lui, alors quel besoin de le connaître maintenant ? Sauf que mon cœur n'est pas totalement d'accord. Il aimerait comprendre, pouvoir se calmer, tourner la page ou en ouvrir une nouvelle.

Le tout est de savoir si je vais l'écouter.

Ce qui est sûr, c'est qu'il faut que je fasse quelque chose et cela passe en premier par confronter ceux qui m'ont élevé comme leur fils. Je ne regrette pas d'avoir demandé à Naïs de m'accompagner. J'ai l'impression qu'elle m'aidera à garder la tête froide, ou à ne pas trop m'écarter de ma ligne de conduite habituelle, en tout cas. Je ne dois pas laisser la rancœur me guider trop longtemps, sinon je sens bien que ma tête va rester sous l'eau un moment.

Non, il faut que j'avance.

J'ai eu mon oncle au téléphone le soir même de la réapparition d'Alain. Il m'a dit qu'il s'était préparé pour cette discussion et mon cœur s'est serré. Il a donc vraiment des choses à m'avouer, c'est dur à encaisser. J'ai passé mon enfance à jalouser mes cousines, à essayer d'appeler Ilian, Papa, alors

que je savais très bien que par respect pour sa défunte sœur, il ne serait jamais mon père. Il a joué son rôle à merveille, je ne peux rien lui reprocher de ce côté-là, mais cette injustice que je ressens me fait grincer des dents.

Ils ont été mes piliers pendant toutes ces années...

Dans la voiture, Naïs respecte mon silence, comme la première fois. Sa main est posée près de mon genou et je n'ai qu'une envie, que nous nous enfuyions loin d'ici, loin de nos problèmes respectifs, pour vivre sereinement notre histoire. Marre de tous ces chamboulements, car j'ai bien l'impression que quelque chose la chagrine encore, et je m'en veux de ne pas être en état pour la rassurer.

Une fois devant la maison de mon enfance, je reste assis derrière le volant, pensif et je ferme les yeux, me demandant si je suis prêt à entendre leurs révélations.

— Tu es en droit de savoir, chuchote Naïs en passant une main dans mon dos.

— Et si je me sentais trahi ?

— C'est déjà ce que tu ressens, non ? Ça pourrait justement t'apaiser.

Je soupire, puis me tourne vers elle et l'embrasse, pour la remercier d'être là pour moi, mais aussi afin de puiser un peu de force, un peu de réconfort au contact de ses lèvres. J'ai envie de connaître mon histoire de toute façon, autant le faire maintenant.

Nous sommes accueillis par mon oncle et ma tante. Leur regard tirillé ne m'échappe pas. Je me tiens face à eux, les poings serrés, légèrement tendu.

— Allons discuter au salon, intervient Ilian d'une voix triste.

— Je vais t'attendre dans la cuisine, propose Naïs, sa main posée sur mon épaule.

— Je t'accompagne, annonce Tatiana après un coup d'œil à son mari. Un thé, ça te dit ?

— Oui, parfait.

Après un dernier hochement de tête pour la rassurer, je suis l'homme de la maison jusqu'aux canapés. Nous prenons place l'un en face de l'autre et je pose mes coudes sur mes cuisses, sourcils froncés.

— Pourquoi maintenant ? est ma première question.

— Je ne sais pas. Il ne nous a pas donné de détails là-dessus.

— Comment savait-il où me trouver ?

— Il te cherche depuis quelque temps, souffle mon oncle en détournant le regard. Il a appelé ici, mais nous avons refusé de lui répondre. Il a traîné dans le coin et il a entendu tes cousines parler de notre réunion de famille. Il est donc venu t'attendre ici.

— Pourquoi est-ce que vous ne m'avez jamais parlé de lui ? Il ne voulait pas de moi ? Pourquoi revient-il alors ?

— C'est... compliqué. Ta mère est partie étudiée plus au sud après son bac, elle avait besoin d'échapper un peu à l'autorité de ta grand-mère qui l'étouffait, selon elle. Elle est revenue un été avec Alain et ils semblaient filer le parfait amour. Quand Priscillia est tombée enceinte, ils ont voulu garder le bébé, même si ce n'était pas vraiment prévu dans leurs projets immédiats. Ils n'avaient aucune situation stable et ont vécu un moment au-dessus du garage de tes grands-parents.

— Mais ?

— Mais Alain a trompé Priscillia au début de sa grossesse et elle ne lui a jamais pardonné.

J'encaisse l'information. Il a brisé la confiance de ma mère.

— Elle n'a plus jamais voulu entendre parler de lui. Et... elle m'a fait promettre qu'il ne deviendrait jamais ton père. Quand il est revenu, quelques années après ta naissance, j'ai refusé qu'il te voie. Je t'avais déjà adopté.

Ilian a des larmes dans sa voix quand il termine sa phrase. Je vois que cette histoire lui a coûté et lui coûte encore.

— Je n'avais sûrement pas le droit de te priver d'un père, Gaëtan et, pour ça, je suis sincèrement désolé. Par contre, je ne regretterai jamais de t'avoir eu à la maison avec nous.

J'acquiesce en fermant les paupières sur mes yeux humides.

— Je vais le rencontrer, avoué-je, le cœur serré.

— Je comprends, mon grand. L'eau a coulé sous les ponts... Tout le monde a le droit à une deuxième chance.

Ce n'est pas forcément pour ça que je veux le voir, car je n'ai pas envie de lui faire une place dans ma vie, mais... je ne veux pas avoir de regret. J'ai besoin de connaître mon histoire, les détails qui m'ont conduit à vivre sans mes parents.

Quand nous nous redressons, je prends mon oncle dans mes bras pour le rassurer. La mort de sa sœur a dû être difficile à gérer et il s'est, en plus,

récupéré un bébé sur les bras. Ils ont eu bien du courage, je leur suis reconnaissant pour la belle vie qu'ils m'ont donnée.

Naïs m'interroge du regard lorsque nous les rejoignons dans la cuisine. Elle se décale sur le banc pour me laisser une place à côté d'elle. J'enfouis ma tête au niveau de son cou, elle passe ses mains autour de moi, dans une étreinte chaleureuse et réconfortante. J'entends mon oncle et ma tante quitter la pièce pour nous laisser un peu d'intimité.

— Alain a trahi ma mère, murmuré-je contre sa peau.

Elle me serre un peu plus fort.

— Que veux-tu faire maintenant ? me demande-t-elle doucement.

— Il faut que je le rencontre, pour tirer un trait sur cette histoire.

— OK.

— Tu viendras avec moi ?

— Je pourrais être présente, oui, mais je te laisserai seul pour parler avec lui, Gaëtan.

— Merci, soufflé-je.

Je me détends, en paix avec ma décision. Oui, je vais lui donner l'opportunité de m'expliquer son point de vue. Je ne pense pas lui accorder une place dans ma vie pour autant, j'ignore d'ailleurs si c'est ce qu'il veut.

— Oh ! Mais je ne savais pas que vous veniez !

Diane débarque tout sourire dans la cuisine, nous nous écartons l'un de l'autre avec amusement.

— T'es toujours d'accord pour m'initier au VTT de descente ? attaque-t-elle directement en prenant place face à nous.

— Ai-je vraiment le choix ? grimace Naïs.

— C'est trop cool ! J'ai des jours de vacances la semaine prochaine, ça t'irait ?

— Oui. Autant s'en débarrasser au plus vite, taquine-t-elle avec un clin d'œil.

Diane pousse un petit cri de victoire et se lève pour l'embrasser sur la joue. Naïs semble plus amusée qu'ennuyée, cette petite parenthèse me fait du bien. J'aime la voir aussi intégrée à ma famille.

Je récupère un numéro de téléphone auprès de mon oncle, un numéro qu'il me donne avec un soupir, mais qu'il avait conservé, au cas où. Je contacte donc Alain pour que nous convenions d'un rendez-vous. Il ne traîne pas, me proposant carrément le lendemain soir.

C'est pas plus mal. Au moins, ça sera fait !

J'accepte après avoir vérifié que c'était bon pour Naïs. Je ressemble à un gamin incapable d'affronter ses peurs, j'assume. Je ne suis pas ravi de rencontrer mon père, je me rappelle que trop bien ce que j'ai fait après notre première rencontre. Hors de question que je recommence à perdre les pédales et qu'elle en pâtisse.

Nous y sommes. Derrière la porte de ce bar se trouve mon père, celui qui est venu foutre la merde dans ma vie alors que je ne lui avais rien demandé, que je ne veux rien de lui, et que je ne connaissais même pas son existence. Celui pour lequel je ne ressens pour le moment qu'une vague de colère mêlée à du dégoût.

Je vais l'écouter, lui dire au revoir et il sortira de ma vie une bonne fois pour toutes.

Naïs m'embrasse sur la joue avant d'aller commander un café et de s'installer à plusieurs rangées d'Alain. Je respire profondément, puis m'avance vers lui, je m'assois sans même lui dire bonjour. Je suis hostile, je ne ferai pas d'effort.

— Je suis vraiment content que tu aies accepté de venir, commence-t-il, mais je lève la main pour l'arrêter. OK. Je... j'ai l'impression d'avoir la chance de pouvoir recommencer une nouvelle vie et je ne voulais pas passer à côté de l'occasion de te rencontrer.

— Pourquoi maintenant ?

— J'ignore ce qu'a pu te dire Ilian, mais... je suis venu dès que j'ai appris le décès de Priscillia. Je ne l'ai pas su tout de suite, je suis arrivé bien trop tard. Je crois que ton oncle a fait le bon choix, je n'étais pas prêt à être un bon père.

— Qu'est-ce que tu en savais ? Et maintenant, tu crois que c'est bon ? Que tu pourras être un bon père ? attaqué-je avant de le regretter un peu.

Le visage d'Alain se ferme quelques secondes, puis il se passe une main sur le visage et déglutit avant de plonger son regard dans le mien.

— Je le suis devenu, enfin j'espère. J'ai un fils, Alex, de dix-neuf ans.

Putain ! Un demi-frère !

Mes mains se crispent sur la table. Mes yeux doivent le foudroyer, car il baisse la tête, honteux. Une lame de jalousie vient s'enfoncer dans ma

poitrine. Jalousie et colère envers cet homme qui a abandonné son premier né.

— J'ai été très con quand j'ai rencontré ta mère, m'explique-t-il dans un murmure. Je l'ai blessée et je n'ai pas su la récupérer ni me faire pardonner. Quand elle m'a quitté, je suis retourné chez mes parents. J'ai enchaîné les conneries. Alcool, drogue, sorties... Bref, je suis parti en vrille. Et ça a duré plusieurs années.

Je perçois le regret dans sa voix et, malgré moi, je suis touché par son désarroi. Ilian a dit qu'ils n'avaient pas prévu de m'avoir, il faut croire qu'Alain n'était vraiment pas prêt. Finalement, qu'il n'ait pas pu m'élever m'a peut-être évité le pire.

— Ça a même empiré quand j'ai appris la mort de Priscillia. Je m'en voulais tellement.

Son regard meurtri ne me quitte pas, comme s'il cherchait à me montrer sa sincérité. Je ne devrais sûrement pas, pourtant je le crois. Ça n'efface rien, mais leur histoire, et donc la mienne au passage, se clarifie.

— Mes parents ont fini par me foutre dehors. Il a fallu que je me mette à bosser pour gagner ma vie. J'ai commencé par faire coursier pour des petites boîtes et, un jour, je suis tombé sur Nathalie.

Je frissonne en entendant ce prénom. C'est surtout la manière dont il l'a dit. Je comprends tout de suite que cette femme a changé beaucoup de chose dans la vie d'Alain et qu'elle compte énormément.

— Sauf que j'ai encore une fois été un salaud, je ne lui avais jamais parlé de toi ni de Priscillia jusqu'à il y a quelques mois.

Je pince les lèvres pour ne pas lui demander ce qui l'a poussé à changer d'avis. Je suis évidemment curieux, mais je ne compte pas lui faciliter la tâche.

— Nathalie a vaincu le cancer, m'apprend-il, ému. Elle a bataillé pendant de longues années et... un soir, alors que je croyais ne plus jamais la revoir, je lui ai tout raconté. Trop de culpabilité me rongait, je ne pouvais pas lui mentir plus. Elle m'aimait et je ne me sentais pas digne de son amour. Elle m'a alors fait promettre que, peu importe l'issue de son combat, j'irais te trouver.

— Et tu as tenu ta promesse, remarqué-je, un brin dépité.

— Elle m'a ouvert les yeux, Gaëtan. Sur ce que j'avais gâché, sur ce que je t'avais fait injustement subir, même si je pense que tu étais mieux loti avec Ilian qu'avec le moi de l'époque. Je ne valais rien et je t'aurais blessé,

j'en suis convaincu. Ce qui m'importe maintenant, ce n'est pas de réparer, car je sais que c'est trop tard. Je veux être en paix avec moi-même, avec ceux que j'aime, et avec toi.

Son visage limite implorant se tourne vers moi, je me crispe. Je n'arrive pas à savoir ce que je ressens. Mes yeux se posent alors sur Naïs, quelques tables plus loin, qui nous épie, et son sourire encourageant me redonne du souffle.

— J'ai eu une très belle vie, commencé-je. Je crois qu'effectivement je peux remercier Ilian. Tu devrais aussi.

— Je l'ai déjà fait, avoue-t-il dans un murmure.

— Très bien. J'ignore ce que tu attends de moi, je ne suis pas prêt à te donner grand-chose.

— J'ai... je souhaiterais que tu rencontres ta deuxième famille. Je sais que c'est ce que souhaiterait Nathalie et qu'elle ne me le demandera jamais. Elle fête ses cinquante ans le week-end prochain et j'aimerais t'y inviter.

Pour une fois, j'en perds mes mots. Je comprends sa démarche, mais elle me paraît bien égoïste, même si c'est pour sa femme. Il n'a pas l'air de se rendre compte de ce qu'il est en train de faire, comme si je pouvais rencontrer ceux qui m'ont remplacé. Qui ont remplacé ma mère.

Encore une fois, je suis obligé de prendre du recul, de m'éloigner sentimentalement de la situation pour l'analyser d'un point de vue extérieur. D'essayer de retrouver les principes de mon éducation et les valeurs qui me guident.

— OK, soufflé-je avant de le regretter.

Il doit sentir que cet effort me coûte, car, après son remerciement, Alain change complètement de sujet. Il me parle de son travail, de sa maison, de ses parents et le temps passe comme si nous étions des amis perdus de longue date. C'est déstabilisant comme sensation. Je devrais peut-être lui en vouloir davantage, mais je crois qu'avoir eu une belle enfance m'en empêche. La seule chose que je peux lui reprocher, c'est ce vide avec lequel je me suis construit malgré la présence avenante de mon oncle. Je n'ai pas grandi sans repères non, juste avec un petit trou au niveau du cœur.

— Ah, j'ai oublié, dit-il au moment où nous nous séparons. Tu peux venir accompagné, bien sûr.

Son coup d'œil en direction de Naïs me fait sourire. C'est vrai qu'il m'a vu à chaque fois en sa compagnie. Je m'empresse d'ailleurs de la

rejoindre pour quitter le café.

— Tu as l'air soulagé, me sort-elle une fois que nous sommes tous les deux dans la voiture.

— Ça s'est mieux passé que ce que je pensais, c'est vrai. En fait... je me demande si je réagis normalement.

— Par rapport à quoi ?

— J'ai l'impression de lui avoir pardonné trop facilement.

— Est-ce que tu avais vraiment quelque chose à pardonner ?

— Non, tu as raison, déclaré-je après quelques minutes de réflexion. J'ai eu une enfance heureuse et j'ai compris, en l'écoutant, que ça n'aurait pas été le cas avec lui. Il ne m'a pas abandonné par malveillance, mais plutôt par dépit. Par contre...

— Oui ?

— J'ai accepté de rencontrer ma belle-famille.

— Oh ! Tu as une belle-famille ? Quand est-ce que tu dois la voir ?

— Une belle-mère et un demi-frère. Une fête est prévue ce week-end. Il m'a dit de venir accompagné, si je voulais.

Je lui fais un clin d'œil qui déclenche son rire. Elle accepte volontiers d'être ma partenaire.

— Je suis sacrément admirative, m'explique-t-elle une fois dans mon appartement.

— De quoi ?

— De toi, de ton comportement, de ta bienveillance envers lui. Je sais que tu ne lui en tiens pas rigueur, mais je trouve ça quand même super de ta part de réaliser tous ses efforts. Tout le monde n'aurait pas réagi avec autant de calme.

— Je me dis que l'on n'avance pas avec des regrets et que j'en aurais sûrement eu en refusant de le voir. Et je suis curieux, avoué-je avec un haussement d'épaules.

Mon téléphone se met à vibrer. C'est un message de soutien de Caro qui me demande des nouvelles.

[Ce silence m'inquiète... Ne me dis pas que tu l'as étripé ! Je peux faire jouer mon réseau (ou celui de Vince, ah ah) pour te sortir de taule. Sauf si tu l'as tué... Là, je ne peux plus rien pour toi !]

[Préviens plutôt un psy...]

[Qu'est-ce qui se passe ???]

[J'ai accepté de rencontrer ma belle-famille. J'ai un frère.]

[Oh bah, m** alors ! Tu me surprendras toujours !]**

[Pour le coup, je me surprends moi-même !]

[Y'a de quoi !!]

— Caro qui s'inquiète, expliqué-je à Naïs en lui montrant mon téléphone.

Son sourire est doux, compréhensif. Je ne décèle aucune trace de jalousie. Je la serre contre moi. Elle m'embrasse avant de m'entraîner vers la chambre à coucher, une lueur coquine dans le regard.

Nous avons des choses à fêter, a priori !

19

Nais

Je tape nerveusement du pied tout en jetant un coup d'œil aux alentours pour me rassurer. Il n'y a personne de suspect autour de la résidence, mais je ne suis pas sereine. Je sursaute presque quand Gaëtan se gare devant le trottoir où je l'attends. Il fronçe d'ailleurs les sourcils en venant à ma rencontre, ma réaction n'est pas passée inaperçue.

— Quelque chose ne va pas ? me demande-t-il directement en posant ses mains réconfortantes sur mes épaules.

Je soupire avant de me blottir contre lui.

— Je deviens parano'.

Il me serre un peu plus avant de m'enjoindre à monter dans sa voiture. Il ne démarre pas et se tourne vers moi, soucieux.

— Tu as revu ton oncle ?

— Non. Enfin... j'en sais rien. J'ai parfois l'impression de le voir dans la rue, jamais loin de moi. Mais... c'est possible que je me trompe et que mes craintes me fassent voir des choses. Je... j'ai changé trois fois de bus pour venir ici, soufflé-je en baissant les yeux.

J'ai mis le double du temps, j'ai regardé au moins cent fois par-dessus mon épaule et j'ai presque tourné en rond deux fois pour être sûre. Ça devient grave. Et ça m'épuise.

— J’hésite à en parler à ma mère.

C’est à son tour de soupirer. Je m’en veux de lui parler de ça maintenant, alors que nous devons nous rendre chez son père pour qu’il découvre tout un pan de sa vie familiale qu’il ne connaît pas, mais ça avait besoin de sortir.

— Elle a l’air de reprendre des forces, continué-je. Les médecins envisagent même une sortie.

— Mais ?

— Elle est protégée ici, murmuré-je en relevant les yeux vers lui. Chez moi, il pourra l’atteindre plus facilement. Dans la rue, au supermarché... rien ne l’empêchera d’aller la voir. Seulement... si je lui en parle maintenant, j’ai peur d’anéantir tous les progrès qu’elle a faits.

— Il faudrait peut-être aller voir les flics...

— Déjà fait. Ils ont pris des notes, mais ils n’y peuvent rien. Il n’y a aucun danger « réel », étant donné que ma mère n’a jamais porté plainte contre mon père. En gros, il faut attendre que Bertrand agisse pour qu’ils puissent réagir.

Je secoue la tête face à son regard triste. Ce n’est pas là, tout de suite, que nous devons réfléchir à une solution. J’ai encore un peu de temps.

— Enfin... bref ! On a une belle-famille à rencontrer, le taquiné-je avec un sourire.

— On peut annuler si...

— Et pour faire quoi ? Ne t’inquiète pas, Gaëtan, j’ai laissé des instructions aux infirmières. Ma mère ne sortira pas aujourd’hui, elle ne craint rien. Tu n’auras pas d’échappatoire.

Il se marre à ma petite boutade et s’engage dans la circulation. Je suis contente d’avoir vidé mon sac. Je réalise que mon oncle ne peut pas entrer dans la maison de repos, il ne peut donc pas l’atteindre. Je trouverai bien une solution au moment où ma mère sortira, quitte à aller le rencontrer en face à face pour régler nos comptes une bonne fois pour toutes.

Ce connard n’aura pas d’emprise sur nous. Plus jamais ça n’arrivera !

Lorsque nous arrivons, Gaëtan a les mains crispées sur le volant. Il m’impressionne. Sa bonté et sa générosité envers ce père absent depuis sa naissance confortent l’image de l’homme compatissant que j’ai de lui. Même s’il a une hésitation avant de franchir le portail – ce qui le rend

humain, en fait –, il lui suffit d'une inspiration et de m'attraper la main pour avancer. Nous voilà plongés dans le grand bain.

Alain devait attendre sa venue, car il est le premier à nous aborder. Il semble tellement heureux qu'il enlace son fils dans une étreinte surprise et spontanée. Je n'ai pas l'impression que ça plaise à Gaëtan, mais il ne le repousse pas. Il reste tout de même tendu. Ses doigts, qui n'ont pas lâché les miens, se resserrent.

— J'avais peur que tu changes d'avis, avoue Alain en se reculant, visiblement gêné par son geste.

Geste qui a attiré l'attention, évidemment. Un petit groupe se forme autour de nous et ceux qui sont arrivés en premier s'écartent pour laisser passer une belle femme brune à la peau mate. Son regard pétille alors que le reste de son corps semble fané, épuisé. Pas étonnant si elle vient à peine de vaincre cette foutue maladie.

— Vous devez être Gaëtan, s'exclame-t-elle en s'arrêtant bien en face de lui.

Sa main aux doigts fins se pose sur sa joue et un petit sourire attendri étire les lèvres de sa belle-mère.

— Vous êtes un homme remarquable, murmure-t-elle pour n'être entendue que de lui. Votre démarche est d'une telle générosité, je ne m'y attendais pas.

— Ça n'a pas été facile, avoue Gaëtan sur le même ton.

Elle acquiesce, puis se recule, et se tourne vers moi en me tendant la main.

— Enchantée de faire votre connaissance., me sourit-elle. Nathalie.

— Naïs.

— Oh, c'est bien la première fois que j'entends ce prénom !

— C'est un surnom, expliqué-je. Je m'appelle Athénaïs.

— C'est tout aussi original. Merci d'être venue.

— Athénaïs ? reprend Alain en fronçant les sourcils. Ne viendrais-tu pas du sud ?

— Si, tout à fait, dis-je en me crispant un peu.

Je sens le pouce de Gaëtan venir caresser ma main.

— Mes parents habitent un village du nom de Drouvel, où vivait une petite Athénaïs il y a pas mal d'années. C'est un prénom qui marque, avoue-t-il en riant.

Je hoche la tête, tendue. Gaëtan me jette un regard, curieux. Il doit sentir que je ne suis pas à l'aise, puisqu'il ne relance pas le sujet, ne cherchant pas à creuser plus. Je suis soulagée que son père n'insiste pas non plus pour savoir si c'était bien moi. Il a malgré tout une lueur étrange dans le fond des yeux, entre réflexion et compassion. Et c'est cette dernière émotion qui me fait dire que, oui, ses parents ont dû connaître les miens. Drouvel n'est pas bien grand.

Alain doit sentir mon malaise, car il change de conversation et fait signe à un grand jeune homme brun de venir plus près. Un adolescent réticent qui n'a aucune envie de faire connaissance et qui nous le montre bien. Bras croisés, moue limite boudeuse, le voir traîner des pieds m'arrache un sourire discret.

— Gaëtan, voici Alex, ton demi-frère.

Les deux hommes se serrent la main une demi-seconde et reprennent leur distance en un claquement de doigts. On ne peut pas dire que ce soit le coup de foudre entre les deux, ce qui n'a rien d'étonnant.

La réception est vraiment sympa, simple, avec une bonne ambiance qui décrispe un peu tout le monde. Gaëtan discute avec son père et Nathalie, puis rencontre ses grands-parents paternels. La mamie pleure en le serrant dans ses bras, j'avoue que cette scène me noue la gorge. Je suis émue pour lui.

— Un verre ? me propose Alex avec une voix sensuelle.

— Merci, c'est gentil.

Il engage la conversation avec moi, enfin... disons plutôt qu'il me parle beaucoup de lui. Il vante ses talents à l'université, notamment ses exploits dans l'équipe de foot. Il est assez tactile, je le vois souvent jeter un coup d'œil vers son demi-frère. J'ai bien compris le manège et ça m'amuse, j'avoue. Surtout que Gaëtan pince les lèvres en nous voyant discuter. J'ai un petit sourire aux lèvres que je ne peux pas cacher.

— Ce type te mérite vraiment ? lance méchamment Alex.

— Pourquoi est-ce qu'il ne me mériterait pas ? répliqué-je.

Je veux bien être sympa et faire des efforts, mais y'a des limites, jeune homme.

— Il a l'air...

Ouais, c'est bien ce que je pensais. Il veut dire du mal de lui, mais il ne trouve rien à raconter. Ils ne se connaissent pas, Alex a juste décrété qu'il ne l'accueillerait pas à bras ouverts. Je soupire face à cette situation. Il n'a

rien demandé et on lui impose un demi-frère. J'imagine qu'Alain ne doit parler que de Gaëtan depuis plusieurs jours. Et voir sa propre mère être aussi avenante avec le nouveau venu, l'inconnu qui débarque, le rejeton caché de son mari, est visiblement trop dur à gérer.

— Écoute, il ne te volera pas ton père. Il a vécu sans lui pendant trente ans, il n'est pas venu pour ça.

— Et pourquoi alors ?

— Parce qu'il est comme ça. Généreux. Alain lui a demandé de rencontrer sa famille et il a accepté. Avec le recul, je pense qu'il permet à ton père de se pardonner à lui-même. Il n'a aucun intérêt personnel à être ici. Il le fait pour que tous ces gens présents aujourd'hui puissent enfin étouffer leur culpabilité.

— Tu dis ça parce que tu l'aimes, me rembarre-t-il.

— Je te le dis parce que tu essayes de le rendre jaloux afin qu'il ne revienne plus. Ça ne marchera pas. Il reviendra s'il y a besoin et peut-être même qu'il y trouvera son compte, au final.

Alex bougonne dans sa barbe et finit par s'éloigner quand Gaëtan me rejoint. Il place une main dans mon dos pour me rapprocher de lui.

— Pas la peine de sortir les griffes, le taquiné-je.

— Mouais.

— C'est un gamin, soufflé-je à voix basse. Il lui faut du temps pour t'accepter.

— Mais deux minutes lui suffisent pour venir te draguer.

— C'est bien la première fois que tu réagis comme ça.

— Oui, désolé. C'est bête, en plus. Je suis sur les nerfs.

— C'est compréhensible, le rassuré-je en posant un baiser sur sa joue.

Il expire longuement, je vois ses épaules se relâcher. Émotionnellement, cela doit être lourd. Un rire doux parvient jusqu'à nos oreilles et Gaëtan sourit tout en me caressant le bas du dos avec son pouce.

— J'imaginai ma mère un peu comme Nathalie, me confie-t-il avec un petit air rêveur. Douce, chaleureuse. Avec des yeux qui pétillent et une voix suave.

— Elle a l'air très gentille.

Nous sommes interrompus par mon téléphone qui sonne dans mon sac à main. En maugréant, je prends le temps de découvrir le nom de l'appelant avant de décrocher. Je ne répondrais pas à n'importe qui. Pas maintenant.

Mais quand je vois que c'est la maison de repos qui tente de me joindre, ma poitrine se comprime, anticipant la mauvaise nouvelle.

Parce qu'ils ne me dérangeront pas un week-end pour un événement anodin.

— Allô ?

— Athénaïs Martin ?

— Oui, oui, c'est moi. Il y a un problème ?

— Je suis navrée de vous déranger, mais... votre mère s'est enfermée dans sa chambre et ne répond plus à nos appels.

— Elle s'est enfermée ?

— Oui. Après avoir vu des photos...

— Quelles photos ? m'écrié-je, ne comprenant plus rien à la situation.

— Votre mère a reçu un colis ce matin et nous l'avons ouvert avec elle.

Il s'agissait simplement de photos. Elle s'est empressée de les prendre et est partie se réfugier dans sa chambre, ne laissant personne l'accompagner.

— D'accord, j'arrive.

Quelqu'un lui a envoyé des photos...

Je pense immédiatement à mon oncle, je le maudis de toutes mes forces. Si elle régresse à cause de lui, si elle s'enferme à nouveau dans le mutisme... à cette idée, un sentiment de haine me prend aux tripes.

Il sait où la trouver. Il sait comment l'atteindre.

Je me tourne vers Gaëtan, mais il est déjà parti dire au revoir à son père et sa belle-famille. Je m'en veux de l'enlever à ses retrouvailles, seulement la peur qui gronde en moi est plus forte. Il ne me reproche rien, d'ailleurs ; il me presse même, une main au niveau des reins et me guide jusqu'à sa voiture.

— Je suis dé...

— Ta mère d'abord, me coupe-t-il avec un sourire rassurant.

— Merci, soufflé-je, reconnaissante de tout ce qu'il sacrifie pour moi.

Nous ne mettons pas longtemps à rejoindre la maison de repos. Je retrouve les infirmières dans le couloir, faisant le pied de grue devant la chambre de ma mère. Elles sont inquiètes, cela se lit sur leur visage et elles sont sacrément embêtées par la situation.

— Maman, tu peux m'ouvrir s'il te plaît ? demandé-je en toquant à la porte.

Il n'y a qu'un sanglot étouffé pour me répondre.

— Virginie, intervient alors Gaëtan, votre fille s'inquiète. Laissez-nous entrer.

J'ai peur pendant quelques minutes que nous nous retrouvions dans une impasse, mais nous entendons bientôt des pas glisser sur le sol, puis le loquet tourner. Elle n'ouvre pas la porte pour autant et je la découvre en peignoir, assise sur le lit, des dizaines de photos étalées devant elle. Mes mâchoires se crispent quand je constate qu'il s'agit de notre famille, de notre passé. Ce ne sont, évidemment, que des clichés montrant notre bonheur, notre imposture en tant que trio soudé.

— Pourquoi je suis partie ? marmonne ma mère en triturant les bords de son peignoir. On était bien. On était une famille. Une famille que j'ai brisée. J'ai privé ma fille de son papa. Je suis une mauvaise mère. Je suis une égoïste.

— NON ! Stop ! m'écrié-je, furieuse en attrapant toutes les photos pour les enlever de sa vue. Arrête ! Tu nous as sauvées, Maman. C'était un monstre, on n'était pas heureuses avec lui.

Des larmes silencieuses glissent sur ses joues, je m'agenouille devant elle pour poser mes mains sur les siennes, tremblantes.

— Tu n'as rien à te reprocher, Maman. Je t'aime et je te remercie pour ce que tu as fait. Oublie-le, murmuré-je en plongeant mon regard dans le sien, bouleversé.

Il me faut une bonne demi-heure pour la calmer totalement. Les photos finissent à la poubelle, loin d'elle. J'enrage de savoir que mon oncle cherche à la faire culpabiliser, elle qui n'a pourtant rien à se reprocher. Elle qui a subi, qui a tout supporté avant d'oser se rebeller. Pas pour elle, non. Pour sa fille. Pour moi.

La présence de Gaëtan m'est bien précieuse. Je la trouve plus calme quand il est là. Elle doit sentir qu'il n'est pas comme son mari, que c'est quelqu'un de bien, quelqu'un sur qui elle peut compter. Et moi aussi.

Ma mère finit par s'assoupir, je reste quelques minutes, assise à ses côtés, à lui caresser les cheveux. Nous quittons ensuite l'établissement sans dire un mot. J'ai le cœur lourd.

Je rentre à l'appartement, épuisée, éreintée. À peine la porte est-elle refermée que je me blottis entre les bras rassurants de Gaëtan. J'en ai besoin. De sa force, de son calme, de sa présence tout simplement.

— Elle mérite tellement mieux, m'offusqué-je.

— Vous méritez tellement mieux, rectifie-t-il en me faisant lever la tête.

Ses yeux verts expriment tant de douceur et de certitude en même temps que mon cœur bat plus vite. Ses doigts glissent de mon menton à ma nuque, me rapprochent de lui, tout près de ses lèvres.

— Tu mérites mieux, martèle-t-il avant de m’embrasser.

Sa fougue est telle que j’ai l’impression de revivre. Sa langue se fraie un chemin, je l’accueille contre la mienne avec délectation et soulagement. Je me retrouve collée contre un mur, pressée contre son torse. Mes mains glissent sur ses épaules, écartent le col de sa chemise et commencent à la déboutonner. Je veux sentir sa peau. Alors que j’arrive au dernier bouton et que je caresse enfin sa poitrine, ses doigts longent mes bras, puis emprisonnent mes poignets pour les remonter au-dessus de ma tête. Je me fige quelques secondes, il le sent immédiatement. Ses sourcils se froncent, je devine qu’il s’apprête à me relâcher.

— Non ! C’est juste que... ne serre pas mes poignets.

Il hoche la tête, compréhensif, et se contente d’entrelacer nos doigts ensemble. Je ne sais pas si je vais supporter d’avoir les mains ainsi emprisonnées. La seule chose dont je sois sûre, c’est qu’il n’y a qu’avec lui que je me sente prête à essayer.

Sa bouche se colle à nouveau à la mienne, me faisant oublier mes incertitudes. Mon souffle se fait plus rapide, j’aimerais le caresser, empoigner ses cheveux ou ses fesses, mais la frustration est d’autant plus excitante. C’est lui qui décide.

— Tu supportes ? s’inquiète-t-il tout en déposant des baisers le long de mon cou.

— Oui, haleté-je.

Je grogne en le voyant sourire. Mon corps se tend vers le sien, mes hanches viennent se mouvoir contre son bassin. Son érection frotte sur mon clitoris, je relève une jambe pour être au plus près, accentuant la pression à cet endroit-là. Un endroit en feu qui ne demande qu’à être touché, cajolé, malaxé.

Alors que je me tortille pour l’aguicher, Gaëtan lâche soudainement mes bras. Il place ses mains sur mes fesses et me soulève. Dans un cri entre exaltation et surprise, je me retrouve jetée sur le lit. Je l’admire quand il enlève prestement sa chemise ainsi que son pantalon. Je me la joue lascive et attends qu’il grimpe à côté de moi avant de commencer à déboutonner

ma jupe en jean. Il ne perd pas une miette du spectacle, puis vient m'aider à l'enlever, perdant sûrement patience. Sa bouche se pose alors sur ma cheville, glisse ensuite le long de ma jambe droite. Ses doigts viennent caresser celle de gauche. Tout ce beau monde se retrouve finalement au même endroit. Entre mes cuisses.

Je me mords la lèvre quand il aspire mon bouton rose. Comme je ne suis plus maintenue, que rien n'empêche mes mouvements cette fois-ci, je passe ma main le long de son torse et agrippe son sexe lorsqu'il me pénètre d'un doigt. Il grogne, mais je ne lâche pas, entamant un va-et-vient qui le fait vite gémir de plaisir.

C'est quand Gaëtan se déplace légèrement sur le côté afin d'ouvrir le tiroir de ma table de nuit et sortir un préservatif que je me rends compte qu'il a ses habitudes, ici. En ce qui concerne le sexe, oui, forcément, mais je suis sûre qu'il connaît l'emplacement de pas mal de choses dans mon appartement. Ça me fait sourire et je l'aide à enfiler le latex pour protéger son membre bien dur.

Il me repousse ensuite, m'invitant à me rallonger sur le lit. Il vient se placer entre mes cuisses, le regard brûlant de désir. Avec un petit air taquin, il reprend mes bras, les remonte et entremêle nos doigts en même temps qu'il me pénètre d'un coup lent, profond. Nos paumes collées l'une à l'autre, mes yeux rivés aux siens, j'ai la sensation d'être à la fois dominée et choyée. Ses coups de reins sont amples, pas trop rapides au départ. Gaëtan accélère ses mouvements quand le plaisir commence à monter bien haut. Je jouis alors que mes mains sont encore emprisonnées, je ne pensais pas que ce serait possible.

Je me sens pleinement en confiance avec lui.

Il s'écroule sur moi, le souffle court, la peau moite. Je sens des larmes perler à mes yeux. Ce type est parfait, trop pour moi peut-être, mais je veux le garder aussi longtemps que possible. Mon soupir de bien-être le fait rire, il se décale pour retirer le préservatif. Ses sourcils se froncent, ses mâchoires se crispent soudainement. Je me relève sur un coude, étonnée par ce changement d'attitude.

— Un problème ?

— Le latex est fissuré au bout.

Mon cœur s'arrête. Il y a un putain de trou ! Un trou qui a pu laisser passer un millier de ses spermatozoïdes dans mon vagin. Et moi, comme une conne, je ne prends pas la pilule. Non, pour les coups d'un soir, pas

besoin. Je n'ai pas voulu me poser de questions avec Gaëtan, cela aurait signifié une bien trop grande étape.

— Naïs, respire !

Je pose mes mains sur son torse pour l'éloigner, je me lève en catastrophe. Il faut que j'aille aux toilettes pour évacuer ce que je peux. Même si ça ne fera pas partir tout ce qu'il a éjaculé en moi.

— Non, non, non, non, non, marmonné-je en arpentant la pièce.

— Naïs, m'appelle-t-il encore une fois. Viens t'asseoir. Calme-toi.

— Non ! Bordel ! Non ! Je ne veux pas... je ne peux pas !

Son visage reste serein, ça a le don de m'angoisser un peu plus. Évidemment, lui, il est prêt à tout affronter, à tout gérer. Moi, non. Pas ça.

Je recule alors qu'il s'avance. Il a un moment d'hésitation, toutefois il vient quand même me prendre dans ses bras pour tenter de m'apaiser. Sauf que son contact, là, tout de suite maintenant, me crispe plus qu'autre chose.

Je ne peux pas !

— Je dois trouver une solution, bougonné-je.

J'essaye de le repousser, j'ai besoin d'air, d'espace.

— On va y réfléchir ensemble...

— Non ! C'est mon problème, Gaëtan. Reste en dehors de ça. Il s'agit de MA vie, là !

Mes paroles le marquent, le blessent, je le vois bien, mais je ne peux pas faire autrement. Terrible hantise. Je recule en secouant négativement la tête, je me penche pour récupérer mes habits et les enfiler en vitesse. Je récupère ensuite mon portable. Le silence s'étend dans mon appart', je refuse d'y prêter attention. Je le repère du coin de l'œil. Il s'est rhabillé, assis sur le bord du lit, et il m'observe sans rien dire.

Je trouve ce que je cherche sur Internet, attrape ma veste et sors de mon studio sans lui avoir adressé la parole.

Quand je reviens une bonne vingtaine de minutes plus tard de la pharmacie, je trouve ma porte close, fermée à double tour. Un *post-it* collé dessus m'apprend que les clés sont chez ma voisine.

Il n'est pas resté.

Avec un petit arrière-goût en bouche, je récupère mon trousseau et entre enfin chez moi. Je file dans la cuisine, lis la notice, puis avale cette foutue pilule du lendemain qui fait immédiatement baisser ma tension. Je souffle. Puis, je me dirige vers mon lit où tout bascule.

Il m'a laissé un deuxième mot, sur l'oreiller. Je tremble en lisant celui-ci.

« J'ai besoin d'une relation qui avance, que l'on construirait à deux et je croyais que l'on pourrait surmonter tes angoisses ensemble. Je vois que non. Je comprends que tu ne puisses pas, mais moi, je n'y arriverai pas non plus. On devrait s'arrêter là.

Gaëtan. »

Le papier glisse entre mes doigts, ma vue se brouille.

Voilà. Avec mes conneries, j'ai fini par le perdre. Le pire ? C'est que je sais qu'il a raison. Je ne peux pas lui apporter ce qu'il attend. Ce qu'il mérite amplement. Je ne suis pas la femme qui lui convient.

Et ça fait mal.

20

Naïs

J'ai l'impression qu'il me manque quelque chose. Je suis vide à l'intérieur. Mais affreusement résignée. Je ne peux pas lui imposer une relation qui n'évoluera pas, je ne me sens pas capable de le priver du bonheur auquel il aspire. Je voudrais être égoïste pour ne plus souffrir, sauf que je tiens trop à lui pour lui faire ça.

La reprise du boulot, lundi, a été difficile. Heureusement que je ne suis pas quelqu'un de très sociable de base, je n'ai pas eu beaucoup d'efforts à fournir devant les autres. Même si quelques regards curieux ne m'ont pas échappé. J'ai dû paraître bien triste, presque terne, à mes collègues. Yindee est le seul à avoir osé m'adresser la parole, pourtant, je n'ai répondu que par monosyllabe, voire parfois par des grognements.

À midi, je ne suis pas restée avec les autres. Aucune envie de me forcer à sourire ou à ne pas être trop désagréable. Alors, j'ai pris un sandwich et je suis allée manger dehors, seule. Dans ce moment de solitude, des larmes ont envahi mes yeux. Larmes que je n'ai pas laissé déborder. À quoi bon ? Ça ne changera rien à la situation. Même pas sûre que ça me soulagerait. J'ai tellement perdu en le perdant lui...

La douleur s'est logée dans ma poitrine et je crois qu'elle y restera un moment. Maintenant, je sais très bien ce que veut dire l'expression voir

danser les chiffres et les lettres. Car c'est ce qu'il s'est passé cet après-midi au travail. Impossible de faire un calcul simple, de suivre une simulation pour vérifier sa cohérence. J'ai failli prendre le clavier pour le taper sur le bureau, mais je me suis retenue à la dernière minute. Trop de témoins. Pas envie de m'expliquer. J'ai serré les dents jusqu'à mon appartement. Là encore, pour ne pas réfléchir, pour ne pas m'apitoyer sur mon sort, je me suis calée devant un film et me suis endormie. La classe.

Mardi, ce n'est franchement pas mieux. Aucune motivation, aucun entrain. J'ai l'impression de traîner des pieds, que ce qui m'entoure n'a pas d'intérêt. Je me déprime de penser ça, car j'étais pleinement satisfaite de ma vie. Avant. Avant lui.

[Est-ce qu'on maintient pour jeudi ? Je comprendrais si tu veux annuler :(. Diane]

Son texto est le coup de grâce. Ils sont donc tous au courant dans sa famille. Je me mords la lèvre tout en me retenant de balancer mon portable à travers la pièce.

Il a prévenu tout le monde que nous ne sommes plus ensemble...

Je ferme les yeux pour endiguer la vague de souffrance qui est venue me broyer le ventre. Je me force à respirer lentement et à chasser de mon esprit toutes les images qui veulent subitement m'envahir.

[J'aurais annulé si ça me posait problème. Je le fais aussi parce que je t'apprécie.]

[Cool. Merci beaucoup. C'est incompréhensible, cette histoire...]

Je déglutis, mais décide de ne pas répondre. J'ignore ce que Gaëtan a pu leur dire et je ne compte pas m'étaler sur le sujet, de toute façon. C'est terminé. Point.

En sortant du travail, je passe à la maison de repos. Ma mère s'est murée dans le silence depuis qu'elle a vu les photos de notre passé. Les médecins sont un peu inquiets, cette rechute n'est pas bon signe. Elle replonge dans la dépression à grands pas et je n'arrive pas à l'aider. J'ai l'impression de baisser les bras, mais j'avoue ne pas avoir non plus le moral.

Quand j'arrive dans sa chambre, Virginie se redresse, scrute la porte, puis me lance un regard interrogatif. Elle doit sûrement attendre la venue de Gaëtan. Tristement, je fais non de la tête, ses yeux se détournent. Je me frotte les tempes avant de prendre place dans le fauteuil, comme vidée de toute énergie. J'attrape le journal posé au bord de son lit et commence la lecture de quelques articles pour passer le temps. Autant le sien que le mien. Je ne partage plus rien avec elle, je n'arrive même plus à lui parler. Ce constat rajoute un poids sur mes épaules.

Une fois à l'extérieur, je m'arrête sur le petit banc qu'occupe Agathe. Je me penche en avant et passe mes mains dans mes cheveux tout en soupirant. La vieille dame pose affectueusement sa paume sur mon genou, le pressant gentiment.

— Dure journée ? s'enquiert-elle.

— Rupture, marmonné-je.

Ses doigts se crispent légèrement, je relève les yeux pour croiser les siens. Il y a une drôle de lueur dans ses iris décolorés. Une lueur que je n'arrive pas à déchiffrer, mais qui me rend mal à l'aise. Ça doit être de la curiosité, après tout, elle vit sûrement sa vie par procuration, maintenant.

— Je suis navrée.

— Moi aussi, soupiré-je en m'adossant et en levant mon regard vers le ciel.

J'ai presque envie de rire en me rappelant qu'elle avait parlé de Gaëtan comme de mon grand amour. Quelle ironie. Parce que, oui, je suis finalement convaincue que ça aurait pu être lui.

Je reste assise quelques minutes supplémentaires, je suis reconnaissante envers Agathe de ne pas chercher à briser le silence. Ce calme m'aide à retrouver une certaine sérénité. Je me relève en lui souhaitant une bonne soirée. Je me dirige à pas lents vers ma voiture quand un mouvement furtif sur le côté attire mon attention.

Oh bordel !

Il est là.

Mon oncle.

L'ordure ! Il se détourne rapidement, mais je suis sûre de ne pas me tromper cette fois-ci. C'est bien lui ! Hors de question que je le laisse filer. Je vais aller m'expliquer avec lui. Je m'empresse alors de le suivre. Mon rythme cardiaque a augmenté et mes muscles sont presque tétanisés par le choc. Je n'inventais rien, il m'épiait bel et bien !

J'ai malheureusement l'impression d'avancer au ralenti, je me force tout de même à continuer. Marre de ne plus rien maîtriser dans ma vie. Ça ne peut plus durer.

Je trotte et arrive dans la rue qu'il vient d'emprunter. J'aperçois immédiatement sa silhouette dans le fond de l'allée. Sa démarche hâtive m'indique qu'il sait que je le suis.

— Bertrand ! crié-je.

Il se fige un instant. Un très court instant. Il ne se retourne pas et repart aussitôt.

— Stop !

Mon hurlement énervé surprend quelques passants qui préfèrent s'écarter et me regarder passer comme si j'étais le Diable en personne.

Vous vous trompez de cible. Le vrai Diable est devant vous.

Je me mets carrément à courir. Il emprunte plusieurs allées en tournant toujours du même côté. Il fait demi-tour ? Il ne m'échappera pas ! Je me rapproche, je ne suis plus très loin. Je sens des gouttes me tomber dessus et une mamie ouvre son parapluie juste devant mon nez, m'obligeant à faire un écart pour ne pas être éborgnée.

Je l'ai perdu de vue.

Bon sang, à peine quelques secondes, pourtant ! Je m'apprête à rebrousser chemin lorsque je le distingue enfin malgré la pluie qui commence à créer un vrai rideau assez opaque. Il monte dans une voiture.

Quelqu'un est venu le chercher.

Je serre les poings en regardant le véhicule s'éloigner. Mon souffle a du mal à reprendre un rythme normal. Non pas que je sois physiquement fatiguée par ma course, mais l'adrénaline et la colère ont le même effet qu'un entraînement intensif. Un cri de rage m'échappe, mon poing vient percuter violemment le mur à mes côtés. Je ne dois pas le laisser avoir une emprise quelconque sur ma vie ou celle de ma mère. Il faut absolument que je règle le problème, seulement... je ne sais pas comment faire. Je n'arrive même pas à me retrouver à sa hauteur et, de toute façon, ce n'est pas dit qu'il m'écoute. Je ne vois pas de solution, l'impuissance me rend nauséuse.

Je suis trempée, déroutée, désemparée. Une seule envie m'habite : appeler Gaëtan.

— Merde, marmonné-je en rejoignant ma Fiat.

Un couteau est en train de s'enfoncer dans ma poitrine, labourant tout ce qu'il trouve sur son passage. Mon premier réflexe face à une situation qui me dépasse ? Vouloir me reposer sur *lui*. Il n'est plus là pour moi, pourtant. Des larmes me viennent aux yeux, j'ai bien du mal à les retenir.

Je pose mon front contre le volant, mes poings se serrent sur mes genoux. Des gouttes de pluie coulent le long de mes tempes et deux perles d'eau salée dévalent mes joues. La situation m'échappe. Je ne contrôle pas mon oncle, je contrôle encore moins les sentiments qui manquent de m'étouffer à l'instant présent. Solitude, désespoir, peur.

Je me sens terriblement seule.

J'ignore comment j'ai fait pour rentrer chez moi, car mes yeux sont restés humides pendant tout le trajet. Dormir n'a pas non plus été une mince affaire. Le visage de Gaëtan s'est superposé à celui de Bertrand, j'ai fini par somnoler et sursauter au moindre bruit dans le studio. J'ai certainement des cernes ce matin au boulot, mais personne ne me fait de remarques, même si je surprends plusieurs fois le regard inquiet de Yindee. Pourtant, il n'est pas du genre à prendre des pincettes, d'habitude. Je dois vraiment avoir une sale tête si même lui n'ose rien me dire. Il ne fait pas non plus une seule remarque taquine sur mon manque d'efficacité. J'ai dû reprendre trois fois un calcul de base pour me rendre compte que j'avais simplement inversé un chiffre dans la formule.

Il faut que je me reprenne.

Et la première étape sera d'encaisser tout ce que pourra me dire Diane, demain soir. Je redoute. Elle a l'air spontanée, en plus. Je ne suis donc pas sûre qu'elle mâche ses mots. D'ordinaire, j'aime ce genre de filles, c'est juste que je ne voudrais pas craquer devant elle et les gars du club. Déjà que l'ambiance est tendue depuis le renvoi de Taylor. Le coach n'a pas hésité, même s'il m'a passé un savon suite à mon coup de poing. Il n'est pas pour la violence, ce que je cautionne habituellement. Seulement la limite avait largement été franchie dans ce cas précis. Ça fait au moins un problème de réglé.

Je soupire tout en envoyant l'adresse du gymnase par texto. Je n'ai pas à l'héberger, c'est un moindre mal, je me demande, du coup, si elle va chez Gaëtan. C'est plus fort que moi, dès que je pense à lui, une boule se forme dans ma gorge.

Je crois que j'étais vraiment accro.

Je me prépare presque à reculer, mais je ne peux pas annuler. Diane n'y est pour rien et elle paraissait vraiment intéressée par le VTT. Me rappeler son enthousiasme me fait sourire, d'ailleurs. J'espère que sa bonne humeur sera communicative, j'en ai bien besoin.

Elle arrive pile à l'heure. Son regard me dévisage, ne loupant pas une miette de mon visage tiré, fatigué. Je lui fais spontanément la bise, puis je lève la main pour l'interrompre avant qu'elle ne parle.

— Je ne veux pas en discuter.

— OK. Je voulais juste te dire que vous étiez tous les deux des imbéciles avec la même tête d'enterrement, mais d'accord, je le garde pour moi.

Son ton narquois me fait secouer la tête et je l'entraîne dans les vestiaires sans rebondir à sa provocation. Je ne lui avouerai pas que ses mots m'ont quand même un peu réconfortée. Je ne suis pas contente qu'il soit triste, je suis juste légèrement soulagée de savoir que c'est dur aussi pour lui. Tout simplement parce que ça veut dire que je comptais. Cela signifie aussi que l'obstacle lui paraît infranchissable si, malgré la douleur, il préfère ne plus me voir.

Pour ne plus ressasser, je nous mets vite en situation. Un peu de physique pour la tester et je suis agréablement surprise. Diane a un bon fond, une bonne endurance, des muscles profonds qui tiennent bien la route.

— J'ai testé plusieurs sports sans vraiment trouver un truc qui me plaît, finit-elle par m'expliquer lorsque nous nous arrêtons deux minutes pour boire. Par contre, je fais de la course à pied depuis des années, ça m'entretient !

— C'est super, tu peux choisir ce que tu veux, tu n'auras plus qu'à te spécialiser.

— Chouette ! On y retourne ?

— On passe à des exercices plus techniques ?

— Oui !

Son enthousiasme est communicatif, je passe une agréable soirée avec elle, j'en oublie presque Gaëtan et ma tristesse récurrente. C'est elle d'ailleurs qui remet le sujet sur le tapis quand je la taquine sur le fait qu'elle aura mérité une bonne douche.

— Heureusement qu'on a pris un hôtel !

— On ? relevé-je, surprise.

Je ne savais pas qu'elle venait avec quelqu'un.

— Blanche m'a accompagnée, grimace-t-elle en baissant les yeux. Avec Claire.

Je stoppe net, les mâchoires violemment serrées. Je contiens avec difficulté l'angoisse qui m'étreint soudainement et je respire profondément. Ça ne veut rien dire.

— Elles ont invité Gaëtan au resto' ce soir, continue Diane en triturant son téléphone.

OK, j'avoue que, là, je panique complètement. Elle va essayer de le récupérer, c'est sûr et certain. Je tente de paraître décontractée alors que mon cœur saigne dans ma poitrine. Nous ne sommes plus ensemble, je ne devrais plus être jalouse. Ni possessive.

Mais je ne veux pas qu'il soit avec elle. Ni avec aucune autre, en fait.

— Merde, grogné-je en écrasant une bouteille vide entre mes doigts.

Je me détourne, balance le récipient dans la poubelle et me mords la lèvre. Pourquoi est-ce que j'ai aussi mal ? Pourquoi je ne peux pas l'oublier aussi facilement que les autres ? Je ne veux pas ressentir cette dépendance, ce besoin presque vital d'être avec lui. Il a envie d'une vraie relation, qui avance, qui évolue, et ça ne pourra pas être avec moi. Il a raison, je l'ai accepté, en plus. Voilà, point barre. L'histoire devrait s'arrêter là !

Mais non.

Parce qu'au fond je sais que, pour lui, je voudrais tenter d'aller plus loin.

— Je suis désolée, murmure Diane en me rejoignant.

— Tu n'y es pour rien si je suis lâche. C'est quelque chose que je ne pensais jamais dire de moi, mais le constat est là.

— Eh bien, vas-y, retrouve-le.

— Ce n'est pas si simple.

Je ne sais pas comment m'y prendre. Ni s'il vaudra bien de moi...

— « J'irai jusqu'au bout-e, jusqu'au bout-e, jusqu'au bout de nous », chantonne-t-elle avec un sourire malicieux.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu ne connais pas « No », la chanson de Louane ? Je trouve qu'elle correspond parfaitement à la situation. Attends, je te la cherche.

Diane récupère son portable, *surfe* quelques secondes sur Internet, puis monte le son et me fait signe d'écouter.

— « Regarde-moi, qu'est-ce que tu vois ? Moi, je vais me battre, pour toi et moi. Qu'est-ce que tu crois ? Qu'est-ce que tu vois ? Moi, je ne vais pas, baisser les bras. »

Tout mon corps réagit à ces paroles. Est-ce que je devrais écouter mon cœur ? Me laisser porter par cet élan d'optimisme, de courage... d'envie ?

— OK, je vais aller le trouver.

Mon cœur se met à battre plus vite, autant d'excitation que de frayeur. Je me jette complètement dans la gueule du loup, là. Une première. Diane applaudit tout en augmentant le volume pour m'encourager. La chanson est interrompue par un texto et je l'entends jurer.

Mauvais présage.

— Blanche a décidé de les laisser rien que tous les deux, finalement. Ils avaient besoin d'être en tête à tête.

— Oh, mais...

— Arrête de réfléchir et fonce !

J'acquiesce, prenant une inspiration. Je le veux, *lui*.

Je vais me bouger les fesses.

J'attrape mon sac, note l'adresse du restaurant avant de filer dans ma voiture. Je roule, en ayant l'impression que c'est ma dernière chance, que je joue le tout pour le tout. Le stress rend mes mains moites, les paroles de la chanson ne cessent de trotter dans ma tête. Non, effectivement, « je ne baisserai pas les bras ». Je n'ai pourtant pas de solution, mais je veux essayer et, à nous deux, nous trouverons forcément quelque chose qui fonctionnera. Nous ne pouvons pas nous arrêter maintenant, pas parce que j'ai bêtement paniqué.

Et lui qui a abandonné le combat... ça ne lui ressemble pas.

Je me rassure comme je peux alors que je me rapproche de ma destination. Un ralentissement me fait pester. Je n'ai aucune patience. Les voitures s'arrêtent les unes après les autres. OK, je ne veux pas perdre de temps. Je me gare donc dès que je le peux, puis je sors en trombe, finissant à pied.

Je cours, slalomant entre les passants, m'excusant du bout des lèvres pour ceux que je bouscule dans ma précipitation. La panique m'essouffle. J'arrive tout de même à tenir une bonne cadence – merci à mon entraînement régulier. J'accélère même dès que l'enseigne du restaurant est en vue. Je pousse brusquement la porte d'entrée et je me fige en les apercevant.

L'un en face de l'autre, ça fait effectivement très rendez-vous romantique. Gaëtan a même sa main sur la sienne. Mon cœur se fissure. Je comprends enfin toutes ces femmes dans les livres ou les comédies sentimentales qui prennent la fuite dans ce genre de situation parce que je meurs d'envie de faire la même chose. De ne pas l'entendre me dire ce que je redoute le plus.

Mais je ne suis pas comme ça.

Même si c'est dur, je serre les poings et effectue un pas en avant, déterminée. C'est à ce moment-là qu'il se rend compte de ma présence. Il relève la tête et se tend légèrement avant de se lever précipitamment. Son air coupable, presque triste, me crie qu'il a tourné la page, que j'arrive bien trop tard. Merde.

« Je me battraï, pour toi et moi. »

Je le laisse avancer, prenant conscience que je ne suis pas à mon avantage, trempée, en sueur, et en tenue de sport. Il y a d'ailleurs quelques regards surpris. Le plus noir provient de Claire. C'est sûr, j'ai dû gâcher sa tentative, mais je ne reculerai pas, tant pis si j'ai l'air ridicule comme ça.

Gaëtan se plante devant moi, me dévisage sans rien dire. Je fais de même. C'est fou comme il m'a manqué en quelques jours. Je redécouvre avec plaisir ses beaux yeux verts, sa bouche bien dessinée que je meurs d'envie d'embrasser. Quand je vois qu'elle s'ouvre, je le coupe dans son élan. Je ne veux pas encore savoir sa décision, pas alors que j'ai pris la mienne.

Je place mes mains de chaque côté de son visage et l'attire à moi, posant mes lèvres sur les siennes. Un baiser doux, sensuel que je ne veux pas désespéré. Je le souhaite volontaire, sûr de lui, amoureux. Je ne sais pas si mon message passe ainsi, alors, quand je m'écarte, je plante mon regard dans le sien et me jette à l'eau, coûte que coûte.

C'est lui que je veux.

— Je t'aime, Gaëtan.

21

Gaëtan

J'ai imaginé la douceur de ses lèvres, le délicat parfum de sa peau et les gracieuses formes de son corps, chaque nuit, depuis notre séparation. Depuis que j'ai lâchement préféré fuir. Et la voilà. C'est comme rêver éveillé.

Naïs est venue me trouver.

Je n'aurais jamais parié là-dessus. J'étais persuadé que la situation lui convenait, son silence radio me le prouvant bien douloureusement.

— Je t'aime, Gaëtan.

Ne me réveillez surtout pas !

Je ne comprends plus rien, mon silence la perturbe. Elle lâche mes joues et se recule un peu, le regard sombre. Déçu. Merde, je dois réagir ! Elle se tient là devant moi, il ne s'agit pas d'un songe, non. Elle est vraiment là. Pour moi.

— Désolée, murmure-t-elle. J'arrive visiblement trop tard. Je...

Ses épaules s'affaissent. Ses yeux s'embuent. La douleur sur son visage me fait un électrochoc. Non, ce n'est pas trop tard. Ça ne le sera jamais pour elle. J'attrape sa main, l'attire à moi et l'embrasse passionnément. Lorsqu'elle répond à ma fougue, glissant ses doigts dans

mes cheveux, j'enroule mes bras autour d'elle. Je la soulève, la voulant au plus près.

Des applaudissements ainsi qu'un sifflement joyeux me font redescendre sur Terre. Je relâche Naïs qui sourit et secoue la tête, amusée par la réaction des clients du restaurant. Je pose mon front contre le sien, reprenant doucement ma respiration.

— Je t'aime, Naïs.

— Ne pars plus, souffle-t-elle à voix basse.

— Jamais.

Ses yeux se ferment, confiants. Je soupire, soulagé. Un poids quitte ma poitrine, et même si je sais que nous avons des choses à régler, à surmonter, nous le ferons. Parce que nous voulons être l'un avec l'autre. Et c'est le plus important. Cette envie de se battre, d'avancer ensemble, de ne plus nous quitter. Nous pourrons tout affronter. À deux. Maintenant, je suis persuadé qu'elle le désire aussi.

Je me sépare d'elle, presque à contrecœur, mais la présence de Claire derrière nous vient de me revenir. Je ne voulais pas la blesser, tout était dit avant que Naïs ne débarque, de toute façon.

— Il faut que je... commencé-je, un brin mal à l'aise.

— Vas-y, je comprends.

Il n'y a aucune trace de doute ou de jalousie dans ses propos et je me dépêche d'aller m'excuser auprès de mon ex. Je paie la note avant de la raccompagner. Ça fait un peu expéditif. Je n'avais, de base, aucune envie de passer ma soirée avec elle. Claire s'est un peu imposée et Blanche m'a lâchement abandonné sur ce coup.

Moi qui pensais qu'elle avait compris mon point de vue, la dernière fois.

Et ma rupture ne signifiait pas que j'avais envie de retrouver quelqu'un, encore moins une personne que je savais ne pas me convenir.

Les deux femmes se croisent au moment de sortir, le regard de Naïs reste calme. Je ne peux pas en dire autant de Claire dont les mâchoires crispées indiquent qu'elle n'apprécie pas de se faire évincer. Même si elle n'avait aucune chance. J'espère juste qu'elle l'a compris, une bonne fois pour toutes.

— Bon retour, annonce Naïs avec un sérieux des plus glaçant.

Mon ex ne répond pas, passe devant elle, et s'éloigne sur le trottoir.

— Ne me regarde pas comme ça, je n'ai pas pu m'en empêcher.

— Ce n'était pas très gentil.

— Ni très méchant.

— OK, tu n'as pas tort.

Naïs glisse sa main dans la mienne et je me sens bien. Comme à nouveau complet.

— Je crois que l'on a des choses à se dire, murmure-t-elle en levant les yeux vers moi.

— Oui.

C'est elle qui me conduit dans un petit parc à quelques rues d'ici. À cette heure-ci, peu de monde circule dans les allées et nous nous installons sur un banc, face à un parterre de fleurs que l'ombre envahit petit à petit.

— J'ai paniqué, me sort-elle tout de *go* en tournant son visage vers le ciel.

— Tu ne veux pas d'enfants ?

— Je ne sais pas.

Naïs hésite, inspire, puis expire lentement avant de regarder ses mains.

— J'ai cette discussion avec ma mère qui me trotte sans arrêt dans la tête. Je lui ai demandé pourquoi elle n'était pas partie avant, quand les choses ont commencé à se dégrader. Peu de temps après leur mariage, en fait. Elle y réfléchissait de plus en plus, et puis... des douleurs l'ont conduite chez le médecin. Elle a découvert qu'elle était enceinte de quatre mois. Elle a fait un déni de grossesse. Du coup, elle ne se voyait pas m'élever seule, loin de tous, ni me priver d'un père. Elle ne pensait pas qu'il serait comme ça avec moi, elle avait espoir que ça le change.

Naïs se ferme à ce moment-là, son visage se crispe, et je perçois sa douleur.

— Elle est restée enfermée là-bas à cause de moi. Je ne veux pas vivre la même chose. Je veux décider de ma vie.

J'ai une boule au ventre. Son père a vraiment gâché énormément de choses, mais ce n'est pas parce que sa mère a vécu ça qu'elle vivra la même chose. Je peux comprendre son angoisse et les raisons qui l'ont fait paniquer : une grossesse surprise n'est pas vraiment le meilleur moyen pour contrôler sa vie et ce qu'il s'y passe.

— Tu n'es pas pareille que ta mère, déclaré-je avec douceur. Tu es bien plus forte. Et je ne t'emprisonnerai jamais dans une vie que tu ne veux pas.

Elle hoche la tête et vient la poser sur mon épaule. J'attrape sa main pour entrelacer nos doigts.

— Tu veux des enfants, toi ?

— J'en voudrai un jour, oui.

— C'est pour ça que tu es parti alors ?

— Non. C'est parce que tu m'excluais. Tu as dit que c'était ta vie et tu ne me comptais visiblement pas dedans.

— Je suis désolée. Sur le coup, j'ai eu peur. Peur que ton calme arrive à me convaincre de quelque chose dont je ne voulais pas au départ. Je me voyais déjà accepter cette grossesse rien que parce que tu étais là, et ça m'a foutu les jetons. J'ai eu l'impression de n'être plus qu'un pantin incapable de prendre une décision seule.

— J'ai surréagi de mon côté, expliqué-je en soupirant. Je crois que la rencontre avec mon père et sa nouvelle famille m'a plus coûté que ce que je pensais. Je le voyais, lui, avancer malgré les épreuves et les erreurs du passé, puis je me voyais, moi, reculer soudainement. Repartir à zéro.

Naïs renifle à ce moment-là, ses yeux s'humidifient. J'attrape son visage pour le tourner vers moi.

— Je m'en suis voulu dès le lendemain, affirmé-je, mon regard planté dans le sien.

— Mais tu l'as dit à ta famille, réplique-t-elle douloureusement.

— Ma tante a appelé pour nous inviter, tous les deux. Quand j'ai décliné sans donner de raisons, elle a insisté. Je me suis bêtement énervé. J'ai lâché qu'on n'était plus ensemble. Ça lui a fait un choc, et à moi aussi. De le dire à voix haute à une tierce personne, c'était rendre la rupture officielle, concrète, réelle.

— Tu n'es pas revenu pour autant.

— Non. Parce que c'était silence radio de ton côté. J'ai cru... j'ai cru que la situation te convenait puisque tu acceptais sans même me demander des comptes. Alors, je me suis convaincu que tu serais mieux sans moi.

— Et toi... mieux avec une autre ?

— Non, je n'ai jamais pensé ça. Pour ce soir, je n'ai pas vraiment eu le choix, mais j'ai profité de l'occasion pour régler certains points avec Claire, pour éteindre définitivement ses espoirs. Je me suis rendu compte à quel point je te voulais toi, et personne d'autre. Je passais mon temps à la comparer, à la trouver trop lisse. Fade. Sincèrement, je me suis ennuyé. C'est la première fois que c'est aussi flagrant.

Un petit rire lui échappe.

— On a failli se perdre, chuchote Naïs.

— Je serais revenu te chercher, affirmé-je.

Ses yeux pétillent. Nous sommes coupés par la sonnerie de son téléphone. Je la vois hésiter et lui fais signe de regarder, on ne sait jamais. Elle finit par tourner l'écran vers moi avec un petit air mi-amusé mi-exaspéré.

[Claire vient d'appeler Blanche. On est contentes que la mission ait réussi ! Félicitations. On savait bien que tu avais besoin d'un petit coup de pouce. Tu pourras nous dire merci ! Diane.]

— J'ai l'impression que l'on nous a un peu manipulés, déclare Naïs.

— Si Claire n'était pas au courant, ce n'est pas sympa pour elle.

— Mouais, peut-être. C'était pourtant nécessaire, non ?

J'acquiesce mollement. J'ai effectivement demandé à Blanche d'ouvrir les yeux à son amie. Par contre, je ne suis pas convaincu que ce plan foireux était vraiment l'option idéale.

— Gaëtan ? m'interpelle-t-elle d'une voix grave. J'aimerais vraiment que l'on forme un couple « normal », mais... je ne peux pas te promettre d'arriver à le faire. J'ai envie d'être avec toi, seulement, rien ne garantit qu'une crise de panique ne mettra pas tout en péril de nouveau.

— Moi, je suis prêt à prendre le risque. On ira à ton rythme, je serai patient...

— Et si un jour tu en as marre d'attendre ?

— On en discutera ensemble. On trouvera forcément une solution. Dans tous les cas, on décidera à deux. Tu vois bien, quand on s'explique, tout paraît plus simple.

— Hum.

— Est-ce qu'il y a autre chose qui te freine ?

— Ma mère, avoue-t-elle en baissant les yeux.

J'ai presque l'impression qu'elle est honteuse.

— Quel est le problème ?

— Elle va sortir, un jour, c'est certain, c'est ce que je lui souhaite, mais... elle sera sous ma responsabilité. Ça va être... pesant. Ce n'est pas quelque chose que je veux t'imposer, ça fait partie de ma vie et ça pourrait devenir trop lourd, pour nous.

— Je ne te reprocherai jamais de t’occuper de ta mère, Naïs. Je sais ce que vous avez vécu, en partie du moins, et je veux être là pour toi, pour vous.

— Non, ce n’est pas... je ne peux pas...

— Tu as le droit d’avoir un peu de soutien aussi, dis-je calmement en caressant sa joue. Tu portes tout à bout de bras depuis un moment. Laisse-moi t’épauler. Laisse-moi être là pour toi, pour te seconder quand tu en auras besoin.

Une larme déborde et roule jusqu’à ses lèvres entrouvertes. J’aimerais tellement soulager toute cette pression qui pèse sur elle.

— Merci, murmure-t-elle en m’embrassant.

Main dans la main, nous rejoignons ma voiture près du restaurant. D’un commun accord, nous passons la nuit ensemble, n’ayant aucune envie d’être séparés ce soir. Je lui propose même de monter dans mon véhicule et de la déposer devant le sien, demain matin. Çame fait un détour avant d’aller bosser, mais si c’est pour grappiller quelques minutes supplémentaires avec elle, je le fais volontiers. Et plutôt deux fois qu’une, même.

Maintenant que nous nous sommes retrouvés, je ne vais pas la lâcher de sitôt.

Deux semaines.

Quinze jours entiers que je vis sur un nuage. Un nuage bien rempli. C’est comme si nous ne nous étions pas vus pendant des semaines. Notre relation a fait un bond en avant naturellement, sans que nous n’y prenions vraiment garde. Nous n’avons pas emménagé ensemble – non, pas tout à fait –, mais nous vivons l’un avec l’autre tous les jours. Il n’y a qu’au travail que nous ne nous croisons pas. Et encore, j’ai réussi à me rajouter à une réunion avec Caro pour le projet concernant les télécommunications du CNES. J’ai passé ma journée chez *SpaceSat*, et comme je n’avais rien dit à Naïs, elle a été surprise de me voir. Amusée par mon manège, aussi.

— Ça s’appelle une invasion, m’a-t-elle murmuré en me rejoignant dans un couloir.

— Une invasion pacifique, plaidé-je.

— Une invasion, tout de même. À ce soir, Monsieur l’envahisseur !

« À ce soir. »

Une phrase banale, qui pourtant signifie tant dans notre cas. Une routine, des habitudes, une vie à deux. Nous ne prenons plus rendez-vous pour nous voir, nous nous mettons juste d'accord chez qui on se retrouve. Mais cette fois-ci, en sortant du boulot, on se rejoint pour aller voir Virginie à la maison de repos. Naïs envisage une sortie et je compte bien l'aider dans cette démarche. Sa mère a des hauts et des bas. Ses phases d'éveils actives et lucides sont de plus en plus nombreuses depuis plusieurs jours. Depuis qu'elle est tranquilisée sur notre relation, notre stabilité. Le lien avec sa fille est vraiment très fort. Trop peut-être puisque son humeur dépend aussi de ce qu'il se passe dans sa vie en plus de la sienne.

Naïs est d'ailleurs en train de discuter avec le personnel qui s'est occupé de sa mère pendant que je fais quelques pas à l'extérieur avec Virginie et que nous discutons VTT. Elle en connaît beaucoup plus que moi et ça l'amuse. Elle insinue que je dois me mettre à la page. Je ne dis pas non, surtout que je peux avoir des cours particuliers.

Tout en remontant l'allée, bordée de chênes, je ne peux m'empêcher de jeter discrètement un œil autour de nous. Aucune trace de Bertrand, aujourd'hui. Naïs ne l'a plus aperçu et elle est rassurée. Elle pense lui avoir fait peur, mais je l'ai vu il y a quelques jours. Je reste donc prudent. S'il réapparaît, je l'en informerais.

Je vais finir par le choper, cet enfoiré.

Une silhouette familière nous attend sur le banc, à quelques pas de l'entrée. Agathe nous fait signe de la rejoindre, je perçois un peu de tristesse dans son regard. Virginie n'est jamais très à l'aise quand nous croisons quelqu'un et je suis toujours un peu surpris que, depuis le temps, elle ne se soit pas accoutumée à la présence de la vieille femme. Elle paraît continuellement sur ses gardes, mais elle ne rechigne pas à s'asseoir.

— Vous partez, n'est-ce pas ?

— Oui, bientôt.

— C'est bien, acquiesce Agathe avec un petit sourire morose.

On dirait bien qu'elle ne sait pas comment prendre cette nouvelle. Entre joie et abattement. Cela doit lui faire bizarre de perdre une amie, un repère. Une occupation aussi sûrement. Son soupir confirme que le changement n'est pas sa tasse de thé. Elle se met ensuite à poser des questions sur l'organisation de sa nouvelle vie et Virginie ne répond que du bout des lèvres, pas du tout enthousiaste. Agathe est effectivement bien

curieuse, mais je crois surtout que la mère de Naïs n'aime pas parler d'elle. Son soulagement est perceptible quand sa fille vient la trouver pour un entretien avec le médecin.

Tout s'arrange pour le mieux. La date de sortie est prévue pour la semaine prochaine et un suivi est d'ores et déjà programmé. La fin de soirée qui se profile va me permettre de régler un problème, du moins, je l'espère. Caro nous a invités à dîner, chez elle. J'aimerais demander conseil à Vince pour assurer la protection de Virginie. C'est un peu un psychorigide de la sécurité, il devrait avoir des solutions à me proposer.

Alors que nous sommes dans la voiture, en direction du manoir des Malt, je jette un coup d'œil à Naïs qui semble rêveuse. Je pose ma main sur les siennes, serrées sur ses cuisses, et lève un sourcil interrogateur.

— Je... je me demandais si je n'allais pas installer ma mère ailleurs.

— Ailleurs que dans ton immeuble ?

— Ben... je n'ai plus envie que ce soit mon immeuble, à vrai dire.

— Tu veux déménager ?

Je crois avoir deviné où elle veut en venir, mais je ne compte pas l'aider. J'ai envie qu'elle le formule clairement. Elle grogne en roulant des yeux, puis pousse un soupir avant de se tourner vers moi.

— OK, j'envisageais la possibilité que nous habitions ensemble et que nous trouvions un petit studio, pas loin, pour ma mère.

Mon sourire doit toucher mes oreilles de chaque côté, je reçois d'ailleurs un petit coup sur le genou.

— Ne prends pas cet air ahuri.

— C'est quand même une sacrée demande que tu me fais, là, la taquiné-je.

— Ouais, ouais, bougonne-t-elle en croisant les bras. Ça te conviendrait ?

— Vivre avec toi vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? Je ne sais pas, réfléchis-je à voix haute d'un ton mi-sérieux, mi-amusé. C'est peut-être un peu tôt.

En réalité, mon cœur est tout en joie. Qu'elle ait osé m'en parler. Qu'elle y ait songé tout simplement. Moi, j'en rêve depuis quelque temps, j'attendais juste encore un peu avant de le suggérer. Avec des pincettes, j'avoue.

— Gaëtan ! rôle Naïs.

— C'est déjà ce qu'on fait, je te signale, rigolé-je. Mais oui, bien sûr que j'en ai envie.

— Parfait.

Elle me tire la langue avant de reprendre une place bien droite dans son siège. J'ai toujours une mine réjouie lorsque je sonne à la porte et que Caro nous accueille.

— Waouh, s'exclame-t-elle, un peu surprise.

— Ne fais pas attention, raille Naïs en me poussant avec sa hanche. Il fait l'idiot parce que c'est moi qui lui ai proposé d'emménager ensemble.

— Oh, je vois, se marre ma meilleure amie. Fierté mal placée. Entrez donc. On va trinquer à cette bonne nouvelle.

L'apéritif est servi dans un petit salon. Sandrine saute littéralement au cou de Naïs qui lui fait la bise en riant. Elle qui ne paraissait pas très sociable est vraiment douée pour s'intégrer parmi ma famille et mes amis.

— Tu vas emménager avec lui ? s'écrie la sœur de Caro qui a toujours une oreille qui traîne. Tu vas peut-être réussir à le dévergondé un peu, alors !

— Tu aimerais surtout que j'en oublie de te surveiller, répliqué-je en lui attrapant les épaules. Ne compte pas là-dessus.

— Je le lui rappellerai, en plus, rajoute Naïs.

— Quelle trahison ! T'étais censée être ma diversion.

— Quelle râleuse, se moque Laurine en venant trinquer avec nous.

— Tu devrais me soutenir, toi, maugrée Sandrine en prenant son amie par le bras.

Voilà une semaine tout au plus que Naïs a rencontré tout ce beau monde et on dirait qu'elle évolue avec eux depuis des années. Lorsque Vince vient nous saluer, j'attends quelques minutes avant de l'entraîner à l'écart pour lui exposer mes inquiétudes.

— Je peux demander à Serge de t'organiser une surveillance. Il me faudrait quand même une photo de cet homme.

— J'en parlerai avec Naïs, dis-je avec une grimace. Elle ne va pas apprécier ma démarche.

— Tu n'as que de bonnes intentions, elle devrait te comprendre.

— Comprendre, oui. L'accepter, pas sûr.

Vince me tapote gentiment l'épaule avec un sourire amusé. Il sait ce que c'est d'avoir une femme de caractère à gérer. Il prenait toutes les décisions avant, sans en référer à personne puisqu'il était le seul aux

commandes, mais il a dû revoir sa façon de fonctionner, et donc, apprendre à négocier. Et, de temps à autre, à perdre par le biais de concessions.

Le repas se passe dans la bonne humeur. Il y a juste Laurine qui m'étonne un peu. Elle qui semblait soutenir son père – le nouveau Président de la République –, approuver sa démarche et ses idées, elle ne cesse de remettre en question les dernières décisions de son gouvernement. Sandrine a l'air au courant, car elle pose régulièrement une main sur son avant-bras, sûrement pour la calmer. Curieux. Je savais qu'elle n'était pas fan de la popularité et donc de la visibilité que cela entraînait, mais j'étais persuadé que les tensions au sein de la famille présidentielle ne résidaient pas dans un conflit d'idéologie.

Après le dessert, j'entraîne Naïs à l'étage, lui faisant découvrir la terrasse non visible depuis la cour. C'est l'endroit préféré de ma meilleure amie, calme, ombragé et avec une vue imprenable sur le jardin bien entretenu de la villa.

— Qu'est-ce qu'on fabrique ici ? m'interroge-t-elle en s'accoudant à la balustrade en pierre.

— Je voulais te donner ceci.

Je tends la main vers elle et son regard s'arrête immédiatement sur la petite boîte qui repose dans ma paume. Elle a un mouvement de recul. Je sourirais presque, ayant parié avec moi-même sur cette réaction.

— Oh non, qu'est-ce que tu fous ?

— Ce n'est pas une demande en mariage, rassure-toi, me moqué-je gentiment en ouvrant le couvercle.

— Pourtant, c'est bien une bague. Et on dirait une alliance.

— Elle te plaît ?

— Oui. Mais ce n'est pas la question. Tu connais mon avis sur le sujet !

J'acquiesce tout en sortant l'anneau pour le lever vers son visage.

— C'est de l'or rose, expliqué-je comme si de rien n'était.

Comme si je ne percevais pas son angoisse.

— Gaëtan, gronde-t-elle.

— C'est symbolique, Naïs. Si je t'offre cette bague, c'est parce que je t'aime. Que je veux pouvoir partager ta vie, qu'elle soit lisse ou compliquée. Je veux être là pour toi, pour les gens qui te sont chers, pour les beaux comme les mauvais jours. Parce que mon avenir dépend du tien maintenant et que je veux t'assurer de ma présence, de mon soutien quoi

qu'il se passe. On est deux, maintenant. Tu ne pourras plus l'oublier avec elle.

En disant ça, je lui prends délicatement la main et attends qu'elle hoche la tête pour enfiler la bague sur son annulaire. Ses yeux brillent. Elle vient m'enlacer tendrement, posant sa joue contre ma poitrine.

— Je serais incapable de t'oublier, murmure-t-elle. Je t'aime tellement que ça me faisait peur. Aujourd'hui, je ne sais pas comment j'ai pu vivre sans cette sensation, sans ce partage et cette confiance que tu m'as fait découvrir. Je ne serais pas entière sans toi.

Un toc sur la porte-fenêtre nous surprend et casse notre bulle intime. Caro, gênée, mais visiblement inquiète, se tient sur le seuil.

— Naïs, ton téléphone n'arrête pas de sonner, s'explique-t-elle. Je ne voulais pas vous déranger, seulement... c'est le nom de la maison de repos qui apparaît sur l'écran. Je me suis dit que c'était peut-être important.

— Tu as raison, la rassure-t-elle.

Nous redescendons tous les deux, je l'accompagne dans le couloir où elle récupère son téléphone sur le buffet de l'entrée. Elle est soucieuse, je le vois bien, et je serre sa main alors qu'elle rappelle l'institut.

— Bonsoir, Athénaïs Martin au téléphone. Vous avez essayé de me joindre ?

Ses traits se ferment pendant qu'une infirmière lui explique les raisons de son appel. Ses doigts se crispent brusquement sur les miens, son visage pâlit.

— Elle a quoi ? s'écrie-t-elle. Où est-elle ?

Ses yeux paniqués croisent les miens, son corps vacille et je la rattrape de justesse.

Merde. Il est arrivé quelque chose de grave à sa mère.

22

Nais

Je débarque comme une furie à la maison de repos. Je ne tiens pas compte du regard des infirmières qui se pressent dans le hall et file directement vers la chambre de ma mère, Gaëtan sur les talons.

Putain de merde !

J'ouvre la porte sans ménagement, parcours la pièce du regard, me penche pour regarder sous le lit, puis pars dans la salle de bain. Je vérifie la douche, les placards, derrière les rideaux. Je sors finalement sur le balcon. J'inspecte tout, partout. Mais le constat est là, je le connais très bien, ils me l'ont annoncé il y a moins d'une demi-heure.

Ma mère a disparu.

Et personne n'a la moindre idée de ce qui s'est passé ni d'où elle a bien pu aller. Ils ont interrogé leurs pensionnaires, mais elle a filé discrétos sans éveiller le moindre soupçon, sans être remarquée. Pourquoi fait-elle ça ? Pourquoi maintenant que tout allait mieux ? Est-ce qu'elle a eu peur ? Je lui ai peut-être mis trop la pression...

Des larmes de colère et de découragement menacent de déborder. Ça m'arrive beaucoup trop souvent ces derniers temps, je deviens trop émotive, je me ramollis. Quand deux bras viennent m'enlacer et me ramènent contre

un torse chaud, je pleure. Je pleure en m'agrippant à sa chemise et en tentant de trouver un quelconque réconfort en humant son parfum.

— On va la retrouver, murmure Gaëtan d'un ton assuré.

J'ai l'impression d'avoir tout foiré avec elle, cette sensation est d'autant plus forte qu'elle a préféré partir que de me laisser m'occuper d'elle à nouveau. Elle n'a visiblement pas confiance en moi. Ça me tue. Je croyais avoir pris les bonnes décisions pour elle. Pour nous deux je l'avoue, mais j'ai toujours essayé de penser à son bien-être en premier.

Voilà comment elle me remercie !

Une fois mes larmes sèches, le Directeur se propose de m'accompagner au poste de Police, même s'il n'a pas beaucoup d'espoir concernant les démarches qu'ils pourront entreprendre. Je ne tiens pas en place, le trajet me semble interminable, et l'attente me fait bouillir. Gaëtan, qui ne m'a pas lâchée d'une semelle, ne dit mot, me laisse exprimer mon angoisse et mon dépit sans intervenir, sans me brusquer. Je serais capable d'être désagréable, il doit le savoir, et je n'en ai pas du tout envie. Surtout pas avec lui. Alors, je tourne en rond, je souffle, je passe mes mains « x » fois dans mes cheveux et finis par mordre mon poing pour ne pas hurler sur le pauvre flic de l'accueil qui s'active bien trop lentement à mon goût.

Cette visite ne sert effectivement pas à grand-chose. La présence du Directeur permet au moins l'ouverture d'une enquête administrative pour disparition inquiétante quant à l'état de santé de ma mère, mais c'est tout. Elle va être fichée.

— Je ne peux que vous conseiller de placer des affiches aux alentours de la résidence, conclut le gendarme qui nous a aidés à remplir le formulaire. Vu la situation, elle n'a pas dû aller bien loin. Elle est peut-être un peu déconnectée, perdue et des habitants du quartier peuvent l'avoir déjà recueillie.

— Merci, salue poliment Gaëtan en m'enjoignant à me lever.

Elle n'a pas dû aller bien loin...

Quelle connerie ! On l'aurait déjà retrouvée du con ! Les infirmières se sont relayées pour faire du porte-à-porte, leurs recherches n'ont rien donné. J'ai envie de lui arracher son sourire condescendant qui m'irrite plus qu'il ne me rassure. Cette impression de légèreté dans le traitement de cette affaire me donne mal au cœur.

Je sens les mains de Gaëtan sur mes épaules, c'est lui qui me conduit à l'extérieur et qui me guide jusqu'à sa voiture. Je l'entends me dire que nous

retournons chez Caro. Je ne proteste pas. Je suis vidée. Anéantie. Impuissante. Je ferme les yeux alors qu'il passe un coup de fil, sûrement à sa meilleure amie, mais il a beau être à côté de moi, je ne comprends même pas ce qu'il dit. Je ne suis plus vraiment là.

C'est dans cet état-là que je me retrouve, assise sur le canapé de Caro, un verre de cognac en main. Je ne sais pas comment il est arrivé là, en tout cas, il est le bienvenu. Il descend vite. Tout le monde s'affaire autour de moi. Gaëtan s'entretient avec Vince et ses deux acolytes : Serge et Scott. On me demande une photo de ma mère, je tends machinalement mon téléphone.

— Je vais faire un tour du quartier, déclare le grand blond en enfilant sa veste. Je ferais passer les affiches de Serge.

Affiche que je tiens dans mes mains sans savoir qui me l'a passée. DISPARITION INQUIÉTANTE. La description de ma mère y figure, le numéro du commissariat, de Gaëtan et le mien. Mes doigts se crispent, je froisse la feuille sans le vouloir. Des larmes coulent et tombent sur la photo.

Ça rend les choses tellement concrètes...

Bordel. Mon ventre a envie de rendre l'alcool ingurgité, je me mords les lèvres pour ne pas chouiner comme une gamine. Je ne sers à rien. Quand je me lève pour mettre fin à cet état léthargique, je vois trouble et fais un pas en arrière pour me stabiliser. Gaëtan, qui doit me surveiller depuis un moment, passe son bras autour de ma taille, m'attirant contre lui.

— Je dois rentrer, murmuré-je en faisant un effort pour ne pas crier sur tous ces regards compatissants qui commencent à m'insupporter. Je veux être là si jamais elle se pointe à l'appart.

— OK. Je t'accompagne.

L'air frais de la nuit me pique les yeux, mais a, au moins, le mérite de me réveiller un peu. Le trajet en voiture est silencieux. Les tracts posés sur mes genoux me compriment la poitrine, j'espère qu'ils pourront nous aider à la retrouver.

Je m'installe dans le studio de ma mère, m'enroule dans un plaid et m'écroule sur le canapé. Gaëtan me prépare une tasse de thé, puis part déposer les affiches aux alentours. Je guette le moindre bruit, même si je sais que c'est ridicule. Je me repasse en boucle tout ce qu'il s'est passé ces dernières heures, essayant de comprendre un peu ma mère et sa décision. Sauf que je n'y arrive pas. J'ai beau tenter de me mettre à sa place, rien ne

me paraît logique dans ses choix. Et c'est là que le doute s'installe, grandit, prend racine.

Voulait-elle vraiment partir ?

Est-ce de son plein gré qu'elle est sortie de la résidence ? Une sueur froide m'envahit quand je réalise que mon oncle pourrait être derrière tout ça. Les mains tremblantes, j'attrape le téléphone fixe et compose un numéro que je m'étais promis d'oublier, mais qui me hante depuis plusieurs semaines. Il est minuit ; franchement, je m'en fous. Quatre sonneries sont suffisantes.

— Allô ? me répond-on avec un bâillement.

— Mathilde, c'est moi.

— Oh... Athénaïs ? Mais ! Oh, comme je suis contente de t'avoir.
Comment vas-tu ?

Sa voix a mûri. Ma cousine n'avait que huit ans quand je suis partie.

— Est-ce que ma mère est chez vous ?

— Ta mère ? ... Virginie ? Non, voyons. Ce serait du suicide, finit-elle en baissant la voix.

— Ton père a retrouvé notre trace, Mathilde. Et ma mère a disparu.

— Attends, Maman descend. Je te la passe. Elle saura mieux que moi.

Des chuchotements me parviennent indistinctement avant que ma tante ne prenne le combiné.

— Athénaïs ? Que se passe-t-il ? Tu ne devais plus jamais appeler.

— Je sais, m'agacé-je légèrement. Est-ce que Bertrand était avec vous aujourd'hui ? A-t-il enlevé ma mère ?

— Enlever ta mère !? Enfin, non ! Il a été absent souvent ces derniers mois, mais il était avec nous tout le week-end. Il t'a menacée ? Il vous a fait du mal, Athénaïs ?

— Oui et non. C'est compliqué.

Je souffle pour contenir mes larmes. Si ce n'est pas lui, s'il n'est pas responsable de son départ, c'est qu'elle a vraiment souhaité partir, alors. Elle m'a abandonnée.

Je n'arrive plus à y croire.

— Je... je regrette tellement de ne pas vous avoir suivies, soupire ma tante d'une voix emplie de tristesse.

Une boule grossit dans ma gorge. Je sais qu'elles vivent un enfer avec mon oncle. Il est la copie conforme de mon père, qu'elles doivent avoir à charge, en plus. Je culpabilise, sachant très bien que je n'ai pas insisté plus

que ça quand nous sommes parties. On pouvait mieux se fondre dans la masse à deux qu'à quatre.

— Ce n'est pas trop tard, Jeannie. Vous pouvez partir, vous en avez le droit.

— Maman, il se réveille, entends-je Mathilde de loin.

— Je dois raccrocher. Ta mère n'est pas ici, Athénaïs.

La communication est coupée avant que je ne réponde. La peur transparaît dans sa voix, la sincérité aussi. Je ne sais plus quoi penser et j'enfouis ma tête contre mes genoux.

Qui dois-je croire ? Mon cœur ou ma raison ?

Quand Gaëtan rentre, il me retrouve prostrée dans cette position que je n'ai pas quittée depuis des heures. Il ne dit rien, mais son regard est empli d'inquiétudes. Il vient se glisser contre moi sur le canapé et m'enlace. Je pose ma tête au creux de son cou et respire un peu plus librement.

J'ignore combien de temps nous avons dormi, j'ai mal aux épaules quand je me réveille en sursaut. Mon téléphone sonne sur la table basse et je me précipite. Appel inconnu. Mon cœur bat à tout rompre, quelqu'un a peut-être des nouvelles. Gaëtan grogne en se redressant et se frotte les yeux pendant que je décroche, le souffle court.

— Athénaïs ? me demande-t-on d'une petite voix intimidée.

— Oh, bon sang, Agathe ?

Je tombe des nues et je me m'envoie des gifles mentales. S'il y a quelqu'un qui peut être au courant de quelque chose, c'est elle ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Parce que le Directeur et son personnel ont interrogé tout le monde.

Connaissant un peu le personnage, elle n'a pas dû vouloir parler à n'importe qui. Je ronge mon frein et ma colère : si elle avait des infos à nous donner, elle aurait dû le faire, peu importe son interlocuteur. Bref. Je ne vais pas me fâcher maintenant.

— J'ai vu les affiches, m'explique la vieille femme alors qu'une main rassurante se pose dans le bas de mon dos. Je crois savoir où est votre mère.

— Où ?

— Elle a peur, me sort-elle en ignorant ma question.

Mes nerfs commencent à saturer.

— Peur de quoi ? De qui ? Agathe, s'il vous plaît, dites-moi où elle est !

— Elle ne veut pas bouger ni me parler. Il va falloir que vous veniez. Elle vous réclame.

— Oui, bien sûr, je vais venir. Dites-moi où, Agathe.

J'essaye de contrôler ma voix, mais l'urgence et l'impatience me font serrer les poings. La vieille dame me communique un nom de rue, puis raccroche en me disant de me dépêcher. Je vérifie avec Gaëtan, l'endroit n'est pas loin de la résidence.

— Que fait-on ? me demande Gaëtan alors que j'enfile ma veste.

— Je vais y aller. Je te tiens au courant, je ne veux pas l'effrayer.

— Tu ne veux pas que je vienne ?

— Je n'en sais rien, avoué-je tristement.

— OK. Je peux me poster pas loin. Tu n'auras qu'à m'appeler si tu as besoin.

— Merci.

Il dépose un baiser sur mon front avant que nous ne quittions l'appartement. Je suis angoissée et apeurée en même temps, mais rassurée qu'il soit là. L'état de ma mère m'inquiète. Les propos d'Agathe n'étaient pas non plus apaisants. Et si son cerveau avait définitivement pété un câble ? Ou fait une pause à durée indéterminée ? Si elle s'était enfermée dans une autre réalité ? C'est pour cette raison que j'hésite avec Gaëtan. Pour gérer la dernière crise, il avait été bien utile, sauf que là... si elle me réclame, moi, je ne voudrais pas la rendre mal à l'aise avec quelqu'un qu'elle ne reconnaîtrait peut-être pas.

Les doutes me crispent. Je ne sais pas gérer ce genre de crise et ça me fout la trouille pour sa sortie. Une sortie qui sera sûrement remise en cause avec cette fugue. Je déglutis tout en mettant le contact. Je vois les phares de Gaëtan s'allumer non loin, nous avons décidé d'y aller séparément. J'ai de plus en plus les nerfs contre ma mère et va falloir que je me calme si je dois la reconforter pour l'amadouer. La sérénité que nous avons depuis deux semaines a volé en éclats, je lui en veux clairement.

Inspire, expire.

Elle n'y est pas pour grand-chose. Elle ne le fait pas exprès. Pas volontairement. Il faut que je garde ça en tête. Ma mère est perturbée, brisée psychologiquement. Il n'y a aucune méchanceté dans ce qu'elle entreprend.

À mesure que nous nous rapprochons de l'adresse donnée par Agathe, mon cœur s'emballe. Et si ça se passait mal ? Je devrais appeler du renfort,

voire les infirmières pour qu'elles lui administrent un calmant. Mes doigts serrent le volant. Non. On n'en arrivera pas là. Hors de question.

J'aperçois la voiture de Gaëtan se garer dans une rue parallèle et je ne tarde pas à me ranger moi aussi. En sortant, mes mains tremblent, je claques un peu fort ma portière. Je me mets en route rapidement, sortant mon portable pour appeler le dernier numéro qui s'affiche dans mon journal d'appels.

— Agathe ? Je suis arrivée. Où êtes-vous exactement ?

— Je suis devant une petite maison mitoyenne, ma voiture nous attend.

Je ne peux pas lui poser d'autres questions, le bip de la tonalité m'en empêche.

Pourquoi a-t-on besoin de sa voiture, bordel ?

Je commence à douter de la bonne foi d'Agathe. Je range mon portable dans ma poche et cherche cette foutue maison. Je repère finalement la vieille femme qui m'attend devant un grillage, me faisant signe de me dépêcher. Elle ne m'attend pas et monte dans un SUV énorme. Le moteur vrombit alors que je m'approche à grandes enjambées. J'ouvre furieusement la portière côté passager.

— Qu'est-ce que vous foutez dans cette bagnole ? crié-je, excédée.

— Je vous conduis à votre mère. Ce n'est pas loin. Venez.

— Agathe. Je commence à perdre patience. Dites-moi où elle est et j'irai la chercher.

— Je ne sais pas l'adresse, me répond la vieille femme avec des larmes dans les yeux. Je suis désolée.

— OK, OK. C'est bon.

Je ne devrais pas m'énerver contre elle, elle n'y est pour rien. C'est ma seule piste, ma seule chance. Elle a l'air désemparée, ses frêles mains tremblent contre le volant et elle doit s'essuyer les yeux avant de mettre la marche avant.

— Vous voulez que je conduise ? proposé-je, radoucie.

— Non.

Bon, j'ai dû la vexer. J'envoie un rapide texto à Gaëtan pour lui dire que je suis en route pour retrouver Virginie. Comme j'ignore où l'on va, je ne donne pas d'autre précision. On ne devrait pas aller trop loin, de toute façon. Le SUV s'engage en dehors de la ville et prend le chemin de la forêt qui longe les habitations par l'Est.

Ma mère s'est réfugiée dans les bois ?

— Pourquoi n’avez-vous pas dit au Directeur que vous saviez où elle était ?

— Il ne me l’a pas demandé, me rétorque-t-elle.

— Il a pourtant interrogé tous les pensionnaires.

— J’imagine.

Alors que j’ouvre la bouche, complètement incrédule face à ses réponses, un drôle de bruit me parvient de l’arrière. Comme si... bon sang, comme si quelque chose... ou quelqu’un tapait contre la carrosserie. De l’intérieur. Je jette un œil à l’arrière, les sièges sont vides. Je serre mon téléphone entre mes doigts, trop de choses tournent en même temps dans mon esprit. Je cogite ses paroles et je revois chacune de nos rencontres.

Oh bordel !

Je ne percute que maintenant ! Si Agathe peut sortir, aller et venir comme ça lui chante, si elle est libre de ses mouvements, c’est qu’elle n’était pas une résidente ! Je ne l’ai toujours croisé qu’à l’extérieur, sur ce putain de banc qui longe l’allée menant à l’entrée.

— Agathe, arrêtez-vous.

— Pourquoi ? On n’est pas arrivées.

— Arrêtez-vous.

Elle fait non de la tête et j’écris un message pour prévenir Gaëtan que je me suis trompée. Agathe a perdu la boule, c’est sûr. Un nouveau bruit provenant de l’arrière me crispe et je me retourne clairement cette fois-ci pour éclairer l’arrière du véhicule. Merde. J’ai l’impression d’entendre des gémissements maintenant.

Non, non. Impossible. Naïs, tu dérailles.

— Arrêtez cette foutue voiture ! hurlé-je pour de bon.

Les pneus crissent, je saute presque en marche. Les battements frénétiques de mon cœur résonnent douloureusement dans mes oreilles. J’allume la lampe torche de mon téléphone et me dirige vers le coffre. Mon corps entier tressaille quand un nouveau choc retentit. Il y a définitivement quelque chose à l’arrière de cette voiture. J’entends vaguement la portière d’Agathe, puis je me concentre pour trouver le bouton pour ouvrir.

Putain de merde.

Je n’en crois pas mes yeux. Je reste figée, en état de choc. Allongée dans ce coffre, ma mère me regarde, effrayée, bâillonnée et ligotée. Je n’ai pas le temps de réagir ni de faire quoi que ce soit. Je ne vois son

mouvement qu'au dernier moment. Impossible d'esquiver Agathe, une pelle à la main. Puis, je ressens la douleur du choc au niveau de ma tempe.

Trou noir.

23

Nais

C'est un gémissement inquiet, comme un appel, qui me fait reprendre conscience. C'est vague, lointain, mais dérangeant, car insistant. Une douleur intense se diffuse dans tout mon crâne, je serre les dents tout en tentant d'ouvrir les yeux pour localiser ce bruit. Sauf que ça ne change pas grand-chose. Tout est sombre autour de moi, je ne distingue quasiment rien. Je me retrouve dans un espace étroit : mes genoux sont repliés et ma tête touche un mur, ou un obstacle en tout cas. En tentant de me déplacer, je me rends compte que je suis attachée, les mains dans le dos.

Bordel ! Mais qu'est-ce qui se passe ?

Je gigote pour prendre la mesure de ce qui m'entoure et je bute contre quelque chose. Non, contre quelqu'un. Le gémissement reprend tout proche, quasiment au creux de mon oreille. Une sueur froide m'envahit. Je me décale sur le côté et mon épaule tape contre une paroi. Je tente d'apaiser ma respiration pour ne pas paniquer plus et je prends seulement conscience que tout bouge un peu. Il y a des soubresauts, des petites secousses. En faisant attention, je perçois le ronronnement d'un moteur.

Je suis dans une voiture... putain ! Dans le coffre !

Les détails de cette fin de nuit me reviennent. J'ai retrouvé ma mère... enfermée dans la voiture d'Agathe.

— Maman ? appelé-je en essayant de la distinguer malgré la pénombre.

— Huum !

Elle doit bouger pour se manifester, car son corps vient toucher le mien.

— Hum ? reprend-elle.

— Ça va aller. Ça va aller...

Je me montre optimiste et déterminée, mais j'avoue, qu'au fond, c'est plutôt un mélange de peur et de colère. D'impuissance, aussi. J'ignore ce qu'il va se passer. Soit Agathe est une vraie psychopathe et seul Dieu sait ce qu'elle nous a réservé, soit... elle est en lien avec mon oncle. Pourquoi et comment ? Aucune idée, j'ai pourtant un mauvais pressentiment. Trop de coïncidences.

Maintenant que j'y repense, son véhicule me semble familier. Je me demande si ce n'est pas celui qui est venu chercher mon oncle lorsque je le poursuivais. Elle serait donc de mèche avec lui depuis un moment. Voire... depuis le début. Ma poitrine se comprime à ce constat. Si c'est vraiment le cas, j'ai envoyé une mauvaise personne s'occuper de ma mère à ma place. Mes mâchoires se contractent quand je repense que je lui ai ouvert la porte en grand et que je l'ai même enjoint à devenir amie avec Virginie.

Je force ma respiration à ralentir. Ça ne sert à rien de se mettre dans cet état maintenant. Je dois me préoccuper de bien d'autres choses. Du bout des doigts, je fouille mes poches de jean arrière, mais je crois bien que je n'ai pas mon portable sur moi. Si je me rappelle bien ce qu'il s'est passé, je l'avais dans la main quand j'ai ouvert le coffre. J'ai dû le faire tomber au sol en perdant connaissance.

Merde, je ne peux prévenir personne.

Gaëtan va s'inquiéter, c'est sûr, mais qu'est-ce qu'il pourrait faire ? S'il géolocalise mon téléphone, il va le retrouver près des bois, abandonné au milieu de nulle part. Et comme Agathe n'avait finalement aucun lien avec la maison de repos... il aura du mal à trouver des renseignements sur elle. Bref, dans tous les cas, ça va lui prendre des plombes, en imaginant qu'il arrive à obtenir quelques détails.

Il va nous chercher, coûte que coûte, je le sais... À moi de gagner du temps pour que ses recherches aboutissent.

Au ralentissement de la voiture, je comprends que nous nous arrêtons. J'imagine qu'elle nous a conduits chez Bertrand et une bouffée de haine

m'arrache un grognement. J'ai beau bouger mes poignets dans tous les sens et de toutes mes forces, je n'arrive pas à me libérer du scotch qui m'entrave. Agathe avait vraiment tout prévu. Quelle garce !

Je me tourne sur le côté pour faire face au coffre et surtout, cacher un peu ma mère, lui offrant un rempart, même minime. Tout le côté gauche de mon visage me lance, mais je l'ignore, serrant les dents pour oublier la douleur.

La lumière m'aveugle un instant, je pousse un gémissement douloureux. Je cligne plusieurs fois des paupières pour que ma vision devienne nette. Mon souffle se bloque quelques secondes. Le rictus satisfait de mon oncle lorsqu'il se penche vers nous me donne envie de lui cracher au visage, je me contiens difficilement. Je crois que la situation est assez grave pour que je ne l'aggrave pas.

— Enfin de retour à la maison, Mesdames, nous balance-t-il tout en me tirant par les pieds pour m'aider à descendre.

Enfoiré !

Il n'a aucune délicatesse, je manque de finir sur les fesses, me les cognant au rebord de la voiture au passage. Je me rattrape de justesse sur mes jambes et me place, furieuse, aux côtés de ma mère qu'il redresse avec un poil plus d'attention. Elle a l'air apeurée, je vois aussi une détermination dans ses yeux qui me surprend. Comme... une envie de se battre malgré sa frayeur. Qu'elle soit combative me réchauffe le cœur, je prie juste pour qu'elle ne fasse pas de bêtise non plus.

Agathe attrape Virginie par le coude et la force à entrer dans la demeure de mon oncle. Il n'y a plus aucun doute sur leur connivence, même si je ne la comprends toujours pas. Bertrand me pousse sans ménagement à l'intérieur et m'oblige à m'asseoir à table. Mes mains sont libérées, je jette un œil autour de moi.

La maison n'a pas vraiment changé, mais je repère surtout ma mère ainsi que ma tante et ma cousine près du canapé. Elles ne sont même pas assises, se tenant juste devant, serrées les unes contre les autres, attendant la suite. Non loin d'elles, une porte ouverte attire mon attention et j'aperçois un lit, dans ce qui était l'ancien bureau de mon oncle. Je devine qu'ils ont dû aménager cet espace pour mon père, pour ne pas le laisser seul. J'en frissonne de dégoût.

— Ce que vous avez fait est inadmissible, me sort Bertrand tout près de mon oreille.

— C'est plutôt à moi de te dire ça, lâché-je, méprisante. Tu viens d'enlever deux personnes !

— Deux femmes qui ont abandonné l'un des leurs, s'insurge Agathe en bout de table.

— Mêle-toi de tes affaires, Connasse !

Une main ferme sur mon épaule me provoque une grimace. Les gros doigts de mon oncle s'enfoncent dans ma peau, volontairement.

— Elle fait partie de la famille, me murmure-t-il avec hargne. C'est l'infirmière qui s'est occupée de ton père avant de prendre sa retraite.

— On ne pouvait pas le laisser seul, rongé par ce sentiment d'abandon, s'insurge la vieille femme, une main sur le cœur.

Putain, on dirait bien qu'elle croit en ce qu'elle dit, en plus !

— Vous allez reprendre vos places bien sagement, reprend Bertrand. Ton père a besoin de soins journaliers. Il a besoin de sa femme et de sa fille.

— Jamais de la vie !

Mon oncle se redresse et me gifle si fort que ma tête tourne et que les larmes me montent aux yeux. Je les ravale comme je peux, la joue en feu. La douleur au niveau de ma tempe s'intensifie, ma respiration s'accélère. Je ne suis pas en grande forme.

— On ne te demande pas ton avis ! me hurle-t-il dessus. C'est comme ça. Il va falloir que tu réapprennes à te tenir à ta place !

— À ma place ?

Je me lève d'un bond, repoussant son bras au passage et lui faisant face. La pièce tourne un peu, j'ai dû me relever trop vite. Faut dire aussi que l'autre conne ne m'a pas loupée avec sa pelle.

Ce que mon oncle n'a pas l'air de vouloir comprendre, c'est que je ne suis plus cette adolescente peureuse et malléable sur laquelle mon père avait encore de l'emprise. Je refuse de me laisser dicter ma vie par un type qui ne sait pas ce que le mot respect veut dire.

— Je choisirai ma place toute seule, grondé-je. Tu n'as aucun droit sur ma vie !

— Ferme-la !

Mes réflexes doivent être diminués par le coup de pelle, je n'arrive même pas à esquiver son attaque. Je détourne à peine la tête, évitant que son poing ne s'abatte sur mon nez. À la place, c'est ma tempe qui morfle, encore. Je pars en arrière et perds l'équilibre, renversant la chaise au

passage. Des cris de stupeurs retentissent, mais mon oncle leur intime l'ordre de se taire.

Je ne savais pas qu'il était si violent... bordel...

Je prends deux minutes pour souffler, allongée au sol, sonnée. Je suis mal barrée, seule et amochée. Ça craint. Il me faut de l'aide... et vite. Mon rythme cardiaque est bien trop élevé.

Merde.

Est-ce que vous croyez aux miracles ?

Vous ne vous êtes peut-être jamais posé la question. À vrai dire, moi non plus.

Jusqu'à ce soir.

Mon visage irradie de douleur et je tente de toutes mes forces de rester consciente - et cohérente. Ce qui n'est pas évident après les coups que je viens de recevoir. Du sang gêne ma vision, coulant sur mon œil gauche que je peine à garder ouvert. Mon arcade sourcilière a dû éclater sous l'impact de son poing. Quel connard !

Je me redresse sur les coudes, prenant de petites inspirations pour ne pas m'évanouir alors que la salle tangué. Je regarde autour de moi. Elles semblent apeurées, se demandant si elles vont y passer aussi. Sauf la salope qui m'a entraînée ici et qui est visiblement satisfaite de mon sort. Elle, dès que je le pourrai, je lui rendrai coup pour coup.

Elle ne mérite pas ma pitié.

— La leçon est comprise ? crache mon oncle, l'homme qu'en ce moment je déteste le plus.

J'arrive à m'asseoir pour le regarder dans les yeux et ce qu'il voit le rend fou de rage. Il pensait que je serais comme sa femme et sa fille ? Tremblante de peur ? Résignée ? Il me connaît mal. Ses narines s'écartent frénétiquement tandis que sa respiration siffle dans la pièce silencieuse. Je passe ma langue sur mes lèvres sèches avant de lui sourire.

— Tu sais que c'est comme ça que ton frère a fini à l'hosto ? sifflé-je, haineuse.

J'entends le hoquet effrayé de ma mère. Elle a raison. Je ne devrais pas le provoquer. Mais, contrairement à elle qui a très souvent courbé l'échine, je me suis juré de ne plus jamais le faire. Je suis sincèrement navrée qu'elle assiste à ça, car il aura peut-être raison de mon corps. Mon esprit, lui, restera libre, je me le promets.

— Répète un peu ça, Traînée ! hurle-t-il en commençant à défaire sa ceinture de pantalon.

Bertrand cherche à m'intimider. Je ne dis pas que ça ne marche pas. J'ai mal et je voudrais que ça s'arrête, seulement je ne plierai pas devant lui. Il me fait peur, la sangle qui se balance devant moi me fait peur, la douleur que je vais ressentir me fait affreusement peur, mais je ne baisserai pas les bras. Je ne veux pas retourner en Enfer.

— Avec plaisir, répliqué-je. Tu n'es qu'un sale porc qui se tourne les pouces toute la journée ! Attention à ton cœur, hein, l'exercice physique, quand on n'en a pas l'habitude, ça peut être fatal.

La colère déforme son visage et ses pas se rapprochent de moi. Je vais jouer ma dernière carte. Parce que, franchement, je suis à bout de forces. Avant qu'il ne soit sur moi, je déplace mes jambes, réussissant à me mettre à genoux. J'ai le cœur aux bords des lèvres et un vertige manque de me faire tourner de l'œil. Coûte que coûte, je tiens bon. Je n'ai pas beaucoup de temps.

En appui sur mes mains, je me positionne, les pieds maintenant bien ancrés au sol. Je fixe ma cible : son énorme ventre rebondi par les années d'inactivité et d'excès. Au moment où son ombre m'enveloppe, je me détends comme un ressort en serrant les dents. Je donne tout ce que j'ai.

Ma tête s'enfonce dans son abdomen et lui arrache un gémissement de douleur. Son corps bascule en arrière, je n'ai pas la force de me réceptionner, je tombe avec lui. Mes dernières forces m'abandonnent. Ma vue se voile.

Merde, je perds connaissance.

Alors, oui, je crois à un miracle en particulier.

En fait, je l'attends.

Gaëtan, pitié...

24

Quelques heures plus tôt...

Gaëtan

Je fixe mon portable en me demandant si toute cette histoire va se finir un jour.

[Agathe pas fiable. Fausse route. Naïs]

En soi, je le comprends très bien ce message, mais alors, pourquoi ne sont-elles toujours pas revenues ? Mes appels sonnent dans le vide, je commence sérieusement à m'inquiéter. Est-ce que quelque chose s'est mal passé ? A-t-elle vu sa mère finalement ? Ce silence me pèse et joue sur mes nerfs. Nous n'avons dormi que très peu, le soleil ne va pas tarder à se lever, je me sens impuissant.

Il faut que je les retrouve.

Je ne vois qu'une seule solution. J'abuse, je les ai déjà dérangés bien tard dans la nuit, sauf que je ne sais pas vers qui d'autres me tourner. La villa est entièrement éteinte lorsque je frappe à la porte et je suis surpris que Luna m'ouvre au bout d'à peine quelques minutes. Ce n'est pas plus mal, ça m'évite d'aller crier sous leur fenêtre pour les réveiller.

— J'ai un problème, expliqué-je à la gouvernante.

— Je vais les chercher. Installez-vous dans le salon, je vous amène du café.

Je n'arrive pas à rester assis. J'ai tout encaissé pour soutenir Naïs depuis hier soir, j'avoue que là, le mauvais pressentiment qui m'écrase la poitrine me fait légèrement péter un câble. La fatigue n'aide pas, certes, je suis maintenant plus qu'inquiet. Il s'est forcément passé quelque chose.

— Gaëtan ? m'appelle Caro en débarquant dans le salon, vêtue d'un tee-shirt et d'un short.

Ses cheveux en bataille et ses yeux encore gonflés de sommeil prouvent bien que je la réveille. Je viens la serrer contre moi pour me faire pardonner. Sa main se pose entre mes omoplates.

— Dis-moi ce qui se passe, chuchote-t-elle. Quelque chose de grave est arrivé à la mère de Naïs ? Vous l'avez retrouvée ? Parle !

— Laisse-moi en placer une aussi, répliqué-je, me détendant un peu à son contact.

— Excuse-moi. De nombreux scénarios gores m'ont percutée quand Luna nous a réveillés.

Je l'entraîne à mes côtés sur le canapé et hoche la tête pour répondre au bonjour silencieux de Vince qui nous rejoint. J'explique le coup de fil d'Agathe, l'espoir que nous avons, mais aussi nos craintes. Je termine en lui montrant le texto de Naïs qui date d'une heure.

— Impossible de la joindre. Je ne sais pas où elles sont allées.

— On va tracer son portable, intervient Vince. J'appelle Serge. Je peux avoir son numéro ?

Alors que son mari quitte la pièce, Caro me remplit une tasse de café et me la tend, m'ordonnant de la boire. Ses doigts viennent serrer mon genou, je vois qu'elle s'inquiète aussi. Que Naïs me laisse sans nouvelle n'est pas normal et cette remarque tourne en boucle dans ma tête, me rongant à petit feu.

— On a une adresse, s'écrie Vince en revenant.

Je bondis sur mes pieds en le remerciant et je me précipite vers l'entrée avec le bout de papier qu'il tenait à la main.

— Attends ! On vient avec toi, s'écrie Caro. Non, pas la peine de négocier. On ne se rendormira pas maintenant, de toute façon, alors autant servir à quelque chose. Scott va conduire, il est plus frais que toi.

Je souris tout en levant les yeux au ciel. C'est rare que ma meilleure amie se montre aussi directive, je sais de qui elle tient ce nouveau trait de

caractère. Vince a d'ailleurs un regard amusé en direction de sa femme et hausse les épaules quand il croise le mien. Ça a l'air de lui plaire, en tout cas.

Je tripote mon téléphone pendant tout le trajet, le faisant passer entre mes doigts, puis d'une main à l'autre. Ça m'occupe. Ça m'évite de penser, de ressasser, de me questionner. Et quand nous arrivons, je suis déçu de ne rien voir. Il n'y a personne. Nous sortons avec des lampes torches. Les rayons du soleil ont beau commencé à sortir, ils n'éclairent pas encore assez les lieux.

— Là ! s'écrie Scott en nous désignant un endroit avec son faisceau lumineux. Venez voir.

Nous nous regroupons autour de lui et du halo lumineux au sol. Il y a un téléphone par terre. L'écran est fissuré et je reconnais celui de Naïs. Je me penche pour le ramasser, mais Serge m'attrape le poignet pour m'arrêter.

— Non. Regarde à côté.

Il y a comme des petites gouttes foncées non loin de l'appareil. Je me fige.

— Est-ce que c'est... du sang ? demande Caro d'une voix blême.

— On dirait bien. Ne touchez à rien, interdit Vince en nous éloignant, laissant ses hommes ramasser précautionneusement le téléphone.

Mon cerveau a arrêté de fonctionner. Je bloque sur le mot « sang ».

— Mais... bordel ! Qu'est-ce que ça veut dire !?

Je fourrage mes mains dans mes cheveux, sentant l'incompréhension me faire perdre mon sang-froid. Ces taches... est-ce que cela veut dire que Naïs est blessée ? Mais où est-elle ?

— Gaëtan, arrête-toi !

Je me rends compte alors que je faisais les cent pas devant ma meilleure amie. Elle se mord la lèvre, le visage pâle et le regard humide. Elle vient me prendre dans ses bras, je souffle en la serrant contre moi.

— Comment je la retrouve maintenant ? murmuré-je, désespéré.

— On va y réfléchir, me promet-elle. On va rentrer, se mettre au calme pour penser à la situation. On va trouver.

C'est moi, d'habitude, l'optimiste du groupe et ça fait du bien d'entendre ces paroles, même si elles peuvent sembler illusoire. Elles m'apaisent et me font reprendre pied. Je ne vais pas abandonner. Je ne peux pas. J'acquiesce donc et la suis jusqu'au véhicule.

J'ai besoin de trois tasses de café bien remplies pour me sentir de nouveau d'attaque. J'ai l'impression que mon esprit n'arrive pas à se mettre en route, ça m'agace. Je me focalise sur Agathe sans vraiment savoir pourquoi. Elle est la dernière personne à avoir vu Naïs, elle a été son dernier contact. Je dois donc la retrouver, mais quelque chose me chiffonne. En attendant de trouver quoi, j'appelle la maison de repos.

— Bonjour, Gaëtan Dutip au téléphone. J'appelle à propos de Virginie Martin. J'ai besoin de renseignements sur l'une de vos pensionnaires. Malheureusement, je n'ai que son prénom. Une dénommée Agathe. Entre soixante-dix et soixante-quinze ans.

— Attendez une minute, me répond une infirmière.

J'imagine qu'elle vérifie que j'ai bien le droit d'avoir accès à ce genre d'information. Normalement, nous avons donné nos coordonnées entières au Directeur et il nous a promis de tout mettre à notre disposition le temps de retrouver la mère de Naïs.

— J'ouvre le registre, Monsieur Dutip, m'apprend-elle. Alors, alors... Agathe... Nous n'avons qu'une seule pensionnaire ayant ce prénom.

— Mon jour de chance !

— Par contre, d'après les informations rentrées dans notre base de données, cette personne a quatre-vingt-trois ans et elle se déplace en fauteuil roulant. Est-ce que cela pourrait quand même correspondre ?

— Non, c'est étrange. Je n'ai jamais vu de fauteuil à côté d'elle.

— Où l'avez-vous rencontrée ?

— Dehors, sur le banc installé dans l'allée qui mène à l'accueil.

— Elle était seule ?

— Oui.

— C'est impossible que ce soit l'une de nos pensionnaires, Monsieur. Les sorties autonomes sont organisées à l'intérieur de la résidence, dans le jardin privé. Les sorties extérieures sont obligatoirement accompagnées, surtout si la personne est à mobilité réduite. En ce qui concerne l'allée, elle est publique, tout le monde peut donc s'y arrêter.

Je ne sais pas quoi lui répondre. Ma tête va exploser. *Elle* n'est pas une des résidentes. Naïs en était persuadée pourtant. Je raccroche après avoir remercié l'infirmière. Un sentiment d'urgence me broie les tripes. Je me mets à marcher de long en large, le souffle de plus en plus court.

— Gaëtan ? m'interpelle Caro, inquiète.

— Elle a joué un double-jeu dès le départ... et si ça allait plus loin ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? De qui tu parles ?

— Agathe n'était pas pensionnaire. C'est comme si... elle s'était placée là pour les surveiller...

— Quoi ? Mais pourquoi ?

— Pour qui plutôt, dis-je en sentant de la sueur perler sur mon front. Je me demande si l'oncle de Naïs n'est pas derrière tout ça depuis le début.

— Il aurait un lien avec la disparition de Virginie ? Et de Naïs ?

Je confirme d'un hochement de tête. Il n'était pas là pour rien, de toute façon, et cette histoire avec Agathe n'est pas anodine non plus. Ce n'est pas un hasard. J'en suis persuadé. Mais si je me plante... c'est comme les abandonner.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— On retrouve son oncle, déclaré-je avec une assurance que je ne suis pas sûr de ressentir vraiment.

— Serge !

Caro s'éloigne, elle connaît déjà le prénom et le nom de l'homme que nous allons rechercher par tous les moyens. Cela ne prend pas longtemps avant que l'employé de Vince ne réapparaisse dans le salon. Sauf qu'il n'y a pas de triomphe sur son visage.

— Martin, c'est trop commun comme nom de famille, explique-t-il. Des Bertrand Martin, il y en a des centaines, éparpillés dans toute la France.

— Elle vient du Sud.

— Ça peut les réduire à dix. J'ai besoin de plus d'infos.

Je me frotte les tempes, agacé de ne pas avancer. La situation est grave, je le sais, je le sens. Je n'ai pas de temps à perdre. Je prends mon portable et fais défiler les contacts jusqu'à celui que j'ai enregistré il n'y a pas longtemps. Je ne pensais pas le recontacter si vite ni que ce serait aussi important.

J'aurais dû être plus attentif quand mon père a prononcé le nom du village.

— Allô ? me répond une voix ensommeillée. Gaëtan ?

— Alain, j'ai besoin d'un renseignement. Tu as dit que tu connaissais une Athénaïs dans le village de tes parents, tu t'en souviens ?

— Euh, oui, vaguement. Il y a un problème ?

— Tu te rappelles son nom de famille ?

— Un truc commun, passe-partout... Rah ! C'est bête, j'ai oublié.

— Martin ?

— C'est possible.

— OK. Je peux avoir le nom du village ?

— Pas de souci. Drouvel.

Je griffonne en même temps qu'il me le précise et tends le papier à Serge qui s'éclipse.

— Merci... Papa.

— Oh, euh, de rien, dit-il, surpris.

Putain... je l'ai appelé « Papa ».

Je tambourine ensuite mes doigts contre l'accoudoir en attendant une réponse. Les minutes défilent et ma poitrine se serre. J'ai des fourmis dans les jambes, il faut que je bouge. L'inactivité va me ronger.

— J'ai deux Martin dans ce village. Bertrand et Fabrice.

— L'oncle et le père de Naïs, soufflé-je en me levant d'un bond.

— On prend le jet ! s'écrie Caro.

— Du calme, intervient Vince. On va préparer le plan de vol et prévenir les autorités avant de se précipiter.

— Luna, du café s'il te plaît ! lance ma meilleure amie.

Oui, on va en avoir besoin, même si mes nerfs sont déjà à bout.

Naïs, j'arrive.

Dans le jet, je m'agrippe aux sièges, mâchoires serrées, et le corps tendu. Je n'ai plus de patience. Je ne remercierai jamais assez Caro et Vince pour leur aide, j'en aurais eu pour des heures en voiture. J'ai l'impression que nous rattrapons un peu le temps perdu à faire toutes ses recherches. J'emprisonne très loin le doute qui voudrait me ronger de l'intérieur, car, oui, si je me trompe, que toute cette affaire n'a rien à voir avec un règlement de comptes familial, nous aurons tout à reprendre à zéro et nous n'avons aucune piste sur Agathe. Mais plus j'y pense, plus je suis persuadé que Bertrand a quelque chose à voir avec tout ça. Sa présence n'était pas due au hasard, c'est sûr et certain. Il en voulait après Naïs et sa mère. Dans quel but ? Aucune idée. Une vengeance quelconque, sûrement, et qui, j'en ai bien peur, les met en danger.

Le jet est obligé de se poser plus à l'ouest que notre destination finale et il nous reste une vingtaine de minutes pour y arriver. La voiture louée en avance nous attend déjà. Le soleil est levé, tout s'illumine autour de nous, mais mon cœur reste de marbre face à la beauté du paysage. Il est bien trop angoissé pour admirer quoi que ce soit.

Heureusement que Scott conduit, car mon pied tape frénétiquement le sol, essayant tant bien que mal d'évacuer mon anxiété. Je me redresse lorsque les maisons d'une petite bourgade apparaissent après un virage. Il n'y avait que des champs depuis vingt minutes. Je fixe le GPS qui indique le chemin sur mon téléphone. J'ai entré l'adresse de l'oncle après avoir hésité. Dans tous les cas, les maisons des deux frères ne sont pas très éloignées l'une de l'autre. Si je me plante, on y sera en quelques minutes au pire.

Nous nous garons dans la rue, à quelques pas d'une boîte aux lettres portant le nom MARTIN. Nous y sommes. Je ne peux réprimer l'excitation qui s'empare de moi. Je sors du véhicule en même temps que Vince et ses hommes. Caro doit rester à l'abri, ordre de son mari et unique condition à respecter pour avoir le droit de nous accompagner. Au moment où nous nous approchons de la porte d'entrée, de drôles de bruits nous parviennent. On dirait qu'il y a une lutte à l'intérieur.

— Athénaïs !

Mon sang ne fait qu'un tour. C'est la voix de Virginie. Une voix désespérée et apeurée en même temps. Je ne jette même pas un coup d'œil aux hommes qui m'accompagnent, j'ouvre la porte en grand. Je ne me suis pas trompé.

— Oh, bordel !

Naïs est au sol, inconsciente, salement amochée. Du sang recouvre presque intégralement tout un côté de son visage. Un homme allongé non loin d'elle est en train de se relever.

— Bertrand ?

— Oui, c'est lui ! me répond Virginie que je repère sur ma droite.

Alors, je fonce. Je ne lui laisse même pas le temps de se mettre debout. Je suis sur lui bien avant. Il retombe en arrière en grognant. Je n'ai jamais été violent. J'étais même celui qui séparait les autres lors des écarts pendant nos matchs de rugby. Mais là... je ne peux pas contrôler la colère qui s'empare de moi. Toutes les émotions des dernières heures sont expulsées hors de mon corps. Mon poing s'abat sur sa joue tandis que je m'assois à califourchon sur lui. Un deuxième coup part pendant que l'autre main agrippe sa chemise et lui relève le torse. Je ne suis plus que haine.

— Gaëtan ! m'interpelle Scott. Naïs a besoin de soins. Arrête !

La mention de son prénom suffit à me remettre les idées en place. Je lâche son oncle qui s'écroule en arrière. Quand je me redresse, j'ai

l'impression de revenir sur Terre. J'entends les pleurs et les gémissements de peurs qui s'élèvent près du canapé.

Merde. J'ai dû effrayer tout le monde.

Un peu chancelant, je me rapproche de Naïs. C'est d'elle dont j'aurais dû m'occuper depuis le départ, mais j'ai été aveuglé par ma colère. Je respire vite et je m'écroule à ses côtés. Scott l'a retournée sur le dos pour prendre son pouls.

— Les gendarmes arrivent, me prévient Vince en rangeant son téléphone dans sa poche.

Du mouvement sur la droite attire notre attention. Je serre les poings en apercevant Serge, tenant fermement par le bras une Agathe qui tentait de se faire la malle.

Concentre-toi.

Je reporte mon regard sur Naïs. Mes doigts tremblent lorsque j'écarte quelques mèches de son front. Sa blessure à la tempe est vilaine et son arcade sourcilière pisse le sang. Malgré son état, un immense soulagement m'envahit. Je me rapproche de son oreille. J'ignore si elle peut m'entendre, mais je le fais quand même.

— Je suis là. Je suis venu te chercher, Naïs. Je ne te laisserai plus jamais partir.

C'est une promesse.

Epilogue

Nais

Je m'étire paresseusement avant de m'enrouler de nouveau dans la couette, peu décidée à sortir, en fin de compte. J'ai pioncé presque deux heures, en plein milieu de l'après-midi, et le réveil est dur. Pourtant, je suis impatiente à l'idée de la soirée qui s'annonce. Nous allons tous nous retrouver pour passer un agréable moment. Nous voulons fêter le retour à la normale, le bonheur, la joie de vivre.

Et j'en ai bien besoin.

J'ai passé quatre jours à l'hôpital après ma confrontation avec Bertrand. Un entier sans que je ne me réveille une seule fois. J'ai fait flipper tout le monde.

Un autre à réaliser toutes sortes d'examens pour vérifier que mon cerveau n'était pas endommagé par le choc, que je n'aurais pas de séquelle face à la violence d'Agathe et de mon oncle.

Les deux derniers, je suis restée en observation jusqu'à ce que les médecins soient rassurés sur mon sort.

Gaëtan et ma mère se sont relayés, malgré mes protestations, pour que je ne sois jamais seule. Je me souviendrai toujours du regard perdu de mon homme lorsque j'ai émergé pour la première fois. Il avait l'air

complètement déboussolé, inquiet oui, mais c'était plus que ça. Il avait les yeux comme hantés.

— J'ai cru te perdre, m'a-t-il expliqué en posant doucement son front contre le mien. Et je ne l'aurais pas supporté.

— Je suis là, ai-je croassé d'une voix épouvantable.

— Tu nous as vraiment fait peur.

Et Maman me l'a confirmé quelques minutes plus tard quand elle est venue nous rejoindre. Ses cernes en témoignaient. D'ailleurs, depuis son enlèvement, quelque chose a changé en elle. En bien. Elle est plus active, plus combative. On dirait qu'elle a retrouvé du poil de la bête, que ses démons se sont éclipsés, et qu'elle vit enfin.

Je suis sortie il y a un mois et ma vie a changé du tout au tout. À commencer par ma mère, qui a refusé que je lui paie son appartement. Elle s'est trouvé un petit job en tant que caissière dans une épicerie et elle loue un trois pièces au rez-de-chaussée d'un couple de retraités, souvent en vacances.

J'ai décidé d'emménager avec Gaëtan et nous avons trouvé l'appartement de nos rêves, la semaine dernière. Je ne veux plus reculer ou hésiter. Le passé est derrière moi et le restera, il ne m'empêchera plus de faire ce dont j'ai vraiment envie. Et je veux vivre avec l'homme que j'aime, celui qui est devenu indispensable à ma vie, qui l'embellit, la stabilise, la pimente de douceur et de taquineries.

Je passe ma soutenance de thèse dans trois semaines et j'ai une promesse d'embauche à *SpaceSat*. Mon oncle est incarcéré pour enlèvement avec intention de séquestration ainsi que pour coups et blessures volontaires. Mon père est placé dans une maison de repos, le divorce avec ma mère va bientôt être prononcé. Ma tante et ma cousine ont tout quitté, allant s'installer toutes les deux au Canada pour refaire leur vie loin d'ici, loin de leurs mauvais souvenirs.

Je soupire tout en jetant un coup d'œil au réveil. Il va vraiment falloir que je me lève. Je dois prendre une douche, puis me préparer pour ce soir. J'ai passé mon week-end à remplir mes cartons et à peaufiner ma soutenance pour tout déchirer. Je suis prête.

En sortant de sous l'eau chaude, je m'arrête devant le miroir. Je relève mes cheveux pour observer le côté gauche de mon visage. On ne voit presque plus rien. C'est encore un peu jaunâtre, il faut vraiment le savoir pour le voir. Les peaux se sont refermées et on ne devine qu'une fine trace

blanche, maintenant. Je n'aurai pas de cicatrice, mais ce n'était pas beau à voir. À quelques centimètres près, la pelle entaillait ma paupière, et là, ç'aurait été une autre histoire.

Penser à ce coup de pelle amène forcément l'image d'Agathe. Une psy est venue me voir pendant mon hospitalisation. C'est elle qui m'a expliqué les motivations de la vieille femme. C'est comme ça que j'ai appris qu'elle n'avait plus aucune famille, son fils étant décédé il y a quelques années dans un accident de moto. Elle en a beaucoup souffert et s'est tournée vers la seule chose qu'il lui restait : son métier d'infirmière. Sauf que pour le coup, elle s'est un peu trop investie avec mon père. Mon oncle a dramatisé la situation, évidemment, et a contribué à lui monter la tête. Un esprit fragile qui s'est persuadé de devoir réparer l'injustice que vivait Fabrice en lui ramenant sa famille.

Agathe a expliqué aux policiers qu'elle tapait notre nom toutes les semaines sur Internet pour retrouver notre trace. Elle a fini par tomber sur la publication de mon premier article scientifique, puis sur la parution de mon sujet de thèse. Le nom de ma fac y était forcément associé. Elle m'a épiée, a découvert où j'habitais, où je « cachais » ma mère. Elle a réussi à récupérer son numéro de fixe par le gardien – qui s'est depuis excusé mille fois pour son manque de confidentialité – et a commencé son harcèlement. Harcèlement qui a continué à la maison de repos. Virginie m'a expliqué que lors de leur conversation, Agathe insistait pour tout savoir sur notre famille. Elle mettait la pression à ma mère, essayant de distiller le doute, le remord. Le rapport médical de mon père, les photos du passé, c'était elle.

J'inspire pour faire descendre la pression. Elle va être jugée elle aussi, enlèvement, complicité, violence... Bref, justice sera rendue. Je passe de la crème sur ma peau pour bien l'hydrater. La porte de la salle de bain étant entrouverte, j'entends la clé dans la serrure.

— Naïs ? Prête ? me lance Gaëtan.

— Presque !

Je ris lorsqu'il se glisse dans la petite pièce avec moi et que ses bras m'entourent, sa bouche dévorant mon cou.

— Tu ne m'aides pas, là, râlé-je pour la forme en le repoussant d'un coup de fesse.

— Impossible de résister, marmonne-t-il contre ma peau.

Il me serre contre lui et vient nicher son visage contre mon oreille. Je sais ce qu'il fait. Il respire mon parfum, s'en imprègne, et ça, c'est devenu

une habitude depuis ma sortie de l'hôpital. Il a cru que je ne me réveillerais pas, qu'il ne pourrait plus me tenir dans ses bras, m'entendre rire, râler, soupirer, éternuer. Oui, allez savoir pourquoi ça lui est venu à l'esprit. Je dois faire un drôle de bruit. Ou une grimace peut-être. Depuis, je me marre toute seule dès que ça m'arrive. Ça n'a rien de sexy, en plus.

Mais ce sont ces petites choses insignifiantes du quotidien qui enracinent notre dépendance à l'autre.

Gaëtan dépose un baiser sur ma joue avant de s'éclipser pour me laisser terminer. J'enfile la robe en laine que ma mère m'a achetée récemment, puis relève mes cheveux en un chignon flou. Un léger trait de crayon noir pour mes yeux et je sors enfin dans la chambre. Il m'attend, assis sur le lit, un bouquet de fleurs à la main. Je hausse un sourcil, surprise.

— C'est pour Caro ?

— Non, pour toi. Un mélange d'anémones et de camélias, m'explique-t-il avec ce petit regard taquin qui le rend si sexy. Les anémones pour marquer la fin de nos tracas. Et les camélias pour te dire que tu es parfaite.

Je m'approche et l'embrasse avec tendresse. Je pose ensuite mon front contre le sien, caressant délicatement les pétales colorés.

— Tu es un sacré romantique.

— Tu mérites d'avoir un homme attentionné.

— Je t'aime tant, soufflé-je en reprenant ses lèvres.

Nous basculons en arrière et nos corps s'emboîtent parfaitement l'un contre l'autre.

— Tu vas abîmer les fleurs, rouspète-t-il avant de m'embrasser à son tour.

— On va être en retard, surtout.

Il faut que nous nous arrêtions maintenant, sinon ça va dérapier. Je soupire tout en me redressant et je lisse ma robe, le faisant rire avec mon petit air faussement contrit. Je prends le temps de placer les fleurs dans un vase, bien en évidence sur la table. J'enfile enfin ma veste et prends la main de Gaëtan dans le couloir, petit geste anodin que j'affectionne particulièrement.

Nous arrivons avec seulement dix minutes de retard. Ça ne les a pas empêchés de commencer sans nous. Ils ont déjà tous un verre à la main. Caro nous accueille avec une accolade chaleureuse et sa sœur en fait de même avant de nous entraîner dans le salon pour saluer les autres invités. Laurine est là, Scott et Serge aussi – à qui je dois la vie tout de même –

Luigi, un ami de Vince, que je rencontre pour la deuxième fois seulement, la mère de Sandrine – qui est donc la belle-mère de Caro – et la famille de Gaëtan. Enfin, son oncle, sa tante et ses quatre cousines. Ce n'est pas encore Noël, mais c'est tout comme. Une grande réunion joyeuse et festive. Il ne manque que ma mère, qui a décliné l'invitation, ne se sentant pas encore prête à ce genre d'exercices. Ça viendra, j'en suis sûre.

— Tu es rayonnante, m'embrasse Diane en me serrant fort contre elle.

— Ne l'étouffe pas, grogne Gaëtan.

— Ne fais pas ton rabat-joie, intervient Sandrine.

Elle le pousse d'un coup de hanche et me tend un verre de martini blanc avec des glaçons. Ils commencent à connaître mes goûts.

— J'ai appris que tu avais initié Diane au VTT ?

— Oublie-ça ! lance Caro en devinant les arrière-pensées de sa sœur.

— Bah quoi ? Moi aussi, je...

— Dans tes rêves.

— Une sacrée mère-poule, commente malicieusement Véronique, la belle-mère de Caro.

Je ris sous cape tout en me blottissant contre Gaëtan. J'aime cette ambiance.

— Tu trouves ça dangereux ? demande poliment Laurine.

— Oui.

— Ce n'est pas toi qui fais de l'escalade ?

— Si, seulement, là, ce n'est pas pareil.

— Oh si, se marre Vince en passant un bras autour des épaules de sa femme.

— Tu t'y mets aussi, grogne-t-elle.

Il dépose un baiser sur sa tempe avec un sourire. Décidément, il y a beaucoup d'amour dans cette belle et grande famille. Entourée par toutes ces personnes bienveillantes, je ne peux qu'oublier ce qu'il s'est passé, me laisser porter par la bonne humeur générale, et profiter de chaque instant.

Alors que Luna annonce que le repas est prêt, Caro nous fait signe de la suivre. Elle nous mène sur la terrasse du haut. Nous échangeons un regard curieux avec Gaëtan et attendons qu'elle se décide à parler. Elle triture ses doigts, prend une inspiration et redresse les épaules, tout en plantant ses beaux yeux bleus dans ceux de son meilleur ami.

— J'ai fait enlever mon stérilet.

— Quoi ? s'étouffe Gaëtan. Mais ... beurk ! Pourquoi tu me donnes ce genre de détails ?! Je ne veux pas le savoir, moi.

Son air dégoûté me fait rire. C'est sûr que comme annonce, elle aurait pu faire mieux. Je pose ma main sur son avant-bras.

— Félicitations, glissé-je doucement. Je me demandais pourquoi tu ne prenais que du jus de pomme. Tu es déjà enceinte ?

— Non, enfin, je ne crois pas. Ça ne fait que deux semaines.

— Attends, attends ! s'écrie Gaëtan. Tu veux dire que... vous allez avoir un bébé ?

— On essaye d'en fabriquer un, oui, le taquine-t-elle.

Il la prend tendrement dans ses bras à cette annonce. Lui, le coup du stérilet, il n'avait rien pigé !

— On n'a pas eu le temps d'en parler, s'excuse-t-il. Tu as finalement changé d'avis ? Qu'est-ce qui te bloquait tant ?

— Je ne sais pas trop. Nos passés respectifs, j'imagine, soupire-t-elle. Mais... je ne doutais pas de Vince, il sera parfait. Il avait tant d'amour à donner à son frère, je ne m'inquiète pas pour ça.

— Alors, à cause de quoi ?

— De mon père... il a eu ses... travers à cause de son propre père. Et si moi, j'agissais mal avec mon enfant aussi ?

— Vu ton comportement avec Sandrine, je n'ai aucun doute sur tes capacités à être une bonne mère, affirme Gaëtan. Tout le monde a des craintes, même ceux qui n'ont pas eu une enfance tourmentée, et c'est normal. Mais vous êtes deux et je parie que le petit sera même trop protégé.

— Avec Vince, c'est évident, se détend Caro. Je voulais vous l'annoncer avant de le faire officiellement devant les autres. Bon, Sandrine est au courant...

— Et elle n'a pas cafté ! Alors ça, ça m'impressionne ! se marre Gaëtan.

Je souris, rêveuse, et mon regard glisse sur le ventre encore bien plat de Caroline. Je suis d'accord avec mon homme – même si je ne connais pas tous les détails de leur histoire –, Vince et Caro vont faire des parents formidables. Inquiets, stressés, trop présents sûrement, mais plein d'amour et d'attention.

Alors que nous redescendons, je croise mon reflet dans le grand miroir du couloir. Ma main se porte sur mon ventre. Est-ce que moi aussi, un jour – lointain, évidemment –, je ressentirai ce besoin d'avoir un mini-Gaëtan ?

Oui, parce que, soyons honnêtes, une mini-Naïs, ce ne serait pas une bonne idée.

Quoique...

FIN

Remerciements

Tu viens de terminer l'histoire de Gaëtan et de Naïs. J'espère sincèrement qu'elle t'a plu. Merci de leur avoir laissé une chance !

Encore une fois, merci à Stéphanie, mon éditrice, pour son travail pointilleux sur les corrections. C'est toujours un vrai plaisir de bosser avec toi !

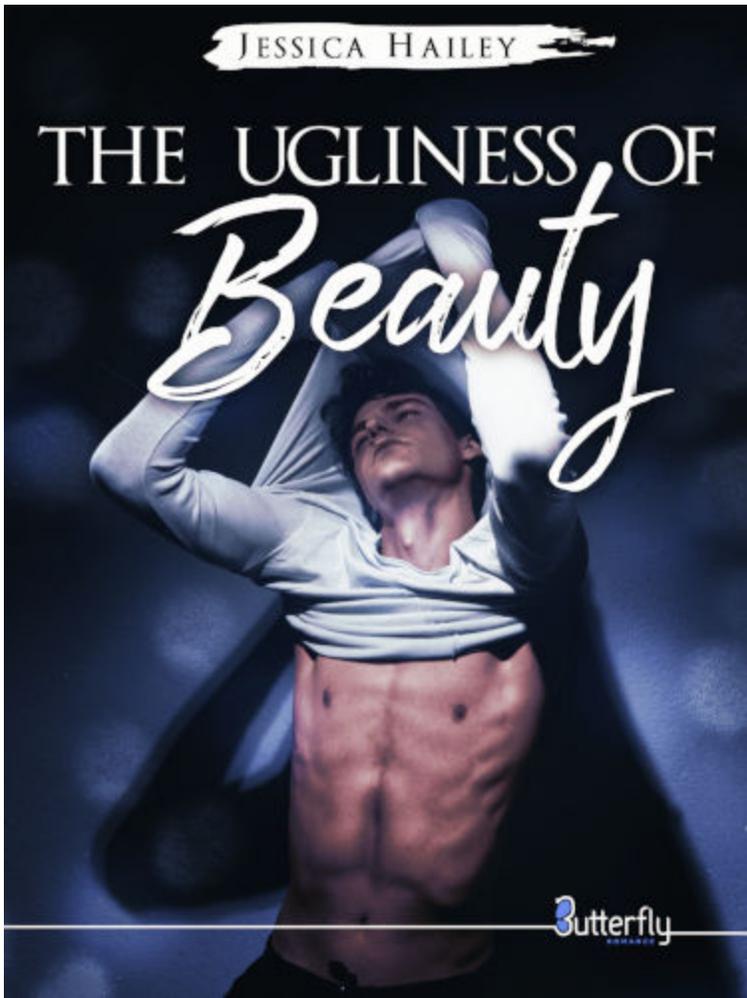
Si jamais tu te poses des questions sur Caro et Vince, sache que c'est parce que tu n'as pas lu « Love Target ». Cette romance raconte leur histoire, alors, si tu es intrigué.e, fonce ! C'est toujours chez Butterfly Éditions que cela se passe.

Si tu as lu « Love Target », j'espère que tu étais content.e de les retrouver :) et d'en savoir plus sur Gaëtan.

JESSICA HAILEY

THE UGLINESS OF

Beauty



Butterfly

*À toutes les Lunes que les nuages empêchent de briller ;
un jour, la tempête s'éloignera, et vous aveuglerez les étoiles de minuit.*

Préface

Ce roman est sans aucun doute l'un des plus personnels qui m'ait été donné d'écrire. Il touche divers sujets sensibles qui demeurent près de mon cœur, et pour ces raisons, chers lecteurs et chères lectrices, je tenais à vous avertir : « *The Ugliness of Beauty* » traite de l'envers du décor du mannequinat. Vous verrez ce qui se passe lorsque les lumières du podium s'éteignent, la douleur derrière les sourires des modèles, les embûches de ce domaine concurrentiel. Il s'agit d'un bassin de requins, d'une fosse aux lions. Au risque de spoiler, notez que le récit touche donc des sujets difficiles, tels que l'anorexie et les violences sexuelles. Bien évidemment, ces thèmes sont traités avec douceur, mais avec justesse, également. Ainsi, si vous avez été victime de violence(s) sexuelle(s), ou êtes touché(e) par un trouble du comportement alimentaire, prenez garde en tournant les pages. N'hésitez pas à déposer le livre si un chapitre vous semble trop lourd, ou vous rappelle des souvenirs douloureux – il est important de prendre soin de votre santé mentale avant toute autre chose.

Sinon, bienvenu(e) dans cet univers de beauté, luxure, et superficialité. N'oubliez pas : pour y entrer, tous les coups sont permis...

Playlist

Huslter – *Zayde Wolf*

Stunnin' – *Curtis Waters, Harm Franklin*

Paradise – *Eric Nam*

Love shot – *EXO*

Filter – *BTS*

Fake Love – *BTS*

La vie en rose - *IZ*ONE*

Wolves – *Kaaze, Sam Tiennesz, Silverberg*

Dangerous – *Royal Deluxe*

Play With Fire – *Sam Tiennesz, Yacht Money*

Boyfriend – *Selena Gomez*

Do It For Me – *Rosenfeld*

Power – *Isak Danielson*

Losing You - *UNSECRET, Sam Tiennesz*

America

Luxure.

Beauté.

Superficialité.

La salle en transpire. De tous les côtés, elle brille d'hypocrisie et flamboie de tromperie. Les invités se sourient, mais il s'agit d'une ruse habilement perfectionnée. Chaque rire, chaque regard en coin, chaque mouvement semble réfléchi et calculé : personne ne croirait que leur façade d'élégance dissimule toute la laideur de leur beauté. Certains sirotent une coupe de Champagne en riant aux blagues de leurs ennemis jurés ; d'autres complimentent ceux qu'ils insultent dès qu'ils ont le dos tourné. Impossible de savoir qui s'apprécie réellement dans cet amalgame de cruauté.

Même si l'immoralité de l'assemblée alourdit l'air, leurs âmes putréfiées ne les empêchent pas de resplendir. Au contraire ; mannequins et *designers*, photographes et créateurs, tous scintillent comme les étoiles dans la noirceur.

Et, ce soir, je représente leur *Lune*.

Chaque fois que je me retrouve piégée dans cette fosse aux lions, je réalise à quel point je ne suis pas à ma place. Ici, la moindre erreur peut être fatale : un mot de travers, une seconde de sincérité, une phrase déplacée, et cela signe l'exclusion à vie de l'élite incontestée. Certains seraient prêts à vendre leur âme au Diable pour accéder au cercle de mon père, le dirigeant

de l'agence de mannequinat la plus réputée des États-Unis. Cela m'a toujours pourri l'existence, mais lorsque j'ai atteint l'âge d'être charmée par les mannequins souhaitant intégrer *Walder Agency*, les choses ont pris une tournure beaucoup plus sombre. Discerner le vrai du faux n'est pas un talent que l'on doit apprendre à seize ans, et pourtant...

Un cœur brisé.

Un seul.

Voilà tout ce qu'il a fallu pour que je comprenne que les gens me traîneraient en Enfer si cela leur permettait d'atteindre le sommet.

Kadja, l'une des mannequins de l'agence de mon père, m'adresse un signe de la main. Sa robe pêche, signée *Dolve Cavina*, met en valeur sa peau noire et ses iris d'un bleu frappant ; un contraste que j'ai tenté de peindre à maintes reprises sans parvenir à lui rendre hommage. Avec sa chevelure sombre et frisée qu'elle arbore fièrement, cette fille me rappelle Nyx, la déesse de la nuit : d'une beauté et d'une gentillesse inégalées. L'une des seules personnes au cœur de cette réception qui ne suinte pas de malhonnêteté.

Elle se trouve piégée dans une conversation avec Tristan, le favori du moment. Ses cheveux blonds paraissent aussi indomptables que d'habitude. Pas que cela me surprenne : il s'agit de sa marque de commerce. Un air de mauvais garçon qui rend les nanas complètement dingues. Avec ses yeux bleus et son corps d'athlète, il ressemble à un surfeur australien.

Ses épais sourcils se relèvent lorsque Kadja esquisse une moue dégoûtée. Un rire m'échappe ; j'imagine qu'il vient encore de déblatérer une blague pourrie. Elle saisit cet instant pour l'esquiver et me rejoint au pas de course. Du moins, à quelque chose qui y ressemble : difficile de courir avec des talons aiguilles de sept centimètres.

— America ! Bon sang, où étais-tu passée ?

Je pointe mon visage, ou plutôt l'épaisse couche de fond de teint qui l'empêche de respirer. Voilà où j'étais passée ces trois dernières heures : captive d'une séance de grimage intensive. Entre les mains de mes stylistes qui m'ont transformée en véritable reine de beauté, j'ai l'impression d'être une œuvre d'art, emballée dans une robe *Valentina*, dont le velours rouge me chatouille la peau et épouse parfaitement chacune de mes formes.

Un sourire naît à la commissure de ses lèvres.

— Tu es magnifique même sans ça, chuchote-t-elle dans un petit rire complice. En tout cas, ton père s'est vraiment surpassé, cette année.

Je jette un coup d'œil à la salle de bal de notre manoir. Effectivement, il n'a pas lésiné sur les décorations ; le moindre détail est parfait. Une panoplie de banderoles or et argent s'enroulent autour des poutres en céramique alors que des ballons noirs recouvrent l'immense plafond cathédrale comme d'épais nuages orageux, prêts à déverser une pléiade de confettis. Une musique classique s'élève des nombreux haut-parleurs situés aux quatre coins de la pièce, provenant d'un orchestre qui joue sur une petite scène. Il a transformé une partie de notre foyer en une somptueuse salle de réception, tout cela en l'honneur de mon dix-huitième anniversaire...

Je frotte mes paumes moites sur le devant de ma robe. Ce soir est *le* grand soir. Après des années d'espérance, je lui demanderai enfin de me laisser courir après ce rêve qu'il qualifie de « passe-temps non essentiel ». Rien que d'y penser, mon ventre se noue d'anticipation. Et s'il refusait ? S'il décidait d'ignorer mon souhait le plus cher ? Honnêtement, je n'ai aucune idée de ce que je ferais. Pour la première fois de mon existence, je ne possède aucun plan B.

Et j'ai toujours, toujours un plan B.

— Alors, qu'est-ce Tristan t'a balancé pour te faire fuir ? soufflé-je, un rictus narquois aux lèvres. Tu paraissais en totale extase, Kad.

Elle bouscule mon épaule de la sienne, le nez plissé.

— Si tu savais... Tes oreilles encore chastes ne pourraient supporter les conneries qu'il déblatère à longueur de journée.

Je lève les yeux au ciel, puis saisis une flûte de Champagne lorsqu'une serveuse passe près de nous, un plateau d'argent entre les mains.

Étant de quatre ans mon aînée, Kadja trouve cela fort divertissant de me traiter comme sa petite sœur qu'elle doit à tout prix protéger... même si elle m'a déjà surprise sous la couette avec l'une de mes conquêtes. La pauvre, elle semblait horrifiée. Jamais elle n'avait soupçonné que je n'avais rien du petit ange que je prétends être.

Non, la véritable « moi » reste très différente de l'image que je projette.

J'aspire à devenir une femme aussi forte que ma tante, Anna. Celle qui m'a élevée après le décès de ma mère me sert de modèle. Ambitieuse, indépendante, un brin déjantée, elle a le monde à ses pieds. Elle est la dirigeante de la première association féministe de New York et milite contre les dictats de la société. Ceux qui empêchent les mentalités d'évoluer, les

femmes d'être libres, tant au cœur de leur sexualité que de leur réalité. Elle prône l'équité et développe des ressources afin de venir en aide à toute la population. Récemment, elle a même instauré le premier établissement d'accueil pour les hommes battus au cœur du centre-ville, ainsi qu'un service téléphonique ouvert de jour comme de nuit pour secourir les victimes de violences conjugales.

Je sais.

Une âme incroyable.

De mon côté, je l'imites à mon échelle grâce à mon art et mon compte *Instagram* « Equalart » : ma plus grande fierté. Mais jusqu'ici, je n'ai pas eu le choix de rester discrète sur cette partie de ma vie. Aux yeux de mon père, l'art est une abomination, une source de misère et de difficultés financières. Sa famille, des artistes ambulants, n'avait même pas les moyens de payer les factures d'électricité ; par leur faute, il se retrouvait souvent le ventre vide durant des jours. Lorsqu'il a atteint sa majorité, ce dernier a préféré partir et travailler d'arrache-pied afin de bâtir sa propre entreprise, qui a fleuri lorsqu'il a rencontré ma mère, une spécialiste en *marketing*.

Je crois qu'au fond de lui, il est terrifié à l'idée que je suive les traces de ses parents. Néanmoins, les choses ne sont plus comme elles étaient, à l'époque : les réseaux sociaux ont révolutionné le marché. Dans leur temps, un artiste sur des millions parvenait à vivre de son talent. Avec l'arrivée d'Internet et la possibilité de vendre ses œuvres en ligne, il est plus aisé de percer.

Mais, tout cela, il refuse obstinément de le voir.

Une boule se forme au creux de mon œsophage ; je la ravale d'une lampée de Champagne.

— Dis... qu'est-ce qui t'a poussée à devenir mannequin ? interrogé-je Kadja, le regard perdu dans le vide.

Mon amie se tourne vers moi, surprise.

— Pourquoi une telle question ? Depuis quand le métier t'intéresse ? s'affole-t-elle avant de froncer les sourcils. Parce que, crois-moi, tu es bien mieux là où tu te trouves.

Je secoue la tête pour la rassurer. Elle continue de me dévisager, incertaine, puis finit par hausser les épaules.

— C'était mon rêve, Mare¹. Rien de plus simple.

Malgré sa nonchalance, cet aveu semble lui coûter cher ; son expression s'assombrit, sa bouche ne formant plus qu'une mince ligne.

Il y a des choses que mon amie garde pour elle. Beaucoup de choses. Des trucs affreux. Laid. Effrayants. Elle ne les tait pas pour se protéger, mais pour m'empêcher d'être heurtée par la réalité. Pourtant, j'ai entendu des histoires terrifiantes de la bouche de ma tante. Des mannequins abusées par des photographes, d'autres à qui l'on a dit qu'elles étaient sublimes, alors qu'elles semblaient sur le point de disparaître. Des soirées où certains n'ont pas d'autres choix que de se droguer, au risque d'être exclus. Des hommes offrant des faveurs sexuelles à des directrices et des directeurs de casting pour être référés lors de certains contrats importants. Des filles tant épuisées et affamées que seule la coke leur permettait de continuer à travailler correctement.

Je sais tout cela.

Cependant, je ne l'ai jamais vu de mes propres yeux. *Walder Agency* a des critères très stricts pour son personnel et ses protégés ; pas d'addiction, un suivi avec une nutritionniste obligatoire, un bilan de santé annuel... Seulement, ces mesures ne peuvent pas tout prévoir. Et si ces pratiques existaient au sein de notre agence ?

Un frisson me parcourt l'échine.

Raison de plus pour ne jamais diriger l'entreprise familiale.

— Les sacrifices en valaient-ils la peine ? lui demandé-je au bout d'une éternité.

— Pas tous. Mais je me tiens là où j'ai toujours voulu être, admet-elle après une gorgée de Champagne. Maintenant, dis-moi pourquoi tu veux savoir une telle chose.

— Oh, par simple curiosité. En tant que future héritière, j'aime avoir tous les points de vue sur le métier.

Mon amie fronce les sourcils, visiblement sceptique. Elle me connaît. Pas depuis toujours, mais trois ans ont suffi à forger entre nous un lien indestructible. Elle voit en moi comme dans une boule de cristal, et elle sait, rien qu'avec un regard, que je m'apprête à aborder le sujet de ma carrière avec mon père.

— Ma belle, murmure-t-elle sur un ton d'avertissement, ce n'est pas le bon moment pour lui parler de...

Elle n'a pas l'occasion de continuer ; les lumières s'éteignent toutes en même temps, nous plongeant dans l'obscurité la plus totale. Quelques invités poussent des cris de surprise, alors que d'autres éclatent de rire, appréciant les tendances mélodramatiques de leur hôte. Un instant plus tard,

les projecteurs de la scène illuminent l'espace de rouge et de bleu. Le tumulte des conversations meurt tandis qu'un homme en costume noir, accompagné d'une femme aux longs cheveux blonds, vêtue d'une robe dorée, y avance.

Tante Anna et mon père.

Les bras écartés, ce dernier prend la parole. Sa voix autoritaire intime le silence le plus complet.

— Bonsoir à tous. Je tiens à vous remercier de nous honorer de votre présence en cette journée spéciale.

Il marque une pause, me cherchant parmi la foule. Lorsque ses iris d'un brun clair se posent sur les miens, mon cœur cesse définitivement de battre. Je serre les poings de toutes mes forces pour me retenir de trembler. Personne ne doit remarquer ma faiblesse.

Surtout pas lui.

Je lève le menton, puis souris fièrement, ignorant la langue glaciale de l'angoisse qui me lèche les entrailles.

— Il y a dix-huit ans, j'ai reçu le plus beau des cadeaux : ma petite fille chérie, America. Je me souviens comme si c'était hier de sa naissance. Sa mère n'arrêtait pas de répéter qu'elle était aussi belle qu'un ange...

L'émotion voguant sur ses mots me prend à la gorge.

Ma mère me manque terriblement. Dix ans se sont écoulés depuis son décès, et il n'y a pas une seule journée qui ne passe sans que son visage frôle ma mémoire. Je me souviens parfaitement de sa voix douce, de son teint pâle et lisse, de ses grands yeux gris qui brillaient comme si des éclairs les zébraient... Mais c'est son sourire qui me hante le plus ; aussi large que l'horizon, il représentait le serment d'une terre heureuse. Chaque fois qu'elle me souriait, mes angoisses et mes chagrins fondaient comme neige au soleil.

En ce moment, je rêverais qu'elle me prenne dans ses bras pour me donner le courage dont j'ai cruellement besoin.

— Chaque jour, reprend-il d'un ton plus rauque, elle me remplit de fierté. Et, ce soir, elle brille comme la Lune. Veuillez accueillir chaleureusement la reine de la soirée !

Je termine ma flûte avant de la tendre à Kadja, qui la saisit dans un petit rire. Le corps saisi de frissons, je ravale ma furieuse envie de fuir et soulève le bas de ma robe pour avancer le plus dignement possible jusqu'au podium, sur lequel ma tante m'aide à grimper. Ses yeux, identiques à ceux

de ma mère, me dévisagent sans ciller. Elle aussi sait, en un regard, ce que je m'appête à faire. Elle resserre sa poigne sur ma main, puis pose un baiser contre ma joue.

— Jane serait fière de la femme que tu es, dit-elle tout bas. Maintenant, casse la baraque !

Venant d'une ancienne rockeuse qui a parcouru les États-Unis avec son *band* durant une bonne partie de son adolescence, ma tante ne pourrait dire mieux. Elle me lance un clin d'œil avant de se reculer pour céder la place à mon père.

Ce dernier me prend dans ses bras et me serre si fort que je peine à respirer. Tant de non-dits traversent cette étreinte. Durant un court instant, j'ai l'impression de retomber en enfance. Je me remémore ces nuits qu'il passait à me bercer lorsque je me réveillais en pleurs. Ces soirées où il s'endormait en me caressant les cheveux. Ces après-midis où il me promettait que même si Maman n'était plus là, il y aurait encore des jours heureux.

Qu'est-il arrivé pour que nous dérivions si loin de ce mirage ?

— Il me semble qu'hier encore, tu étais toute petite... Et regarde-toi..., murmure-t-il en me relâchant pour me détailler de la tête aux pieds. Une femme aussi formidable que ta mère. Elle serait émue de te voir ainsi, Mare. *Notre Lune*.

Ses paroles menacent de nourrir les larmes que je sens monter en moi, mais je m'efforce de les ravalier.

— Merci, Papa.

Un doux sourire éclaire son visage. Ses cheveux bruns, soigneusement coiffés par du gel, lui donnent l'air d'un trentenaire – quoiqu'il vienne à peine de traverser la quarantaine. Ce soir, il est encore plus beau que d'habitude. Je me suis toujours demandé pourquoi il n'avait pas refait sa vie avec une autre femme. Au fil des années, j'ai fini par comprendre qu'il ne se remettrait jamais de la mort de ma mère, son âme sœur.

Comment réagira-t-il lorsque sa fille unique lui demandera de la laisser partir ?

Les serres de la crainte referment soudainement leurs prises autour de ma poitrine, ancrant dans ma chair leurs griffes acérées. J'ai mal. Terriblement mal.

Tellement que cela me paralyse.

— Viens ici, ma chérie.

Sans jamais lâcher ma main, il m'attire doucement vers le centre de la scène. Aux premières notes de violon, de piano et de flûte traversière, les projecteurs se braquent vers une porte à gauche, tout près de nous. Lorsqu'elle s'ouvre, la foule applaudit, accueillant un énorme gâteau de quatre étages, décoré d'une université en pâte à sucre.

Mon cœur tombe en chute libre tandis qu'un mauvais pressentiment s'engouffre en moi. Du coin de l'œil, j'aperçois ma tante porter la main à sa bouche, horrifiée.

— Papa... ?

Ma voix n'est qu'un bruissement parmi la mélodie ; s'il m'a entendue, il n'en montre aucun signe.

— Aujourd'hui, ma fille est presque une adulte, déclare mon père, intimant à l'orchestre, juste derrière nous, de cesser de jouer. Cette étape représente un pas énorme qui amène forcément des responsabilités, et qui demeure synonyme de changement...

Non, non, non...

Pas maintenant. Pas devant tout le monde. Pas sans m'avoir consultée.

Pas quand j'ai enfin trouvé la force de lui demander de me rendre ma liberté.

— Vous savez tous comment notre agence a démarré, ce n'est plus un secret. Sans l'aide de Jane, jamais ce rêve n'aurait vu le jour...

J'ouvre la bouche pour l'interrompre, mais rien ne sort, hormis mon souffle haletant.

— C'est avec plaisir que je vous annonce qu'America, future héritière de *Walder Agency*, débutera dès septembre sa formation à l'université de Columbia afin de reprendre les rênes de notre rêve, à sa mère et moi !

J'ai l'impression que l'on vient de me pousser du haut d'une falaise. Durant quelques secondes, le vertige me surprend, et je dois me rattraper au chariot, sur lequel trône le gâteau, pour ne pas perdre l'équilibre. Est-ce ainsi que l'on se sent durant la chute ? Avant que son corps ne se brise contre les rochers ? Que l'on se noie dans un océan glacial et déchaîné ?

La foule s'enflamme dans une kyrielle d'applaudissements. Pourtant, seul un bourdonnement sourd subsiste dans mes tympanes. Mes jambes bougent d'elles-mêmes alors que mon père me force à avancer jusqu'au-devant de la plateforme.

Kadja, à quelques mètres de moi, laisse échapper un petit cri.

Pourquoi ?

Plus personne n'applaudit.

Depuis quand ?

Certains paraissent confus.

Qu'ai-je fait ?

Le murmure des conversations se tue.

— Tom, tu n'avais pas le droit ! chuchote ma tante tout près de nous.

Les sourcils froncés, mon père tend les mains vers mon visage, glissant ses pouces sous mes paupières. Des larmes roulent le long de ses doigts.

— Je fais ce qu'il y a de mieux pour ma fille, répond-il sur le même ton. Elle est surprise, c'est tout.

— Surprise ? rétorque-t-elle d'une voix amère. Tu sais bien qu'elle n'en a rien à faire de ton entreprise. Ma sœur...

— Jane aussi voulait qu'elle en hérite.

— Tu te mens à toi-même. Bon sang, Tom, son bonheur ne compte-t-il pas ?

— L'art ne la mènera nulle part.

Aussi violent qu'une claque.

Je sors de ma torpeur. Le choc m'alourdit toujours l'esprit, mais je recouvre l'usage de la parole :

— Comment oses-tu !?

Cette fois, la foule entend.

Absolument tout.

— Mare..., m'avertit mon père.

Je secoue la tête, la mâchoire crispée.

— Je refuse ! Je refuse d'hériter de l'agence ! Je te l'ai dit, l'art...

— Ça suffit !

Mes poings se resserrent si fort que mes jointures blanchissent.

Aucun invité n'ose parler, mais tous ont le regard rivé sur la scène. Certains retiennent leur souffle, heureux d'avoir des ragots à rapporter à la presse ; d'autres semblent choqués par mon comportement, parce que l'héritière se doit d'être parfaite, une poupée destinée à sourire, toujours sourire, peu importe la souffrance qui lui charcute l'esprit.

Seuls Kadja et Tristan paraissent sincèrement inquiets.

— Tu me déçois fortement, America. Je voulais que cette soirée soit parfaite, tu savais que ce moment allait arriver... Pourquoi a-t-il fallu que tu gâches tout ?

Et maintenant, c'est ma faute ?!

Une colère sourde s'engouffre sous ma cage thoracique ; j'ai peur d'inspirer de l'oxygène et que le gaz présent dans mes poumons s'enflamme de ma haine.

— Tu peux me demander n'importe quoi, renchérit-il. N'importe quel autre métier, et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que tu réussisses. Mais pas *l'art*.

La déception assombrit ses prunelles.

Une nouvelle claque en pleine figure.

Anna s'approche davantage, sa main crispée autour de la mienne.

— Tom, ne fais pas quelque chose que tu vas regretter...

Mais il l'ignore, et ses traits s'affûtent comme lorsqu'il se trouve devant un partenaire d'affaires particulièrement coriace.

— À partir de maintenant, continue-t-il dans un murmure que seules ma tante et moi pouvons entendre, je t'interdis de toucher à ta tablette graphique. Tu comprendras quand tu seras plus vieille, ma fille. Je ne te laisserai pas gâcher ta vie comme l'ont fait mes parents. Tu vas aller à Columbia et étudier le *management*, tel que ta mère et moi le souhaitions.

Le monde s'effondre sous mes pieds ; seule ma tante m'empêche de m'écrouler. Mon père se tourne vers le public qui ne nous lâche pas des yeux. Ces vautours me rappellent une bande de loups affamés, prêts à se jeter sur le premier morceau de viande fraîche. Certains se bousculent même pour avoir une meilleure vue. Personne ne considère les sentiments des autres. Pas dans mon univers, tout du moins.

Franchement, je ne sais pas ce qui est le plus pathétique : le plaisir malsain qu'ils prennent dans la souffrance de leurs ennemis, ou le besoin qu'ils éprouvent de se moquer de leur agonie ?

— Désolée pour cette scène, America est très émotive, voilà tout. Dix-huit ans représentent un sacré changement. Veuillez lui pardonner son comportement.

Les invités acquiescent, mais leur compréhension dégouline d'hypocrisie. L'atmosphère, déjà lourde, m'écrase sous sa toxicité. Je suis persuadée qu'ils ont tous hâte de ridiculiser la petite fille de Tom Walder.

Une ingratitude. Une honte à la famille. Une faiblarde qui craque sous la voracité d'une assemblée.

Un spasme de dégoût me tord les tripes. J'inspire profondément et serre les dents pour ravalier le cri de fureur qui naît dans ma poitrine. Je refuse de leur donner ce plaisir, alors autant jouer leur propre jeu.

— Il est vrai que le changement m’a toujours un peu effrayée, non ? avoué-je dans un petit rire en m’essuyant le visage. Pardonnez ma réaction excessive.

Ma tante entrelace ses doigts aux miens en signe de soutien. Elle sait que j’agis ainsi pour sauver les apparences. Ce n’est pas en hurlant ma tristesse que je vais changer les choses, bien au contraire : je risquerais plutôt d’aggraver ma situation déjà précaire. Si je souhaite lutter, je dois le faire intelligemment.

Mon père se retourne et me scrute sans ciller, à la recherche du mensonge. Je lève le menton, lui offrant mon plus beau sourire.

— Je vais aller me rafraîchir un peu et je reviens couper le gâteau, d’accord ? Il a l’air délicieux.

Il me fixe encore quelques secondes avant de céder à ma demande. Dès qu’il me laisse quitter la halle, je relève ma robe, puis me dirige d’un pas contrôlé jusqu’à la porte d’où provenait le dessert. Lorsque je referme derrière moi, l’arrière de mon crâne s’appuie contre la paroi en bois et je permets à mes larmes de couler sans les retenir.

Ma tête va exploser.

Comment a-t-il osé me piéger ainsi ? Il savait pertinemment que cela me blesserait. Il a compté sur la présence des invités pour m’empêcher de le contredire. Pourquoi refuse-t-il de considérer mes sentiments ? Maintenant, il m’est impossible de le raisonner ou de fuir.

Dans le corridor menant à la salle de bal, des serveurs me dévisagent, incertains quant à la façon de réagir. Doivent-ils me prêter main-forte ? Ou faire comme s’ils n’avaient rien vu ? Je nous épargne à tous un malaise insoutenable en retirant mes satanés escarpins afin de pouvoir courir dans le hall et de rejoindre la cour arrière – le seul endroit où personne ne pourra jamais m’atteindre.

Dehors, l’air frais du mois de mai me fouette le visage et sèche mes larmes. Le jardin de ma mère, liseré de bosquets exotiques, se dresse fièrement derrière une balustrade. Un effluve printanier l’embaume, un mélange subtil de pluie et de fleurs. Les rangées de roses succèdent à des plants de tulipes et de jonquilles, puis, tout au bout, un étang gît à leurs pieds. Je défais mon chignon, libérant mes longs cheveux bruns, et me frotte le crâne pour en retirer les quelques épingles encore en place.

Enfin libre.

J'inspire profondément afin de calmer mes palpitations. Je ne dois pas m'effondrer si je souhaite trouver une solution. Cependant, en existe-t-il seulement une ? Tourner le dos à mon père et ma tante, la seule famille qu'il me reste, est au-dessus de mes forces, et pourtant, il s'agit de la dernière issue possible.

J'observe le noir profond de l'Univers, scrutant chaque étoile, le cœur plein d'espoir, à la recherche d'un signe, de n'importe quoi... Rien. Personne ne me viendra en aide. Même ma mère ne saurait le faire changer d'avis.

Une boule de colère immole mon œsophage.

Il est hors de question que je retourne dans cette maudite salle. Demain, je redeviendrai la fille modèle qu'il a toujours adorée, mais pas tout de suite ; il s'agit encore de mon anniversaire. Je refuse de le passer triste et opprimée au milieu d'une foule qui se moquera de moi dès que j'aurai le dos tourné. Tant pis : ce soir, je pense à moi, et uniquement à moi. Je vivrai avec les conséquences au lever du jour.

Je me retourne, déterminée à quitter le manoir, lorsqu'une silhouette se découpe parmi les ombres du jardin : Kadja. Elle tient une paire de jolies chaussures à talons plats. Je n'ai pas le temps de la questionner qu'elle s'approche et me prend dans ses bras.

— Pars. Pars, très loin, et ne reviens jamais.

Je fronce les sourcils en me dégageant de son étreinte, amusée par son imitation ridicule de « Scar » dans *Le Roi lion*².

— Ce n'est pas ma faute, oncle Kadja !

Elle éclate de rire et me pince une joue.

— Ton mascara n'a pas coulé, tu es OK pour te rendre en boîte. Vas-y. Sors d'ici. L'espace d'une soirée, fais mourir ton père d'angoisse. Il le mérite.

Je la scrute un long moment, le cœur soulagé.

— Merci. Merci de comprendre.

Son sourire s'élargit, puis elle saisit mes épaules et me pousse vers les marches de la balustrade pour que je puisse filer en douce.

Voilée par la nuit, je m'éclipse. Loin de la luxure. Loin de la beauté. Loin de la superficialité.

Loin de ma prison dorée.

Elijah

La réception du *Dylan Hotel* est différente de ce que j’imaginai. Loin des lieux riches et célèbres de New York, cet endroit reste abordable sans lésiner sur la beauté : un espace simple et épuré, des murs blancs légèrement nacrés, un lustre de cristal dans le hall d’entrée... Je m’attendais à plus cher pour ce genre de décor, en particulier pour un hôtel situé au cœur du centre-ville. Mais visiblement, je ne suis pas le seul à avoir reçu l’alerte des « bas prix » : l’établissement déborde de clients.

La file s’amenuise trop lentement à mon goût. Je n’ai qu’une seule envie ; aller boire un coup et oublier ce vol pourri, piégé en sandwich entre deux enfants qui ne cessaient de hurler. Malheureusement, la douce folie de l’alcool reste un rêve inatteignable si la femme devant moi continue de harceler le réceptionniste pour obtenir une autre chambre, car la sienne est « trop près des ascenseurs ».

Qu’est-ce qu’on en a à foutre...

Lorsque mon tour arrive, je dépose mes valises et présente mes pièces d’identité afin de finaliser ma réservation. J’empoigne une brochure touristique sur l’un des présentoirs ornant le comptoir, puis la feuillette, le temps que l’employé finisse de m’enregistrer. Mon regard est tout de suite attiré par l’espace « *Night Life* » : bars, clubs, soirées VIP, absolument tout y est indiqué. Les endroits rêvés pour faire du réseautage.

— Je suis désolé, mais votre suite n’est pas prête.

Les sourcils froncés, je glisse le pamphlet dans ma poche arrière et jette un coup d'œil à mon portable.

Il déconne ?

— Comment ça, pas « prête » ? Il est vingt heures trente, lui fais-je remarquer.

Le petit brun, accoudé au comptoir en marbre, semble blasé. J'imagine qu'il s'agit de son emploi étudiant. Il n'en a rien à cirer si le personnel ménager a six heures de retard. Cela ne change pas grand-chose à sa paye, et il ne compte certainement pas les sommer de se dépêcher. Pas pour un mec, en tout cas.

S'il s'était agi d'une femme, les choses auraient pris une tournure bien différente...

Mon charme et mes avances ne lui feront que dalle ; je le sais, car il ne cesse de lorgner la fille derrière moi, un sourire bizarre soulevant l'ourlet de ses lèvres.

Je soupire bruyamment avant de me retourner, curieux d'apercevoir celle qui retient autant son attention. Plutôt grande et mince, cette dernière dégage une certaine élégance. Ses cheveux bruns, relevés en un chignon, complimentent son long cou et quelques taches de rousseur lui parsèment les joues, ce qui lui donne un petit côté mignon. Vraiment, elle est magnifique.

Ce type n'a aucune chance.

Je jette un coup d'œil dans sa direction ; il semble furieux. Je ne peux m'empêcher de me retourner à nouveau vers la fille pour la gratifier de mon plus beau sourire. Ma manigance a l'effet escompté ; elle rougit violemment, et sa réaction exacerbe la frustration du réceptionniste.

Oh, douce vengeance.

— Il y a un problème avec les chambres ? demande-t-elle en pointant l'employé par-dessus mon épaule.

— Ouais, elles sont indisponibles. Ils ont un retard sur le ménage.

— Oh, je vois... Au fait, je me nomme Anya, ajoute-t-elle en me tendant la main.

— Elijah, réponds-je en la saisissant.

Ses doigts s'attardent sur les miens durant quelques secondes. Des secondes si courtes, mais qui ne m'échappent pas.

Certains clients s'impatientent, murmurent des injures tandis que nous engageons une conversation devant la réception. L'employé les ignore,

concentré sur nos messes basses. On dirait qu'il lui porte un grand intérêt. Je me demande s'ils se connaissent...

Ça pourrait jouer en ma faveur...

Je me penche vers elle pour lui chuchoter sur le ton de la confidence :

— Tu risques d'attendre un petit moment, *Anya*. Si tu veux, nous pouvons aller au bar d'à côté pour tuer le temps ?

Je lui lance un clin d'œil plein de promesses, et elle laisse échapper un gloussement aigu.

Un raclement de gorge retentit aussitôt dans mon dos.

— Votre suite est prête, Monsieur Avery.

Tiens donc.

Un sourire malicieux étire le bas de mon visage. Je me redresse, puis lance un regard appuyé au réceptionniste.

— Je viens de le voir sur mon écran, j'ai sans doute mal vérifié, se justifie-t-il, les sourcils froncés.

— Eh bien...

Je marque une courte pause, les yeux rivés sur le nom doré épinglé à sa chemise blanche.

— Merci, *Jake*. Je savais que je pouvais compter sur ta coopération.

Mon ton moqueur l'agace plus qu'autre chose, mais je m'en contrefous : l'important, c'est que mon petit manège ait fonctionné. Je saisis la carte magnétique qu'il me tend avant d'empoigner mes valises, les jambes lourdes de fatigue.

La fille tapote mon bras, et je dois faire un effort surhumain pour me retenir de l'envoyer paître.

— Pour le bar...

— Désolé, la coupé-je sèchement. T'es pas mon genre.

Mon air charmeur la déstabilise davantage. Elle écarquille les yeux, désorientée.

— Tu as dit que...

— J'avais du temps à tuer, ce qui n'est plus le cas. Merci pour ton aide précieuse, renchéris-je plus fort en m'éloignant de la file. Salut !

J'omets l'expression interloquée de certains clients, puis tire ma valise vers l'ascenseur. Au Diable ce qu'ils pensent : je voulais ma chambre, elle souhaitait que je la remarque, et le réceptionniste a désormais une jolie fille à consoler. Tout le monde est gagnant, non ?

Arrivé au troisième étage, j'insère la carte dans la serrure électronique. Dès qu'un « bip » retentit, je pénètre à l'intérieur de la suite. Au premier coup d'œil, elle semble vaste, surtout pour le prix auquel je l'ai payée. Je tire ma valise derrière moi, puis traverse l'espace ouvert qui relie la cuisine et le salon afin d'entrer dans la chambre. Un lit *king size* repose au fond devant une commode double sur laquelle trône une petite télé. D'immenses fenêtres donnant sur la 41^{ème} rue illuminent l'espace et la salle de bain adjacente, dont la porte ouverte laisse entrevoir un long comptoir accueillant une double vasque en marbre, une douche plutôt spacieuse ainsi qu'un bain assez grand pour trois...

Mon chez-moi pour la prochaine semaine.

Je pose mes valises sur le lit, puis troque mes vêtements amples pour une chemise bleue ainsi qu'un pantalon propre : un ensemble davantage classe et ajusté, parfait pour me rendre au *Stout*, situé directement à côté de l'hôtel. S'il ressemble avant tout à un bar sportif normal, il n'en reste pas moins chic et très populaire. Aussi n'ai-je pas choisi ce lieu pour rien : selon mon informateur, il s'agit du préféré de Tom Walder. Ce dernier s'y rend chaque semaine avec ses partenaires d'affaires – une chance inestimée de le rencontrer, lui, ou l'un de ses associés. Se tailler une place dans l'industrie du mannequinat est quasi impossible sans contact. Pas la peine d'espérer de me faire repérer par un *scouter*¹ ou par un *open call*² ; son agence recrute exclusivement par le biais de leurs associés, ou va chercher elle-même la crème de la crème parmi ses rivaux. Je dois impérativement me rapprocher de son cercle si je veux avoir une chance. Peu importe ce que l'on me demandera de faire pour y parvenir, je suis prêt à tout pour réaliser mon plus grand rêve.

Absolument tout.

Je me rends dans la salle de bain afin d'observer mon reflet : mes cheveux noirs, longs sur le dessus et disciplinés par un peu de gel, paraissent impeccables. Toutefois, les cernes me tombant sur les joues creusent mon visage et me procure une mine fatiguée qui n'a rien d'enviable.

Merde.

L'épuisement, allié à la faim, me bouffe de l'intérieur. *Littéralement.* Un liquide brûlant comme de l'acide ne cesse de ramper le long de mon

œsophage. Quant à mon ventre, il proteste depuis des heures, me suppliant de mettre fin à son supplice. Mais je ne peux pas.

Pas encore.

Un soupir me quitte ; je rebrousse chemin jusque dans la chambre pour fouiller dans mes valises, à la recherche de ma trousse de voyage. Dès que je mets la main dessus, je l'ouvre et empoigne une petite boîte de médocs prescrits par mon médecin : « Prendre un cachet, trois fois par jour. Ne jamais dépasser cinq comprimés. »

Je fronce les sourcils, dévisageant la posologie comme si elle venait de m'insulter. J'hésite quelques instants avant d'avalier un sixième cachet pour les reflux gastriques – un de plus ne risque pas de me tuer, au point où j'en suis... Après les castings, je me promets de manger autre chose que des pommes et des *shakes* protéinés.

Et, cette fois, je jure qu'il ne s'agira pas d'un mensonge.

À la sortie de l'hôtel, je suis happé par les nombreux passants qui déambulent sur le trottoir, certains plus rapides que d'autres, comme des centaines de fourmis fonçant tête baissée à leurs tâches respectives. L'air frais du printemps, fougueux et humide, me fouette le visage ; une vague de froid me glace les os, gelant jusqu'à mon âme. Je plisse le nez tandis qu'une forte odeur d'ordures m'assaille.

Génial ! Je n'imagine même pas la puanteur quand il fera trente degrés...

Le *Stout*, à l'enseigne jaune fluo sur des briques noires, ne se trouve qu'à quelques pas de mon hôtel. Déjà, il semble complet ; une file monstrueuse sillonne les rues. Le groupe agglutiné près de la porte me rappelle une bande de vautours ; dès que l'un des deux portiers détournera le regard, il foncera droit sur sa proie.

Ce n'est pas gagné.

En me taillant une place à coup de coude, je prie intérieurement pour que mon contact ne m'ait pas menti et qu'elle ait fait les arrangements nécessaires afin que mon nom se retrouve sur la liste VIP. Sinon, je retourne à la case départ, et honnêtement, je n'ai aucun plan B.

— Je viens de la part d'Erika James, crié-je au portier pour enterrer les protestations des personnes que je viens de repousser.

Ce dernier, un grand gaillard au crâne rasé, me dévisage de la tête aux pieds.

— Ton nom ?

— Elijah Avery.

Il jette un coup d'œil à sa liste. Après une attente interminable, l'ours s'écarte pour me laisser passer. Je relâche l'oxygène que je retenais prisonnier dans mes poumons et pénètre au cœur de l'établissement.

Une première étape de franchise.

À l'intérieur, la musique *pop-rock* et les discussions bruyantes me plombent les tympans. La salle est pleine à craquer : les nombreuses tables rondes en bois ne suffisent plus, la moitié des clients se tiennent debout, près du bar, où cinq écrans de télé, accrochés derrière le comptoir, transmettent un match de foot. Je plisse les paupières en dévisageant chaque tête : aucun Tom Walder en vue. La déception me submerge comme une vague glaciale. Pourquoi ai-je cru que ce serait aussi facile ?

J'inspire profondément, puis raidis mes épaules afin de fendre la foule. En moins de trois enjambées, je rejoins le bar sous les regards réprobateurs des clients que j'ai volontairement bousculés. Pourtant, aucun d'entre eux n'ose me dire quoi que ce soit. Démarrer une bagarre se voit puni d'une exclusion à vie... et personne ne souhaite un tel châtement.

— Vodka sur glace, hurlé-je au *barman*, ma carte de crédit en main.

Mon verre atterrit devant moi une dizaine de minutes plus tard.

Trop long.

Je laisse un pourboire considérable. Le blond derrière le comptoir sourit, visiblement enchanté par le montant. *Tant mieux.* Je veux qu'il se souvienne de mon visage et me serve avant les autres. De cette manière, je projette l'image de quelqu'un d'important – si je souhaite me rapprocher du cercle de Tom Walder, il est impératif que je fasse bonne impression.

Ne jamais laisser quoi que ce soit au hasard.

Je termine mon verre cul sec avant d'en commander un second. Un groupe d'hommes assis près de moi me lance une moue réprobatrice tandis que le *barman* prépare ma consommation avant la leur. Je les gratifie d'un rictus sardonique, puis reporte mon attention sur le match des *Jets*.

Le football américain n'a jamais été mon péché mignon. Malheureusement, je vais devoir m'y habituer, car je risque de passer des heures interminables à errer dans ce bar sportif. Chaque soir, de l'ouverture à la fermeture, je m'assiérai derrière ce comptoir jusqu'à ce que je croise le dirigeant de *Walder Agency*. Passer par les castings ne suffira pas, il faut que je me présente en personne si j'espère avoir une chance d'intégrer cette agence. Il s'agit de l'élite, celle qui propulse les carrières au sommet. J'ai

besoin de ce tremplin, et je refuse de laisser mes sacrifices des dernières années tomber dans le néant.

Un frisson de dégoût me parcourt alors que les souvenirs m'enlacent dans leur étreinte glacée. Je n'ai pas d'autre choix que d'y arriver. Sinon, comment pourrais-je détrôner celui qui a foutu en l'air ma destinée ?

— T'as vu ?

— Ouais... c'est sûrement elle.

— Elle fout quoi ici ?

À ma gauche, deux types en costumes s'agitent, l'éclat de leur voix enterrant l'interview du joueur étoile du match. Les sourcils froncés, je me tourne vers l'objet de leur émoi : une fille de taille moyenne se tient debout à mes côtés, accoudée au bar. Ses longs cheveux bruns ondulent en de souples vagues qui cascadenent le long de ses épaules pour mourir au centre de son épine dorsale. Ses prunelles, d'un noisette riche et crémeux, comme du Nutella, fixent l'écran de la télé d'un air désintéressé.

Cette femme est magnifique. Pourtant, quelque chose au cœur de son visage me happe ; il me semble l'avoir déjà vue quelque part. Dans un film, peut-être ? Une pub télévisée ?

Puis, je percute, et mon cœur s'écrase au fond de mes tripes.

Non, impossible. Quoique...

Je saisis mon portable et tape rapidement son nom sur *Google Image*. Une photo d'elle, datant d'il y a à peine quatre heures, apparaît en première page, provenant tout droit de son compte *Instagram*. Pas de doute : elle porte la même robe rouge que sur le cliché.

Putain, je rêve !

C'est vraiment elle : America Walder.

La petite fille riche et gâtée de son père, future héritière de *Walder Agency* – la meilleure opportunité que j'ai de démarrer ma carrière. Je retiens de justesse un rire devant l'incroyable ironie de la situation. Depuis le début, je n'avais d'yeux que pour Tom... et voilà que sa protégée atterrit directement dans mon champ de vision. Quelles en étaient les probabilités ?

Elle doit remarquer que je l'observe puisqu'elle lève le regard vers moi, incertaine. Je lui esquisse mon plus beau sourire, auquel elle répond du sien, un peu crispée. Un plan se tisse doucement dans mon esprit tandis que je lui adresse la parole.

Maintenant, il ne me reste plus qu'à lui mettre le grappin dessus.

America

C'est officiel : ma soirée est gâchée.

Certes, Kadja m'a aidée à fuir, mais je n'ai eu que quelques minutes pour concocter un plan et appeler un taxi après ma débandade. Le problème ? Il n'y a pas un endroit à New York où je pouvais me rendre sans que mon père le sache – aussi, très peu de bars acceptent qu'un mineur les fréquente. J'ai donc opté pour le lieu le plus évident, et sans doute le seul qui ne me refuserait pas l'entrée. Un pari risqué. Néanmoins, je mise sur l'orgueil démesuré de mon père : admettons qu'il me retrouve, je doute fortement qu'il débarque ici. Faire une scène au *Stout*, son bar de prédilection, risquerait d'attirer les médias ; jamais il n'oserait subir une telle humiliation.

Pour une fois, son ego surdimensionné m'arrange.

Du mouvement à ma droite attire mon attention, et je délaisse la télé pour dévisager le jeune homme qui me sourit chaleureusement, pas le moins du monde perturbé par les regards tournés vers moi. Je me demande s'il fait exprès de ne pas entendre les messes basses des clients ou si, au contraire, il m'aborde justement parce qu'il croit que je suis une célébrité. C'est souvent le cas des touristes qui nous aperçoivent, mon père et moi, lorsque nous assistons à des défilés de mode et que nous posons pour les photographes sur les tapis rouges. Nombreux sortent leur portable afin de

chaparder une photo de notre famille, sans avoir la moindre idée de qui nous sommes.

L'inconnu appuie un coude sur le comptoir, puis se penche vers moi pour que je puisse l'entendre malgré la musique :

— Fan de foot ?

Son accent *british* caresse mes tympans comme la douceur d'une flûte traversière.

— Quoi ?

Il pointe la télé.

— Oh, non, avoué-je dans un rire narquois. Moi et le sport, ça fait deux.

— Et pourtant, tu fréquentes un bar sportif ?

J'arque un sourcil.

— Et toi ?

Un rictus malicieux ourle ses lèvres charnues.

— Je déteste. Sauf la course à pied, mais ce n'est pas vraiment un « sport » à proprement parler. Au passage, je m'appelle Elijah, déclare-t-il en me tendant la main.

Je l'observe un instant, méfiante, avant de la saisir.

Dotée de jambes interminables, sa silhouette élancée m'évoque une tour, haute et fière ; un contraste frappant face à ses traits fins, rasés de près. Sa peau lunaire, lisse comme de la soie, et ses prunelles d'un gris orageux me rappellent un après-midi hivernal ; seuls ses épais sourcils noirs brisent cette illusion glaciale. Des vagues volumineuses s'échouent contre le côté gauche de son visage, dégageant le reste de ses cheveux coupés courts. Avec son nez droit, sa mâchoire puissante et son regard infaillible, tout son être exulte une élégance féline.

Cet homme est magnifique. D'une beauté à couper le souffle, le genre qui fait mal et qui brûle les rétines. Cependant, sa chemise *Prida* et son apparence impeccable ne mentent pas : je mettrais ma main au feu qu'il est mannequin. Qui plus est, sa tête me dit vraiment quelque chose. Mais j'ai beau chercher, je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Sans doute l'ai-je déjà aperçu dans une pub sur les réseaux sociaux ; tellement de modèles défilent dans mon actualité, tous les visages moindrement particuliers finissent par me sembler familiers.

— Mare.

Ma réponse peu élaborée ne semble pas le refroidir, bien au contraire : son sourire *Crest* s'élargit, découvrant des dents blanches parfaitement alignées.

— S'agit-il d'un diminutif ? Ou de ton prénom ?

J'ouvre la bouche pour lui demander s'il est con, ou juste très désespéré, puis la referme brusquement avant de commettre une grossière erreur. Cette fois, je veux tout oublier : ma colère, mon désespoir, le chagrin qui me gruge le cœur. Pourquoi ne pas en profiter ? Cet homme est beau à se damner. Admettons qu'il ne mente pas et qu'il n'ait aucune idée de qui je suis, lui avouer la vérité maintenant risquerait de changer son attitude – et je n'ai pas envie d'un autre mec qui ferait tout pour me plaire. J'aimerais, pour un soir, n'être qu'America. Juste *America*. Sans l'ombre de l'héritière qui me suit à la trace.

De toute façon, si Elijah ment, cela ne changera rien à notre soirée. Il ne serait pas le premier à me désirer pour mon statut, et certainement pas le dernier. Les hommes croient tous pouvoir me manipuler, m'empoisonner l'esprit avec des promesses d'amour aigri.

Des idioties.

— C'est un diminutif, lui réponds-je en faisant signe au barman. Je me nomme America Jones.

Quel grossier mensonge...

Enfin, à moitié.

Elijah reste stoïque ; s'il connaît ma véritable identité, son visage ne laisse transparaître aucun indice.

— Enchantée, America. Donc, tu viens d'ici ? me demande-t-il avant de porter son verre à ses lèvres.

— Hum, hum, j'ai vécu toute ma vie à New York.

Il siffle, l'air impressionné.

— T'en as de la chance ! Habiter cette ville doit coûter une fortune.

— *De la chance ?* répété-je en réprimant une grimace de dégoût. Tu parles : ça pue la moitié de l'année – pardon, *toute* l'année –, en plus du trafic qui est un véritable cauchemar.

Il appuie son poing contre sa joue, et le mouvement entrouvre sa chemise. Je ne peux m'empêcher de remarquer le creux de ses clavicules. Suis-je la seule à avoir un faible pour cette partie du corps, chez les hommes ?

— Et toi ? l'interrogé-je. Tu ne viens pas des États-Unis, non ?

Il secoue la tête.

— Je suis originaire d'Angleterre – plus précisément de Liverpool.

D'où l'accent irrésistible.

Le barman nous interrompt quelques instants en déposant sur le comptoir ma boisson habituelle : une vodka framboise. Je le remercie, paie avec mon portable, puis reporte mon attention sur Elijah, qui ne me quitte pas une seule seconde du regard.

— Un touriste, hein... prends garde aux *pickpockets* : c'est un fléau, dans le coin.

Il esquisse un sourire et se penche plus près, si bien que son souffle s'échoue contre mes lèvres.

— Suis-je en danger ?

À cela, il pose une main protectrice sur la poche avant de son pantalon, comme s'il s'attendait à ce que je lui pique son portefeuille d'une seconde à l'autre.

Malgré moi, un gloussement m'échappe. Cet homme n'a rien d'un amateur ; chaque geste, chaque mot, absolument tout est calculé. Il semble parfaitement conscient de son charme et sait comment s'en servir. Toutefois, s'il souhaite me ramener dans son lit, il va devoir bosser comme un forcené. Bien sûr, j'ai la ferme intention de terminer la soirée en sa compagnie, mais ça, il n'a pas besoin de le savoir ; c'est tellement plus divertissant de le laisser me charmer.

— Crois-moi, tes cartes de crédit ne m'intéressent pas.

— Oh ? Et qu'est-ce qui t'intéresse, dans ce cas ?

Sa voix mielleuse, plombée de sous-entendus indécents, me procure une flopée de frissons. Quelque chose change dans l'atmosphère ; elle se charge d'électricité, si bien que je pourrais tendre la main dans l'espace qui nous sépare et la sentir crépiter le long de mes doigts.

— Ça dépend, délibéré-je en mordant ma lèvre inférieure. As-tu quelque chose à offrir qui pourrait susciter mon intérêt ?

Ses yeux suivent mon geste comme un aimant. Il déglutit à plusieurs reprises avant de reprendre :

— Serait-ce un défi ?

— Peut-être bien.

Sa tête se penche sur le côté alors qu'une lueur prédatrice s'éveille au fond de ses prunelles avides. Cette fois, le masque vient de se fissurer. Si, il y a quelques secondes, ses intentions paraissaient innocentes, il ne fait plus

aucun effort pour dissimuler son véritable objectif : il me désire et compte bien me réclamer.

Une bouffée de chaleur me monte au visage.

— Ça tombe bien, ronronne-t-il près de mon oreille. J'adore les défis. Surtout quand je gagne. Ai-je besoin de préciser que je ne perds jamais la partie ?

Je hausse les sourcils en reculant hors de portée. Une part de moi, assoiffée de sensations, s'enflamme à la tournure que prend notre conversation. Depuis toute petite, je cherche la rivalité. Partout. Constamment. Pour me prouver à moi-même que je suis forte. Que malgré l'adversité, je triomphe. Mais si peu de gens acceptent de me tenir tête. Après tout, qui oserait vexer la future héritière ?

Moi aussi, j'adore le *challenge*.

Et je ne peux résister à la tentation qu'il représente.

— Peut-être que tu n'as pas encore trouvé d'adversaire à ta taille, rétorqué-je, un brin moqueuse.

Il avance, le regard sombre.

— Tu ne l'es pas.

J'accuse sa remarque sans ciller. Il doit réaliser le ton acerbe qu'il vient d'emprunter puisque ses yeux s'écarquillent. Puis, il ajoute plus doucement :

— Ne le prends pas mal, sauf que je déteste perdre. Alors, je ne perds jamais.

Plus pour longtemps.

Je l'imite et avance à mon tour. Une poignée de centimètres nous sépare. L'air s'alourdit, s'obscurcit d'une tension sexuelle si palpable que mon corps en tremble. Lui, et lui seul, accapare toute mon attention, au point que j'en oublie l'endroit où nous nous trouvons.

Peu de gens ont le courage de me donner du fil à retordre. Dans mon univers, personne n'ose me contredire. Les mannequins me sourient, même si je les blesse. Les *designers* me complimentent, même si je les juge. Les photographes ravalent leurs remarques, même si je questionne leur talent. Tous se plient à mes caprices : s'ils souhaitent avancer au sein de l'industrie, ils doivent respecter la hiérarchie.

Cela fait longtemps que je n'ai pas entretenu une discussion aussi irréfléchie.

— La confiance devient vite de l'arrogance, mon cher.

L'ourlet de ses lèvres pleines tressaille.

— La timidité ne mène nulle part. L'arrogance, en revanche, est une qualité que les plus grands noms possèdent, murmure-t-il en se penchant vers moi.

— Je ne suis pas timide, protesté-je.

— Pourquoi sens-tu le besoin de te justifier ?

Je mords l'intérieur de la joue pour me retenir de contester une nouvelle fois. Cela ne ferait que lui donner davantage raison.

— Ô, grand homme, le nargué-je d'un ton théâtral. Sache que je suis une adversaire de taille. Je déteste perdre. Je ne perds jamais, *moi non plus*.

Sur ces mots, je termine ma boisson cul sec. Ses paupières se plissent, et je retiens mon souffle, m'assurant de ne pas trahir l'amusement qui m'étreint. Il ne doit pas savoir qu'il éveille cette part sombre de mon âme que je dissimule derrière mon auréole profane. Sinon, cela lui rendra la tâche beaucoup trop facile... et je ne compte pas lui céder sans une lutte acharnée.

Après quelques secondes de silence, Elijah finit par avaler le contenu de son verre d'une traite. Quand il le repose sur le comptoir, il se penche à nouveau vers moi, si près que ses lèvres remuent pratiquement contre les miennes. Un parfum de vodka, de bergamote et de citron glacé envahit mes sens dépravés, et je dois agripper les pans de ma robe pour me retenir de fondre en ses promesses de lubricités.

— America, susurre-t-il d'un accent mélodieux, es-tu certaine de vouloir jouer à ça avec moi ?

Alliant ses mots à des gestes, son index trace un chemin brûlant de mon poignet jusqu'à mon épaule. Sa caresse, aussi légère qu'une brise, m'arrache une pléiade de frissons. Dès qu'il s'en rend compte, sa bouche s'incurve en un sourire diabolique.

Dire que ce petit jeu entre nous vient à peine de commencer...

J'ignore les clients qui nous observent d'une manière grossière et glisse la main derrière sa nuque pour approcher ma bouche de son oreille.

— Tu ne sais pas à qui tu as affaire, chuchoté-je avant de mordiller son lobe. Me sous-estimer te mènera à ta perte.

Elijah inspire brusquement, les doigts crispés autour de mon bras. Avant que je ne puisse m'aventurer trop loin, il me force à reculer, visiblement dérangé par l'attention que nous attirons. Moi, ça ne m'embête pas. L'idée d'agir comme je le souhaite, sans appréhender les représailles de

mon père, a quelque chose de grisant. Il ne peut me blesser davantage qu'il ne l'a déjà fait, désormais.

Je n'ai plus rien à perdre.

Les souvenirs de la réception me submergent avec une violence inouïe. Je les expurge d'un revers de la tête, bien décidée à les oublier l'espace d'une nuit.

— Alors ? murmuré-je, les doigts parcourant son torse. Je croyais que tu détestais arriver dernier.

Elijah entrouvre la bouche, s'apprête à me répondre, mais se ravise au dernier moment. Sa mine s'assombrit. Une ombre traverse son regard, et mon ventre se crispe.

La noirceur de l'avidité.

C'est décidé. Ce soir, il va perdre. Et pas qu'une seule manche.

La partie entière.

America

Mon cœur heurte si fort ma cage thoracique que j'ai peur qu'il s'en déracine. Je n'avais pas prévu de quitter le Stout si vite. Il faut croire que titiller l'orgueil d'Elijah n'était pas une bonne idée.

Ou, tout compte fait, il s'agissait peut-être de la meilleure.

À peine entré dans la suite, il jette son téléphone et son portefeuille sur une petite table basse sans me lâcher des yeux. Le silence nous accueille, seulement brisé par nos respirations haletantes ; même dans la pénombre, je parviens à entrevoir le désir qui distend son pantalon. Ses mains passent de mes avant-bras à mes hanches tandis qu'il me guide jusqu'à sa chambre. Quelques rayons lunaires traversent les baies vitrées, peignant son profil d'une lueur bleutée – un magnifique tableau que j'adorerais esquisser. Cependant, je n'ai pas le temps de trop y réfléchir : son visage s'aventure vers mon cou et inspire mon odeur comme une bête affamée.

— Tu veux boire quelque chose ? m'interroge-t-il, ses lèvres effleurant mes clavicules.

Je retiens un soupir, les doigts agrippés au collet de sa chemise.

— Si je voulais boire un truc, nous serions restés au Stout.

Il cesse tout mouvement, et je le sens sourire contre ma peau.

— Ça a le mérite d'être clair.

Sur ces mots, Elijah glisse un bras autour de ma taille et m'attire plus près. Son regard fiévreux, ancré dans le mien, guette la moindre de mes réactions alors qu'il effleure mon épaule du bout des doigts. Comme dans le

bar, son index trace un chemin ardent contre ma chair à vif, mais, cette fois, il descend le long de ma hanche, puis s'aventure sous le tissu de ma robe.

Sa langue humecte ses lèvres dans un geste délibérément lent et calculé, me lorgnant sans ciller, comme s'il me mettait au défi de l'embrasser.

Un poison auquel je finis par succomber.

Je me lève sur la pointe des pieds, prête à céder à mes instincts les plus primaires. Mais il recule hors de portée. Son rejet me fait l'effet d'un coup de poing dans l'estomac ; il fissure ma fierté, déjà bien amochée après cette soirée catastrophique.

— À quoi tu joues ?

Elijah m'ignore et me contourne lentement tel un prédateur encerclant sa proie. Il m'analyse, s'arrête quelques secondes sur la forme de mes seins, avant de scruter ma taille. Je n'aime pas cette façon qu'il a de me mettre à nue. Elle fait remonter une peur insidieuse enfouie au plus profond de mon âme. J'ai l'impression que chacun de mes défauts grossit jusqu'à prendre tout l'espace, et je dois agripper les pans de ma robe pour me retenir de me couvrir de mes bras.

Lorsqu'il disparaît de mon champ de vision, mon cœur rate un battement, puis il repart au grand galop. L'angoisse que je ressentais cède sa place à de l'anticipation, et mon désir renaît de ses cendres. Cela a quelque chose de grisant de le savoir tout près sans avoir la possibilité de deviner ce qu'il compte faire ensuite.

Le bruit de ses pas s'immobilise dans mon dos. Je le sens se pencher vers moi, si bien que ses cheveux d'ébène chatouillent mon visage.

— Tu sais, j'adore quand on me supplie...

Son souffle chaud s'écrase contre ma nuque et réchauffe mes entrailles ; je n'ai qu'à reculer de quelques millimètres pour pouvoir mouler son corps au mien.

— Peut-être que si tu le fais, renchérit-il, je céderai à tes caprices. Tous tes caprices... même les plus sombres, ceux que tu refuses de t'avouer.

Ses doigts glacés effleurent mon échine, descendent vers le bas de mes reins avant de remonter sur ma peau dénudée. Une torture sensuelle qui finit par m'achever : je me retourne, m'empare de sa bouche dépravée. Mon impudence doit le surprendre puisqu'il inspire brusquement et tente de s'échapper, mais je refuse de le laisser se défilier. Nous avons assez perdu notre temps ; que les choses sérieuses commencent.

— Tu te trompes, Elijah, soufflé-je entre deux baisers.

D'une main, j'agrippe sa chemise ; de l'autre, j'empoigne son membre qui pulse de plaisir.

— Je n'ai pas besoin de te supplier pour que tu cèdes à mes caprices...

Je resserre ma prise autour de son sexe, et malgré son pantalon, je parviens à le sentir s'humidifier. Sa mâchoire se crispe. Il essaie de lutter, de conserver une façade stoïque, pourtant cela est peine perdue ; ses yeux se révulsent à l'instant où j'entame un mouvement de va-et-vient.

Quelque chose s'affûte dans l'attitude d'Elijah. Je ne saurais dire quoi exactement, mais la seconde suivante, il empoigne mes fesses, me soulève de terre, me plaque contre le mur. J'enroule mes jambes autour de sa taille tandis que sa bouche capricieuse m'entraîne dans un baiser exigeant. Sa langue, chaude et habile, chasse la mienne avec acharnement. Plus je tente de reprendre le contrôle, plus il me repousse dans mes retranchements.

Son parfum m'enveloppe, contamine mes sens, une toxicité que je respire comme s'il s'agissait de ma dernière bouffée d'oxygène. J'ai l'impression de fondre en son indécence, de me corrompre en sa lubricité, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de mon identité. Mon pouls, affolé par le venin du désir, cogne contre mes tempes dans un rythme effréné.

Boum, boum, boum.

Bientôt, il va exploser.

Ses hanches ondulent instinctivement contre les miennes, et chaque fois que le renflement de son pantalon effleure mon sexe, l'envie de le sentir au plus profond de moi me comprime les côtes. Mes mains remontent sous le tissu fin de sa chemise, affamée par la douceur de sa peau. Ses abdominaux, fermes, découpés, butent contre mes doigts, mais lorsque je grimpe plus haut, je sens les os de ses côtes saillantes.

Si minces...

Avant que je ne puisse m'y arrêter, son visage plonge au creux de mon cou et propulse toute cohérence loin de mon esprit. Ses lèvres insatiables dévorent peu à peu mon chagrin, ne laissant derrière elles qu'une sombre avidité. Il aspire, mordille, butine, et j'en veux plus, toujours plus, quitte à me perdre en son impudicité.

Prisonnière de cette effervescence électrique, je le laisse me guider au pied du lit, sur lequel il me dépose avec rudesse. Elijah ne fait plus l'effort de se contrôler. Il veut que je le sache. Me le montrer. Cette fois, il domine la partie.

Et je lui concède cette manche sans hésiter.

— Je croyais que tu gagnais toujours ? susurre-t-il en embrassant la limite permise par l'échancrure de ma robe.

Un petit cri m'échappe lorsque sa main effleure mon intimité à travers mon string. *Bon Dieu.* Comment est-il arrivé là sans que je m'en aperçoive ?

— Arrête de parler, lui ordonné-je, à bout de souffle. Et ne gâche pas ce moment avec tes remarques inutiles.

Il relève la tête, un sourcil arqué.

— Est-ce un ordre ? Ou une suggestion ?

Je marque un instant d'arrêt, le temps de focaliser mon attention sur autre chose que ses doigts habiles qui effleurent ma féminité.

— Un... très bon conseil.

Un sourire mauvais naît à la commissure de ses lèvres.

— Pigé.

D'un geste brutal, Elijah relève ma robe sur mon ventre. La surprise est telle que je sursaute, mais il saisit mes hanches et les cloue sur le matelas. Il reste suspendu au-dessus de moi, l'œil vif, glacial, et tel un loup traquant son dîner, il descend bas... plus bas... toujours plus bas... jusqu'à ce qu'il atteigne sa cible et renifle le parfum de mon intimité.

— J'ai envie de te goûter, ronronne-t-il en léchant ses dents parfaitement alignées.

Seigneur.

Est-ce possible de mourir d'une crise cardiaque pour si peu ?

Ma gorge s'assèche. Un tas de scénarios me viennent à l'esprit, tous plus indécents les uns que les autres, et le creux de mon être, déjà très excité, se noie d'anticipation. Incapable d'attendre plus longtemps, je glisse les doigts dans ses cheveux pour l'attirer entre mes cuisses, mais il se relève brusquement, la mine triomphante.

— Bien que la perspective de te dévorer toute crue m'excite incroyablement, je dois d'abord prendre une douche.

Mon cerveau cesse de fonctionner. *Un black-out total.*

Je cligne des paupières, abasourdie.

— Quoi ?

— Je n'ai pas eu l'occasion de me doucher depuis mon arrivée, et après onze heures de vol, j'en ai besoin. Tu crois que tu peux attendre encore un peu ?

Je me redresse sur les coudes, le souffle haletant, les joues en feu.

— Tu n’y penses que maintenant ?

Il m’offre un sourire angélique, dévoilant deux petites fossettes diaboliques. Seulement, son masque d’innocence ne me trompe pas ; je sais qu’il fait cela exprès pour me rendre folle.

Espèce de petit...

— Oh, vas-y, réponds-je plutôt entre mes dents serrées. Mais j’ai un autre conseil à te donner : dépêche, sinon je risque de partir.

Un rire sardonique le quitte et vibre jusque dans ma cage thoracique. Il me gratifie d’une révérence moqueuse, puis traverse la pièce à grandes enjambées sans prendre la peine de choisir des vêtements de rechange. Pourquoi en aurait-il besoin ? Dès qu’il sortira de la douche, je lui montrerai de quel bois je me chauffe.

Il s’arrête devant la salle de bain, son visage légèrement tourné vers moi. Un voile obscur couvre ses traits douloureusement symétriques.

— Si tu m’attends, tu ne le regretteras pas...

Son regard ombrageux glisse le long de mon corps une dernière fois avant qu’il ne referme la porte dans son dos.

Le bas de mon ventre se réchauffe délicieusement face à cette affirmation sans équivoque.

Je pousse un profond soupir agacé, puis me laisse retomber sur le matelas. Le bruit de l’eau qui coule s’élève depuis la salle de bain, et la déception m’envahit. J’aurais dû lui proposer de le suivre. Je crève d’envie de coucher avec lui, là, tout de suite. Pas dans dix minutes.

Foutu orgueil.

Je secoue la tête et me relève pour observer la rue illuminée, espérant que la vue m’aide à soulager mes pensées qui ne cessent de dériver vers son corps appelant au péché. Dehors, plusieurs passants pressent le pas, leurs nez fichés sur leurs portables. Certains discutent, d’autres paraissent perdus, observant les bâtiments autour d’eux. New York est une grande ville. Elle détient sa propre essence, sa propre vie ; son cœur renferme tant d’animation qu’il semble parfois facile de s’égarer dans ses lumières fluorescentes.

Observant les voitures garées près du *Stout*, je reste à l’affût d’une *Tesla* noire appartenant à *Walder Agency*, mais seules deux *BMW* gisent devant l’hôtel. Mon père sait très bien que je reviendrai demain. Qu’il n’y a rien à faire pour me convaincre de sauver les apparences à ma propre

soirée. À l'heure actuelle, il a sans doute inventé une excuse en béton, même si, au fond, il s'inquiète. Le connaissant, il ne dormira pas de la nuit.

« Il le mérite. »

Kadja a raison. Jusqu'à ce que je trouve le moyen de lui prouver que ma passion pour l'art n'a rien de futile, je ne compte pas baisser les bras. Et que cela me brise le cœur n'y changera rien.

Je sursaute lorsqu'une sonnerie retentit dans la suite – probablement le portable d'Elijah. La mélodie stridente finit par mourir à la quatrième tonalité. Je retourne à ma contemplation, et moins d'une minute s'écoule avant que le bruit agressant s'élève à nouveau.

Visiblement, la personne qui tente de le joindre ne compte pas lâcher l'affaire.

Je traverse la suite puis saisis son téléphone délaissé sur la table basse pour couper le son. L'écran s'illumine, affichant six appels manqués d'une certaine Erika James. L'arrivée d'un nouveau message fait vibrer l'appareil entre mes mains.

« Rappelle-moi. C'est au sujet de Tom Walder et de la faveur que tu me dois. »

Mon regard se fige sur le texto, que je relis sans arrêt, comme si, au bout de la troisième fois, j'allais me rendre compte que j'avais tout compris de travers. Mais non, les mots continuent de me narguer jusqu'à ce que l'écran se referme.

Ma mâchoire se contracte.

J'avais l'infime espoir de me tromper... Quelle connerie.

Une pointe de douleur naît dans ma poitrine et descend jusque dans mes tripes. La brûlure de la trahison, l'impression de n'être qu'un moyen de parvenir à ses fins... Jamais cette sensation ne me quitte. Elle me suit chaque fois que quelqu'un m'approche pour entrer dans l'agence. Bien sûr, avec les années, j'ai appris à m'endurcir. Ce soir, en revanche, mon armure s'est fissurée et ne m'offre aucune protection contre la fureur qui décime ma cage thoracique.

M'assurant que la douche coule toujours, je glisse mon index sur la vitre. Aucun mot de passe ; l'écran verrouillé cède en un instant. Une page *Google* s'ouvre, probablement la dernière application qu'a utilisée Elijah... Et je regrette instantanément mon élan de curiosité.

Il s'agit d'une photo de moi dans la même robe que je porte aujourd'hui : un cliché que j'ai publié sur mon compte *Instagram*, pris en

début de soirée, sur le tapis rouge destiné à accueillir les invités.

Je serre le téléphone si fort que mes jointures blanchissent. Cette fois, plus aucun doute possible : il savait parfaitement qui j'étais quand il m'a abordée. Comment ai-je pu croire une seule seconde que je m'étais trompée ?

Je verrouille le portable d'Elijah et le repose sur la table basse. Une vague de fureur enfle au tréfonds de mon âme, si puissante qu'elle ravage tout sur son passage. Chaque fois, je me répète que ce sera plus facile. Que je n'en ai rien à faire, et que, de toute façon, mon statut d'héritière me permet de coucher avec les hommes les plus magnifiques de la ville.

Un terrible mensonge.

En vérité, je suis fatiguée. Fatiguée que l'on me prenne pour une imbécile. Fatiguée que l'on pense que je ne suis qu'une pauvre fille esseulée. Fatiguée que tout le monde dans mon entourage ne cesse de me manipuler.

C'était quoi, son plan ? Me charmer ? Tenter de gagner mon cœur après notre soirée sans lendemain ? Obtenir mes faveurs en espérant que je lui offre une place de choix ?

Quel gâchis.

Et surtout : la goutte qui fait déborder le vase.

L'eau de la douche se coupe. La gorge serrée, je rassemble mes affaires à toute vitesse, puis écris un message à Kadja pour lui demander si je peux me rendre à son appartement. Quelques secondes plus tard, elle me répond qu'elle m'attend avec une boîte de chocolats.

La meilleure.

Je m'apprête à quitter la suite d'Elijah lorsque je m'arrête nette, la main sur la poignée. Cet idiot a tenté de se servir de moi pour réaliser ses ambitions. Comme tous les autres. Mais j'en ai marre de toujours laisser couler. De me dire que je vaudrais mieux que ces rapaces.

Le temps est venu de faire preuve d'audace.

Avant de partir, j'attrape un bloc-notes du *Dylan Hotel* sur la table du salon et y griffonne un mot avec mon numéro.

Elijah va regretter son hypocrisie.

Elijah

Je coupe l'eau de la douche. Mon corps, rougi par la chaleur, brûle d'impatience. Amener America dans ma suite était la première étape de mon plan. Maintenant, je dois l'impressionner et me démarquer du lot. Cela s'annonce plutôt facile ; je sais exactement comment plaire aux femmes, surtout celles dans son genre...

Ces dernières aiment détenir le pouvoir, contrôler la situation. Nous sommes pareils sur tant de points. La différence, c'est qu'elles n'ont jamais dû travailler pour gagner leur place. Elles ne connaissent pas la douleur d'arriver toujours second. Ceux qui naissent dans la soie ne se préoccupent que de leur petite personne. En haut de la hiérarchie, ils présument posséder tous les droits, comme si le monde leur appartenait... et je les jalouse presque autant que je les hais.

Un rire franchit ma gorge.

Quel hypocrite je suis.

À détester ce milieu et, en même temps, souhaiter ardemment l'intégrer.

Je passe une main sur le miroir afin d'essuyer la buée évanescence qui le voile. Après un rapide coup d'œil à mon reflet, j'asperge mon torse de parfum, puis enrôle une serviette autour de ma taille. Je me demande si, de son côté, America a retiré sa robe ou si, au contraire, elle va m'*ordonner* de

la lui enlever. Cette perspective me fait frissonner. Je n'apprécie guère obéir aux exigences de ces créatures narcissiques, mais ce soir, je céderai à chacune d'entre elles. Je lui offrirai ce challenge qu'elle paraît particulièrement adorer, sans la froisser. La rendre folle de moi, au point d'en redemander, jusqu'à éclipser de la compétition ses autres compagnons. Je veux être le seul qu'elle voie, le seul pour qui elle jouit à en avoir mal au crâne. Sinon, pourquoi accepterait-elle de m'aider en retour ? Pourquoi ne m'utiliserait-elle pas selon ses envies pour ensuite me jeter ?

J'ai appris de mes erreurs.

Un service pour un autre : voilà comment fonctionnent les gens dans le milieu du mannequinat. Ils recherchent la passion, un amant qui adhèrera à leurs moindres caprices. Et moi, j'ai besoin que l'on me recommande à des personnes influentes. Mon corps contre leur pouvoir, une nuit en échange d'une faveur cruciale ; voilà comment j'atteindrai le sommet. Peu importe le chemin que j'emprunterai pour réussir, ce qui compte, c'est l'arrivée.

Je secoue la tête afin de chasser les quelques gouttes d'eau ruisselant de mes cheveux.

Tu peux le faire, Eli. Tu vas y arriver... tu parviendras à le surpasser.

Je prends une profonde inspiration avant de me diriger vers la porte et de l'ouvrir d'un coup sec. Pénétrant dans la pénombre, je m'attends à découvrir America sur le lit, là où je l'ai laissée en plan... mais elle ne s'y trouve pas. J'avance au cœur de la pièce, les paupières plissées.

Elle joue à cache-cache ?

— America ?

Aucune réponse.

— America ? répété-je, plus fort.

Toujours rien.

Je fronce les sourcils.

— Peu importe le jeu auquel tu joues, sache que ce n'est pas drôle.

Je crois percevoir un rire, faible comme le vent. Je m'approche de sa provenance, prêt à ce qu'elle sorte de nulle part pour m'effrayer ou s'adonner à je ne sais quel jeu sexuel supposément « érotique ». Cependant, le bruit provenait du couloir.

La panique s'empare peu à peu de moi et m'empêche de réfléchir correctement.

Elle ne m'a tout de même pas planté là ?

J'allume, scrutant chacune des pièces de ma suite avec la plus grande attention, à la recherche d'une robe rouge ou de longs cheveux bruns : que dalle.

Si, elle m'a vraiment planté là.

Je serre les poings si fort que mes jointures blanchissent.

America ne doit pas être partie depuis bien longtemps, peut-être ai-je encore le temps de la rattraper. Lui demander pourquoi elle m'a foutu un vent, la charmer. *Bordel*, la supplier de rester s'il le faut, n'importe quoi, mais je ne peux pas – ne dois pas – laisser cette chance me filer entre les doigts.

Mes jambes bougent d'elles-mêmes et foncent vers l'entrée. La main sur la poignée, je m'apprête à sortir lorsque je me fige dans mon élan en baissant les yeux vers mon accoutrement.

Putain, je ne peux même pas lui courir après !

Je jure en saisissant mon portable, puis remarque une petite note griffonnée sur une feuille blanche.

« J'ai reçu un appel urgent. Voici mon numéro (212-439-2424). J'adorerais dîner avec toi, demain. Dix-neuf heures, au Jean-Georges & Nougatine ? XOX, Mare. »

Espèce de petite...

America vient non seulement de me donner un nouvel ordre – pardon, *un très bon conseil* –, elle a également pris le dessus de notre relation. Certes, je suis habitué à ce genre de situation. Cette fois, en revanche, quelque chose me semble différent ; j'ai l'horrible sensation qu'elle s'amuse à mes dépens... et je déteste ça.

Je soupire en retournant dans la chambre, terriblement excité, avec ma main comme unique source de soulagement. Il semblerait que j'ai sous-estimé mon adversaire. Je devrai redoubler de vigilance.

Aucune chance qu'elle gagne la partie.

Elijah

La journée démarre très mal.

Primo, je me suis endormi directement après le départ d’America – merci le décalage horaire. Mon portable, que j’ai oublié de recharger, a rendu l’âme au beau milieu de la nuit ; je n’ai donc pas pu lui envoyer un texto pour confirmer notre rencard. En espérant qu’elle n’annule pas à la dernière minute...

Deuxio, je n’ai rien à me mettre. Je sais : un mannequin qui n’a rien à se mettre, la blague du siècle. Mais, c’est vrai ; je n’ai emporté avec moi que quelques pièces offertes par des *designers*, la plupart fripées après le trajet en avion. Et si je veux impressionner ma cible, tout doit être parfait.

Après un passage à la salle de sport de l’hôtel, je prends une douche brûlante et profite de mon temps libre afin d’acheter quelques vêtements. Quoi de mieux que la Cinquième Avenue, le tournant de la mode à New York, pour dénicher ce dont j’ai besoin ?

L’après-midi passe à une vitesse folle. Lorsqu’approche l’heure de notre rendez-vous, je retourne à l’hôtel pour demander à la réceptionniste de se charger de mes sacs. J’enfile mon nouveau veston, en retire l’étiquette, et contacte un taxi avec le téléphone fixe de la réception.

Le stress monte *crescendo* tandis que j’attends patiemment sur le trottoir. Je ne dois pas oublier qu’hier, America m’a laissé en plan : cette fille est imprévisible. Tout se déroulait comme je le souhaitais... Mais elle m’a échappé à la dernière seconde. Pourquoi un tel revirement ?

Peu importe ; je ferai le nécessaire. Tout pour devenir le meilleur.

Meilleur que lui.

J'arrive à destination au bout d'une vingtaine de minutes. Le *Nougatine at Jean George* se trouve directement à côté de *Central Park* ; situé dans l'intimidante *Trump Tower*, il crie le luxe. Un luminaire en or pur trône fièrement au centre de la salle, et de longues larmes de cristal s'échappent de son centre, scintillant chaque fois qu'un reflet de lumière s'y noie. Les murs, blanc nacré, supportent un toit cathédral, dont l'acoustique est spectaculaire ; les notes de jazz flottent dans l'établissement de façon égale, ni trop fortes ni trop basses. Une odeur de calamar et de fleur m'assaille alors que, comme un con, je reste planté dans l'entrée, hypnotisé par la grandeur des lieux. Chaque fois que la richesse m'engloutit, un sentiment d'impuissance m'habite. Je semble être le seul à paraître aussi choqué par l'opulence du restaurant ; les autres clients mangent sans prendre la peine d'observer la beauté de l'espace. Je ne comprends pas comment l'on peut s'habituer à ce genre d'endroit ou s'en lasser. Les gens riches sont-ils tous aussi désabusés par la vie ?

— Bonjour, Monsieur, m'interpelle l'hôtesse dans un sourire rayonnant. Avez-vous une réservation ?

Ses cheveux blonds, soigneusement retenus par un chignon, sont impeccables, tout comme son uniforme : sa jupe noire, coupée juste au-dessus du genou, n'arbore pas un seul faux pli.

— Si. Au nom de Wal...

Je m'arrête juste à temps. Je ne suis pas censé connaître son nom de famille. Et si elle m'entendait le prononcer ?

— America, me reprends-je.

L'hôtesse baisse le regard vers sa liste, puis hoche la tête en trouvant son prénom.

— Mademoiselle n'est pas encore arrivée. Veuillez me suivre jusqu'à votre table, s'il vous plaît.

Elle glisse un bras derrière son dos, attrape deux menus, et me guide à travers l'établissement. Notre table, à côté de l'une des grandes fenêtres que j'ai repérées à l'entrée, est sans doute la mieux située. Légèrement isolés des autres, nous pourrions discuter sans que les nombreuses conversations viennent submerger la nôtre.

— Merci, dis-je en m'asseyant.

Elle hoche la tête et me passe la carte des vins.

— Mademoiselle a spécifié que vous pouviez choisir n'importe quelle bouteille. La maison vous l'offre.

Un sourire incurve mes lèvres.

— Très bien.

Elle opine avant de repartir en direction de l'accueil. Je scrute le menu, parcourant la liste des vins. Après un instant de réflexion, je fais signe au serveur et opte pour un blanc d'Australie, légèrement sucré ; je suis certain qu'elle va l'apprécier.

En attendant America, je profite de la vue étonnante qu'offre notre table. D'ici, nous pouvons admirer le *Central Park* sous le miroitement d'une vingtaine de lampadaires de style londoniens. Une infinité d'employés de bureau entre et sort par les portes-tambours argentées d'un immeuble à ma diagonale, le nez rivé sur une pile de dossiers ou sur leurs portables. Ils représentent la vie typiquement new-yorkaise : pas une seule seconde ces gens ne regardent devant eux. Je me demande s'ils s'aperçoivent des années qui s'écoulent ou si, un de ces jours, ils vont se réveiller sur leur lit de mort et se rendre compte que leur existence leur a glissé entre les doigts. La mentalité américaine et cette notion ridicule de « si tu travailles fort, tu atteindras le sommet » ne sont qu'un tas de conneries ; on oublie si facilement le facteur « chance » lorsque l'on observe le peuple du haut d'une tour en or.

New York, la ville qui ne dort jamais.

Quel surnom adéquat...

— Elijah ?

Je sursaute quand une main se pose sur mon épaule.

America.

Une robe aux manches longues, d'un vert émeraude profond, tombe en cascade sur son corps élancé, épousant à la perfection ses courbes qui appellent au péché. Je me lève aussitôt pour l'attirer vers moi, une main autour de sa taille. Son corps contre le mien sent le jasmin, un parfum qui me rappelle notre – *presque* – nuit ensemble. Si seulement je n'avais pas poussé ma chance, la veille...

— Ta robe est magnifique, la complimenté-je en posant un baiser sur sa joue divinement douce.

Un sourire étire le bas de son visage.

— Merci.

— Essaies-tu de me séduire ? ajouté-je, mon souffle s'échouant près de son oreille. Parce qu'après ta fuite d'hier, tu vas devoir me reconquérir...

Je lui offre une moue victorieuse lorsqu'elle recule, les sourcils haussés. Au fond de moi, la haine bout toujours, prête à exploser à la première opportunité. Mais je ne laisse rien transparaître, comme je l'ai si souvent fait par le passé.

Un expert dans l'art de tromper, voilà ce que je suis devenu au fil des années.

— Te séduire ? rétorque America, d'humeur moqueuse. Oh, je pense que tu inverses les rôles, mon cher. Et même si ce n'était pas le cas, je suis convaincue que je n'aurais pas à tenter grand-chose pour t'attirer dans mes filets...

Le sourire énigmatique qu'elle laisse planer refroidit mes ardeurs. Que veut-elle dire par là ? Un mauvais pressentiment me reste en travers de la gorge, et je ne la lâche pas des yeux tandis que nous prenons place à table.

Se pourrait-il qu'elle soit au courant ?

Non, impossible. Je n'ai rien laissé au hasard. Et elle ne m'inviterait certainement pas dans un restaurant aussi huppé si elle savait la vérité. Elle me jetterait comme une ordure.

Alors, pourquoi cette maudite impression refuse-t-elle de me quitter ?

— Plus sérieusement, je suis désolée pour hier. Mon père m'a appelée en urgence, reprend-elle avant de boire une gorgée de vin.

Mon dos se raidit.

S'agit-il d'un piège ?

Putain, je deviens parano'.

— Ton père va bien ? l'interrogé-je, jouant le jeu jusqu'au bout.

America me dévisage sans ciller. Je retiens mon souffle. Soit, elle sait, et je m'apprête à assister à la destruction de mes rêves devant tous les clients du restaurant ; soit, elle n'a aucune idée de mon plan, et hésite à m'avouer la vérité à son sujet – vérité qu'elle croit que j'ignore.

À en devenir dingue.

— Rien de grave. Nous avons un gros contrat à boucler. Le temps nous manque, c'est tout.

La tension dans mes épaules se volatilise ; je retiens de justesse un soupir.

Tout n'est pas perdu.

— Mon père détient *Walder Agency*, renchérit-elle dans un sourire contrit. Je suis désolée, mais je t'ai menti sur ma véritable identité.

Je fais mine d'être à moitié surpris en buvant une gorgée. Si j'espère rendre ma réaction crédible, autant ne pas ajouter un mensonge supplémentaire à mon récit déjà bien factice. America ne semble pas être naïve : elle doit se douter que j'aspire à entrer dans son univers.

— Je connais l'agence en question – je rêve de devenir mannequin, et quel modèle ne la connaît pas ? Seulement, je ne savais pas qu'elle appartenait à ton vieux.

Une ombre traverse ses traits. De la déception ?

Merde, merde, merde.

Mon pouls s'accélère tandis que je cherche à changer le sujet sous son regard inquisiteur. J'ai l'impression de marcher sur un fil minuscule, comme un funambule ; une bourrasque et je risque de me briser la nuque.

— Donc, ton père détient une agence hyper connue, confirmé-je en ouvrant la carte. Ça ne doit pas être facile de vivre dans cet univers.

Elle hausse les épaules.

— Oh que non. Le mannequinat prône la superficialité, tu sais.

Oh, crois-moi : je le sais mieux que personne.

Je m'apprête à acquiescer lorsqu'elle referme abruptement son menu.

— Ce monde est bourré d'hypocrites.

Mon estomac se retourne devant une telle accusation. Mes doigts se crispent sur la carte, mais je fais un effort surhumain pour rencontrer ses prunelles indéchiffrables. Elles ne trahissent aucune émotion, pas la moindre trace d'agacement ou de crédulité.

— Le plus drôle dans tout ça, c'est le nombre impressionnant de mecs qui ne m'approchent rien que pour décrocher un contrat avec notre agence...

J'avale ma gorgée de travers. Plus les secondes s'écoulent, plus l'angoisse me lacère les tripes.

Bon sang, je ne dois pas laisser paraître mon inquiétude.

Je me penche sur la table pour lui murmurer d'un ton compréhensif :

— Si ça peut te consoler, tu n'es pas la seule. L'ex de Johnny Depp ne sortait avec lui que pour son argent. Elle l'a ruiné quand ils ont divorcé.

America plisse les paupières une fraction de seconde avant d'éclater de rire. Une vague de soulagement s'engouffre au creux de mes veines ; l'adrénaline chute si vite que j'en ai le tournis.

— Rien que pour son argent ? souffle-t-elle dans un rictus complice. Sa belle gueule devait compter pour beaucoup. Qui ne fantasme pas sur le capitaine Jack Sparrow ? Si on oublie son hygiène douteuse, évidemment.

J'acquiesce, amusée, et glisse mes mains moites sous la table pour dissimuler les tremblements irrépessibles de mes doigts. Lorsque je suis certain que mon corps ne me trahira pas, je lui lance un clin d'œil joueur.

— Un prix de consolation.

Elle roule des yeux, puis fait signe à un serveur. Ce dernier s'empresse de venir prendre nos commandes, choisies dans la table d'hôte ; un poulet aux canneberges pour moi, et un steak AAA pour America.

— Alors, tes parents font quoi dans la vie ?

Je fronce les sourcils, irrité par cette question. Depuis que j'ai quitté la demeure familiale, nous ne nous sommes jamais reparlé. Ils ont été clairs le jour de mon départ : plus jamais ils ne voulaient entendre parler de moi. Au moins, notre relation est catégorique ; ils n'en ont rien à foutre de ma vie, et je n'ai pas à faire semblant de les apprécier.

Mais pas question de plomber l'ambiance avec ces conneries. Alors, j'omets ce détail.

— Ma mère est scénariste et mon père bosse pour une agence de distribution.

Elle tapote le pied de sa coupe en cristal, l'air pensif.

— Ça explique pourquoi tu te retrouves sous les projecteurs. Enfin, j' imagine que tu veux devenir mannequin pour la célébrité ?

America dit cela sans jugement ; elle semble sincèrement curieuse d'en apprendre plus sur moi. Cela me paraît bizarre. D'habitude, les filles dans son genre ne souhaitent qu'une chose : assouvir leur désir. Un amant d'une nuit. Un petit copain pour les désennuyer, l'espace de quelques semaines. Une oreille attentive qui les écoute se vanter et ne parler que de leur vie pathétique. Pourquoi chercher à me connaître ? Une perte de temps ; dès qu'elles se lassent, elles passent au suivant.

Je bois un peu de vin, le temps de trouver une réponse bidon à cette question plus qu'inattendue.

— Mon père m'amenait souvent avec lui au travail. J'ai développé un goût pour la mode très tôt. Voir tous ces acteurs populaires m'impressionnait et quand mes... *autres projets* n'ont mené nulle part, j'ai décidé de me lancer dans cette carrière. Heureusement, la nature m'a doté d'une « *belle gueule* ».

Un léger sourire flotte sur ses lèvres rosées.

— Et d'un ego égalant ta beauté.

Je croise les bras sur mon torse, le nez retroussé.

— Serait-ce un compliment déguisé en insulte ? Ou une insulte maquillée en compliment ?

Une lueur de défi illumine ses iris.

— Ni l'un ni l'autre : juste une constatation.

Je hausse les épaules et me cale dans mon siège, arborant une expression nonchalante.

— Dommage. Tu ne vas pas me reconquérir avec ce genre de réponses.

America secoue la tête avant de pointer un index accusateur dans ma direction.

— Il y a un truc que tu n'as pas compris : c'est à toi de me convaincre que tu n'es pas qu'un petit con arrogant avec un visage d'ange.

— *Un visage d'ange ?* répété-je, une pointe d'ironie dans la voix. Tes éloges me vont droit au cœur.

— C'est tout ce que tu as retenu ?

Je lui souris malicieusement tout en avançant le bras pour saisir sa main. Ses doigts fins se figent sur les miens tandis que je caresse sa paume du pouce.

— Là n'est pas la question.

Elle déglutit lorsque j'appuie plus fort.

— Ah non ?

Mon index parcourt la chair délicate de son poignet, puis effleure son avant-bras. Sa peau réagit aussitôt, m'accueillant dans une flopée de frissons.

Tellement facile...

— Tu devrais plutôt te demander ce que tu as raté, hier soir, à cause de ton... *urgence*.

Sa main sursaute dans la mienne. Elle tente de fuir mon contact, mais je la retiens fermement.

— Tu sais, ce n'est que partie remise, America. *Crois-moi*.

Le serveur arrive au même moment avec nos entrées. Dès que je la relâche, elle recule comme si je venais de la brûler à vif.

— À notre premier dîner, annoncé-je en levant ma coupe.

America m'imites, nos verres s'entrechoquent. Son attention s'attarde une poignée de secondes sur mes doigts, puis sur ma langue qui lèche une

goutte de vin à la commissure de mes lèvres.
Elle détourne le regard la première.

Il est plus de vingt-deux heures lorsque je rentre à l'hôtel. Ce rencard avec America s'est avéré très fructueux. Nous avons discuté de tout et de rien, en passant par ses endroits préférés à nos plans pour le week-end prochain. Elle compte déjà me revoir ; la partie est presque gagnée. Mes craintes de ce matin se sont désormais dissipées : elle ne sait rien, et tout se déroule comme prévu.

Je retire mon veston, déboutonne ma chemise et me laisse tomber sur le lit. Les muscles de mon corps hurlent de douleur, épuisés par le décalage horaire et le manque de glucides. Malgré son goût divin, le poulet aux canneberges ne semble pas ravir mon estomac. Cela fait près d'un mois qu'il n'a pas englouti autant de nourriture d'un seul coup. Demain, je devrai jeûner toute la journée pour éviter les répercussions d'un tel repas. Peut-être même caler deux séances de sport...

Mes paupières se ferment toutes seules tellement je manque de forces. Je suis à bout. Je le suis depuis trop longtemps, déjà. Mais je dois tenir le coup le temps que les castings se terminent et qu'America me recommande à son père. Il faut que je sois au sommet de ma forme si je souhaite intégrer *Walder Agency*.

Encore une semaine, et ensuite, je cesserai de m'affamer.

J'empoigne mon portable complètement chargé sur la table de chevet : aucun appel ni texto manqué. Je fronce les sourcils. Cela me paraît suspect qu'Erika ne m'ait pas encore contacté – elle n'est pas du genre à attendre avant de réclamer son dû.

J'ouvre mes messages pour m'assurer de ne pas l'avoir raté.

« Rappelle-moi. C'est au sujet de Tom Walder et de la faveur que tu me dois. »

Il date d'hier soir... Pourquoi n'avais-je pas reçu la notification ?

J'ouvre mon répertoire téléphonique et découvre six appels provenant de son numéro. Pourtant, aucun d'eux ne s'est affiché sur l'écran d'accueil. Comme si...

Comme si quelqu'un avait utilisé mon portable.

Mon cœur tombe en chute libre au fond de ma poitrine alors qu'une horrible idée me vient à l'esprit. Galvanisé par la peur, je fais défiler les applications en fond, à la recherche de ce qu'America aurait pu voir, outre ce message. Aussitôt, je remarque la page Google, la même que j'avais ouverte lorsque je l'ai aperçue, au bar, et que je n'ai jamais refermée. Son nom dans la barre de recherche, des images d'elle dans sa robe rouge, d'autres avec son père...

Putain. Non. Non, non, non...

La panique s'empare de moi au fur et à mesure que j'assemble les pièces du puzzle. Sa note laissée directement à côté de mon téléphone, son départ précipité de la veille, ses sous-entendus durant notre rendez-vous, son insistance sur l'hypocrisie, la superficialité...

Quel con !

L'oxygène ne parvient plus à mes poumons tandis que je reste immobile, le regard figé sur l'écran. Mon cerveau tourne à mille à l'heure, à la recherche d'un espoir auquel me raccrocher, mais je sais ce que cela signifie. J'ai beau espérer me tromper, je ne suis pas dupe.

America sait tout.

Absolument tout.

Et moi, je suis foutu...

Complètement foutu.

À suivre... Retrouvez le livre complet dans :

[Lien GOOGLE](#) - [Lien KINDLE](#) - [Lien KOBO](#) - [Lien APPLE](#)

1 Surnom d'America. Ame ne sera pas employé dans ce roman, car trop proche du mot « âme » qui n'aurait eu aucune signification réaliste dans cette histoire.

2 Le Roi lion est un film d'animation créé et produit par Disney, sorti en 1994.

1 Professionnel du mannequinat, chargé de dénicher des talents lors de rencontres impromptues.

2 Casting hebdomadaire au sein de leurs locaux afin de recruter des modèles.

Suivez les Editions Butterfly sur les réseaux sociaux :

[Facebook](#) [Twitter](#) [Instagram](#)

[Les autres ouvrages disponibles chez Butterfly Editions :](#)

[Catalogue GOOGLE](#) - [Catalogue KINDLE](#) - [Catalogue KOBO](#) - [Catalogue APPLE](#)

Tous nos livres sur Amazon Kindle

[Gabriel de KESSILYA](#)

[Double Je 2 Derek de Yan Robel](#)

[Obsession de Anna Santos](#)

[Paul de Juliette MEY](#)

[Another Chance de Mel D.](#)

[Dirty Love 3 Se Relever de Jolie Plume](#)

[Jamais 2 sans TROIS II de Milyi Kind](#)

[Nurse for You de MadiLie V.](#)

[Fearless Broken de Nina Lena](#)

[Te Retrouver de Louise LUCAS](#)

[Up and Down - Chapitres Bonus de Juliette Mey.](#)

[Hearts de Sweetie Ly.](#)

[Up and Down - Intégrale Saison 1 2 3 et 4 de Juliette Mey.](#)

[Dirty Love 1 Chuter de Jolie Plume](#)

[Double JE 1 Aaron de Yan Robel](#)

[Jamais 2 sans Trois1 de Milyi Kind](#)

[Obsession 2 Tome 2 de Anna Santos](#)

[Dirty Love2 Apprendre de Jolie Plume](#)

[La jupe écossaise de Lise Delukas](#)
[JOY de Emma P.](#)
[Love Box de Juliette MEY](#)
[Golden de Emma P.](#)
[Entre Deux de Juliette Mey.](#)
[Light de KESSILYA](#)
[Babysitting Love de Diane HART](#)
[Up and Down : Celia de Juliette Mey.](#)
[Up and Down 1 Saison 1 de Juliette Mey.](#)
[Up and Down2 Saison 2 de Juliette Mey.](#)
[Up and Down 3 Saison 3 de Juliette Mey.](#)
[Up and Down 4 Saison 4 de Juliette Mey.](#)
[Love to death Tome 1 de Ava Król](#)
[Die for you Tome 2 de MadiLie V.](#)
[L'enfer en 11 lettres de Jean-Marie Roth](#)
[Confidences - Tome 1 de Emilie Billon](#)
[Jumeaux de Oly TL](#)
[Jamais 2 sans TROIS III de Milyi Kind](#)
[Golden Bonus de Emma P.](#)
[La rose des vents de Isla A.](#)
[Love Me Twice de Ava Król](#)
[Wedding Trouble de Anna Santos](#)
[Dark Kiss de Juliette Mey.](#)
[Quarante jours, le reste d'une vie de Emmanuel Ranson](#)
[Chroniques des Terres d'Orlandia 1 # 1 de Laurent Pissochet](#)
[Silence les enfants de Jessica Miras](#)
[Another choice de Mel D.](#)
["Tais-toi, Femme !" de Kentin Jarno](#)
[Bad for me 1 Tome 1 de Anita Rigins](#)
[D'un coup de baguette mon coeur balance de Angélique Ayraud](#)
[LOVE experience de Emma P.](#)
[Love for life Tome 3 de Ava Król](#)
[Love in melodies de Milyi Kind](#)
[Ella de Léa Lou](#)
["Parle-moi, Homme !" de Kentin Jarno](#)
[L'ombre du phénix 1 Leaven de Lage Ender](#)
[La violette de Aline Broteau](#)

Les lames de la mort Tome 2 de La jupe écossaise de Lise Delukas
Pas brisés juste abîmés de Sofia Gch
Bad for me 2 Tome 2 de Anita Rigins
Colocs and Love de Fantine Mild
À bout portant de MadiLie V.
Confidences - Tome 2 de Emilie Billon
Love at London de Celine Chaudey.
As Mad as you are Sanmdi's Angers #1 de Milyi Kind
The taste of your lips The senses, Livre 1 de Marie Sorel
Julie cherche Marie de Dominique Castel
Fearless - Alive Tome 2 de Nina Lena
Digital Love de Juliette Mey.
Dirty Love Intégrale Intégrale de Jolie Plume
L'ombre du phénix 2 Chest de Lage Ender
Just hold on de Isla A.
Double Je Intégrale Intégrale de Yan Robel
Obsession Intégrale Intégrale de Anna Santos
Reckless Love de Diane Hart
Forget the reason de Sweetie Ly.
Alter ego #tome 1 de Caprice Lp
My Lucky Star de Jm Pery.
Une comédie médicale de Gilles Bojan
Dear Mr. PRESIDENT de Emma P.
Ride or die with me de Anita Rigins
Voodoo Nights - Sanmdi's Angers #2 de Milyi Kind
Suprême Désir #1 de Florine Hedal
Another Breath de Mel D.
Insolent Rider #1 de Kentin Jarno
La vie rêvée de Chloé Chevalier Au pays d'Oz de Céline de Rosa
Light HOUSE de Charly Foley.
Suprême plaisir #2 de Florine Hedal
Te retrouver 2 de Louise LUCAS
Nurse and die for you Intégrale de MadiLie V.
So Sexy Trap de Ava Król
Inaccessible Boss Nouvelle édition de Christy Allan
Jamais 2 sans trois Intégrale Intégrale de Milyi Kind
Juste Toi de Julie Daguette

[Insolent Rider #2 de Kentin Jarno](#)
[My lovely teacher de Ellie Ach](#)
[L'ombre du phénix Stryker de Lage Ender](#)
[The sound of your heart The senses, Livre 2 de Marie Sorel](#)
[One rule Their rule de Ava Król](#)
[Suprême transgression #3 de Florine Hedal](#)
[Chroniques des Terres d'Orlandia #2 de Laurent Pissochet](#)
[Suprême Passion #4 de Florine Hedal](#)
[À jamais plus de cinq cents mètres #1 de Jessica Hailey.](#)
[À Fleur de toi de Charlotte Rodrigues](#)
[Play with Jagger Sanmdi's Angers #3 de Milyi Kind](#)
[Demain, je cueille le bonheur de Alexandra le Borgne](#)
[Pour Toi de Julie Daguette](#)
[À jamais plus de cinq centimètres #2 de Jessica Hailey.](#)
[Confusions intimes de Sarina Cassint](#)
[Love addiction de Juliette Mey.](#)
[Santa Baby de Diane HART](#)
[Psychotic CHRISTMAS de Madilie V](#)
[Quand les étoiles se rencontrent pour Noël de Milyi Kind, Isla A.](#)
[Mon paradis perdu de Jessica Miras](#)
[Northman Rhapsody de Milyi Kind](#)
[Interdiction de s'aimer de Line Darks](#)
[Cherry Blossom #1 de Isla A, Milyi Kind](#)
[Souviens-toi de Lorelei C.](#)
[Love BOX Intégrale de Juliette Mey.](#)
[Together again de Sarina Cassint](#)

Tous nos livres sur Apple

[Gabriel de KESSILYA](#)
[Double Je 2 Derek de Yan Robel](#)
[Obsession de Anna Santos](#)
[Paul de Juliette MEY](#)
[Another Chance de Mel D.](#)
[Dirty Love 3 Se Relever de Jolie Plume](#)
[Jamais 2 sans TROIS II de Milyi Kind](#)
[Nurse for You de MadiLie V.](#)
[Fearless Broken de Nina Lena](#)
[Te Retrouver de Louise LUCAS](#)
[Up and Down - Chapitres Bonus de Juliette Mey.](#)
[Hearts de Sweetie Ly.](#)
[Up and Down - Intégrale Saison 1 2 3 et 4 de Juliette Mey.](#)
[Dirty Love 1 Chuter de Jolie Plume](#)
[Double JE 1 Aaron de Yan Robel](#)
[Jamais 2 sans Trois1 de Milyi Kind](#)
[Obsession 2 Tome 2 de Anna Santos](#)
[Dirty Love2 Apprendre de Jolie Plume](#)
[La jupe écossaise de Lise Delukas](#)
[JOY de Emma P.](#)
[Love Box de Juliette MEY](#)
[Golden de Emma P.](#)
[Entre Deux de Juliette Mey.](#)
[Light de KESSILYA](#)
[Babysitting Love de Diane HART](#)
[Up and Down : Celia de Juliette Mey.](#)
[Up and Down 1 Saison 1 de Juliette Mey.](#)
[Up and Down2 Saison 2 de Juliette Mey.](#)
[Up and Down 3 Saison 3 de Juliette Mey.](#)
[Up and Down 4 Saison 4 de Juliette Mey.](#)
[Love to death Tome 1 de Ava Król](#)
[Die for you Tome 2 de MadiLie V.](#)
[L'enfer en 11 lettres de Jean-Marie Roth](#)

[Confidences - Tome 1 de Emilie Billon](#)
[Jumeaux de Oly TL](#)
[Jamais 2 sans TROIS III de Milyi Kind](#)
[Golden Bonus de Emma P.](#)
[La rose des vents de Isla A.](#)
[Love Me Twice de Ava Król](#)
[Wedding Trouble de Anna Santos](#)
[Dark Kiss de Juliette Mey.](#)
[Quarante jours, le reste d'une vie de Emmanuel Ranson](#)
[Chroniques des Terres d'Orlandia 1 # 1 de Laurent Pissochet](#)
[Silence les enfants de Jessica Miras](#)
[Another choice de Mel D.](#)
["Tais-toi, Femme !" de Kentin Jarno](#)
[Bad for me 1 Tome 1 de Anita Rigins](#)
[D'un coup de baguette mon coeur balance de Angélique Ayraud](#)
[LOVE experience de Emma P.](#)
[Love for life Tome 3 de Ava Król](#)
[Love in melodies de Milyi Kind](#)
[Ella de Léa Lou](#)
["Parle-moi, Homme !" de Kentin Jarno](#)
[L'ombre du phénix 1 Leaven de Lage Ender](#)
[La violette de Aline Broteau](#)
[Les lames de la mort Tome 2 de La jupe écossaise de Lise Delukas](#)
[Pas brisés juste abîmés de Sofia Gch](#)
[Bad for me 2 Tome 2 de Anita Rigins](#)
[Colocs and Love de Fantine Mild](#)
[À bout portant de MadiLie V.](#)
[Confidences - Tome 2 de Emilie Billon](#)
[Love at London de Celine Chaudey.](#)
[As Mad as you are Sanmdi's Angers #1 de Milyi Kind](#)
[The taste of your lips The senses, Livre 1 de Marie Sorel](#)
[Julie cherche Marie de Dominique Castel](#)
[Fearless - Alive Tome 2 de Nina Lena](#)
[Digital Love de Juliette Mey.](#)
[Dirty Love Integrale Intégrale de Jolie Plume](#)
[L'ombre du phénix 2 Chest de Lage Ender](#)
[Just hold on de Isla A.](#)

Double Je Intégrale Intégrale de Yan Robel
Obsession Intégrale Intégrale de Anna Santos
Reckless Love de Diane Hart
Forget the reason de Sweetie Ly
Alter ego #tome 1 de Caprice Lp
My Lucky Star de Jm Pery
Une comédie médicale de Gilles Bojan
Dear Mr. PRESIDENT de Emma P.
Ride or die with me de Anita Rigins
Voodoo Nights - Sanmdi's Angers #2 de Milyi Kind
Suprême Désir #1 de Florine Hedal
Another Breath de Mel D.
Insolent Rider #1 de Kentin Jarno
La vie rêvée de Chloé Chevalier Au pays d'Oz de Céline de Rosa
Light HOUSE de Charly Foley
Suprême plaisir #2 de Florine Hedal
Te retrouver 2 de Louise LUCAS
Nurse and die for you Intégrale de MadiLie V.
So Sexy Trap de Ava Król
Inaccessible Boss Nouvelle édition de Christy Allan
Jamais 2 sans trois Intégrale Intégrale de Milyi Kind
Juste Toi de Julie Daguette
Insolent Rider #2 de Kentin Jarno
My lovely teacher de Ellie Ach
L'ombre du phénix Stryker de Lage Ender
The sound of your heart The senses, Livre 2 de Marie Sorel
One rule Their rule de Ava Król
Suprême transgression #3 de Florine Hedal
Chroniques des Terres d'Orlandia #2 de Laurent Pissochet
Suprême Passion #4 de Florine Hedal
À jamais plus de cinq cents mètres #1 de Jessica Hailey
À Fleur de toi de Charlotte Rodrigues
Play with Jagger Sanmdi's Angers #3 de Milyi Kind
Demain, je cueille le bonheur de Alexandra le Borgne
Pour Toi de Julie Daguette
À jamais plus de cinq centimètres #2 de Jessica Hailey
Confusions intimes de Sarina Cassint

[Love addiction de Juliette Mey.](#)
[Santa Baby de Diane HART](#)
[Psychotic CHRISTMAS de Madilie V](#)
[Quand les étoiles se rencontrent pour Noël de Milyi Kind, Isla A.](#)
[Mon paradis perdu de Jessica Miras](#)
[Northman Rhapsody de Milyi Kind](#)
[Interdiction de s'aimer de Line Darks](#)
[Cherry Blossom #1 de Isla A, Milyi Kind](#)
[Souviens-toi de Lorelei C.](#)
[Love BOX Intégrale de Juliette Mey.](#)
[Together again de Sarina Cassint](#)

Tous nos livres sur Google

[Obsession Intégrale Intégrale de Anna Santos](#)
[Reckless Love de Diane Hart](#)
[Forget the reason de Sweetie Ly.](#)
[Alter ego #tome 1 de Caprice Lp](#)
[My Lucky Star de Jm Pery.](#)
[Une comédie médicale de Gilles Bojan](#)
[Dear Mr. PRESIDENT de Emma P.](#)
[Ride or die with me de Anita Rigins](#)
[Voodoo Nights - Sanmdi's Angers #2 de Milyi Kind](#)
[Suprême Désir #1 de Florine Hedal](#)
[Another Breath de Mel D.](#)
[Insolent Rider #1 de Kentin Jarno](#)
[La vie rêvée de Chloé Chevalier Au pays d'Oz de Céline de Rosa](#)
[Light HOUSE de Charly Foley.](#)
[Suprême plaisir #2 de Florine Hedal](#)
[Te retrouver 2 de Louise LUCAS](#)
[Nurse and die for you Intégrale de MadiLie V.](#)
[So Sexy Trap de Ava Król](#)
[Inaccessible Boss Nouvelle édition de Christy Allan](#)
[Jamais 2 sans trois Intégrale Intégrale de Milyi Kind](#)

Juste Toi de Julie Daguette
Insolent Rider #2 de Kentin Jarno
My lovely teacher de Ellie Ach
L'ombre du phénix Stryker de Lage Ender
The sound of your heart The senses, Livre 2 de Marie Sorel
One rule Their rule de Ava Król
Suprême transgression #3 de Florine Hedal
Chroniques des Terres d'Orlandia #2 de Laurent Pissochet
Suprême Passion #4 de Florine Hedal
À jamais plus de cinq cents mètres #1 de Jessica Hailey.
À Fleur de toi de Charlotte Rodrigues
Play with Jagger Sanmdi's Angers #3 de Milyi Kind
Demain, je cueille le bonheur de Alexandra le Borgne
Pour Toi de Julie Daguette
À jamais plus de cinq centimètres #2 de Jessica Hailey.
Confusions intimes de Sarina Cassint
Love addiction de Juliette Mey.
Santa Baby de Diane HART
Psychotic CHRISTMAS de Madilie V
Quand les étoiles se rencontrent pour Noël de Milyi Kind, Isla A.
Mon paradis perdu de Jessica Miras
Northman Rhapsody de Milyi Kind
Interdiction de s'aimer de Line Darks
Cherry Blossom #1 de Isla A, Milyi Kind
Souviens-toi de Lorelei C.
Love BOX Intégrale de Juliette Mey.
Together again de Sarina Cassint

Tous les livres Kobo

[Gabriel de KESSILYA](#)
[Double Je 2 Derek de Yan Robel](#)
[Obsession de Anna Santos](#)
[Paul de Juliette MEY](#)
[Another Chance de Mel D.](#)
[Dirty Love 3 Se Relever de Jolie Plume](#)
[Jamais 2 sans TROIS II de Milyi Kind](#)
[Nurse for You de MadiLie V.](#)
[Fearless Broken de Nina Lena](#)
[Te Retrouver de Louise LUCAS](#)
[Up and Down - Chapitres Bonus de Juliette Mey.](#)
[Hearts de Sweetie Ly.](#)
[Up and Down - Intégrale Saison 1 2 3 et 4 de Juliette Mey.](#)
[Dirty Love 1 Chuter de Jolie Plume](#)
[Double JE 1 Aaron de Yan Robel](#)
[Jamais 2 sans Trois1 de Milyi Kind](#)
[Obsession 2 Tome 2 de Anna Santos](#)
[Dirty Love2 Apprendre de Jolie Plume](#)
[La jupe écossaise de Lise Delukas](#)
[JOY de Emma P.](#)
[Love Box de Juliette MEY](#)
[Golden de Emma P.](#)
[Entre Deux de Juliette Mey.](#)
[Light de KESSILYA](#)
[Babysitting Love de Diane HART](#)
[Up and Down : Celia de Juliette Mey.](#)
[Up and Down 1 Saison 1 de Juliette Mey.](#)
[Up and Down2 Saison 2 de Juliette Mey.](#)
[Up and Down 3 Saison 3 de Juliette Mey.](#)
[Up and Down 4 Saison 4 de Juliette Mey.](#)
[Love to death Tome 1 de Ava Król](#)
[Die for you Tome 2 de MadiLie V.](#)

[L'enfer en 11 lettres de Jean-Marie Roth](#)
[Confidences - Tome 1 de Emilie Billon](#)
[Jumeaux de Oly TL](#)
[Jamais 2 sans TROIS III de Milyi Kind](#)
[Golden Bonus de Emma P.](#)
[La rose des vents de Isla A.](#)
[Love Me Twice de Ava Król](#)
[Wedding Trouble de Anna Santos](#)
[Dark Kiss de Juliette Mey.](#)
[Quarante jours, le reste d'une vie de Emmanuel Ranson](#)
[Chroniques des Terres d'Orlandia 1 # 1 de Laurent Pissochet](#)
[Silence les enfants de Jessica Miras](#)
[Another choice de Mel D.](#)
["Tais-toi, Femme !" de Kentin Jarno](#)
[Bad for me 1 Tome 1 de Anita Rigins](#)
[D'un coup de baguette mon coeur balance de Angélique Ayraud](#)
[LOVE experience de Emma P.](#)
[Love for life Tome 3 de Ava Król](#)
[Love in melodies de Milyi Kind](#)
[Ella de Léa Lou](#)
["Parle-moi, Homme !" de Kentin Jarno](#)
[L'ombre du phénix 1 Leaven de Lage Ender](#)
[La violette de Aline Broteau](#)
[Les lames de la mort Tome 2 de La jupe écossaise de Lise Delukas](#)
[Pas brisés juste abîmés de Sofia Gch](#)
[Bad for me 2 Tome 2 de Anita Rigins](#)
[Colocs and Love de Fantine Mild](#)
[À bout portant de MadiLie V.](#)
[Confidences - Tome 2 de Emilie Billon](#)
[Love at London de Celine Chaudey.](#)
[As Mad as you are Sanmdi's Angers #1 de Milyi Kind](#)
[The taste of your lips The senses, Livre 1 de Marie Sorel](#)
[Julie cherche Marie de Dominique Castel](#)
[Fearless - Alive Tome 2 de Nina Lena](#)
[Digital Love de Juliette Mey.](#)
[Dirty Love Integrale Intégrale de Jolie Plume](#)
[L'ombre du phénix 2 Chest de Lage Ender](#)

Just hold on de Isla A.
Double Je Intégrale Intégrale de Yan Robel
Obsession Intégrale Intégrale de Anna Santos
Reckless Love de Diane Hart
Forget the reason de Sweetie Ly
Alter ego #tome 1 de Caprice Lp
My Lucky Star de Jm Pery.
Une comédie médicale de Gilles Bojan
Dear Mr. PRESIDENT de Emma P.
Ride or die with me de Anita Rigins
Voodoo Nights - Sanmdi's Angers #2 de Milyi Kind
Suprême Désir #1 de Florine Heddal
Another Breath de Mel D.
Insolent Rider #1 de Kentin Jarno
La vie rêvée de Chloé Chevalier Au pays d'Oz de Céline de Rosa
Light HOUSE de Charly Foley.
Suprême plaisir #2 de Florine Heddal
Te retrouver 2 de Louise LUCAS
Nurse and die for you Intégrale de MadiLie V.
So Sexy Trap de Ava Król
Inaccessible Boss Nouvelle édition de Christy Allan
Jamais 2 sans trois Intégrale Intégrale de Milyi Kind
Juste Toi de Julie Daguette
Insolent Rider #2 de Kentin Jarno
My lovely teacher de Ellie Ach
L'ombre du phénix Stryker de Lage Ender
The sound of your heart The senses, Livre 2 de Marie Sorel
One rule Their rule de Ava Król
Suprême transgression #3 de Florine Heddal
Chroniques des Terres d'Orlandia #2 de Laurent Pissochet
Suprême Passion #4 de Florine Heddal
À jamais plus de cinq cents mètres #1 de Jessica Hailey.
À Fleur de toi de Charlotte Rodrigues
Play with Jagger Sanmdi's Angers #3 de Milyi Kind
Demain, je cueille le bonheur de Alexandra le Borgne
Pour Toi de Julie Daguette
À jamais plus de cinq centimètres #2 de Jessica Hailey.

Confusions intimes de Sarina Cassint
Love addiction de Juliette Mey.
Santa Baby de Diane HART
Psychotic CHRISTMAS de Madilie V
Quand les étoiles se rencontrent pour Noël de Milyi Kind, Isla A.
Mon paradis perdu de Jessica Miras
Northman Rhapsody de Milyi Kind
Interdiction de s'aimer de Line Darks
Cherry Blossom #1 de Isla A, Milyi Kind
Souviens-toi de Lorelei C.
Love BOX Intégrale de Juliette Mey.
Together again de Sarina Cassint